

L'épopée américaine de la famille Stier d'Anvers



Jacqueline Letzter

L'épopée américaine de la famille Stier d'Anvers

ENTRE DEUX MONDES

Préface de Jacques De Decker

Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique **Racine**

Pour correspondre avec l'auteur :
jacquelineletzter@gmail.com

www.racine.be
Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez régulièrement
des informations sur nos parutions et activités.

Mise en pages : MC Compo

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre,
par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2011
Tour et Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port, BP 104A • B - 1000 Bruxelles

D. 2011, 6852. 5
Dépôt légal : janvier 2011
ISBN 978-2-87386-681-5

Imprimé aux Pays-Bas

*À ma fille, née quand le projet de ce livre fut conçu,
à ma mère, qui m'a inculqué l'art de
la correspondance,
et à la mémoire de mon père.*



PRÉFACE

Tout a commencé à la faveur d'une rencontre à l'Université du Maryland. J'y étais venu faire, dans le cadre d'une tournée organisée par l'Alliance française, une conférence sur la francophonie. Je fus d'emblée conquis par le campus lui-même, composé de facultés installées dans de beaux immeubles si typiques des universités de la côte Est des États-Unis. Le charme de ces réserves de culture que sont les départements des universités anglo-saxonnes et en ce cas américaines avait fonctionné à plein, et me portait à tout apprécier : la douceur du cadre de vie, le calme attentif des étudiants, la sympathique hospitalité des professeurs. J'y fis bientôt la connaissance d'une enseignante d'origine belge, Jacqueline Letzter, qui n'eut de cesse, avant de m'accueillir avec son mari musicologue dans son ravissant pavillon, de me faire visiter une demeure dont le caractère romanesque me fascina dès que nous nous en approchâmes.

Il s'agissait d'une bâtisse assez vaste, à un étage, dans ce style néo-classique si prisé à l'époque où elle avait été construite, à la fin du XVIII^e siècle. On y ressentait, dès l'entrée, cette ambiance feutrée et familière, si joliment confortable que l'on perçoit à la lecture des récits de mœurs du temps. Entre la gentilhommière que l'on distingue dans les paysages du Lake District et la résidence campagnarde où l'on croiera des personnages comme en figurera Margaret Mitchell, cette habitation distillait une irrésistible séduction. Jacqueline me laissa m'imprégner de ce climat avant de me révéler la raison pour laquelle elle m'avait invité à visiter Riverdale : cette vaste maison avait été édifiée par des Anversois.

Des Anversois, me précisa-t-elle, qui n'étaient pas des Belges puisqu'ils avaient la nationalité française, en raison des conquêtes territoriales des armées révolutionnaires dans les Pays-Bas autrichiens. Les Stier, puisque c'est ainsi qu'elle les appelait en abrégant

leur nom, avaient traversé l'Atlantique pour se réfugier dans les très jeunes États-Unis, encore présidés à l'époque par George Washington. Cette seule évocation déclencha en moi un défilé d'images: j'y voyais plusieurs générations de Stier arpentant ces pièces élégantes et sobres à la fois, qui ne parlaient pas pour autant la langue du pays. Ils ne parlaient pas l'anversois non plus, leur appartenance sociale leur faisant préférer la langue de Rousseau – qu'ils lisaient au demeurant – à celle de Vondel, ou plutôt de Bredero, auteur du *Spaanse Brabander*, cette comédie du Siècle d'or qui faisait commencer l'Europe méridionale, l'Espagne pour ainsi dire, à Anvers, justement.

Jacqueline Letzter me parla de ces « gens bien », selon les critères du temps, avec cette proximité presque affectueuse qui étreint les chercheurs depuis longtemps immergés dans l'objet de leur investigation. Elle les connaissait bien, ces Stier, me dit-elle, pour avoir eu accès à leur correspondance. Ils n'écrivaient pas seulement au pays quitté, mais échangeaient des missives entre eux, parce qu'ils formaient une petite communauté qui s'était installée en différents points de cette province d'outre-mer. Elle me parla de cette correspondance avec, dans la voix, la passion de ceux qui sont tombés sur un filon. Voilà en effet des gens éduqués, cultivés même, mais non aristocrates, même s'ils le deviendront, habitués donc à se chercher une place au soleil qui ne leur est pas acquise d'avance, issus d'une des cités les plus dynamiques du monde occidental, où l'argent, le goût d'entreprendre, la créativité ont fait florès sous différents régimes, qui voient déferler sur eux une colère dont ils ne se sentent pas les légitimes cibles. Ils se trouvent Français à un moment où la France se cherche, après des siècles de monarchie, un nouveau destin. Eux, les Stier, n'ont pas vraiment d'identité nationale. Ce sont des citoyens d'une grande ville cosmopolite. Ils sont, comme les Brugeois, les Vénitiens de jadis, des citadins avant tout, qui souffrent du grand handicap de l'embargo sur l'Escaut, embouchure que se disputent les Français et les Bataves, ces derniers également assimilés à ce qui deviendra l'Empire, mais bénéficiant toujours d'une certaine autonomie. Ils se sentent spoliés sur de nombreux fronts. Ils n'ont pour se défendre qu'un seul atout, mais il est de taille: ils ont acquis l'habitude, en bons bourgeois, de prendre leur destin en mains. Et c'est munis de cet équipage qu'ils ont mis les voiles vers le Nouveau Monde. Avec quelques trésors dans leurs bagages.

S'ils avaient fait naufrage, se seraient abîmés au fond de l'Atlantique quelques Rubens et Teniers, même un Titien et un Rembrandt. Il n'est pas question d'exposer ces œuvres à la nouvelle fureur iconoclaste. Ils sont, sur ce point, en avance sur les futurs Crésus de la Nouvelle-Amsterdam, devenue New York. Sauf qu'ils n'ont pas acheté à gros prix ces merveilles artistiques grâce à leurs plantureux bénéfiques. Celles qu'ils ont conservées par devers eux, ils en disposent par héritage : Rubens figure parmi leurs ancêtres, excusez du peu.

Ils débarquent dans la nouvelle union d'États – qui sont loin d'avoir même entamé leur conquête de l'Ouest – bardés de leur expérience et de leurs principes. C'est ainsi qu'ils ne sont pas totalement acquis à l'idée de l'esclavage. Ils y ont recours, bien sûr, ne fût-ce que pour disposer de personnel de maison, mais ils en sont comme embarrassés. Le racisme n'est pas vraiment leur fort. Ils semblent reconnaître aux Noirs – mot qu'ils utilisent indifféremment avec « nègres » – une certaine individualité, peut-être même sont-ils prêts (rien, dans leurs propos, ne permet de postuler le contraire) à leur reconnaître une âme. Ils les voient s'aimer, s'amuser, se constituer en communauté. Intéressant élément que révèlent ces lettres, indice que l'Europe dispose d'une éthique de l'humain qu'elle va être amenée à abandonner au fil du siècle qui s'ouvre. Il arrive donc que la civilisation régresse, phénomène dont nous sommes aujourd'hui amenés à faire l'amer constat. Ces Stier sont en quelque sorte à la pointe de l'humain, peut-être parce qu'Anvers est à ce moment une métropole ouverte à tous les vents, ce qu'elle ne demeurera hélas pas toujours.

Au fil de la lecture de ces lettres, de plus en plus captivante à mesure que l'on y avance, on se prend d'affection pour eux : les parents, Henri et Marie Louise ; les enfants, en particulier Charles et surtout Rosalie. Dans ses excellents intermèdes, Jacqueline Letzter nous synthétise leurs agissements, elle les précise au surplus dans de très riches notes fort documentées. Mais les lettres elles-mêmes nous permettent déjà de faire plus amplement connaissance. Henri, le pater familias, énonce dans une langue digne des Lumières le fruit de ses réflexions, toujours profondes et judicieuses, voire visionnaires. Il voit d'emblée ce que le pays promet et ce qui le menace. La transition de la présidence de Washington à celle de Jefferson, il en analyse les conséquences qui préfigurent les toujours actuelles controverses entre Républicains et Démocrates. Il se révèle être, au surplus, une sorte de philosophe de l'économie. Son épouse,

Marie Louise, permet de mieux saisir ce qu'un tel exil pouvait avoir de déracinant. L'on perçoit à travers elle tout le déchirement que pouvait représenter cette vie « entre deux mondes », et combien les avatars de l'Histoire peuvent profondément affecter les êtres.

Leur fils Charles, lui, vit cette expérience en homme d'action, pour qui l'installation dans ce pays d'accueil en train de se constituer est contrebalancée par l'aspiration au retour en Europe, en ce Brabant qui est au fond le seul territoire dont il puisse réellement se réclamer. Il est l'incarnation de cet « homme nouveau » qui éprouve dans sa chair que l'Occident s'est élargi, et que la question est à présent de savoir si l'on s'assume ou non comme promeneur des deux rives.

La plus attachante des protagonistes de ce roman vrai, c'est évidemment Rosalie. Son appétit de vie, sa gaieté, sa disponibilité font d'elle le vecteur par excellence d'une mutation foncière. Elle va épouser un *native*, elle va même avoir accès aux cercles les plus décisionnels d'une société en train de se constituer, et donner le jour à des enfants qui seront des citoyens américains à part entière.

On le voit : ces documents authentiques sont dotés d'une vibration, porteurs d'une émotion que l'on croyait réservées à la fiction. Leur éditrice n'a pourtant nullement forcé le trait en ce sens. Il se trouve que Jacqueline Letzter a mis la main sur les traces authentiques de quelques destins dont les enjeux et les personnalités qui les incarnent ne pouvaient mieux illustrer un de ces moments où l'Histoire, soudainement, accélère. De sorte que dans le même temps, elle satisfait notre curiosité du passé et stimule notre imagination, ce qui n'est pas un mince exploit.

Jacques De Decker

Secrétaire perpétuel de l'Académie royale
de langue et de littérature françaises de Belgique

REMERCIEMENTS

L'histoire de la famille Stier me tient à cœur. Comme la jeune génération des Stier, j'ai émigré d'Anvers aux États-Unis au seuil de l'âge adulte. Comme eux, je vis «entre deux mondes», me demandant toujours où il ferait mieux vivre, en Europe ou aux États-Unis. Comme eux, c'est à l'étranger que j'ai pris conscience de ma «belgitude». Parfois je me dis que mon parcours tortueux aux quatre coins des États-Unis n'a fait que me prédestiner à connaître les Stier.

En été 1999, alors que je venais d'accepter un poste de professeur de littérature française à l'Université du Maryland, mon mari et moi avons découvert, au hasard d'une promenade, l'imposant manoir de Riversdale. À cette époque le lieu se visitait rarement, et nous ne savions rien de son histoire. Cependant un jour, en bouquinant dans une petite librairie non loin de là, mon mari découvrit un livre racontant l'histoire des premiers habitants de ce manoir, une émigrée anversoise et son mari, riche planteur américain, dans le premier quart du XIX^e siècle. Ravie d'avoir trouvé une lecture qui tromperait mon impatience pendant les dernières semaines de ma grossesse, je fus tout de suite passionnée par l'histoire de Rosalie Stier et son épopée américaine.

Cette lecture me donna l'envie de découvrir la correspondance qu'elle avait entretenue avec sa famille retournée à Anvers. Ce fut surtout la correspondance de 1794 à 1803 – alors que toute la famille Stier avait émigré aux États-Unis – qui me fascina, car elle révèle certaines des valeurs de cette famille, en particulier son attachement à une identité qu'on pourrait appeler belge. Alors que je m'interrogeais sur l'approche critique la plus féconde pour présenter cette correspondance au public universitaire américain auquel je suis accoutumée, j'eus la chance de rencontrer Jacques De Decker, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et de littérature françaises

de Belgique, en mission à Washington, ainsi que Frans van Daele, alors ambassadeur de Belgique dans cette ville, qui m'encouragèrent à penser aussi à un public belge, qui serait – ils en étaient convaincus – intéressé par cette correspondance fascinante. Ce livre doit donc beaucoup à la confiance que Jacques De Decker m'a accordée pendant les années de gestation de l'ouvrage et à son soutien pour en assurer la publication.

Je remercie aussi mon mari qui a été, une fois de plus, le catalyseur de mes recherches, mon plus fidèle soutien, ainsi que mon lecteur et assistant technique tout au long du projet de recherches et d'écriture. Ma reconnaissance va à la Riversdale Historical Society, et en particulier à Ann Wass, qui m'a facilité l'accès aux archives de Riversdale. L'Université du Maryland a financé mes recherches pendant l'été 2003, et m'a accordé un congé sabbatique pour mener à bien la rédaction de ce livre en 2007-2008. J'ai bénéficié des connaissances spécialisées de nombreuses personnes à différentes étapes du projet. Aux États-Unis, ce furent Lance Humphries (historien indépendant au Maryland), Patricia Teter (Getty Research Institute), Arthur Wheelock (National Gallery of Art), Charles Butterworth et René Paddags (Université de Maryland), Christopher Cosky (Université d'Ohio) et Hendrik Woods (historien indépendant en Virginie); en Belgique, François Antoine (Archives générales du Royaume), Eric Houtman, (Rijksarchief Antwerpen), Christophe Loir (Fonds national de la Recherche scientifique), Tom Verschaffel (Katholieke Universiteit Leuven, campus Kortrijk) et Reynald Moretus. Je voudrais aussi remercier les institutions suivantes pour avoir mis à ma disposition l'iconographie qui illustre cet ouvrage : the Maryland Historical Society, the Huntington Library, la Bibliothèque royale de Belgique et l'Association de la Noblesse du Royaume de Belgique (en particulier Baudoin de Theux). Mes amis Jacques Gournay et Anne-Marie Lanz ont débusqué mes nombreux anglicismes. Finalement, je remercie mes éditrices des Éditions Racine de m'avoir aidée à rendre l'ouvrage attrayant au public.

INTRODUCTION

À la fin du printemps 1794, les armées révolutionnaires françaises envahissent pour la deuxième fois les Pays-Bas autrichiens, dévastant villes et campagnes, pillant églises, couvents, monastères et demeures aristocratiques. À Anvers, la métropole commerciale et artistique du Brabant, les familles patriciennes ont peur, non seulement pour leurs propriétés mais encore pour leur vie. Elles fuient donc leur ville en grand nombre, se réfugiant à Brême, Hambourg ou Vienne, ou dans d'autres foyers de résistance contre la Révolution française où ils ont des relations ou de la famille. Cependant, la famille d'Henri Joseph Stier (1743-1821) décide de partir dans la direction opposée – vers les États-Unis d'Amérique.

Cette destination paraît surprenante aujourd'hui, car seule une poignée de Belges étaient allés aux États-Unis avant eux (quelques-uns pour se battre aux côtés des Américains lors de la guerre d'Indépendance, d'autres pour y établir les premières liaisons commerciales)¹. Les membres de la famille Stier durent donc s'adapter à un environnement inconnu et à un style de vie tout à fait différent de celui qu'ils avaient connu en tant que riches aristocrates anversois. Malgré l'attraction évidente qu'exerçaient sur eux l'Amérique et la promesse d'une nouvelle vie passionnante, tous – sauf la fille cadette –

¹ Jane Stewart Cook, « Belgian Americans », *Gale Encyclopedia of Multicultural America*, publié sous la direction de Robert Dassanowsky et Jeffrey Lehman, Detroit, Gale Group, 2000, p. 228-239, en particulier p. 229. Je reviendrai plus longuement dans mon chapitre 1 sur les premières tentatives de l'empereur Joseph II pour établir une politique commerciale avec les États-Unis. En outre, il est évident que les provinces belges portaient un vif intérêt au modèle politique de la nouvelle République américaine qu'ils avaient adopté lors de la Révolution brabançonne de 1789-1790, quand elles se sont déclarées indépendantes de l'Empire habsbourgeois pour former les « États-Unis Belges ». Janet Polasky, « The Brabant Revolution, a Revolution in Historiographical Perception », *Belgisch Tijdschrift voor Nieuwste Geschiedenis/ Revue belge d'histoire contemporaine*, XXXV, 2005, 4, p. 435-455, p. 448.

choisirent, après une dizaine d'années passées aux États-Unis, de rentrer à Anvers.

Ce premier volume de leur correspondance relate l'histoire de leur émigration, depuis leur arrivée en Amérique en octobre 1794 jusqu'à leur retour en Europe en juin 1803. C'est un document unique à bien des égards, étant la seule correspondance dans l'histoire de l'immigration belge aux États-Unis à subsister pour raconter en détail les expériences quotidiennes d'une famille côtoyant non seulement les élites de la finance, du commerce, de la politique et de la diplomatie de la nouvelle République américaine, mais encore ses artistes, architectes et collectionneurs d'art. Se sentant concernés au premier chef par les révolutions politiques et la transformation d'un âge aristocratique en un âge démocratique, les Stier débattent – entre eux et avec leurs amis européens – des questions portant sur leur avenir : quelles seront les conséquences de la disparition d'une élite oisive dans une république ? Comment pourra-t-on maintenir un équilibre entre l'individualisme et le respect pour la liberté de chacun ? Et quelle importance est-il juste d'attacher au bien-être matériel dans une démocratie égalitaire ?

Les femmes de la famille ajoutent des considérations pratiques à celles plus théoriques de leur père et mari. Leurs propos portent sur le ménage, les domestiques et les esclaves, la garde et l'éducation des enfants, et le comportement attendu des femmes dans le mariage et la société. Préoccupées par leur confort – relativement inaccessible pour ces citadines qui ont du mal à s'habituer à une société rurale et esclavagiste dans laquelle elles n'ont pas été élevées –, elles deviennent bientôt aussi matérialistes que leurs consœurs américaines, ce qui leur attire l'opprobre de Charles Stier, en particulier, qui préférerait qu'elles continuent à partager avec lui des intérêts moins terre à terre, comme elles le faisaient à Anvers.

En outre, d'importantes différences de perspective sur l'Amérique existent entre les générations. Tandis que les parents Stier louent l'individualisme américain qui leur permet de vivre leur vie paisiblement de leur côté sans s'inquiéter des contraintes sociales, les jeunes Stier le déplorent car il entraîne la disparition des valeurs civiques et de l'honneur, liés au service public ; qualités suprêmes dans la société aristocratique d'où ils proviennent. Quarante ans avant la publication de l'étude monumentale d'Alexis de Tocqueville sur la vie et les institutions américaines, *De la démocratie en Amérique* (1835-1840),

les membres de la famille Stier anticipent ainsi les réflexions du grand historien français sur la jeune République américaine.

Quel est donc l'état de cette république entre 1794 et 1803 ? À l'arrivée des Stier en 1794, Philadelphie est encore sa capitale (jusqu'en 1800) et le général George Washington (1732-1799) a été réélu pour un second mandat présidentiel (1793-1797) avec, à ses côtés, le vice-président John Adams (1735-1826). Aux treize colonies originelles se sont ajoutés deux nouveaux États : le Vermont (1791) et le Kentucky (1792). Depuis 1789, le président Washington a littéralement dû construire les institutions politiques de la nouvelle république à partir du simple canevas donné par la Constitution fédérale (ratifiée par les États en 1788). Après avoir défini les règles de fonctionnement du pouvoir judiciaire (1789), Washington et le Congrès ont mis au point l'organisation de l'exécutif, créant divers ministères (appelés Départements), ainsi que le cabinet du président, où siègent les secrétaires des divers départements. Parmi les membres les plus importants du gouvernement figurent Thomas Jefferson (1743-1826), à la tête du Département d'État, et Alexander Hamilton (1757-1804), à la tête du Département des Finances (Trésor).

Bien que le président Washington lui-même ne soit membre d'aucun parti politique et s'oppose à tout fractionnement politique, il ne peut empêcher que ses conseillers se groupent en deux factions (le Parti fédéraliste d'un côté et le Parti républicain ou démocrate de l'autre), posant ainsi les jalons d'un système bipartite qui marquera l'histoire politique des États-Unis. Jusqu'à la fin des années 1790, c'est le Parti fédéraliste, fondé par Alexander Hamilton et John Adams, qui est au pouvoir. Les Fédéralistes souhaitent un État fédéral fort qui encourage l'économie grâce à des pouvoirs étendus. Ils veulent consolider la dette publique et créer une banque centrale d'État (1790), une monnaie stable (le dollar) et des ressources douanières. Beaucoup plus prompts à défendre les intérêts de l'aristocratie industrielle que ceux du peuple, ils défendent les positions adoptées par les États du Nord et de la côte atlantique et les habitants des villes.

Le deuxième président des États-Unis, John Adams (1797-1801), mettra fin à la politique de neutralité si chère à George Washington ; Adams condamne publiquement les excès de la Révolution française et rompt avec le Directoire (1798). Dans les Caraïbes, les escarmouches entre navires français et américains se multiplient. Une guerre déclarée est évitée de justesse mais les relations franco-

américaines se tendent de plus en plus (on parle de la « quasi-guerre » de 1798-1800). Finalement, le Congrès, sous le contrôle des Fédéralistes, vote une série de lois sur les étrangers et la sédition, augmentant de neuf ans la période de résidence requise pour obtenir la citoyenneté américaine et donnant au président le pouvoir d'expulser ou d'incarcérer des étrangers en temps de guerre (1798).

Ces mesures se heurtent à une vive résistance de la part des opposants aux Fédéralistes dans le Congrès, regroupés sous la bannière de Thomas Jefferson, fondateur avec James Madison (1723-1801) du Parti républicain démocrate. Ce parti a le suffrage des États du Sud ainsi que des cultivateurs, petits commerçants et travailleurs. Ceux-ci portent Thomas Jefferson à la présidence en 1801. Tout au long de son mandat (1801-1808), Jefferson s'efforcera de renforcer les droits des États aux dépens du gouvernement fédéral, qu'il ne veut fort qu'en matière de politique étrangère. Méfiant à l'égard de toute ingérence du gouvernement, il défend les libertés et droits de l'homme à l'instar de la France révolutionnaire. Ses détracteurs le critiquent pour sa francophilie qui, d'après eux, le pousse à sympathiser avec les extrémistes jacobins. C'est pour cette raison, entre autres, qu'il s'attire l'antipathie des Stier – devenus fervents Fédéralistes pendant leur séjour américain.

Quand les Stier arrivent à Philadelphie, rares sont les Américains qui connaissent les Pays-Bas autrichiens, ou ont eu l'occasion de rencontrer des ressortissants de cette région. Ils prennent donc les Stier pour des émigrés français, allemands ou hollandais. Bien que les Stier soient officiellement de nationalité française (depuis que les Pays-Bas autrichiens ont été rattachés à la France en 1795), ils ne veulent pas que les Américains les assimilent aux Français, leurs envahisseurs. Ils mettent donc un point d'honneur à affirmer leur spécificité culturelle. Henri Stier s'inspire de son manoir le Mick à Brasschaat pour établir les plans de sa demeure Riversdale à Bladensburg, non loin de Washington. Il aménage ses jardins pour y planter tulipes, hyacinthes et jonquilles, qu'il fait venir spécialement d'Anvers ; il cultive des légumes appréciés dans la cuisine belge mais introuvables aux États-Unis. Les jeunes Stier importent des dentelles et autres tissus belges de luxe pour en faire le commerce sur le marché américain. Leurs épouses meublent et décoorent leurs demeures de la même manière qu'à Anvers et s'habillent à la mode de la métropole, attirant ainsi l'admiration de leur entourage américain. Toutefois la façon la plus convaincante par laquelle la famille fait valoir son

identité spécifique est sa descendance directe du peintre Rubens, ainsi que la possession d'une illustre collection de tableaux de peintres flamands, une des collections les plus importantes à avoir jamais traversé l'Atlantique¹.

La famille

Henri Stier et son épouse Marie Louise (née Peeters, 1748-1804) appartenaient à deux des grandes familles patriciennes d'Anvers. Leurs parents et ancêtres avaient été de riches négociants, banquiers et propriétaires immobiliers. Le père d'Henri Stier, Albert Jean Stier (1701-1759), avait compté parmi les banquiers les plus importants d'Anvers au XVIII^e siècle. Il était né à Amsterdam d'une famille de négociants et s'était installé à Anvers quelque temps avant son mariage en 1736 avec Isabelle de Labistrate (1717-1787), une descendante directe de Rubens².

Les ancêtres de Marie Louise (Peeters) Stier exploitaient des minoteries à Anvers depuis le XVI^e siècle. Un siècle plus tard, ils étaient devenus assez riches pour vivre de leurs rentes et acquérir un titre de noblesse³. Édouard Peeters (1612-1672) commença à collectionner des œuvres d'art. Par le mariage d'une de ses filles avec Constant de Weerdt, un des petits-fils de Pierre-Paul Rubens, Édouard Peeters mit la main sur quelques peintures du maître, ainsi que sur des tableaux supposés avoir appartenu à sa collection personnelle. Ces peintures formèrent le noyau de la collection de Jean Égide Peeters (1725-1786) (beau-père d'Henri Stier), qui l'augmenta par ses

1 La collection, transportée aux États-Unis par les Stier en 1794, comportait au moins soixante-trois peintures de maîtres comme Rubens (1577-1640), van Dyck (1599-1641), David Teniers (1610-1690), Jan Bruegel « de Velours » (1568-1625), Titien (1485-1576) et Rembrandt (1606-69). Pour plus d'informations sur la composition et le destin de cette collection, voir Jacqueline Letzter, « Rubens in America: The Role of an Exiled Art Collection in the Creation of a Belgian Cultural Consciousness (1794-1816) », dans *La Circulation des œuvres d'art/The Circulation of Works of Art in the Revolutionary Era 1789-1848*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes; Paris, Institut national d'histoire de l'art; Los Angeles Getty Research Institute, 2007, p. 99-116.

2 Hélène Françoise Rubens (1641-1710), la petite-fille du peintre, était la grand-mère maternelle d'Isabelle de Labistrate (la mère d'Henri Stier). Gladys Guyot, « Un milieu rubénien à Anvers: ascendants et descendants des Peeters d'Aertselaer », *Le Parchemin* 187 (1977), p. 11-46, p. 19.

3 En 1682, les Peeters acquièrent un titre de noblesse; Marie Louise Peeters héritera des seigneuries d'Aertselaer et de Cleydael, permettant ainsi à son mari de se faire nommer Stier d'Aertselaer. Gladys Guyot « Une famille anversoise émigrée aux États-Unis: les Stier d'Aertselaer d'après leur correspondance (1794-1821) », *Bulletin de l'Association de la Noblesse du Royaume de Belgique* (1982), p. 26-56, p. 26.

propres acquisitions¹. Vers 1780, la collection Peeters avait acquis une telle renommée que des peintres et amateurs du monde entier venaient la contempler à Anvers². À la mort de Jean Égide Peeters, Henri Stier, lui-même grand amateur et collectionneur de tableaux, se vit confier la garde de la collection Peeters. Ce fut en partie pour la sauvegarder qu'il décida de quitter Anvers lors de l'invasion de la ville par les Français, emmenant avec lui en Amérique la précieuse collection.

Henri Stier était de noblesse récente. Peu avant son départ aux États-Unis, il avait obtenu un titre de noblesse, probablement par succession à son frère aîné, Jean Stier (1739-1792)³. Il signait ses lettres officielles « Baron Stier d'Aertselaer », d'après la terre d'Aertselaer près d'Anvers, qu'il avait acquise par son épouse. Rentier aisé, il n'avait pas besoin de travailler mais accepta en 1767 la charge prestigieuse de Grand Aumônier, dirigeant pendant quelques années la plus importante organisation caritative d'Anvers⁴. Les Stier possédaient trois demeures: une maison en ville dans

1 L'historien Fernand Donnet donne un historique détaillé de la collection Peeters jusqu'à l'occupation française dans son article « Un vol de tableaux de Rubens en l'an II de la République: les collections artistiques de la famille Peeters », *Annales de l'Académie royale d'archéologie de Belgique*, 56 (1923), p. 29-144.

2 Parmi les peintres qui laissèrent un témoignage écrit de leur visite de cette collection à Anvers figurent Joshua Reynolds et Élisabeth Vigée-Lebrun. Joshua Reynolds, *A Journey to Flanders and Holland*, publié sous la direction d'Harry Mount, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 79, p. 81, p. 190, p. 213; Élisabeth Vigée-Lebrun, *Souvenirs*, publié sous la direction de Claudine Hermann, Paris, Des femmes, 1986, vol. 1, p. 75-76. Quand la collection déménagea en Amérique, elle continua à susciter un énorme intérêt parmi les peintres, entre autres chez Rembrandt Peale (1778-1860), Joseph Wood (ca 1778-1830), John Vanderlyn (1775-1852), John Trumbull (1756-1843) et Thomas Sully (1783-1872). Rembrandt Peale discute l'intérêt suscité par cette collection dans un bref article intitulé « Reminiscences », *The Crayon*, II (19 septembre 1855), p. 175.

3 Le titre de baron avait été acquis en 1778 de la couronne autrichienne par sa mère, Isabelle (de Labistrate) Stier, pour son fils aîné, Jean Stier. Ce titre serait passé à Henri Stier, à la mort de son frère. Voir Guyot, « Un milieu rubénien à Anvers », p. 19.

4 Guyot, « Un milieu rubénien à Anvers », p. 19. Seuls les membres les plus aisés de l'aristocratie anversoise acceptaient la charge de Grand Aumônier car elle comportait d'assez importants risques financiers. En effet, si la ville ne parvenait pas à rassembler les fonds nécessaires pour subvenir aux besoins de ses pauvres, il incombait au Grand Aumônier de fournir de ses propres deniers ce qui manquait. Voir Karel Degryse « Stadsadel en stadsbestuur te Antwerpen in de 18de eeuw », *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 93 (1980), p. 466-482, p. 476, note 53; L. Robyns de Schneidauer, « Les Grands-Aumôniers d'Anvers, » *Intermédiaire des généalogistes*, 57 (1955), p. 113-125. Il est à noter que le Grand Aumônier avait aussi un rôle culturel important à Anvers, puisqu'il faisait partie de la direction du théâtre municipal dont les revenus allaient directement à la caisse de charité. Voir Carlo De Clerck et Camille Van Deyck, « Letterkundigen en schrijvers » dans *Antwerpen in de achttiende eeuw*, Anvers, De Sikkel, 1952, p. 281.

l'élégante rue de Vénus, et deux maisons à la campagne. Celle d'Aertselaer était un château du ^{xiv}^e siècle entouré de douves et nommé « Cleydael »; elle leur venait de la famille Peeters. Celle de Brasschaat avait été bâtie en 1785 par Henri Stier, qui l'avait nommée le « Mick »¹.

Les Stier se distinguaient aussi par l'excellente éducation dont ils faisaient bénéficier leurs enfants, filles aussi bien que garçons. Henri Stier ainsi que ses deux frères avaient étudié le droit à Louvain; Charles Jean Stier (1770-1848) suivit les traces de son père². Les filles Stier, Isabelle Marie (1768-1822) et Rosalie Eugénie (1778-1821), furent élevées au prestigieux couvent des sépulcrines anglaises à Liège. Cette école attirait des élèves venant d'Angleterre, d'Espagne, d'Écosse, d'Allemagne et même des États-Unis³.

Deux des trois enfants Stier étaient déjà mariés en 1794, chacun avec un enfant van Havre, une famille de leur rang social: Isabelle Stier avait épousé Jean Michel Antoine Louis van Havre (1764-1844), et Charles Stier la sœur de Jean Michel, Marie Joséphine (nommée Mimi) van Havre (1770-1803)⁴. Au moment de leur émigration, la famille consistait donc en Henri Stier (61 ans) et Marie Louise Stier (56 ans), Isabelle van Havre (26 ans), Jean Michel van Havre (30 ans), leur fille Louise van Havre (3 ans), Charles Stier (24 ans) et Mimi Stier (24 ans), et Rosalie Stier (16 ans); ils étaient accompagnés de deux domestiques non identifiés⁵.

La correspondance

Cette correspondance a été redécouverte dans les années 1970 par Alfons Bousse, archiviste anversois. Les lettres sont en français avec quelques mots de flamand et d'anglais ici et là. La majorité

¹ Ces trois demeures existent encore aujourd'hui.

² Guyot, « Un milieu rubénien », p. 19.

³ Alfons Bousse, « The European Education of Rosalie Stier », *The Riversdale Letter* (hiver 1991), p. 2-3. Pour plus d'informations sur l'école des sépulcrines anglaises à Liège à l'époque où Rosalie et Isabelle y étaient élèves, voir Isabelle Havelange, « Les Jésuitesses et Sépulcrines anglaises à Liège sous l'ancien régime », *Annuaire d'histoire liégeoise*, 21 (1980-1981), n° 45, p. 18-20.

⁴ Mimi et Jean Michel van Havre étaient issus d'une ancienne famille connue à Gand dès le ^{xiii}^e siècle. Pour plus de détails sur cette famille, voir Alphonse Goovaerts, *La Famille van Havre: histoire et généalogie* (2 tomes), Anvers, Imprimerie Guillaume van Merlen, 1882, tome 1, p. 114-126.

⁵ Alfons Bousse, « Nazaten van Rubens in Amerika of de gevolgen van een overhaaste emigratie », *Noordgouu*, 8 (1977), p. 1-26.

des lettres de la période 1795 à 1803 sont conservées dans les archives du baron Henry de Witte à Anvers (dossier Charles Jean Stier, abrégé CJS-A). Ce dossier consiste pour la plupart en lettres reçues par Charles Stier entre 1795 et 1805, ainsi qu'en deux journaux intimes tenus par Charles Stier (le premier en 1795-1796, et le second en 1800-1801). D'autres archives familiales contiennent également des lettres de la famille Stier datant de cette époque, mais en nombre plus restreint. Les archives de la famille van de Werve à Viersel conservent un dossier Calvert Stier comprenant les lettres de Rosalie (Stier) Calvert à Isabelle (Stier) van Havre, ainsi que quelques lettres d'Isabelle à Rosalie (Cal S-V). Les archives du château du List à Schoten conservent un dossier van Havre (Van Havre-S), contenant les nombreuses lettres de Rosalie à ses parents ; comme celles-ci datent d'après juin 1803, elles ne sont pas incluses dans ce volume (à l'exception de ses premières lettres de 1803). Proviennent des mêmes archives les lettres de Charles Stier à Isabelle van Havre, en particulier celles qu'il lui écrivit entre 1801 et 1803, qui forment un des noyaux de cette édition. Le dossier de la famille Calvert, comprenant une partie de la correspondance familiale, est conservé dans la collection des manuscrits à l'Université de Columbia à New York (CU-NYC). Enfin, les Archives Frédégand Cogels contiennent cinq lettres écrites par Henri Stier à son beau-frère Jean-Baptiste Cogels en 1795-96 (Cogels-D)¹. Alfons Bousse a déposé à la Riverdale Historical Society (Riverdale Park, MD, États-Unis) les photocopies des lettres de la famille Stier provenant des archives nommées ci-dessus.

Les lettres qui nous restent de la période 1794-1803 nous permettent de faire quelques observations générales sur les pratiques épistolaires de cette famille pendant son séjour en Amérique. Premièrement, il est clair que la correspondance la plus soutenue est celle qui subsiste entre les parents Stier et leur fils Charles. Son épouse et lui vécurent à Alexandrie (Virginie), alors qu'Henri Stier, son épouse et Rosalie habitèrent successivement à Philadelphie, Annapolis (Maryland) et Bladensburg (Maryland). L'éloignement

1 Pour la présente édition nous n'avons pas choisi de lettres de la correspondance adressée à Charles Stier entre 1797 et 1828, tous les originaux de ces lettres étant perdus. Il ne nous en reste qu'une traduction dactylographiée en 1905 par John Ridgely Carter (un parent de George Calvert, le mari américain de Rosalie Stier). Cette collection de lettres traduites en anglais est conservée aux Archives Henri J. Stier à la Maryland Historical Society à Baltimore.

géographique des parents Stier et de leur fils explique leur correspondance mais non sa densité. Isabelle était, comme Charles, installée à Alexandrie ; pourtant il subsiste relativement peu de lettres entre ses parents et elle.

Pour chaque année (entre 1795 et 1803), il subsiste une cinquantaine de lettres, dont trente-cinq écrites pour les parents Stier à Charles. La plupart des lettres de Charles à ses parents (en particulier pour la période de 1795-1801) ne nous sont malheureusement pas parvenues mais il nous reste presque toutes ses lettres d'après son retour à Anvers, en 1801. Environ un tiers des lettres d'Henri Stier portent sur des questions financières ; dans les autres il s'entretient avec son fils de la situation en Europe et se pose des questions, éternellement renouvelées, sur le meilleur parti à prendre pour la famille – rentrer à Anvers ou rester aux États-Unis. Les lettres de Marie Louise sont généralement d'un ton plus léger que celles de son mari. Comme Rosalie, elle aime taquiner Charles et lui raconter ses (més)aventures américaines. Il lui arrive de contredire directement les propos de Charles mais son affection maternelle prime toujours. Après le retour de Charles et de Mimi à Anvers, seules Marie Louise et Isabelle (venue s'installer avec ses enfants chez ses parents à Bladensburg) correspondent avec Charles, car Henri est trop pris par la construction de Riversdale, son « château américain ». Cependant Isabelle et Marie Louise ne sont pas toujours à l'unisson dans leur correspondance avec Charles, en particulier au sujet de la grande question du retour à Anvers. La correspondance devient donc plus tendue, passionnée et parfois secrète.

Les jeunes Stier s'écrivent entre eux quand ils sont éloignés l'un de l'autre. Rosalie, qui vit avec ses parents jusqu'à son mariage en été 1799, écrit régulièrement à Charles, Mimi, Isabelle et Jean Michel à Alexandrie – ou au moins elle ajoute quelques phrases pour eux dans les nombreuses lettres que ses parents leur adressent. Ses lettres de cette période sont de petits bijoux d'esprit, car elle prend plaisir à décrire les succès et déboires de ses premières expériences dans la *high society* américaine. Charles et Isabelle lui répondent sûrement (car Rosalie fait mention de leurs lettres dans les siennes) mais ces lettres ne nous sont pas parvenues. Il ne nous en reste que celles écrites après 1801. Curieusement, il ne subsiste pas non plus de lettres de Rosalie écrites après son mariage et avant le départ de sa famille (donc entre l'été 1799 et le printemps 1803). Elles auraient été précieuses pour analyser son acculturation une fois transplantée

dans le milieu, complètement américain, de son mari. Il se peut que Rosalie n'ait pas écrit de nombreuses lettres à cette époque, prise comme elle l'était dans le tourbillon de sa vie de jeune épouse. En outre, elle voyait sa famille belge encore assez régulièrement pour ne pas devoir lui écrire.

Charles et Isabelle ont un rapport particulièrement intime. Ils vivent tous deux à Alexandrie et se voient quotidiennement. Mais dès que Charles part en voyage d'affaires ou qu'Isabelle s'absente d'Alexandrie pour rendre visite à ses parents, ils prennent la plume pour s'écrire. Quand Charles et Mimi rentrent à Anvers en septembre 1801, la correspondance entre Charles et Isabelle s'intensifie encore.

Seules quelques lettres nous restent d'amis ou de membres de la famille des Stier à Anvers. Celles-ci sont précieuses puisqu'elles nous informent des liens que les Stier maintenaient à Anvers, et des nouvelles qui leur parvenaient sur la situation politique et sociale de la métropole. En outre, les lettres que les Stier écrivaient à leurs proches nous révèlent comment ils leur représentaient leur expérience américaine.

Cette édition

Nous présentons dans ce volume une sélection de la correspondance familiale des Stier pendant les années 1794-1803. Un prochain volume comprendra la correspondance transatlantique entre Rosalie (Stier) Calvert aux États-Unis et sa famille en Belgique (1804-1821). Contribution précieuse au patrimoine historique et culturel belge, ces lettres n'ont pas encore fait l'objet d'une publication¹. Cette édition s'adresse à un public intéressé par l'histoire de la jeune République américaine et des Départements belges réunis (pendant la période française). La correspondance montre en outre comment, à la veille de l'existence autonome de la Belgique, ces émigrés ont affirmé une culture spécifiquement belge en Amérique.

¹ Une sélection des lettres de Rosalie (Stier) Calvert, portant sur la période 1803-1821, a fait l'objet d'une traduction et édition en anglais par Margaret Law Callcott, *Mistress of Riversdale: The Plantation Letters of Rosalie Stier Calvert 1795-1821*, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press, 1991. L'édition de Callcott commence où la nôtre se termine et se focalise sur les lettres de Rosalie (se limitant à faire allusion aux lettres qu'elle recevait). Callcott n'inclut pas le texte original (en français) des lettres de Rosalie.

Pour faciliter la lecture de cette correspondance aux lecteurs d'aujourd'hui, j'ai inséré des paragraphes, une ponctuation sommaire et des majuscules, où il n'y en avait pas toujours dans l'original. En outre, l'orthographe (en particulier des noms propres) a été modernisée.



Chapitre 1 À LA RENCONTRE DE L'AMÉRIQUE (1795-1797)

Une des questions qui se pose à la lecture de cette correspondance est pourquoi les Stier choisirent d'émigrer aux États-Unis plutôt que dans une des villes européennes où ils avaient des relations commerciales ou familiales¹. Les Stier ne semblent pas avoir eu de relations américaines qui puissent expliquer leur choix. Ils ne connaissaient que deux Anversois installés aux États-Unis : un certain M. van Kessel et le baron Frédéric Eugène François de Beelen-Bertholff (1729-1805)². Ce dernier, dans le cadre de la politique commerciale établie par l'empereur Joseph II, avait été chargé en 1783 d'établir un poste consulaire à Philadelphie pour les Pays-Bas autrichiens afin de promouvoir l'exportation d'articles de textiles flamands (toile, draperies et dentelles) et d'importer des produits agricoles américains (riz, tabac, sucre, bois et pelleteries). Malgré ses efforts, les tentatives de Beelen-Bertholff se seraient soldées par un échec et sa mission consulaire s'acheva en 1790³. Beelen-Bertholff resta cependant aux États-Unis après sa mission consulaire, et il est possible qu'il ait servi de contact aux Stier pour leur voyage⁴. Ce qui est certain, c'est

1 Brême, Hambourg, Altona, Wurtzbourg, Amsterdam et Vienne étaient parmi les villes où les parents et amis anversoises des Stier trouvèrent refuge lors de la seconde invasion d'Anvers par les révolutionnaires français. Jean François et Jean-Baptiste Van der Straelen dans leur *Kronijk van Antwerpen, 1770-1817*, Anvers, Voor God ent 't volk, 1929-1936, vol. 4, p. 218-224.

2 Charles Stier fait mention du retour de van Kessel dans son journal à la date du 11 mars 1795, CJS-A. Je n'ai pu identifier cette personne. Le baron de Beelen-Bertholff n'est mentionné ni dans le journal de Charles Stier ni dans la correspondance.

3 Voir Hubert Van Houtte, « Contribution à l'histoire commerciale des États de l'empereur Joseph II (1780-1790) », *Vierteljahrschrift für Social- und Wirtschaftsgeschichte* (1910), p. 350-393.

4 L'historienne Gladys Guyot émet cette hypothèse, « Un milieu rubénien », p. 34. Curieusement pourtant, il n'existe dans la correspondance aucune allusion à un contact tenté par les Stier auprès de Beelen-Bertholff. Celui-ci leur eût été d'une aide précieuse pour établir un réseau commercial. En effet, après sa mission consulaire, il s'installa à

qu'Henri Stier avait connu Beelen-Bertholff à Anvers, puisqu'ils avaient été voisins dans leurs campagnes à Brasschaat. Beelen-Bertholff lui avait même vendu les terres où il fit construire son château, le Mick¹.

En outre, les opinions politiques d'Henri Stier pendant la décennie qui précède son émigration semblent avoir prédestiné son choix des États-Unis. En tant qu'aristocrate éclairé et cosmopolite, Henri Stier était en faveur des principes révolutionnaires de liberté et de souveraineté populaire pour ses compatriotes². Cependant il soutenait aussi l'empereur Joseph II, dont les réformes tendaient à laïciser les Pays-Bas autrichiens et en démocratiser les institutions³. Cette position le plaçait en marge de son milieu social anversoïse, plus acquis à la Révolution brabançonne qu'il ne l'était⁴. D'après certains historiens, il aurait même fait l'objet d'une arrestation politique en

Pittsburgh où, sous le nom de Francis Beelen (ayant abandonné son titre de noblesse), il s'associa à la firme commerciale d'Amberson, Beelen, & Anshutz. Ses deux fils, François-Eugène et Constantin-Antoine (dit Anthony), acquirent comme leur père une bonne réputation de négociants pendant les années où les Stier étaient en Amérique. Charles William Dahlinger, *Pittsburgh: a sketch of its early social life*, New York et Londres, G. P. Putnam's sons, 1916, p. 152.

1 Cette vente eut lieu en 1771, et Henri Stier fit bâtir sa maison de campagne en 1785. Beelen-Bertholff avait fait construire un manoir sur une terre contiguë à celle qu'il avait vendue aux Stier, le Beelenhof (ensuite Bellenhof). Le Mick fut détruit par un incendie au XIX^e siècle mais reconstruit. Il subsiste aujourd'hui, ainsi que le Bellenhof. Pour plus d'informations, voir *Van Heidegrond tot Parkgemeente*, Brasschaat, Gemeentebestuur, 1980.

2 Nous ne disposons pas de l'inventaire de la bibliothèque d'Henri Stier mais les idées exprimées dans sa correspondance ainsi que les ouvrages qu'il cite sont révélateurs de ses opinions, qui correspondent avec une certaine pensée éclairée propre à l'intelligentsia des Provinces-Unies pendant la dernière partie de la période autrichienne. Voir Michèle Mat, « Livres, idées, sociétés dans la Belgique autrichienne » in Hervé Hasquin, *La Belgique autrichienne 1713-1784*, Bruxelles, Édition Luc Pire électronique, 2002, p. 470-504, http://bibliotheque.livrel.eu/belgique_autr/bel_aut_fr.pdf

3 Pour plus d'informations sur ces réformes, voir Hervé Hasquin, « Le Joséphisme et ses racines » in Hasquin, *La Belgique autrichienne 1713-1784*, p. 388-469.

4 Pendant la Révolution brabançonne, une majorité de notables anversoïse soutenaient les « Statistes » partisans du rétablissement des anciens privilèges de l'Église et des États « belges ». Plus acquis à la tolérance religieuse et aux réformes administratives introduites par le régime autrichien, Henri Stier n'adhérait pas à cette conception conservatrice de la Révolution brabançonne. Pour lui cette révolution avait pour but d'introduire la démocratie dans nos régions. L'historienne américaine Janet Polasky explique que le caractère unique de la Révolution brabançonne provient de ces visées partagées entre « les Vonckistes » plus progressifs et les Statistes plus traditionalistes. « The Brabant Revolution, a Revolution in Historiographical Perception », p. 444. Voir du même auteur *Revolution in Brussels 1787-1793*, Bruxelles et Hanover (New Hampshire), Académie royale de Belgique, University Press of New England, 1986 ou l'article de l'historien belge Jean-Jacques Heirwegh, « La fin de l'Ancien Régime et les révolutions » in Hasquin, *La Belgique autrichienne 1713-1784*, p. 841-925.

octobre 1789¹. Une lettre de sa main, laissée chez lui pour les autorités françaises à la veille de son expatriation, est peut-être révélatrice de ses opinions politiques. Déclarant sa loyauté aux principes de la nouvelle République américaine, la première alliée de la République française, il demande justice et protection aux Français qui sont sur le point d'occuper Anvers :

« Je ne quitte point ce pays pour fuir les Français. Je les aime en ami. Mon but en m'expatriant est de fuir le pillage et les désordres que commettent ordinairement des hommes sans loi, mais je vais habiter en attendant un pays libre comme la France, je me retire chez le peuple américain, votre allié et ami. Ainsi j'espère fermement que la loyauté française et les principes de la liberté que professe cette nation généreuse envers les peuples d'une nation quelconque [feront] que la République française voudra bien respecter les propriétés d'un ami de la liberté, et avoir égard pour de si justes raisons ; elle trouvera toujours dans ma personne un défenseur zélé pour tout ce qui peut contribuer à la conservation de cette précieuse liberté.

Le baron J. de Stier, citoyen américain². »

Même s'il est difficile de savoir si cette lettre est sincère ou intéressée (car en se disant exilé politique plutôt qu'émigré, Henri Stier espérait peut-être simplement éviter le séquestre de ses biens), elle

1 Guyot, « Un milieu rubénien », p. 32. Guyot cite les historiens J. F. et J. B. Van der Straelen (*Kronijk van Antwerpen*, 3, p. 101) précisant que l'on n'a pas pu déterminer lequel des fils Stier aurait été arrêté, car l'ordre d'arrestation fait mention une fois d'un « jonkheer Stier », et l'autre fois d'un « baron » Stier. Je n'ai, pour ma part, trouvé aucune trace de cette arrestation. Cependant, une lettre de Marie Louise Stier, critiquant l'attitude du clergé lors de l'invasion française, soutient l'hypothèse de Guyot qu'Henri et Marie Louise Stier, bien que fervents catholiques, n'hésitaient pas à critiquer le clergé belge qui, d'après eux, avait aggravé la vulnérabilité des Anversois : « Nos orgueilleux moines [...] ont cru réussir mieux et nous ont laissés tomber dans le borbier. » Annapolis, Marie Louise Stier à Charles Stier, 12 février 1796, CJS-A.

2 Cette note d'Henri Stier n'est pas parvenue jusqu'à nous dans l'original mais a été transcrite en 1794 par son contemporain, Pierre-Antoine-Joseph Goetsbloets, dans sa chronique manuscrite et illustrée de l'occupation française d'Anvers, *Tijdsgebeurtenissen* (1792-97) en 10 volumes (in quarto), Bibliothèque royale de Belgique. L'historien Fernand Donnet cite cette lettre dans son article, « La vie intime anversoise sous le régime républicain », *Bulletin de l'Académie royale d'archéologie de Belgique*, 12 (1910), p. 171-198, p. 178. Gladys Guyot en fait de même dans « Une famille anversoise émigrée aux États-Unis », p. 28-29. Pour quelques informations sur la chronique de Goetsbloets, voir la notice de Brigitte D'Hainaut-Zveny, « Tijdsgebeurtenissen, le manuscrit de Pierre-Antoine-Joseph Goetsbloets (1793-1797) » dans *100 Trésors de la Bibliothèque royale de Belgique*, Anvers, Fonds Mercator, 2005, p. 75-76.

révèle son adhésion aux principes politiques qu'il continuera à professer une fois aux États-Unis¹.

Quand les Stier arrivent à Philadelphie le 12 octobre 1794, ils sont accueillis par les élites sociales et commerciales de la ville – les Penn, les Bingham, les Peters et les Morris. Vers la fin de l'année, ils rencontrent le président George Washington et son épouse; s'en suivra une amitié qui durera jusqu'à la mort de Washington, en décembre 1799². Les Stier ont aussi des contacts avec les membres de la communauté d'émigrés français à Philadelphie, entre autres avec Talleyrand, de Noailles, de la Rochefoucauld-Liancourt et Omer Talon. Ceux-ci partagent avec les Stier leur admiration pour Washington et leur aversion pour les excès de la Révolution française³. Des spéculateurs immobiliers comme Thomas Law et James Greenleaf les approchent, espérant retenir l'attention de ces riches Anversois sur des investissements fonciers en Amérique⁴. Enfin, ils attirent l'intérêt d'artistes et d'amateurs d'art, qui aimeraient avoir accès à leur prestigieuse collection de maîtres flamands. Ils les savent en outre descendants directs du grand Rubens, ce qui ajoute à leur prestige⁵.

1 Alors qu'un émigré était considéré comme un traître de la nation d'après la loi du 23 mars 1793 (qui stipulait sept degrés de trahison, chacune punissable par des sanctions de plus en plus sévères), un exilé politique était considéré comme un citoyen français qui quittait temporairement le pays pour des raisons politiques. Allan Potofsky, « La Révolution transatlantique des émigrés : des réseaux aux institutions », *Dix-huitième siècle*, 33 (2001), p. 247-263, p. 248.

2 Journal de Charles Stier, 26 décembre 1794, 1^{er} et 8 janvier 1795, CJS-A. Les Stier renouvelleront leurs contacts avec le couple présidentiel par leur gendre George Calvert, un cousin germain de Martha (Custis) Washington. Voir chapitre 2 pour plus d'informations sur le mariage de Rosalie Stier avec George Calvert, et les relations entre la famille Calvert et les Washington.

3 Charles Maurice de Talleyrand-Périgord (1754-1838), Louis Marc Antoine de Noailles (1756-1804), François Alexandre Frédéric de la Rochefoucauld-Liancourt (1747-1827) et Antoine Omer Talon (1760-1811). Journal de Charles Stier, 27 janvier 1795; 12 mars 1795; 19 avril 1795, CJS-A.

4 James Greenleaf (1765-1843) fut consul général à Amsterdam, où il amassa rapidement une énorme fortune. Rentré aux États-Unis en 1795, il y devint l'un des principaux spéculateurs immobiliers avec son associé d'origine anglaise, Thomas Law (1756-1834). Charles note avoir rencontré aussi William Bingham (1752-1804), fondateur de la Banque d'Amérique, et Théophile Cazenove (1740-1811), émigré de Genève devenu l'agent principal de la Holland Land Company. Journal de Charles Stier, 30 octobre 1794, 25 novembre 1794 et 21 janvier 1795, CJS-A.

5 De nombreux articles sur la vie et l'œuvre de Rubens figurent dans les revues d'art américaines de cette époque, attestant l'intérêt que les amateurs d'art portaient à cet artiste dont les œuvres commençaient à arriver sur le marché américain par suite de la plus grande circulation d'œuvres d'art après les révolutions européennes. Voir entre autres [Anonyme], « Life of Peter Paul Rubens » *The Port-Folio* (octobre 1812), p. 390-398,

Leurs nouvelles relations les aident à créer des réseaux sociaux et commerciaux, ce qui est de la plus haute importance pour les Stier puisque, pour la première fois, ils devront travailler pour maintenir leur niveau de vie. Ils ne peuvent plus vivre uniquement de leurs rentes belges, qu'ils ne peuvent plus toucher facilement une fois en Amérique. De plus, leurs dépenses sont devenues plus importantes qu'elles ne l'étaient à Anvers, car ils doivent non seulement se réinstaller dans un nouveau pays mais aussi payer de lourds impôts levés par les Français sur leurs propriétés belges. Charles Stier et Jean Michel van Havre se mettent donc tout de suite à explorer des possibilités d'installation commerciale en Pennsylvanie, au Maryland, au Delaware et en Virginie. Avant l'été 1795, ils décident de s'établir à Alexandrie (Virginie)¹.

Se lancer dans le commerce est loin d'être exaltant pour ces jeunes gens car ils n'ont pas été formés aux affaires – ils sont nobles et riches et s'attendaient à pouvoir vivre de leurs rentes. Cependant, aux États-Unis, ils doivent se rendre à l'évidence: tout le monde travaille – même leurs amis les plus haut placés sont directeurs de banque, médecins, planteurs, négociants ou avocats. Les jeunes Anversois ont du mal à se faire à ce qu'ils considèrent comme une frénésie de travail chez les Américains. Charles Stier surtout regrette l'oisiveté aristocratique qui lui avait permis de se consacrer à son penchant pour les arts et les lettres. Il est loin d'être paresseux mais il considère que travailler uniquement pour gagner de l'argent est une occupation vile et mesquine. Il préfère avoir le temps de se dévouer au service public et se distinguer par des actions désintéressées. Mais ses affaires à Alexandrie ne lui en laissent guère l'occasion.

Ils ont beau se démener pour réussir, leur commerce ne marche que médiocrement, ce qui les décourage. Ils se comparent aux hommes d'affaires américains, si impressionnants par leur esprit d'entreprise et leur capacité de s'adapter aux revers de fortune. Henri Stier, le père, lui-même investisseur expérimenté, essaie de leur expliquer ce qui les distingue des jeunes entrepreneurs américains; c'est

et Joseph Samson, « Rubens's "Jesus and the Pharisees" », *The Port-Folio* (novembre 1812), p. 522-524.

¹ Ils se décident d'importer de la dentelle et d'autres tissus belges de luxe pour les vendre sur le marché américain. Il se peut que ce choix soit inspiré par le commerce de dentelles de Valenciennes que Beelen-Bertholff avait entrepris vers 1784. Sur l'activité commerciale de ce dernier, voir Hubert van Houtte, *Histoire économique de la Belgique à la fin de l'ancien régime*, Gand, Van Rysselberghe et Rombaut, 1920, p. 292.

moins leur manque de savoir-faire et d'initiative dans le commerce que leur responsabilité pour la fortune familiale. En Amérique, leur écrit Henri Stier, tout le monde se lance dans les affaires – même ceux qui n'ont pas de fortune – car on peut recevoir des prêts relativement facilement. De plus, les possibilités d'investissement sont innombrables, car ce nouveau pays a besoin de tout : produits, services et négoce de tout genre. Si un homme d'affaires se trompe et perd de l'argent, il n'a qu'à essayer autre chose. D'ailleurs, même s'il finit par tout perdre, il ne fait que se retrouver là où il avait commencé – avec rien. Mais prendre de tels risques serait bien trop dangereux pour Charles et Jean Michel, car ils possèdent une fortune familiale qu'ils doivent sauvegarder pour leurs descendants. Il est donc normal qu'ils investissent prudemment et se contentent de bénéfices modestes mais sûrs. Or cette conception statique des affaires crée un fossé entre Charles et Jean Michel, d'un côté, et leurs confrères américains, de l'autre.

Il n'est pas plus facile pour les jeunes femmes Stier de trouver leur place dans la société américaine. Isabelle van Havre, seule à Alexandrie pendant les voyages d'affaires de son mari et de son frère, se sent isolée et ne sait comment meubler ses journées. Toujours philosophe, son frère Charles lui conseille de s'inspirer de Julie d'Étanges, l'héroïne de *La nouvelle Héloïse* de Rousseau. Il est futile de rechercher le monde ; il vaut mieux se concentrer sur l'éducation de sa fille Louise (1791-1870) et sur sa vie familiale. Mais les conseils de Charles ne soulagent pas le mal de vivre d'Isabelle qui ne demande pas mieux que d'être une bonne mère et épouse mais ne conçoit pas que sa vie se limite à cela. Peut-être parce qu'elle ne parle qu'imparfaitement l'anglais, elle ne trouve que peu de plaisir à côtoyer la société féminine d'Alexandrie. Sa sœur cadette, Rosalie (qui vit encore chez ses parents), se fait l'écho de son désappointement sur les femmes américaines. Contrairement à Isabelle, Rosalie maîtrise parfaitement l'anglais ; cependant cette connaissance ne lui sert qu'à remarquer l'étroitesse d'esprit, la mesquinerie et le manque de conversation des femmes de son milieu, qu'elle attribue au fait que leur horizon est limité à la seule sphère domestique. Isabelle, Rosalie et leur belle-sœur Mimi n'ont pas eu cette expérience à Anvers. Au contraire, en tant que filles de patriciens aisés, on attendait d'elles qu'elles participent à part entière à la vie sociale, que ce soit dans les milieux financiers, artistiques, politiques ou intellectuels. De plus, elles devaient être capables de reprendre au

ped levé les affaires de la famille (dans certains cas même, des négociations, manufactures ou institutions financières)¹. Pour cette raison elles ont reçu une éducation soignée, comparable à celle de leurs frères, et ont les mêmes droits aux biens et héritages familiaux. En outre, elles étaient dispensées – partiellement – des tâches domestiques quotidiennes (confiées à des serviteurs), ce qui leur permettait d'avoir d'autres centres d'intérêt que la maison et la famille. En Amérique, cependant, il est moins acceptable pour une femme d'avoir de tels intérêts.

Curieusement les parents Stier ont relativement moins de mal que leurs enfants à s'adapter à leur nouvelle vie et aux normes et habitudes américaines. Il est vrai qu'ils attendent moins de leur pays d'adoption que leurs enfants. Ils sont si reconnaissants aux États-Unis de leur avoir offert un asile tranquille, loin des révolutions continues qu'ils ont connues en Europe, qu'ils ne pensent pas à émettre de critiques à l'encontre de leur pays d'adoption. Alors que leurs enfants cherchent à s'y intégrer en contribuant à son épanouissement, les parents partagent si peu ces ambitions qu'ils ne prennent même pas la peine d'améliorer leur anglais, pourtant imparfait. Au contraire, ils sont contents de vivre un peu à l'écart de la société, affranchis des obligations de leur rang et libres de se retrouver en famille dans un environnement à leur goût. Même s'ils apprécient Philadelphie, sa société et ses alentours, ils ne veulent pas y rester : la vie y est trop chère et surtout la fièvre jaune y sévit². Ils aiment le climat et le paysage américains, sa campagne, et voudraient s'y installer confortablement en attendant le déroulement des événements en Europe. Alors que Charles et Jean Michel s'installent avec leurs familles à Alexandrie, Henri Stier choisit une propriété près d'Annapolis (au Maryland), au nom champêtre de Strawberry Hill

1 Pour plus d'informations sur les activités commerciales et professionnelles de certaines femmes belges au XVIII^e siècle, voir, entre autres, Michèle Galand, « Dans les coulisses du pouvoir : la veuve Nettine (1706-1775), banquière au service de l'État dans les Pays-Bas autrichiens », in *Femmes de culture et de pouvoir*, publié sous la direction d'Éliane Gubin, Sextant 13-14 (2000), p. 69-80 ; ou « Joséphine-Rosalie, Pauline de Walckiers (1765-1836), banquière et compositeur » in *Dictionnaire des femmes belges*, publié sous la direction d'Éliane Gubin, Bruxelles, Racine, 2006, p. 202-203, ou plus généralement, Leen Van Molle et Peter Heyrman, *Vrouwenzaken – zakenvrouwen : facetten van vrouwelijk zelfstandig ondernemerschap in Vlaanderen, 1800-2000*, Gent, Provinciebestuur Oost-Vlaanderen, 2001.

2 La fièvre jaune, ou peste américaine, est très meurtrière. Elle apparaît à Philadelphie en été 1793 et revient régulièrement dans les années qui suivent. Ce n'est qu'au début du XX^e siècle qu'un vaccin pourra combattre ce fléau.

[la colline aux fraises]. Cette propriété, relativement proche d'Annapolis, est située sur une hauteur d'où l'on a une vue magnifique sur la baie de Chesapeake. Henri Stier pourra y faire du jardinage, un peu d'élevage, et même la culture des céréales, si le cœur lui en dit. Son épouse et Rosalie pourront s'y promener et jouir du paysage ; Rosalie aura un cheval. Bien que les Stier y vivent deux années paisibles, ils décideront à la fin de l'été 1797 de quitter la ferme et de s'installer en ville, dans la belle demeure du juriste et homme politique Thomas Jennings (1736-1796). Leur déménagement permettra à Rosalie, alors âgée de dix-neuf ans, de participer plus aisément à la vie sociale d'Annapolis.



Charles Stier à Isabelle van Havre, Norfolk, 9 juin 1795¹

Ma chère,

En laissant *Éloïse* dans vos mains, je me doutais bien que vous l'auriez lue et peut-être en ce moment ne vous eussé-je point déconseillé cette lecture : il est différentes circonstances. Lorsque nous causâmes de cela cet hiver, réunis et occupés d'affaires qui demandaient de la présence d'esprit et des soins actifs, je croyais qu'un tel livre, aussi salubre et sentimental, devait attirer trop l'attention et causer une langueur à laquelle votre état vous portait trop naturellement. Vous êtes trop bonne aussi, chère Sœur, de mettre ce prix à quelques-unes de mes idées. Cependant le nom que vous voulez bien me donner dans votre aimable lettre m'accorde des titres trop chers pour que je ne fasse tout mon possible pour les conserver, et y chercher l'avantage d'avis dont je dois avoir plus besoin que personne dans un pays et un état assez désagréables pour démonter l'esprit. Je ne pense pas que dans votre situation l'*Éloïse* peut [*sic*] vous faire du mal quand même vous l'auriez pris dès le commencement pour mieux sentir la suite². Vous deviez être bien triste, chère

¹ CJS-A. Charles Stier est à Norfolk en voyage d'affaires ; Isabelle est restée à Alexandrie avec Louise.

² Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou la nouvelle Héloïse* (1761). Ce roman décrit la passion amoureuse de Julie d'Étanges pour son précepteur Saint-Preux, passion vouée à l'échec à cause des conventions sociales qui séparent les jeunes gens. La première partie du roman était considérée (y compris par Rousseau lui-même) comme une lecture

amie, restant ainsi toute seule. Vous avez mieux senti, j'en suis sûr, le plaisir d'avoir un enfant. Louise y aura gagné beaucoup. Si je ne connaissais combien il vous en a toujours coûté d'être séparée de la famille et surtout en ce moment, je m'applaudirais presque par rapport à cette petite, qui mérite bien tous vos soins ; elle a tant de qualités naturelles¹.

N'est-ce pas dommage que l'habitude de voir des enfants nous rende parfois inattentifs à leur intéressante situation. Imaginez-vous quels seraient les sentiments d'une personne si, connaissant les hommes tels qu'il sont, un ange vînt lui dire : « Voici un enfant, tu peux en faire ce que tu veux, tu n'as qu'à suivre les modèles qui t'entourent. » Ne serait-ce pas pour cette personne l'occupation la plus intéressante – un objet d'ambition singulièrement attrayant – que de perfectionner cet être naissant et le conduire au bonheur ? C'est fonder des jouissances qui doivent s'accroître et se perpétuer sans fin. Et qu'est-ce que le travail qu'elles coûtent : ne sont-ce pas les mêmes occupations qui servent à notre contentement et à leur instruction ? Les plaisirs de la campagne et de la société, que nous aimons, ne leur sont-ils pas également utiles ?

Je suis charmé surtout qu'elle prenne goût à la musique, ce talent si sociable nous console [et] nous anime. Si on examinait le caractère des musiciens, je doute qu'on ne les trouvât presque tous des gens doux et aimables. Ces talents seraient le premier et principal objet dans mon plan d'éducation. Un jeune homme – et une fille à plus forte raison – qui posséderait la musique, la peinture, la poésie, la danse, se serait assuré déjà d'amusements inépuisables et d'un extérieur brillant. Il serait impossible que même sans un mot de science il n'eût réuni quantité de connaissances par l'attention qu'il aurait donnée aux arts et par les liaisons avec des personnes d'esprit et de mérite qu'un dehors aussi agréable devrait naturellement procurer. Au contraire, en ne s'attachant qu'aux études sérieuses, il est vingt contre un que l'élève n'y résiste point ou qu'il adopte par la suite une profession qui les lui rende inutiles. Avec tout l'esprit possible dans une certaine sphère, on peut être un sot dans toutes les autres, comme on voit chez nos savants, nos paysans.

dangereuse pour les jeunes femmes. Par contre, le roman devient didactique dans sa deuxième partie, quand, après le départ de Saint-Preux, Julie épouse un ami de son père, le vieux M. de Wolmar, et s'efforce de remplir au mieux ses devoirs d'épouse et de mère.

1 Louise van Havre a quatre ans.

Il y a déjà deux ans peut-être que vous auriez pu commencer l'éducation de Louise, non par des leçons, mais en assistant et réglant adroitement la disposition naturelle d'un enfant pour sauter, faire du bruit, tracer des figures et s'exprimer. Vous rappelez-vous le talent que notre sœur [Rosalie] montra pendant quelque temps pour décrire et composer des lettres. Si l'on eût alimenté ce feu, maintenant elle serait peut-être une seconde Sapho ? Mais on regarde l'enfance comme un temps perdu, qui ne laisse aucune impression. Comment ne voit-on pas qu'un enfant pense autant et aussi bien qu'une personne faite ? La seule différence est que le premier flotte au gré des circonstances, tandis qu'une habitude acquise a fixé et donné une certaine forme à celle de l'autre. Condillac dit que l'esprit naturel des hommes [entre eux] diffère de bien peu, et que la grande supériorité de quelques-uns consiste en ce que le hasard ou l'éducation leur enseigne une manière plus facile ou plus sûre d'employer ces facultés, comme l'algèbre en fait du calcul¹. Jusqu'ici je sais que ces règles s'étendent aux deux sexes indifféremment, mais Condillac nous eût été plus utile encore si suivant ses projets il nous eût donné un traité des passions ; par là nous aurions appris la différences des caractères. Je vous avoue que je ne les connais guère.

Quant à vous, chère amie, je ne pense pas que, en général, vous puissiez juger les autres d'après vous-même, parce qu'une éducation toute particulière vous a mise dans des circonstances peu ordinaires. Je ne sais s'il n'aurait pas été bon que nous eussions été un peu plus parmi des étrangers ; au reste nous avons passé notre jeunesse de la manière la plus agréable et j'espère que nous continuerons sur ce pied cherchant doucement ce qu'il y a de mieux sans recourir à des moyens trop violents lorsque nous rencontrons des

1 Étienne Bonnot, abbé de Condillac (1715-1780), disciple de John Locke. Ce philosophe français est connu aujourd'hui principalement pour ses écrits sur la psychologie, entre autres son *Traité des sensations* (1754). Cependant, Charles fait probablement référence à un ouvrage plus tardif, *Cours d'études pour l'instruction du Prince de Parme* (1775). Dans cet ouvrage, Condillac déplore (comme le fait Charles) certaines idées reçues sur l'enfance : « On suppose que les enfants sont incapables des connaissances qui demandent quelques réflexions ; et on attend, pour leur donner ces connaissances, qu'ils aient un certain âge, qu'on nomme l'âge de raison, et qu'on ne fixe pas. » Cependant, remarque Condillac, « l'âge de raison est celui où l'on a observé ; et par conséquent, la raison viendra de bonne heure, si nous engageons les enfants à faire des observations ». Charles adhère à la notion lockéenne, reprise par Condillac, que l'esprit humain est vide à la naissance et que nous acquérons toutes nos connaissances. Cette idée se retrouve aussi chez Claude-Adrien Helvétius (1715-1771), en particulier dans *De l'esprit* (1758).

obstacles. Sachons jouir du moment et des choses telles qu'elles sont. [...]

Je vous embrasse,
Charles



Henri Stier à Charles Stier, Philadelphie, 19 juin 1795¹

Mon cher,

Nous avons reçu vos lettres du 9 de ce mois, que nous désirions depuis plusieurs jours. Je prévois que vous devez être très embarrassé pour entamer quelques branches de commerce. Cela est assurément très difficile pour des personnes qui n'y sont pas versées. Cela l'est d'autant plus en ce moment que toutes les branches sont très incertaines, tant pour le choix, que pour la destination ; tous les produits de ces contrées sont au plus haut degré de cherté, tant à cause des expéditions qu'on en a déjà faites, que par la consommation dans le pays même. Le grain, la farine, le riz, le tabac même, tous ces objets, indépendamment du commerce, doivent à cette époque d'année être au plus haut degré de cherté et doivent tomber subitement au moment de la récolte, [ce qui] rend cette spéculation fort équivoque pour une première expédition. Il n'en est pas de même pour un commerçant qui est en train, qui, ayant ses équipages, ses magasins, ses protections, trouve des ressources en lui-même qu'un commençant n'a pas. Vous devez donc agir avec la plus grande circonspection. Il serait avantageux de pouvoir dans les commencements vous associer pour une première expédition avec quelqu'un qui pourrait diriger l'entreprise. Il conviendrait encore que cette aventure fût faite avec quelqu'un qui demeure près de l'endroit où vous croyez vous fixer, et surtout que vous atteigniez cette fois au premier but que Gabi pourrait accompagner la cargaison pour notre pays². Toute autre expédition, je pense, serait moins avantageuse en ce moment que dans quelques mois.

D'ailleurs tout l'univers est en ce moment dans une singulière crise. Des nouvelles certaines constatent la paix conclue avec la

¹ CJS-A.

² Gabi est probablement l'un des deux serviteurs belges qui avaient accompagné la famille Stier en Amérique en 1794.

Prusse quoiqu'établie sous des conventions incohérentes. Ce démembrement de la coalition doit infailliblement paralyser les moyens des autres puissances¹. Des révoltes partout en Europe et surtout la famine qui s'annonce de tous côtés et qui est inévitable par la nature des choses doivent forcer à faire la paix. Personne n'en doute ici et les annonces viennent de toute part.

Je crois à la paix, mais dans une autre acception que le vulgaire. Je crois qu'on doit cesser de faire la guerre, faute de moyens de la continuer. Mais pour faire la paix, il faudrait pouvoir établir des conventions quelconques qui pourraient du moins tenir un petit espace de temps, mais cela est impossible; il n'y a ni bases pour l'établir, ni agents pour en convenir. Cette paix soi-disante mènera à notre prévision de la dévolution de tout gouvernement; cette paix doit en précipiter et accélérer l'époque.

Il est malheureux pour nous que cette circonstance même, qui semblera donner un moment de repos à l'univers, sera pour notre pays le moment le plus critique en ce qu'il deviendra le foyer et le seul foyer de toutes les dissensions, de toute l'avidité des nouveaux maîtres, et des regrets et vindictes des puissances qui y perdront indubitablement. La Convention retiendra notre pays avec la déclaration de l'ouverture de l'Escaut². La nation Belgique se laissera exterminer plutôt que de s'amalgamer avec la France – jugez quelles convulsions les provinces éprouveront³.

Il y a des nouvelles arrivées ici à savoir la déclaration de la libre navigation de toutes les rivières des provinces des Pays-Bas. Déjà deux vaisseaux, l'un de Gènes, l'autre du nord, entrent dans l'Escaut; il y a un tumulte à Bruxelles à l'occasion du marché. Vous avez lu les troubles d'Amsterdam, de La Haye et d'autres villes, les mésintelligences entre la municipalité et les États Généraux, [vous avez vu] qu'on a arboré la cocarde orange⁴. On ajoute à ces nouvelles que les conditions de paix projetée sont établies sur une déclaration d'indépendance entière de toutes les colonies. Soit que cette convention

1 Le traité de Bâle du 5 avril 1795 établit la paix entre la France et la Prusse en démembrement la première coalition contre la France révolutionnaire formée par les puissances européennes entre 1793 et 1797.

2 Le traité franco-néerlandais de La Haye du 17 mai 1795 restaure la liberté de la navigation sur la Meuse, le Rhin et l'Escaut.

3 Contrairement aux prévisions d'Henri Stier, l'annexion des provinces belges aura lieu le 1^{er} octobre 1795, trois mois après la rédaction de cette lettre.

4 Au printemps 1795 la France s'empare des Provinces-Unies et y établit la République batave, chassant le Stadhouder qui va se réfugier en Angleterre.

s'établisse ou non, toujours cette indépendance et dissolution sera la suite inévitable de tout cet état de choses.

Ici les ministres et consuls français sont déplacés et déjà remplacés par d'autres qui sont entrés en fonction. L'ambassadeur d'Angleterre est aussi rappelé. Nous allons voir la discussion au Congrès des arrangements que M. Jay a apportés de Londres¹. Les deux *insurgents* qui ont été condamnés et qui auraient dû être pendus avant-hier ont obtenu un répit jusqu'au mois d'octobre². La banqueroute de Salomon à Baltimore monte à 250 mille dollars; une semblable d'une pareille somme vient d'éclater ici³. [Ces] événements, qui en Europe feraient une sensation remarquable entre Londres et Amsterdam et toutes les villes commerçantes, n'en font aucune ici. Cela est étonnant et me frappe. J'ai été surpris que des négociants même l'ignoraient; on n'en parle presque pas; c'est comme si de rien n'était. Cela prouve que le commerce dans ce pays a peu de relation d'une ville à l'autre, que tout roule sur commissions étrangères pour le commerce extérieur, et sur du papier pour le commerce intérieur.

On dit que le prix du grain est plus bas en Hollande et aux îles qu'ici, qu'en France le baril vaut 20 centimes de 6 francs-argent mais qu'il rapportera; le vin est presque tout sorti de France [et] n'a déjà presque plus aucune valeur aux îles, qui en sont inondées. Quel parti prendre dans un tel état des choses? Ne serait-il pas mieux d'attendre et de gagner encore du temps, car si on expédie de la farine, du riz, ces objets arriveront en Europe au moment de la récolte. Si du tabac ou du café, on espérera que la nouvelle récolte, qui approche, fera tomber les prix. Je crois que le seul cas où Gabi pourrait prendre une portion des choses et prendre quelques connaissances utiles dans notre pays pourrait nous engager à risquer quelque chose. Je crois que peut-être on pourrait tirer plus de ce pays [la

1 Ce traité de Londres entre les États-Unis et la Grande-Bretagne a pour but d'éviter une nouvelle guerre entre ces deux pays. Il est soumis pour ratification au Congrès américain en juin 1795. Proclamé en janvier 1796, le Jay Treaty est nommé, d'après John Jay (1745-1829), le diplomate américain qui le négocia avec le gouvernement britannique.

2 Ces insurgés sont probablement deux agriculteurs de Pennsylvanie condamnés pour avoir participé à la Whiskey Rebellion (1794), une insurrection contre les impôts sur les boissons alcoolisées, imposés par le gouvernement américain en 1791.

3 Il s'agit probablement de George Salmon, un banquier de Baltimore, décédé en 1809. Je n'ai cependant pas trouvé d'information sur sa banqueroute, ni sur celle « semblable [et] d'une pareille somme », survenue à Philadelphie en 1795, ce qui confirmerait l'observation d'Henri Stier que « de tels événements [...] ne font aucune sensation ici » et n'ont pas laissé de traces marquantes dans l'histoire des États-Unis.

Belgique] que de tout autre. Les articles qui ne sont pas de première nécessité pourraient être sortis : étoffes, rubans de soie noire, draps noirs et blancs de Leyde, dentelles, clous de Liège, huiles et couleurs à peindre, plâtre de Paris, qui est à aussi bon prix qu'en France. Du vin du Rhin même et d'autres objets pourraient s'offrir à la spéculation, mais dans tous les cas vous devez déployer toute votre énergie en ne cessant en ce moment de vous occuper de l'objet, et de prévoir les moyens de vous mettre à l'abri de toute perte qui serait fatale en commençant.

Je crois avoir dit à M. van Havre que s'il pouvait acheter de la cire brute, qu'il me revendrait à 2 shillings 6 pence tous frais compris, qu'il n'hésite pas de conclure ce marché. S'il ne l'a pas encore fait, dites-lui qu'il ne doit pas le conclure, mais qu'il le tienne en option, parce que je crois que j'en recevrai de Baltimore à bon prix. De plus, prenez à ces égards les renseignements que vous pourrez obtenir parce qu'ils me seront utiles à la saison d'automne, temps où l'on fait ces achats.

Je n'ai pas encore absolument conclu pour ma campagne. M. Thompson varie dans ses conditions¹. J'ai envoyé mon ultimatum qui, je crois, sera accepté. Dans le cas d'envoyer mes bagages je serai vraiment embarrassé. Je ne sais pas si des vaisseaux vont d'ici à Baltimore ou à Annapolis, mais plusieurs vont à Norfolk. Je serai donc peut-être dans le cas de les expédier par cette voie. Il faudrait savoir si je pourrai les décharger à Norfolk et les recharger avec facilité. Je vous prie de vous en informer. Faites bien des compliments à votre compagnon et à votre épouse. Écrivez-moi souvent. Cela aura la double utilité de m'instruire et d'éclaircir vos idées. [...]

P.-S. N'étendez pas trop vos voyages. Vous avez besoin d'user d'économie. Bornez-les en ce moment à l'utile.

¹ Henri Stier n'a pas encore eu l'occasion de voir Strawberry Hill mais il négocie le bail avec Hugh Thompson (1760-1826), qui a hérité cette propriété de son beau-père, Richard Sprigg (1739-1796).

*Rosalie Stier à Charles Stier [Philadelphie, juin 1795]*¹

Mon cher Frère,

Que vous a donc fait votre pauvre sœur ? Voilà une, deux, trois lettres que vous écrivez et jamais le moindre petit mot pour moi. Ah c'est bien mal (*it is not kind at all*), je vous assure, et si je n'avais pas perdu l'habitude de bouder, ce serait une bonne occasion pour le faire, mais je suis devenue un tout petit peu plus sage et je dis dans ma colère que vous me rendez jalouse. Comment donc, n'ayant que deux sœurs qui vous aiment également bien, écrivez-vous toujours à l'une et oubliez-vous l'autre ? Cela ne doit se pardonner. Il est vrai que notre Madame van Havre est une excellente sœur, bonne, aimable, admirable – enfin tout ce qui est bon en « able » – et que Rosette vous impatiente parfois, fort souvent même, je dois l'avouer, et jamais sans regret après. Mais j'ai toujours entendu dire qu'un frère aimait ordinairement le mieux celle de ses sœurs qui le tourmentait le plus. Je vais me corriger et serai toute changée quand vous reviendrez. Mais resouvenez-vous aussi qu'autrefois vous m'appeliez toujours votre petite Sœur. C'était très joli ; eh bien, faites l'encore. Oh mon Dieu comme j'écris tout de travers, vous m'excuserez ; je ne puis le faire correctement sans lignes sur le papier, mais je suis trop grande pour cela.

Mais quand nous reverrons-nous ? Votre voyage prend bien longtemps. Nous parlons beaucoup de la campagne, mais avons bien des difficultés avec les bagages, les domestiques, les chevaux, les voitures, etc. En un mot tout est si désorganisé ici et les gens de ce pays sont si étranges que nous ne savons plus quoi faire. Cet espoir de retourner en Europe compliquera toujours tout, mais il me paraît que je serais trop malheureuse s'il m'était ôté.

L'Amérique me déplaît tous les jours davantage : on n'y voit que des fripons. Il nous sera difficile de nous accoutumer à la manière d'y vivre. Cependant depuis notre voyage, nous sommes beaucoup plus à notre aise avec les gens d'ici. La semaine dernière nous avons été voir Mrs. Peeters à sa campagne ; au commencement on était mutuellement un peu contraint, mais insensiblement, en se livrant davantage, la conversation devint plus intéressante et l'après dîner se passa très agréablement². On ne vit pas si brillamment ; on boit et on mange

¹ CJS-A.

² Sarah Peters, épouse du juge Richard Peters (1744-1828), était renommée pour son hospitalité dans sa maison de campagne de Belmont, aux environs de Philadelphie.

beaucoup. Nous mangeâmes un grand plat de fraises avec de la crème. C'était excellent... Aujourd'hui nous allons passer l'après-midi avec Mr. Jackson, qui a pris du thé ici hier. À propos, Mr. Jackson, que nous avons vu à Amsterdam, est arrivé à Philadelphie et loge chez Mme Bingham¹. Papa a été lui faire une visite mais ne l'a pas trouvé. Je ne l'ai pas vu encore. Je suppose qu'il n'est pas revenu plus riche de son voyage. Il ne me paraît pas fort considéré ici. Plusieurs personnes rient quand on en parle; au reste, on ne peut pas compter là-dessus. Le rire, je pense, est très naturel aux Américains.

Je ne sais pas si ma sœur vous a dit que M. Beerenbrouck, qui a épousé Mlle Makevoy, est à Philadelphie². Il y est venu de Sainte-Croix. Imaginez, mon frère, notre brillante réputation: il entendit dire à Sainte-Croix que M. Stier et sa famille étaient à Philadelphie, mais ne put le croire, ignorant que les circonstances nous avaient forcés d'y venir. Cela me fait un plaisir infini de voir quelqu'un de notre pays. Vous aviez eu l'idée que M. Boogaert serait venu en Amérique. M. Hogh en a reçu des nouvelles; il était à Bremen³.

Ma sœur m'a raconté que vous lui écriviez que M. van Havre était devenu un tout autre homme; nous avons bien badiné, cette pauvre veuve [et moi]⁴. Vous aurez apparemment entendu parler d'une maladie fort commune parmi les femmes de Virginie qu'on appelle *low spirits*. Votre femme se souviendra d'une conversation que nous eûmes à ce sujet en voiture en allant chez M. Carroll⁵. M. van Havre soutenait qu'il n'y avait qu'un remède et dit: « *I should whip them* »,

1 William Jackson (1759-1828), secrétaire de la Convention constituante des États-Unis (1787), puis secrétaire personnel du président George Washington (1789-1791). Anne Willing Bingham (1764-1801), épouse du banquier William Bingham (1752-1804). Les Bingham étaient l'un des couples les plus en vue de Philadelphie.

2 Arnold-Barthélémy Beerenbroeck (1751-1824) sera élu au Conseil des Anciens pendant le Directoire. C'est le fils de l'industriel anversois Jean Beerenbroeck, qui fonda avec d'autres Anversois une manufacture de coton imprimé à Deurne. A. K. L. Thijs, « Schets van de ontwikkeling der katoennijverheid te Antwerpen (1753-1813) », *Bijdragen tot de Geschiedenis*, 53 (1970), p. 157-190.

3 Boogaert est probablement Martin Emmanuel van den Bogaert (1748-1826), riche négociant d'Anvers. Hogh n'a pu être identifié.

4 Rosalie dit ironiquement de sa sœur Isabelle van Havre qu'elle est « veuve », puisque délaissée par son mari, toujours en voyage d'affaires et « devenu [en outre] un tout autre homme » que celui qu'elle avait épousé à Anvers.

5 Charles Carroll de Carrollton (1737-1832), homme politique, signataire de la Déclaration d'Indépendance des États-Unis, délégué du Maryland au Congrès, puis sénateur de l'État du Maryland, était une des nouvelles connaissances des Stier. Ceux-ci renoueront avec lui quand ils s'installeront à Annapolis, où il continue sa carrière politique.

mais je dis à ma sœur qu'elle gagnera cette maladie si son mari ne revient pas bien vite. Dites-lui donc qu'il ne tarde plus à revenir s'il veut la retrouver telle qu'elle était.

Je vous prie, mon cher Frère, faites bien mes compliments à votre femme et dites-lui de ma part qu'elle ait bien soin de manger du poisson le vendredi et samedi et d'aller à la messe les jours de fêtes, car que Madame van Havre et moi ayant été à confesse on nous donna pour pénitence de venir huit jours de suite à la messe et cela pour rien d'autre que pour avoir mangé gras deux ou trois fois, et oublié une fois d'entendre la messe. Pouvez-vous avoir une idée de notre colère? Le méchant homme... cet Irlandais il veut nous faire des dévotes. Jamais il ne reverra [Mme van Havre] ni moi non plus, je vous assure. C'est abominable... affreux... *it is shocking*... Voilà les injures que nous disions – mais j'ai fait ma lettre trop longue et la seule chose que je devais vous dire, je n'aurai plus la place de la mettre; c'est de ne pas oublier dans vos lettres d'y mettre: «mes compliments à Rosette».

Adieu, adieu.



Henri Stier à J.-B. Cogels, chez M. J. C. Donner, agent danois et directeur de la banque à Altona, Annapolis (Strawberry Hill), 18 octobre 1795¹

J'ai reçu passé peu de jours votre lettre tant désirée de janvier. Elle m'a laissé un choc de sensations bien différentes: le plaisir de la recevoir et le souvenir de la perte que vous avez faite. Je le savais depuis le mois de juin. J'ai eu depuis ce temps plusieurs fois la plume à la main pour vous écrire, mais il m'était trop sensible pour achever et j'ai tardé jusqu'à réception de la vôtre pour le faire. Ce serait d'inutiles efforts de vouloir vous présenter des consolations. Je sais trop bien qu'en pareilles circonstances il n'y a que le temps qui puisse en diminuer le souvenir, et le secours de la religion qui puisse [...] alléger la douleur d'une perte si malheureuse dans tous les temps et

¹ Cogels-D. Henri Stier écrit à son beau-frère Jean-Baptiste Cogels (1729-1799) qui vient de perdre sa femme, Isabelle Cornélie Marie Stier (1738-1795), la sœur aînée d'Henri Stier. En 1794, les Cogels avaient émigré à Altona, près de Brême. Henri Stier écrit de Strawberry Hill, où il a installé son épouse et Rosalie en septembre 1795.

particulièrement dans des circonstances si fâcheuses. Vous savez combien j'étais attaché à cette sœur et par conséquent combien cette perte m'est sensible. Voilà comment je vois sensiblement fondre ma famille.

Votre lettre m'a beaucoup affecté tant par l'intérêt que je vois que vous prenez à mon éloignement, [que par] l'abattement dans lequel je vous vois relativement aux circonstances du temps. Je suis sans doute peu propre à relever votre courage à cet égard. Je les ai toujours considérées [...] trop désastreuses; j'ai cru à la dissolution de tous les gouvernements. Cependant, je vois avec plaisir qu'en ce moment on pourrait espérer un changement favorable; je vois un système de modération qui laisserait l'espoir d'avoir la paix si on pouvait trouver des bases pour l'établir. Chaque jour nous donnera quelque lumière à ce sujet. Toute l'Europe est en ce moment dans les calamités de la guerre et de la disette; notre pays surtout doit souffrir infiniment. Je désire bien sincèrement le voir dans un état supportable; sans doute que je m'empresserais d'y retourner. J'espère que vous êtes persuadé que ce n'est pas sans regret que je l'ai quitté.

Je sais les raisonnements que des personnes ont faits sur ma démarche; le temps la justifieront [*sic*]. Je la motiverai auprès de vous en disant que [je] voyais que les choses étaient au point de devoir m'expatrier. Je prévoyais que j'aurais été pour longtemps à la merci de toutes sortes de secousses qui devaient successivement se succéder et dont je ne pouvais voir le terme. J'ai pris le parti de venir tout d'un coup dans une partie du globe où j'avais des intérêts et où j'étais certain de trouver une assiette fixe et stable. Je ne regrette donc pas ma démarche. Ici, à l'abri de tous les chocs [et] avec une portion de fortune suffisante pour être heureux – si on pouvait oublier ses habitudes et ses parents – j'aurai le choix de retourner en ma patrie quand l'état des choses le permettra. En attendant, je me trouve dans un pays tranquille, jouissant d'une liberté entière, à l'abri des discussions politiques, éloigné des nouvelles affligeantes qui m'auraient affecté tous les jours en Europe. Cependant, le pays, comme vous le remarquez avec justesse, se corrompra par le luxe, et sera exposé comme les autres à des révolutions. Je le crois comme vous, j'en suis persuadé même. Les progrès en sont trop grands et trop rapides pour que l'époque en soit éloignée. On peut le prévoir tous les jours; tout y concourt, mais cette révolution ne peut avoir des conséquences qui puissent me porter atteinte. Je ne puis développer cette matière dans une lettre.

Pour jouir plus amplement de ma liberté et fatigué du luxe de Philadelphie, après avoir fait un voyage dans la partie plus méridionale de l'Amérique avec l'intention d'y chercher une campagne, j'ai trouvé ce que je cherchais à Annapolis. [C'est une] ville qui était, avant la Révolution, la plus florissante du Maryland et le siège du gouvernement anglais, aujourd'hui déclinante et sans commerce. [Elle] contient un certain nombre de familles aisées, vivant de leurs rentes sans grand luxe dans des maisons bien bâties et spacieuses, réunies dans une société fort agréable à ce qu'on me dit mais que je ne connais pas encore. Dans tous les cas je suis indépendant. La campagne que j'habite étant située à un quart de lieue de la ville en est séparée par une petite rivière qu'on passe à gué à un quart de lieue plus loin. Ma campagne, située sur une grande hauteur, domine et a la vue sur toute la ville d'un côté; de l'autre elle a la vue sur la baie de Chesapeake qui présente une mer. Une autre rivière coule sur le côté de la campagne de manière qu'elle se trouve dans une presqu'île.

La maison est spacieuse et d'une bonne distribution et a par son élévation une vue superbe. Cinquante bornes d'assez bonne terre y appartenant l'entourent et me donnent le moyen d'y cultiver si je le veux. Quoique je connaisse cette partie, je ne crois pas que je l'entamerai. Je devrais pour cela acheter des nègres; cela me répugne, et mon existence est ici trop précaire pour en ce moment faire les avances nécessaires. Toujours je pourrai y tenir quelques bestiaux, y former une basse-cour, y tenir un jardin, qui occuperont mes loisirs. En attendant les événements, je me contente de louer cette campagne.

Mes enfants vont ensemble s'établir dans la ville Alexandrie, éloignée de dix lieues de ma campagne, qui sera, j'espère, le lieu de réunion et leur demeure la plus grande partie de l'année. Alexandrie, une petite ville, qui il y a soixante ans n'avait pas trois maisons, croît actuellement comme un champignon et tend à disputer le commerce avec des villes voisines. Située sur la rivière Potomac, elle a de grands avantages. Vous donner une idée de la formation de ces villes demanderait les plus grands détails. La hardiesse des entreprises des Américains est inexplicable. Tout y va d'une marche si précipitée qu'on ne peut le définir.

La multiplicité des banques où on a des comptes et des obligations font une augmentation du numérique qui facilite les grandes entreprises. Chaque ville a la sienne. Philadelphie en a trois. Les actionnaires de ces différentes banques tirent des unes 8% et des autres

12 % d'intérêt. Tout cela vous étonnera sans doute et vous demanderez qu'est-ce que cela deviendra. Je n'en sais rien. La circulation est étonnante, l'agiotage effrayant et cependant bien calculé. Le prix des terres est double partout depuis deux ans et même telle partie vendue alors 1 vaut aujourd'hui 10, et le prix est encore un quart de sa valeur réelle quand le pays sera suffisamment peuplé. Au reste je ne donne dans aucune de ces spéculations me contentant de gouverner mes petites affaires. Je vois sans jalousie ni crainte les autres s'agiter. Je profiterai de votre conseil et agirai en toute occasion avec prudence.

Je ne puis porter les mêmes soins pour mes affaires en Europe où je n'ai vu, ni vois encore aucune prévoyance, aucune détermination à prendre. Je ne doute pas qu'avant moi vous serez de retour dans vos foyers; je vous recommande de faire quelque attention à mes intérêts. J'ai laissé en partant d'Amsterdam à Louvrex une procuration pour l'administration de mes biens pendant mon absence avec pouvoir de substitution. J'espère qu'il en aura fait usage pour garantir mes propriétés jusqu'au moment de mon retour que j'effectuerai quand mes intérêts ici me le permettront¹.

Recevez les compliments de ma famille réunie à ma campagne. L'air de l'Amérique n'est pas favorable pour l'augmenter; au reste le climat est agréable – jamais plus de trois jours de pluie de suite².

Je vous embrasse bien sincèrement et suis votre,
H. S.



*Philippe De Pret à Charles Stier, Hambourg, 17 décembre 1795*³

Monsieur et très cher ami,

Cette lettre vous sera présentée par M. Kent, négociant qui jouissait de la confiance des premières maisons de Bremen et compte

¹ Henri Lambert Louvrex, commerçant, était l'agent et homme de confiance d'Henri Stier à Amsterdam. Guyot, « Une famille anversoise émigrée », p. 28, note 4.

² Henri Stier fait allusion à l'impatience de toute la famille de voir le ménage de Charles et Mimi s'agrandir, cette dernière ayant déjà fait plusieurs fausses couches.

³ CJS-A. Philippe Antoine Joseph baron De Pret de Terveken (1766-1838). Comme les Stier et les Cogels, les De Pret sont une famille de financiers, ayant fui Anvers en 1794 et s'étant réfugiés à Hambourg. Pour plus d'informations sur cette famille, voir G. De Gelder, *Archief van de familie De Pret en aanverwante families*, Anvers, 2000, 57 p.

actuellement entreprendre le voyage de l'Amérique pour le compte d'une des maisons les plus respectables de Hambourg, M. Parisch et Cie, consul américain auprès de cette ville¹. Je prends la liberté de vous adresser ce voyageur parce que je le crois digne de faire votre connaissance et pour avoir une occasion de vous donner de mes nouvelles, car on prétend que la plupart des lettres que nous autres Européens nous vous avons écrites ne vous sont point parvenues.

J'habite cette ville depuis un mois; ma mère et mon frère ont quitté Brême pour se rendre à Anvers le 5 octobre. Je les avais précédés et après un séjour de 15 jours en Brabant je suis venu les retrouver à Brême quelque temps avant leur départ. Je reçois toutes les semaines de leurs nouvelles; ils paraissent contents du parti qu'ils ont pris. J'ai revu notre pays avec un plaisir que j'aurai de la peine à vous décrire. L'opinion est bien changée depuis notre départ. Toutes les classes d'habitants ont souffert, tous sont mécontents: ils désirent que les Français quittent [le pays]. Les assignats ont converti bien des incrédules et le petit nombre qui par intérêt désire le malheur du pays n'ose pas se montrer: ils sont l'objet de la haine et du mépris général. Il serait difficile de vous dire aussi l'accueil qu'on fait généralement à ceux qui reviennent; on vient au-devant d'eux; tout le monde s'empresse de leur être utile; des personnes même qu'on ne connaît pas leur parlent, les accostent dans les rues, leur témoignent la joie qu'elles ont de revoir les absents. Il y a beaucoup de maisons qui ont souffert, entre autres celle de ma mère, mais celle qui est la plus mal accoinodée [*sic*] est celle qu'habitait Mme Schotten². J'ai fait taxer le dommage commis à celle de ma mère; on l'évalue à FL. 6 000³.

1 John Parish (1742-1829), de naissance écossaise mais établi à Hambourg depuis son adolescence, devint un des plus riches négociants de cette ville. En 1793 il y est nommé consul général des États-Unis. Comme M. Kent, son agent commercial, il est lié d'amitié à Gouverneur Morris (1752-1816), le ministre plénipotentiaire des États-Unis en France de 1792-94. Parish invite plusieurs fois Morris dans sa maison de campagne de Nienstedten, renommée pour son luxe et la société qui la fréquente. Voir *The Diary and Letters of Gouverneur Morris, Minister of the United States to France; Member of the Constitutional Convention*, publié sous la direction d'Anne Cary Morris, New York, Charles Scribner's Sons, 1888, vol. 2, p. 299. Grâce à l'introduction de son ami De Pret, Charles Stier rencontrera Kent, Morris et Parish aux États-Unis.

2 Personnage non identifié.

3 Les De Pret possédaient de magnifiques hôtels particuliers à Anvers dont de nombreux subsistent aujourd'hui, entre autres l'hôtel d'Arenberg et le monumental hôtel de Caters de la rue Maréchal Gérard. Celle-ci devint la demeure de Philippe De Pret quand il épousa Justine Caroline van Ertborn (1785-1841). C'est probablement la maison dont il parle dans cette lettre. De Gelder, *Archief van de familie De Pret*, p. 9.

Je crois qu'on a bien fait de s'en aller, au moins a-t-on agi prudemment. Il est très sûr que le représentant Joseph Le Bon qui a fait guillotiner dix mille personnes à Arras était destiné pour les Pays-Bas, de manière que si Robespierre avait régné deux ou trois mois de plus, comme il était très possible, on n'aurait pas manqué d'être aussi malheureux qu'on l'a été dans la plupart des départements de France¹. Mr. Kent qui part demain au matin ne m'a annoncé son départ que cette après-midi de façon que je n'ai pas le temps de vous en dire davantage. Je vous prie de présenter mes respects à toute votre famille et de me croire avec l'attachement le plus vrai.

Votre ancien ami,
Philippe De Pret



Rosalie Stier à Isabelle van Havre, Annapolis, 18 janvier 1796²

Chère Sœur,

Je viens de recevoir votre lettre dans ce moment. Elle m'a fait un plaisir infini, quoi que vous dites [*sic*] que je suis méchante. Je vous demande pardon d'avoir jugé si témérairement que vous perdiez votre temps, et je vois bien par vos lettres le contraire. Vous me dites aussi que vous êtes plus constante et qu'au cas [où] nous ne puissions pas retourner l'année prochaine vous ne vous pendrez pas pour cela. Je vous dirai qu'en cela vous êtes beaucoup plus raisonnable que moi ; je ne puis soutenir l'idée de rester ici pour toujours, pas même pour plus de deux ans. Quand j'y songe, j'ai la vie en horreur et cela me donne le *spleen*. Vous êtes dans un cas bien différent de moi ; il est moins affreux d'être privé des agréments et des plaisirs que nous regrettons tant quand on en a déjà joui pendant fort longtemps, qu'en être privé au moment qu'on en allait jouir, ce qui est mon cas. Oh, ma chère Sœur, je ne réponds pas de moi si jamais on décide que nous devons rester ici. Quel bonheur peut-on attendre dans un pays où tout le monde est coquin, où l'on ne peut se fier à personne – pas même dans les plus petites choses ? Les femmes, je

¹ Guislain-François-Joseph Le Bon (1765-1795), ami de Robespierre et envoyé en mission par le Comité de Salut public dans le Nord-Pas de Calais, où il fit régner la terreur. Il fut guillotiné en octobre 1795.

² CJS-A.

trouve, sont en général fausses, peu spirituelles, sans talent et sans instruction ; cela est tout naturel car elles sont toujours entre elles, sans hommes, et alors leur seule conversation ne roule que sur leur ménage, leurs enfants et toilette. Non, en vérité, je préférerais de vivre dans la médiocrité dans une jolie ville d'Europe que d'être ici dans l'abondance. Nous paraissions avoir beaucoup d'espoir passé quelques jours, mais les gazettes ne confirment pas toutes ces bonnes nouvelles. Enfin, il faut encore attendre quelque temps avec patience quel va être notre sort. – Je suppose que vous n'avez plus reçu de lettres d'Europe. Nous n'en avons pas eu depuis votre départ. Quelle en est la raison, je l'ignore. Ça ne peut être que la négligence de l'O...

Il me paraît, ma chère Sœur, que vous donnez de sévères réprimandes à vos noirs. Il faut avoir plus d'indulgence. C'est bien peu charitable de ne pas vouloir que votre cuisinière ait un amoureux. La nôtre se bat bien avec une autre femme pour avoir son mari. C'est bien pire cela, aussi nous l'empêcherons s'il est possible ; – il faut que je vous conte une drôle d'histoire. L'autre jour Papa alla à la cuisine un peu avant que nous allions nous coucher pour voir si tout était en ordre. Il trouve la porte de l'escalier ouverte quoiqu'on eût porté la clef à sa chambre ; il va à la porte de la cuisine, qu'il ne peut ouvrir ; il appelle ; personne ne répond. Il ouvre la porte qui donne sur la petite cour et voit le vieux nègre, mari de Fanny ; il lui demande après Jacob. Celui-ci lui répond qu'il sera apparemment dans la cuisine et va ouvrir sans difficulté la porte que Papa n'a pu ouvrir, qui voit en même temps la fenêtre ouverte au large. Sur cela il mène en haut le nègre (car il faut savoir que tous nos Arméniens¹ couchent aux deux greniers) et vient nous conter cette affaire. Maman et moi descendons pour examiner le tout et Papa va pour voir aux petites maisons en bas de la montagne. Il ne fut pas plus loin que la laiterie, d'où il entendit de la musique ; ils donnaient un bal dans une de ces maisons. Papa revint et nous n'avons pas voulu les déranger davantage puisque c'était une chose assez innocente et que les maîtres permettent quelques fois. Mais le lendemain chacun eut une réprimande et tout va bien maintenant. Je trouve qu'il ne faut pas traiter ces gens durement pour en être bien servi ; il faut seulement être ferme.

¹ Rosalie fait une référence humoristique aux esclaves de ses parents en les appelant « Arméniens », c'est-à-dire des hommes exotiques et impénétrables. De la même façon, dans l'Opéra *Così fan tutte* (1790) de Mozart, les amants déguisés avaient prétendu être des soldats arméniens pour mettre à l'épreuve leurs maîtresses.

Mais que dites-vous, ma chère Sœur, de l'hiver? Il est bien doux, n'est-ce pas? J'espère que ce beau temps aura chassé toutes vos fièvres? Pour nous, nous nous portons tous bien, enterrés dans la neige qui se gèle et le bois qui se fond. Papa me charge de vous dire que sa grande vache a un veau de 65 livres et donne 6 galons de lait par jour; il devra donc la semaine prochaine porter du beurre au marché.

Vous êtes étonnée, ma chère Sœur, que je suis une bonne ménagère et vous avez cru que j'aurais mieux réussi à me parer qu'à arranger une maison. Ah ah, vous voyez bien que vous ne connaissez pas toutes mes bonnes qualités. Mais cependant je ne veux pas vous tromper et vous dirai que j'ai seulement fait cela pendant quelque temps pour vous montrer que je le saurai quand cela sera nécessaire et pas du tout par système, car une fille de mon âge doit mieux savoir danser et s'habiller joliment qu'arranger un ménage. Ainsi, ma chère Sœur, je vais de nouveau m'appliquer à cela. Vous dites qu'il faut savoir arranger une maison pour être une bonne femme. Ah mais, ma chère Sœur, vous oubliez que je ne dois avoir maintenant que les qualités d'une bonne fille, car il n'est pas apparent que je serai jamais dans le cas d'avoir celles d'une bonne femme; ainsi vous voyez que ce serait perdre mon temps, et je n'aime pas d'apprendre des choses qui me seront inutiles.

Adieu donc, ma chère Sœur. Maman vous fait mille compliments et me charge de vous dire qu'elle n'a pas aujourd'hui le temps de répondre à vos lettres mais elle le fera la poste prochaine. Faites mes amitiés à Charles et à Mimi. Dites à Mimi qu'il me paraît qu'elle a oublié que j'existe; que je ne lui ferai plus faire mes compliments si elle ne me fait faire les siens. Dites à Charles que c'est une idée abominable que de vouloir rester ici pour 6 années; que c'est... mais non, ne lui dites rien; je vais lui écrire un petit mot. [...]

Votre affectionnée,
Rosalie S.

P.-S. Je vous enverrai toutes les recettes par la poste prochaine. Embrassez Louise pour moi.

*Rosalie Stier à Charles Stier, Annapolis, 19 février 1796*¹

Ainsi donc, mon cher Frère, vous avez été bien alarmé en voyant arriver Jac[ob]². Je suppose que vous croyiez partir tout de suite pour venir l'éviter.

Je vous ai toujours grondé, mon frère, parce que vous vouliez rester dans ce pays six ans. Je vous le pardonne maintenant et ne murmurerai plus si cela doit être. Non, en vérité, je n'ai pas le moindre désir d'y retourner maintenant. Cela vous étonne, n'est-ce pas, et vous demandez quelle peut être la raison pour ce grand changement ? La voici, je vais vous l'expliquer. J'ai logé deux jours chez Mme Ogle et j'ai été à trois parties de danse, ce qui m'a tout à fait raccommodé avec l'Amérique³. En vérité la société est charmante ici et si je pouvais avoir trois ou quatre admirateurs (ce qui me manque et ce qui est nécessaire ici), je vous assure que je m'amuserais mieux qu'à Anvers. Il n'y a qu'une chose de désagréable, c'est l'ennui de danser toute la soirée avec la même personne. Il ne faut pas oublier, mon cher Frère, d'apporter avec vous un joli *suet* [*sic*] d'habits pour aller au bal où je vous amènerai. Il y a ici un Français de Saint-Domingue qui danse bien (mais pas si bien que vous). Tout le monde s'écrie qu'il danse *biutifully* [*sic*] et je veux leur faire voir que mon frère danse encore mieux. Je vous assure qu'ils s'y connaissent ; preuve est qu'ils disent que moi je danse bien ; n'est-ce pas signe qu'ils sont de bon goût ? Ayez bien soin aussi, mon cher Frère, d'apporter une paire de bons et élégants pistolets car comme j'ai été à plusieurs parties de plaisir et que je compte d'y aller encore, il se pourrait bien que par hasard et pour la nouveauté quelque sot me fît la cour et il faut savoir qu'ici quelques fois il arrive que quand une demoiselle refuse un homme, celui-ci pour se consoler va se battre avec le frère. Ou même quelques fois les pères se battent, pas à coups de poings, savez-vous (on est trop noble pour cela à Annapolis ; cela est bon pour des marchands comme vos Alexandriens, mais on se casse la tête poliment, à l'anglaise). Ou bien on abat la queue-de-cheval à coups de pistolets.

1 Cal S-V.

2 Jacob, mentionné déjà dans la lettre précédente, est probablement (avec Gabi) un des deux serviteurs belges qui avaient accompagné les Stier en Amérique.

3 Probablement Ann (Tasker) Ogle (1723-1817), veuve de Samuel Ogle (1694-1752), douairière d'une grande famille d'Annapolis, dont le fils, Benjamin Ogle, allait devenir gouverneur du Maryland en 1798. Mme Ogle, qui aimait s'entourer de jeunes gens intéressants pour attirer du monde chez elle, était donc une protectrice rêvée pour Rosalie.

N'est-ce pas joli cela ? Il y a un jeune homme ici qui a fait une ou deux équipées comme cela. Je vous assure que c'est un bien joli garçon, très aimable et avec beaucoup d'esprit, et ayant été en Europe. Vous voyez que je suis presque *in love* moi-même.

Quoique votre femme ait toujours dit tant de bien des messieurs d'Alexandrie, je parie que ceux d'Annapolis sont bien plus aimables. Comment sont vos médecins, et surtout votre docteur Dick¹ ? Mais à propos de médecin ; qu'est-ce que signifie cette maladie de votre femme ? Je crois en vérité que ce sont des grimaces américaines et qu'elle fait la malade pour avoir tous les jours la visite d'un joli docteur. Dites-moi comment sont les dames et les filles ? Les femmes d'Annapolis sont très aimables, à la critique près, qui est leur principale occupation. Quelques fois quand on voit des femmes ensemble, on dirait que ce sont les meilleures amies possibles, tant qu'elles se parlent, mais elles ne sont pas séparées une minute que chacune d'elles ne va dire du mal de toutes les autres. Vous souvenez-vous de cette scène du *Directeur dans l'embarras* quand les deux actrices s'embrassent et en se tournant disent (l'une) qu'elle est gauche, (l'autre) que je la hais². C'est justement cela.

Vous avez écrit à Papa, mon cher Frère, que vous seriez charmé d'avoir un petit mot de moi et j'ai bien vite profité de l'humeur gaie dans laquelle j'étais. Ainsi ne vous étonnez pas des sottises que j'ai écrites. Je vous prie, faites bien des compliments à votre femme, qui j'espère est tout à fait rétablie maintenant. Je suis bien fâchée qu'elle ne puisse venir avec vous. Il fait le plus beau temps du monde et j'espère d'avoir au premier jour le plaisir de vous embrasser. Adieu donc, mon cher Frère.

Rosalie S.



1 Le Dr Elisha Cullen Dick (1762-1825) d'Alexandrie était l'un des médecins qui soignaient George Washington.

2 Rosalie fait probablement référence à l'opéra de Domenico Cimarosa (1749-1801), qui fut représenté fréquemment à Bruxelles entre 1783 et 1790.

*Henri Stier à Jean Baptiste Cogels (à Anvers), Annapolis
(Strawberry Hill), 14 juin 1796¹*

Mon cher,

J'ai reçu le 10 juin votre lettre du 14 avril ; elle m'a fait le plus grand plaisir. C'est la première fois que j'en reçois [une] dans un si court terme. Toutes les lettres que nous recevons depuis quelque temps nous annoncent que chacun a passé l'hiver à la campagne. Hélas, je vois que vous retournez au siècle d'Abraham, mais je n'entends rien au dénombrement de vos troupeaux. Moi aussi je vis en patriarce. Ma femme se trouve bien de ce genre de vie champêtre et tout irait bien si nous ne nous souvenions de temps en temps que notre fille aura bientôt dix-huit ans.

Nous avons ici une facilité singulière pour la vie de la campagne ; elle exige peu de soins et d'embarras. Nos bestiaux nous coûtent peu en passant tout l'hiver, nuit et jour, à la belle étoile. Chevaux, vaches, veaux, moutons, oies, cochons, tous courent pêle-mêle par nos champs qui sont tous en herbe car jusqu'à présent je ne laboure pas, ce qui cependant me serait profitable, mais j'écarte tous soins et embarras et tout ce qui peut m'enchaîner. Je pourrais tenir cinquante vaches, je n'en tiens jusqu'à présent que six avec leurs veaux. Elles me donnent par semaine vingt livres de beurre frais. Je vends le beurre à 2 ½ shillings, ce qui fait 16 ½ sols d'argent Hollande par livre. Je cultive un jardin qui réussit bien. Trois chevaux de monture servent les dames pour la promenade ainsi qu'une barquette conduite par deux nègres rameurs, dont l'un est en même temps palefrenier et l'autre domestique de la maison ; une négresse cuisinière, une autre lingère, voici le détail de notre ménage qu'un nouveau jardinier vient d'augmenter. Tout cela marche avec un accord et une harmonie qui ne laissent rien à désirer.

Le voisinage de la ville nous présente une société où nous sommes très bien accueillis et dont cependant nous profitons peu. Voilà sans doute un tableau bien riant surtout lorsque je le compare à la situation dans laquelle je suppose que je me trouverais ailleurs ; il ne manque à tout cela que de transporter le ménage tel qu'il est à quelque distance de Deurne. Je regrette que vous y ayez perdu Ceusters ; il est bien difficile de former quelqu'un pour un tel ouvrage².

¹ Cogels-D.

² Jean-Baptiste Cogels avait acquis en 1776 le château Sterckshof à Deurne, dans les

Vous êtes étonné que je me trouve si éloigné de mes enfants. Ce sont des circonstances qui ont amené cet état des choses. Vous savez qu'il me faut être à la campagne : les alentours de Philadelphie ne présentaient pas ce que je cherchais – il y avait des obstacles qui m'empêchaient de m'y établir. J'ai donc cherché ailleurs, et j'ai trouvé celle que j'habite telle que je la désirais. Quelque spacieuse que soit la maison, elle ne suffit pas pour loger toute ma famille. Cet état oisif d'ailleurs ne convenait pas à mes enfants ; la ville d'Annapolis, charmante pour la société, ne présente aucun genre d'occupation. Il restait donc le choix ou de loger à Baltimore ou à Alexandrie, deux villes également éloignées de mon habitation et rivalisant pour le commerce. Bien des raisons les ont engagés à choisir Alexandrie, où ils s'occupent à présent à former un genre d'occupation en cas qu'ils soient obligés de rester ici. Au reste tout n'est qu'à termes, rien n'est encore fixé.

J'apprends avec plaisir que deux de vos fils se sont placés à Altona¹. Je regrette encore que l'un ou l'autre n'ait pas eu le goût de passer la mer ; je crois qu'ils auraient été satisfaits dans la suite de cette démarche.

J'ai reçu en même temps que votre lettre une de Mme Guyot qui m'apprend la mort de Mme Peeters. Cet événement que j'ai craint arrive dans des circonstances bien critiques. Sans doute que mon absence cause bien des entraves dans les arrangements de la maison mortuaire, mais que faire à cela² ?

Ma démarche n'a pas été motivée par le caprice ni par la passion, je ne puis par conséquent la détourner au premier événement. Quand je considère l'état des choses et dans quelles circonstances je me serais trouvé, et combinons tout cela avec mon caractère, je m'applaudis de ma démarche, d'autant plus qu'il n'y a que l'immensité de la mer qui nous sépare et qui puisse mettre obstacle à la vivacité avec laquelle je me porterais dans un lieu où ma présence me serait je

environs d'Anvers, agrandissant ainsi son domaine Ter Rivieren. Ceusters était probablement le régisseur de son domaine.

1 Probablement ses deux fils cadets, Henri (1774-1846) et Albert (1776-1852) Cogels.

2 Mathilde (van den Cruyce) Peeters (1727-1796), la mère de Marie Louise (Peeters) Stier, était décédée en 1796. Mme Guyot est Françoise Jacqueline (Peeters) Guyot (1751-1805), sœur de Marie Louise. Puisque Henri Stier est le gardien de la collection de tableaux des Peeters et qu'il l'a emportée au Maryland, son absence d'Anvers rend impossible la vente publique de ces peintures. Cette vente n'aura lieu qu'en 1817, un an après que Rosalie (Stier) Calvert les aura renvoyées à Anvers. À cette occasion, Henri Stier rachètera plusieurs pièces de cette collection pour les garder dans la famille. Voir Letzter, « Rubens in America », p. 107-108.

crois plus préjudiciable que mon absence, et où je serais continuellement exposé à des choses pénibles à supporter. Que je souffre de voir combien on traite injustement mon frère Joseph ! Comment fera-t-il face à toutes ces dépenses, qui dès à présent surpassent déjà ses moyens et que je crois le temps doit augmenter considérablement. Je n'ose dire mon opinion sur cette matière¹.

Votre lettre et toutes celles que je reçois, [ainsi que] toutes les nouvelles publiques somment de tous côtés l'agréable nouvelle de la paix prochaine. Hélas, je suis malheureux de ne pouvoir comme bien d'autres m'enivrer de ces heureuses nouvelles. Je crois à la paix, mais je crois qu'elle n'aura lieu qu'après cette campagne qui je crois sera la dernière parce qu'elle sera terrible et sanglante. Je souhaite que tant de sacrifices soient terminés par le bonheur et le repos. Si la paix se fait aujourd'hui, indubitablement vous restez réunis à la France.

Les Américains forment des spéculations sur l'ouverture de l'Escaut. Mr. Caton, négociant de Baltimore, m'ayant témoigné désirer vouloir se faire une correspondance à Anvers, je lui ai donné une lettre de recommandation pour vous. Je crois que vous pouvez avoir confiance en lui, si sa correspondance vous convient. Je le considère comme un négociant entendu et prudent ayant des fonds parce qu'il a épousé la fille de Mr. Carroll de cette ville, que je connais particulièrement et qui a la réputation d'être le plus riche particulier de la province du Maryland. Je le crois intéressé dans le négoce de son gendre².

Je me recommande à votre souvenir et de me donner quelquefois de vos nouvelles. J'ai écrit il y a trois semaines à Norbert P[elgrims]³.

¹ Joseph Stier (1748-1803) est le plus jeune frère d'Henri Stier ; son épouse est Jeanne (Guyot) Stier (1751-1822). En 1796, Joseph Stier avait été l'objet de poursuites fiscales non justifiées de la part des Français et humilié publiquement, voir p. 177, note 2.

² En avril 1796 un premier vaisseau de commerce (le *Toscane*) était arrivé de Hambourg dans le port d'Anvers, y donnant lieu à des festivités, car on espérait qu'un commerce fluvial plus soutenu, entre autre avec les États-Unis, en résulterait. Cependant, ces attentes furent déçues et le port d'Anvers resta encore plusieurs années l'enjeu de négociations entre la France et la République batave et donc peu propice au commerce. Le négociant anglais Richard Caton (1763-1845) avait épousé Mary Carroll (1770-1846), fille de Charles Carroll de Carrollton (1737-1832). La prévision d'Henri Stier que Richard Caton serait un négociant prudent ne se vérifia pas. Malgré la fortune de son beau-père, Caton fut rapidement criblé de dettes et fit faillite au moins deux fois. Voir lettre de Rosalie Stier à Henri Stier, Riversdale, 10 juin 1804, Van Havre-S.

³ Norbert Pelgrims, ancien employé de la banque Cogels, fonda sa propre banque en 1793. Malgré la situation politique et économique difficile à Anvers lors de la création de sa banque, elle prospéra après quelques années. Augustin Thys, *Antwerpsche kooplieden en nijveraars uit de verleden eeuw*, Anvers, De Vlijt, 1930, p. 13.

Je lui écrirai encore au premier jour. Je vous embrasse bien tendrement et suis votre affectueux.



*Henri Stier à Isabelle van Havre, Annapolis,
31 novembre 1796¹*

Ma chère,

La lettre de mon frère Joseph m'a donné occasion de réfléchir plusieurs jours sur notre situation, et particulièrement sur la vôtre. Je vous communique les réflexions qui en sont dérivées. Cette affaire est majeure et de la plus grande conséquence. Il ne suffira pas de lire cette lettre, de discuter quelques moments sur le contenu et de n'y plus songer après. Je vous demande de vous occuper de cette affaire plusieurs jours. Les résolutions que vous prendrez seront décisives et ne vous laisseront plus le moyen de revenir sur vos pas. Vous voyez par la lettre que la liste de proscriptions est publiée et que l'exécution peut suivre immédiatement.

Rappelez-vous la lettre du père van Havre que je crois vous n'avez pas assez prise en considération². Il vous dit qu'il se trouve dans le plus grand embarras par la crainte de la loi qu'il prévoit devoir émaner sur les successions. Sans douter que la situation dans laquelle il se trouve est critique et fâcheuse au plus haut degré en réalité et encore plus par son opinion et son caractère. Il est malheureux par votre absence; il l'est encore davantage par les circonstances. Calculez donc bien mûrement ce que vous devez faire pour lui [et] ce que vous devez faire pour vos intérêts.

Il est possible et même apparent que vous vous trouverez réduits à vos moyens présents et à la perte de ce qui devrait vous revenir par succession. La perte d'une partie si nous restons est inévitable, et la perte de l'autre partie possible. Je n'espère pas beaucoup des ressources que vous aurez de réparer ces pertes par votre industrie et travail; le résultat de ce qui a été fait jusqu'à ce jour me laisse peu d'espoir de succès. Vos habitudes sont trop enracinées et trop contraires pour en attendre quelque chose. Examinez donc bien ce

¹ CJS-A.

² Jean Michel Joseph van Havre (1730-1804).

qui vous reste à faire ; le résultat de vos résolutions doit diriger le parti que je prendrai moi-même.

Récapitulons ensemble ce que nous avons fait et ce qui nous reste à faire. Nous sommes venus en Amérique ensemble. Sans doute aucun de vous ne m'accusera jamais de vous avoir entraînés à cette démarche et d'être la cause de vos pertes. Plus d'une fois, je vous ai fait envisager les conséquences qui pouvaient en résulter, et vous avez toujours eu et avez encore le temps et l'occasion de revenir sur vos pas. En effet, notre voyage en Amérique ne peut pas plus vous laisser de regrets et ne vous est pas plus préjudiciable que le voyage que d'autres ont fait au Danemark ou à Brunswick. Je crois même que la différence de cette distance est favorable à votre situation par la juste réclamation qui nous reste de n'avoir pu satisfaire au décret. Je suis persuadé que nous obtiendrons justice à cet égard. Je suis persuadé aussi que plus nous attendrons, plus nos réclamations seront difficiles et nos pertes grandes. Quel parti prendrons-nous donc, ou plutôt quel parti prendrez-vous ?

Ma situation est bien différente de la vôtre ; je ne devrais avoir aucune inquiétude pour l'avenir. Avec peu de besoins et du surplus pour les satisfaire, je ne devrais songer qu'au repos. Ce ne sont donc que nos intérêts en commun qui peuvent le troubler et me faire prendre une autre direction à laquelle je me résoudrai au moment qui sera convenu vous être avantageux, ce que vous considérerez comme moi être un grand sacrifice de ma part car du moment que je prendrai le parti de retourner il ne me reste plus d'espoir de tranquillité et de jouissance. Pensons donc ensemble et calculons bien mûrement les résultats de l'un ou de l'autre parti que nous prendrons.

Nous avons toujours considéré, je pense, que les résultats de la Révolution seraient pour les individus de ce gouvernement la ruine totale de leur fortune. Cette considération se confirme, il me semble, journalièrement. Vous voyez par cette lettre qu'on va mettre des contributions sur le mobilier, des taxes sur les terres, sur les rentes, de manière que l'on devra payer même pour les fonds dont on ne tire aucun intérêt. Si ce système se réalise, nous serons dans le cas de payer des taxes pour des fonds que nous possédons ici, sans sauver effectivement ceux après lesquels nous courons¹.

¹ Une fois que la Belgique devint officiellement française en octobre 1795, les lois fiscales françaises (patentes, impôt sur les portes et fenêtres) furent progressivement mises en application dans les Départements réunis. Jusqu'alors, le système fiscal du Brabant avait eu un caractère très « Ancien Régime », voire médiéval, maintenant les inégalités

Si ce dernier exposé se réalisait, il ne resterait pas de doute sur le parti à prendre, mais il est possible que ce système ne se réalise pas à ce degré ou que, même s'il se réalise, ce ne sera que momentanément. En ce cas vous auriez fait des pertes sur lesquelles vous ne pourriez réclamer. J'avoue que je me suis trompé sur l'opinion que j'ai eue que tous les peuples auraient saisi avec enthousiasme le principe qui devait entraîner partout la subversion des fortunes. Ce système est éloigné de se réaliser en entier, et laisse encore des ressources en Europe.

Voici donc l'alternative : si vous restez, les pertes sont autant que certaines ; si vous retournez, elles ne seront peut-être que momentanées et au moins que successives et certainement vous récupérerez quelques débris. Dans le premier cas, le résultat est décisif et sans retour, dans le second, il vous reste la ressource de prendre tout de suite le parti que vous trouverez convenable aux circonstances, tel que celui de revenir sur vos pas. Ce qui pour moi serait une grande perte de temps et de force ne doit pas être considéré à votre âge, ayant encore une longue carrière à parcourir.

Je vous rappelle de vous occuper seulement de cette affaire et de prendre mûrement une bonne résolution. Quel que soit le parti que vous preniez il faut mettre la main à l'ouvrage et grandement à l'ouvrage car il n'y a pas de temps à perdre. Il faut renouveler nos réclamations, mettre nos titres en ordre, envoyer des pouvoirs en Europe pour nous représenter et faire soutenir nos réclamations par le ministre à Paris et à La Haye. Tout cela demande de grands soins, beaucoup d'activité et de célérité. Il est inutile, je pense, de vous dire que ce n'est pas moi seul qui dois être chargé de cette besogne à laquelle cependant je veux concourir par tous les moyens que mes forces me permettent. Ce sont vos intérêts plus que les miens de mener cette affaire à bonne fin. Je crois que longtemps nous nous sommes reportés les uns sur les autres et de cette manière avons manqué là bien des préventions que nous aurions pu prendre. Si cela est, il est temps encore de réparer cette faute et mettre la main à l'ouvrage.

Si j'ai bien compris la dernière lettre du père van Havre, il nous laisse à entendre que, si vous le voulez, il fera les démarches pour

entre contribuables et ne taxant que relativement peu les riches rentiers comme Henri Stier. Il n'est donc pas étonnant que celui-ci ait eu l'impression que les autorités françaises étaient prises d'une rage taxatrice à son égard. Je dois ces explications sur les changements du régime fiscal à l'historien François Antoine.

vous autres pour vous obtenir une levée du décret à votre égard. Dans le temps que vous étiez ici il a été discuté entre votre mari et vous sur ce qu'il vous convenait de faire. Je n'ai point donné mon opinion sur cette discussion et je crois qu'il a été décidé de ne rien faire. Pensez encore une fois sur ce point, car je doute si vous avez pris le bon parti. Dans le cas où vous changeriez d'avis, il n'y a pas de temps à perdre. Il faudrait écrire par différentes voies, par Bremen, par Hambourg, par la Hollande [...].

Communiquez ceci à votre frère [Charles] et sœur [Mimi].



Henri Stier à Charles Stier, Annapolis, 11 avril 1797¹

Mon cher,

Je ne sais pas trop comment cela s'est fait que je n'ai pas répondu à vos deux premières lettres, mais depuis que j'ai reçu votre dernière [...] j'ai été incommodé et j'ai chargé Maman de vous en accuser la réception. Depuis deux jours, je suis rétabli d'une colique qui m'a duré sept jours sans relâches et m'a fait souffrir beaucoup. J'ai appelé [le] Docteur Schaaf à mon secours qui m'a bien traité : j'ai été saigné, purgé, et élixirisé & *Gilleke leeft nog* [le petit Gilles est toujours en vie]².

Le rapport que Bonaparte m'a envoyé de son expédition en Italie a beaucoup aggravé ma colique et est venu déranger les projets et plans pour mon expédition aux Pays-Bas, qui de ce moment se sont plus fermés qu'auparavant. Il m'a fallu de grandes doses de rhubarbe, séné, *castoroil* [huile de ricin] et *julap* [sirop julep] pour y donner quelque ouverture ; avant cette nouvelle tout allait si bien. Je m'attendais à cueillir des fleurs partout. L'orage survient ; un déluge de trois jours nous a noyés. Enfin après la pluie vient le beau temps, et on oublie le passé [...].

Je crois que cette fois Mr. Schott se sera trompé dans son calcul³. Je ne crois pas qu'on puisse mettre un embargo dans une république. Chacun a le droit de risquer son argent. Je me souviens d'avoir lu les débats du Congrès pour l'embargo de 1792 qu'on a dû lever bientôt

1 CJS-A.

2 John Thomas Shaaff, médecin et chirurgien à Annapolis.

3 Personnage non identifié.

d'ailleurs. La farine est un objet que l'on ne peut garder et dont l'autre ne peut se passer. Il faut donc bien que cet objet coule. Si on ne peut l'exporter, on viendra le chercher [...].

Mes fleurs ont souffert par les trois jours de pluie d'autant plus que je n'ai pu les soigner, pas même m'en inquiéter pendant six jours. Enfin, je m'attends que dans cinq ou six jours elles seront au vrai point de leur éclat et mériteront d'être vues¹. Ce que j'en dis ne doit pas retarder votre arrivée ici. Je crois que notre pasteur sera ici dimanche. Rosette devrait être de retour vers ce temps pour tenir ses Pâques. Si Madame van Havre a le courage de venir jusqu'ici cela me ferait vraiment plaisir. Maman lui a proposé d'envoyer la chaise. Nous n'avons pas reçu réponse aujourd'hui lundi et ne pouvons en recevoir que vendredi prochain.

Madame Tallien et la comédienne Contéda [sic] avec leurs secondes se sont battues au pistolet; ce commencement pourra donner la ressource de réquisitions sans-culottes; comme alors les moustaches des grenadiers autrichiens se dresseront².



L. G. [?] à Charles Stier, Amsterdam, 13 juillet 1797³

Monsieur et cher ami,

Il me paraît qu'en Amérique comme en Europe on se plaint de ce que les lettres n'arrivent pas. Ma dernière du mois de septembre dernier datée d'ici [...] ne vous était pas parvenue lors de votre dernière du 23 mars dernier, que j'ai reçue avec bien du plaisir, et le même

¹ Henri Stier avait une passion pour l'horticulture, en particulier pour les tulipes et hyacinthes. Il avait fait envoyer d'Anvers des oignons de ces fleurs et les avait fait planter en automne dans son jardin de Strawberry Hill. Ses jardins étaient renommés autant aux États-Unis qu'en Belgique, et horticulteurs et amateurs particuliers venaient de loin pour les admirer au printemps.

² Térésa Tallien (née Cabarrus, 1773-1835) et Louise Contat (1760-1813) se seraient battues en duel au Bois de Boulogne en janvier ou février 1797 pour motif de jalousie. Paul de Barras (1755-1829), premier membre du Directoire, aurait délaissé sa maîtresse Madame Tallien, lui préférant Mademoiselle Contat. Ce fait divers fut rapporté, entre autres, dans le *Sporting Magazine or Monthly Calendar of the Transactions of the Turf, the Chace and Every other Diversion Interesting to the Man of Pleasure, Enterprise and Spirit*, Londres, Rogerson and Tuxford, 1797, vol. 4, p. 234.

³ CJS-A. «L. G.» écrit et expédie cette lettre d'Amsterdam, où il a peut-être un fonds de commerce. Alfons Bousse, l'archiviste anversois qui a assemblé et répertorié la correspondance des Stier, a émis l'hypothèse que les initiales L. G. étaient celles d'un Louis

jour les parents de Madame votre épouse en recevaient [une] aussi. Je fus témoin de leur sensibilité et de leur satisfaction quand je fus chez eux sitôt reçu la vôtre pour leur faire part de votre lettre si toutefois ils n'en eurent pas. Je vous avoue franchement que ces respectables parents ne font plus de bien aussi longtemps que cette séparation dure et [que] leur situation inspire un intérêt bien vif à tous ceux qui les voient et je ne vous dissimule pas que j'ai craint de la langueur dans leur existence si l'arrivée de votre beau-frère, qui y loge avec sa petite famille, n'avait éveillé et la jouissance et l'être de ses pauvres parents¹.

Vous n'ignorez pas sans doute que Monsieur votre père, rayé de la liste des absents, peut revenir. À mon départ vous ne l'étiez pas encore, mais c'était une cérémonie qui devait s'exécuter au premier jour et on aura grand soin de vous en faire savoir la réussite pour vous donner tout le loisir de revenir dans votre patrie parmi vos amis et surtout auprès des parents de Madame qui ne se feront jamais à cette séparation.

Vous êtes bien bon de vous intéresser à ma situation. Je jouis de la santé la plus stable et du contentement dans mon ménage en dépit de tout ce que je trouve dehors. Mes enfants se portent à ravir. Mon cadet, qui vient de faire un an, est fort robuste. Le pays que vous habitez ne vous paraît pas ou peu propre à vous donner la satisfaction de m'imiter. Revenez donc bien vite et vous cultiverez dans le climat de votre naissance une terre dont les appartenants sont tous d'une bonne fertilité. Vous avez avec cela des possessions qui valent bien qu'on s'en occupe et que l'on a conservées, autant que les circonstances, des détours et des stratagèmes ont pu le permettre. Messieurs vos oncles vous mettent sans doute au fait de tout cela; je ne saurais rien ajouter de plus. Je vois avec peine la jolie habitation du Mick et le beau château et ses dépendances de Cleydael ainsi abandonnés mais assez bien tenus; la maison de Monsieur votre père, les restes d'une caserne, que le grand domestique de Monsieur votre frère Jean Michel van Havre garde et aère de temps en temps; celle

Geelhand, qu'il n'a cependant pas identifié plus précisément et que je n'ai pas retrouvé. Le seul Geelhand de la génération de Charles Stier que j'aie pu trouver est Charles Joseph Geelhand della Faille (1772-1842), mais ses initiales ne correspondent pas à L. G.

¹ Charles Joseph Antoine van Havre (1767-1814) avait épousé en 1789 Hélène de Vinck (1769-1842). Comme les Stier, ils avaient fui Anvers en 1794 mais ils venaient de rentrer à Anvers avec leurs trois enfants: Charlotte (1790-1859), Adélaïde (1792-1864) et Constantin (1794-1855). Ils s'étaient installés chez leurs parents, Jean Michel Joseph et Catherine van Havre.

de Monsieur van Havre occupée par la douane principale et beaucoup habitée ; on y voit journellement arriver des saisies sur les fraudeurs, qui abondent en très grande quantité par les droits excessifs imposés sur les denrées et les marchandises. Le commerce ne jouit que de nom de la haute protection. On est assez vexé. Au reste on vit assez tranquille ; l'on voit des amis ; et chacun reprend un peu son assiette ordinaire. J'habite la campagne, les équipages ne sont pas nombreux encore. La parure est variée et élégante ; on s'en occupe beaucoup, surtout les dames.

Votre ami De Pret est de retour parmi nous depuis le deux de l'an. Il est parfaitement content d'y être et m'a chargé de le rappeler à votre souvenir¹.

Nous n'avons rien de nouveau, sinon l'arrivée de Lord Malmesbury [...] et des ministres de France à Lille pour traiter de la paix que chacun désire². Tout le monde a les yeux jetés sur l'Italie, les États vénitiens et Gênes, que l'on change, transforme, disloque, ajoute ; enfin que l'on remue et plie comme un gant³.

Ce pays-ci souffre par la stagnation du commerce et les charges énormes qu'il doit supporter en silence. On y est et vit tranquille, bien allégé de ses richesses. On espère dans une paix prochaine en se préparant avec activité à la guerre [...] et on chante tous les jours en rue les hauts faits de tout ce qui est à la tête de quelque chose. L'acceptation ou le refus de la constitution pour ce pays est ce qui en occupe ses habitants, et c'est pour le 8 août que cela doit se décider⁴.

1 Philippe Antoine Joseph, baron De Pret de Terveken (1766-1838).

2 James Harris, premier Earl de Malmesbury (1746-1820), ambassadeur anglais, fut envoyé par William Pitt à Paris et à Lille pour mener à bien des négociations de paix franco-anglaises. Celles-ci échouèrent parce que l'Angleterre jouait un double jeu ; alors même que le congrès de paix était en cours à Lille, l'Angleterre préparait une deuxième coalition anti-française à Saint-Pétersbourg. Les Français rompirent donc définitivement les négociations de paix avec l'Angleterre le 18 septembre 1797.

3 Lors de la première campagne d'Italie en 1796-1797, le jeune général Bonaparte soumit la République aristocratique de Venise à l'Autriche et força la République de Gênes à devenir une « république sœur de la France » en adoptant un modèle politique républicain jacobin.

4 Au lendemain de la signature du traité de La Haye, la République batave procéda à des élections et à l'installation d'une Assemblée nationale dont la tâche première était d'élaborer une constitution. Cette assemblée adopta un projet de Constitution le 30 mai 1797 pour être soumis à un référendum le 8 août 1797. Cependant l'Assemblée était divisée sur le type de régime à adopter : les « Unitaristes » étaient partisans d'un État unifié, alors que les « Fédéralistes » préféraient accorder une plus large autonomie aux provinces. Le projet de Constitution proposé par l'Assemblée, trop long et trop compliqué, fut rejeté le 8 août 1797. Pour sortir de l'impasse, une nouvelle Convention fut choisie, mais cette

Au milieu de tout cela les meilleurs acteurs et actrices de Paris viennent tour à tour brailler sur nos théâtres. Madame Dugazon y est en ce moment¹. Enfin, mon cher ami, on se tire d'affaire comme on peut. M. votre oncle Geelhand a pris son parti aussi en épousant Mlle Mols qui lui promet des jours doux et heureux².

Donnez-moi de vos nouvelles mais surtout annoncez-nous votre départ pour l'Europe. Présentez mes civilités à toute votre famille, surtout à Madame votre épouse dont le souvenir m'a été très agréable. Les lettres reçues avant-hier de chez moi me marquent que tout ce qui vous y intéresse y était bien. Je dois vous quitter pour profiter de l'occasion de faire parvenir celle-ci. Les détails que vous désiriez vous [seront] certainement successivement et fidèlement donnés par votre famille. Permettez donc qu'en me plaçant au rang de ceux qui vous rappellent parmi nous, je vous assure du parfait dévouement avec lequel je suis votre ami.

L.G.

P.-S. De Bosschaert qui se trouve ici avec moi me charge bien particulièrement d'une foule de choses pour vous. Mon cousin, l'ancien échevin, est nommé au Conseil des 500 et Jean Werbrouck à celui des Anciens³.

fois encore ni l'un ni l'autre des partis n'y obtint une franche majorité. Le Directoire français, qui n'avait jusque-là pas voulu forcer la main des Bataves, s'occupa alors de l'élaboration de la constitution batave. François Antoine, « Révolution batave », in S. Bianchi et P. Boudrin, *Révoltes et révolutions de 1773 à 1802. Europe, Russie, Amériques*, Nantes, Éditions Du Temps, 2004, p. 136.

1 Madame Dugazon, née Louise Rosalie Lefèbvre (1755-1821), avait débuté à la Comédie-Italienne en tant que danseuse, actrice et chanteuse. Royaliste, elle s'éloigna de Paris pendant la Révolution, mais y revint en 1795 et entra à l'Opéra-Comique national.

2 Henri Joseph Geelhand (1760-1810), veuf d'une des sœurs de Marie Louise Peeters, Catherine Marie Peeters (1761-1793), se remaria avec une Mlle Mols d'Anvers en 1797.

3 Charles Jean Joseph de Bosschaert (1759-1828). Jean Steven Werbrouck (1750-1813). Le cousin, élu au Conseil des Cinq Cents, n'a pas pu être identifié.

*Henri Stier à Charles Stier, Annapolis (Strawberry Hill),
7 août 1797¹*

Mon cher,

J'ai reçu votre dernière du 2 [août]. Je n'ai pas encore pu répondre aux différentes opinions que vous m'avez communiquées par vos précédentes parce qu'elles étaient établies sur un système si complexe et si raffiné qu'il était difficile de fixer le point sur lequel je pouvais raisonner. Votre dernière, établie sur des calculs, me donne le moyen de vous démontrer qu'à force de raffiner vos raisonnements vous vous égarez. Vous concluez que, dès le premier instant, vous auriez dû vous mettre à votre aise et opérer comme les Américains. Il fallait, dites-vous, acheter une maison. Supposé de 1 000 £, évalué à 100 £ de rente, vous auriez trouvé du bénéfice dans tous les temps puisque les loyers absorbent le montant de la valeur d'une maison. Calculons :

1 000 £ de capital placé sur la banque d'Alexandrie rend au prix actuel 11 %, soit 110 £.

Dettes de 1 000 £ de capital sur la banque de Columbia rend au prix actuel 12 %, soit 120 £.

Il n'est pas douteux que le capital placé sur un fonds de banque ne soit mieux hypothéqué que sur une maison, qui peut brûler et qui quelque solidement qu'elle soit bâtie s'use avec le temps ou perd sa valeur par le changement de mode ; [en outre elle] absorbe tous les ans des valeurs pour les réparations et au bout de 50 ans doit être renouvelée pour les causes ci-dessus. Donc, en 50 ans, vous perdez votre capital avec les frais de réparations et d'assurances.

Il n'est pas douteux que le moment présent ne soit le moins avantageux pour faire des achats en ville. Le prix de la main-d'œuvre, la valeur imaginaire que l'on attache aux lots, font mettre les propriétés à un prix qu'il est facile de montrer être hors de proportion en le comparant à celui qui existe dans les capitales européennes telles que Paris et Amsterdam. Le calcul le démontre : les objets de bâtisse coûtent ici infiniment plus que dans Paris ; celui de la main-d'œuvre coûtant au moins ici 1 dollar/jour et dans ces villes ½ dollar en plus. Quelle comparaison et quelle preuve évidente que la valeur actuelle doit porter successivement à la perte.

1 CJS-A.

Il en est de même à l'égard de l'achat des nègres ; les risques sont grands. C'est un hasard d'en trouver un bon. Si vous le rencontrez, il est incertain qu'il ne changera pas de conduite. Un hasard peut vous frustrer de votre propriété et, sans doute, l'opinion diminue tous les jours sa valeur.

Vous ne pouvez concevoir, dites-vous, comment après douze mois vous n'avez pas songé à faire tous ces arrangements, c'est-à-dire à faire comme les Américains. Il y a matière à écrire tout un volume sur cet article. Mettez hors de votre tête le projet et la possibilité d'effectuer cet arrangement et persuadez-vous qu'étant éduqué et ayant vécu autrement qu'eux il vous est impossible de vous assimiler à ce point avec eux. Vingt ans d'habitude ne se déracinent pas.

Examinons la situation des Américains et remontons à leur origine qui est encore au point que le même esprit et caractère les gouvernent. Arrivés à faire leur colonie avec la seule ressource d'une grande énergie et industrie qu'ils ont su faire valoir, ils ne doivent avoir aucun souci pour l'avenir. La jouissance du présent peut être leur unique but parce que, quel que soit le résultat de l'avenir, ils ne peuvent qu'être réduits à leur premier état et ils conservent toujours la même ressource. Ils restent dans leur caste sans regret et sans déshonneur. Il n'en est pas de même de nous. Arrivés parmi eux avec des fonds et l'habitude d'en estimer la valeur, sans ressources d'en réparer les pertes si vous en faites, vous tombez hors de votre caste sans pouvoir vous affilier à la leur. J'ai en ce moment sous ma fenêtre un exemple bien frappant de ce que j'avance ; je suis donc persuadé que les efforts que vous faites pour saisir la légèreté de penser et d'agir des Américains sont inutiles. Je ne conviens pas même que leur manière de penser soit aussi bonne que celle que nous avons, particulièrement en notre ville [d'Anvers]. Je puis comparer leur existence à celle de ceux qui vivaient d'emploi à Bruxelles du jour la journée. Encore ces employés avaient sur les Américains l'avantage de savoir que de leur vie ils ne risquaient pas de manquer du nécessaire, mais ils avaient l'inquiétude de l'existence de leur famille.

Que faut-il donc faire ? Le voici : attendre jusqu'à ce qu'il soit décidé définitivement où nous devons nous établir et entre-temps se contenter du nécessaire puisque aussi bien les vraies jouissances pour nous sont impossibles à obtenir ici en ce moment, peut-être que dans la suite les agents de la jouissance augmenteront avec les moyens de les satisfaire ? Ce n'est donc pas encore le moment d'acheter des lots, de les entourer de 20 pieds de hauteur. La brique et la chaux sont encore

trop chères. Il manque d'architectes pour donner [des] plans de maisons. Le cercle des villes n'est pas encore tracé. Il faut donc continuer à vivre sous la toile jusqu'à ce que vous ayez trouvé moyen de bâtir en vous servant de la farine pour suppléer à la chaux mais comment remédier à la voracité des rats, qui me dit-on ne sont connus ici que depuis 15 ans et sont importés d'Europe. Ils ne sont pas si nombreux ni si voraces chez nous. Vous me dites dans votre dernière [lettre] que Fitzpatrick fait comme les autres qui courent, s'amuse, ou se reposent¹. Je crois que ce train de vie vous fait illusion. Je suppose que ceux qui courent sont ceux qui veulent franchir un fossé et doivent prendre leur élan ; ceux qui se reposent sont ceux qui sont tombés dans le fossé comme Morris et compagnie².

Le résultat de toutes mes réflexions et combinaisons me conduit à me convaincre que définitivement le mieux sera de revenir au point d'où nous sommes partis. Nous sommes trop lourds pour courir et franchir des fossés. J'ai conclu aujourd'hui le loyer de la maison de Jennings à 130 £ pour une année³. Adieu troupeau, adieu poulets. Voilà pour 3 mois de l'ouvrage à déménager. [...] Je crois qu'il serait bon de déchirer cette lettre après l'avoir lue.

Votre affectionné,

¹ Il s'agit du capitaine Kieran Fitzpatrick, capitaine du vaisseau *Adriana* qui avait transporté les Stier d'Amsterdam à Philadelphie et s'était lié d'amitié avec eux. Fitzpatrick s'était établi comme négociant à Philadelphie.

² Robert Morris (1734-1806), homme d'affaires et politique proche de George Washington. Durant la guerre d'Indépendance, il soutint financièrement l'insurrection des colonies américaines contre l'Angleterre. En 1797, ses spéculations immobilières malchanceuses lui causeront de grosses difficultés financières, qui mèneront à la faillite de sa North American Land Company en 1798. Il sera emprisonné pour dettes de 1798 à 1801.

³ Thomas Jennings (ca 1736-1796) avait habité cette grande demeure au centre d'Annapolis jusqu'à sa mort et c'est son beau-fils qui la loue à Henri Stier. Cette demeure existe toujours aujourd'hui et est connue comme la maison Paca, d'après son premier propriétaire, William Paca (1749-1799), gouverneur du Maryland et signataire de la Déclaration d'Indépendance des États-Unis.

Chapitre 2
**S'ÉTABLIR OU NE PAS S'ÉTABLIR
EN AMÉRIQUE, VOILÀ LA QUESTION
(1797-1800)**

Alors qu'à la fin de l'été 1797 les parents Stier et Rosalie s'apprêtent à déménager de leur campagne de Strawberry Hill au centre d'Annapolis, des nouvelles en provenance d'Anvers viennent remettre en question leurs projets américains. Leurs amis anversois leur annoncent que le Directoire est devenu plus clément envers les émigrés, et que s'ils rentrent à Anvers sans plus tarder, ils n'encourront pas de sanctions et pourront compter sur leur radiation de la liste des émigrés. Ces nouvelles décident les Stier d'avancer leur retour au printemps 1798.

Malgré tout, ils emménagent à Annapolis comme prévu même si cela leur demande des efforts considérables puisqu'ils doivent vendre leurs bestiaux, faire déterrer les oignons de tulipes et de jacinthes pour les replanter dans leur nouveau jardin en ville, remplacer chevaux et voitures, et trouver des esclaves et domestiques mieux aptes à les servir dans un environnement urbain. En novembre 1797 ils sont installés dans l'élégante maison Jennings au centre d'Annapolis et impatients d'y convier Charles, Mimi, Isabelle et Jean Michel pour profiter tous ensemble de la saison mondaine d'Annapolis. Mimi est la première à y venir pour les voir. Elle aide ses beaux-parents et Rosalie à terminer l'aménagement, et profite des sorties à cheval et des thés dansants auxquels elle est invitée avec la pétillante Rosalie. Dans ses lettres à Charles, Rosalie se plaît à raconter ses escapades avec Mimi – c'est une période heureuse et insouciante pour toute la famille.

Cependant le projet de leur retour prochain en Europe leur donne aussi du souci, car Rosalie, de plus en plus à l'aise aux États-Unis, est courtisée par George Calvert, un riche planteur du Maryland, et les parents Stier craignent que cette relation n'aboutisse à un mariage. Si Rosalie se marie en Amérique et que le reste de la famille rentre en

Europe, ils seront séparés, ce qu'ils redoutent. Mais d'un autre côté, le prétendant de Rosalie leur est sympathique autant par son caractère que par sa fortune et son rang¹.

Sur ces entrefaites, en décembre 1797, les Stier apprennent de Louvrex, leur agent et homme de confiance à Amsterdam, que la situation favorable pour les émigrés, annoncée quelques mois plus tôt par leurs amis anversoïses, s'est détériorée depuis le coup d'État du 4 septembre 1797 (18 fructidor an VIII). Le Directoire est de nouveau dominé par les radicaux et a rétabli sa politique de répression contre les émigrés. Des amis et relations des Stier rentrés d'émigration ont été forcés de quitter de nouveau Anvers, car ils risquent la prison, voire l'exécution. Les Stier sont abasourdis par ces nouvelles qui remettent en question leur propre décision de rentrer. Seule Rosalie se réjouit de ce retournement d'événements puisqu'elle ne désire rien de plus que toute la famille reste ensemble aux États-Unis.

Fatigué d'hésiter entre le retour à Anvers et l'établissement aux États-Unis, Henri Stier décide dès janvier 1798 de miser plus durablement sur l'Amérique. Non seulement cela permettra à sa fille cadette de se marier avec Calvert, mais cela donnera à toute la famille la possibilité de se lancer dans l'aventure passionnante d'une nouvelle vie aux États-Unis. Henri Stier a confiance en la stabilité politique et l'expansion économique des États-Unis, et prévoit que ses fils et beau-fils y auront un bel avenir s'ils prennent goût aux affaires. Jean Michel est enthousiasmé par l'idée de rester aux États-Unis : sa famille s'agrandit et il voudrait s'acheter une maison pour s'y installer confortablement². Mais pour acheter une maison, il faut se faire naturaliser américain, ce qui serait aussi de la plus grande utilité pour le commerce. Il convainc donc son beau-frère Stier d'en faire autant. Le père Stier leur conseille de ne pas tarder dans leurs démarches, car la « quasi-guerre » entre la France et les États-Unis pourrait avoir

1 George Calvert (1768-1838) descend des barons de Baltimore, fondateurs et propriétaires de la colonie anglaise du Maryland au xviii^e siècle. Ses parents étaient Benedict et Elizabeth Calvert de Mount Airy, Maryland. Benedict Calvert était le fils naturel (mais reconnu) de Charles Calvert, cinquième baron de Baltimore. D'après certaines sources, les barons de Baltimore étaient de souche catholique et flamande, une raison de plus pour les Stier d'être bien disposés envers le prétendant de leur fille cadette. Pour des détails sur l'origine de la famille Calvert, voir William Hand Browne, *Baltimore*, New York, Dodd, Mead, and Company, 1890, p. 2.

2 Jean Michel et Isabelle ont déjà deux enfants, Louise (1791-1870) et Edward (1796-1829), et Isabelle est à nouveau enceinte : Charles Jean (1799-1807) naîtra l'année suivante.

des répercussions néfastes sur le statut des émigrés français en Amérique¹.

En juin 1798, peu après leur naturalisation, Jean Michel s'achète une maison à Alexandrie². Charles préférerait faire bâtir une maison selon ses propres plans, car il est passionné d'architecture et a des idées bien arrêtées sur la maison qu'il désirerait se faire construire. Son père l'en dissuade, alléguant que ses plans sont trop ambitieux et surtout trop coûteux. Il serait peu judicieux d'investir une si grosse part de sa fortune dans une maison et de devoir consacrer tout son temps à superviser sa construction. La situation est différente pour Henri, car il est âgé, a du temps libre et peut se permettre une demeure à son goût et à sa mesure, qui servira d'ailleurs de lieu de réunion pour toute la famille. Henri, qui admire les plans que Charles a conçus pour sa maison, trouve qu'il va de soi qu'il s'en serve pour le manoir qu'il envisage de faire construire. Cette situation a dû froisser Charles malgré l'affection qu'il porte à son père. En effet, Henri ne fait pas toujours preuve de tact dans ses communications avec son fils. Dans de nombreuses lettres il le sermonne comme un petit garçon pour sa maladresse dans les affaires, ou pour la fougue de ses passions, que ce soient l'architecture, la littérature ou le service public. Quand Charles lui fait part de sa fierté d'être devenu un des membres souscripteurs de la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie et de son ambition de fonder une académie d'art et de dessin dans sa ville d'adoption, son père joue les rabat-joie en lui rappelant que les arts et les sciences sont le dernier souci des Américains. Les réflexions d'Henri à son fils sont d'autant plus surprenantes qu'il partage ses goûts et passions, et qu'il n'est jamais aussi blessant avec son gendre ou ses filles.

En été 1799, Rosalie épouse George Calvert³. Cette union renforce la position sociale des Stier en Amérique, car ils s'allient ainsi à

1 Henri Stier à Charles Stier, [n. d. n. p., Annapolis, vers Pâques 1798], CJS-A. Henri Stier prévoit juste, car à la fin du printemps 1798 les Fédéralistes font passer les célèbres *Alien and Sedition Acts* qui rendent la naturalisation des étrangers plus difficile. Dans mon introduction, j'explique les causes et conséquences de la « quasi-guerre » entre la France et les États-Unis.

2 Jean Michel van Havre à Charles Stier, Alexandrie, 27 juin 1798, CJS-A. La maison, située au 608 Cameron Street, existe toujours aujourd'hui.

3 Un prêtre catholique, Guillaume Vergnes, célébra le mariage le 11 juin 1799, probablement dans la maison paternelle à Annapolis. Il n'existe pas de lettre décrivant le mariage, probablement parce que toute la famille était présente. Cependant un contrat de mariage, rédigé par l'avocat William Cooke de Baltimore, subsiste. Celui-ci est discuté par Callcott

George et Martha Washington. En effet, George Calvert est lié par sa sœur Eleanor Calvert (1754-1811) à Martha (Dandridge Custis) Washington (1731-1802). Eleanor Calvert avait épousé en 1774 John Parke Custis (1754-1781), un des quatre enfants nés du premier mariage de Martha Washington, qui fut ensuite adopté par George Washington. Eleanor avait perdu son mari en 1781 mais était restée proche de ses beaux-parents Washington, qui acceptèrent d'élever les deux cadets de ses enfants à Mount Vernon, Eleanor Parke Custis (1779-1852) et George Washington Parke Custis (1781-1857)¹. Leur oncle George Calvert (le mari de Rosalie Stier) venait les voir fréquemment et était proche des Washington. À l'occasion de son mariage avec Rosalie, George Washington organisa d'ailleurs un dîner à Mount Vernon pour y accueillir la famille Stier parmi les siens².

Une fois Rosalie installée dans la nouvelle maison que son mari lui a fait bâtir sur sa plantation de Mont Albion, Henri et Marie Louise Stier reprennent leur projet d'acquisition de leur propre terrain à bâtir³. D'abord ils cherchent un terrain à Georgetown ou dans la nouvelle Federal City (le premier nom de Washington, DC) qu'Henri préfère à Annapolis, car il prévoit que l'importance de cette ville déclinera bientôt⁴. Mais dans la nouvelle capitale les terrains sont trop chers ou trop petits pour convenir aux projets de construction d'Henri et à son goût pour les jardins; ils étendent donc leurs recherches dans les alentours de la capitale. Le projet d'achat d'un

puisque en Amérique, il n'était pas habituel d'établir un contrat de mariage. *Mistress of Riversdale*, p. 19-20.

1 Eleanor se remarie en 1783 avec un médecin d'Alexandrie, David Stuart. Ils élevèrent les deux aînés des enfants d'Eleanor nés de son premier mariage et eurent encore ensemble sept enfants.

2 George Washington note ce dîner dans son journal à la date du 20 juin 1799. Parmi les invités figuraient ses amis Oliver Ellsworth (1745-1805) et Thomas Ludwell Lee, Jr. (c. 1752-1807), ainsi que son neveu Cordin Washington (1765-1799). *The Diaries of George Washington*, publié sous la direction de Jackson et Dorothy Twohig, Charlottesville, Va., 1979, vol.6, p. 352-353.

3 La plantation de Mount Albion était la plus importante des quatre plantations appartenant à George Calvert. Située sur les rives du fleuve Patuxent, elle comptait 1 000 hectares, où Calvert faisait cultiver surtout du tabac par plus de 70 esclaves. La maison, nommée « Goodwood », subsiste en partie aujourd'hui.

4 Henri Stier à Jean Michel van Havre, Annapolis, [n. d., mais janvier 1798], CJS-A. Henri Stier voit juste encore une fois : Baltimore prendra la relève d'Annapolis pour le commerce, et la Federal City deviendra rapidement le centre politique et diplomatique des États-Unis. Voir Edward C. Papenfuss, *In Pursuit of Profit: The Annapolis Merchants in the Era of the American Revolution* (1763-1805), Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1975, p. 225-236.

terrain devient d'autant plus urgent que les Stier apprennent à la fin de 1799 que la maison Jenkins d'Annapolis, où ils comptaient pouvoir rester jusqu'à leur installation dans la maison qu'ils feront construire, va être mise en vente publique.

Pour tromper son impatience, Henri Stier commande en hiver 1799 son portrait au jeune Rembrandt Peale (1778-1860), curieux peut-être de savoir ce qu'un peintre américain pourra réaliser. Celui-ci accepte la commande avec enthousiasme, espérant profiter de l'occasion pour étudier les tableaux de la collection de son commanditaire. Le portrait d'Henri Stier est réussi mais, à la grande frustration du jeune peintre, il n'aura droit qu'à un bref aperçu des chefs-d'œuvre de la collection, car ils sont déjà emballés et entreposés dans la cave de la maison Jenkins en vue du déménagement prochain¹.

Finalement, en janvier 1800, il y a du nouveau dans la recherche d'un lieu : Calvert a appris qu'un terrain prometteur va être mis en vente à Bladensburg (Maryland), une ancienne ville portuaire sur la rivière Anacostia située non loin de la capitale fédérale, sur la route reliant celle-ci à Baltimore. La propriété est grande (365 hectares), elle offre des paysages pittoresques grâce à de beaux aperçus sur la rivière, le sol y est fertile, et il existe déjà une scierie sur la propriété, un atout pour la construction de la maison. De plus, la propriété borde un terrain que Calvert a lui-même acquis récemment pour agrandir une de ses plantations. Henri Stier est séduit et prêt à faire une offre pour le terrain à Bladensburg mais de nombreux obstacles empêchent la vente jusqu'en septembre 1800².

Pour être à proximité du site de construction, les Stier s'installent en octobre 1800 dans une maison louée à Bladensburg. Ils la nomment la Stoddert House, d'après son propriétaire³. Cette

1 Henri Stier connaissait déjà le père de Rembrandt Peale, Charles Wilson Peale (1741-1827), peintre et fondateur de l'un des premiers musées des États-Unis, qu'il avait rencontré à Philadelphie. Journal de Charles Stier, 21 mars 1795, CJS-A. Pour plus de détails sur les relations entre les Stier et la famille Peale, voir Letzter, « Rubens in America », p. 102. Le portrait d'Henri Stier par Rembrandt Peale appartient aujourd'hui à une collection privée aux États-Unis. Rembrandt Peale raconte son expérience de l'hiver 1799 dans son article « Reminiscences », p. 175.

2 Les nombreuses lettres d'Henri Stier à son fils relatant les différents épisodes de la vente sont cités dans Callcott, *Mistress of Riversdale*, p. 23, p. 25.

3 Cette maison, nommée Botswick House par son premier propriétaire, avait été bâtie dans les années 1750 par Christopher Lowndes (1713-1785), un riche commerçant anglais. Les Stier la louaient au beau-fils de Lowndes, Benjamin Stoddert (1751-1813), secrétaire de la marine sous le président John Adams. Botswick House existe encore aujourd'hui.

maison est tout aussi spacieuse et imposante que la maison Jenkins d'Annapolis, mais elle est moins confortable – les Stier s'y plaindront de courants d'air et de rats. Alors que Marie Louise s'occupe de toutes les affaires courantes (le ménage, la correspondance, la comptabilité et les finances), Henri se rend tous les jours sur le chantier de construction. Il a commencé à acheter des moutons, du bétail et quelques nouveaux esclaves pour la plantation¹. Il a soumis ses plans et ceux de Charles à trois des architectes et entrepreneurs les plus éminents de la capitale, Benjamin Henry Latrobe (1764-1820), William Loring (architecte anglais travaillant à Washington entre 1796 et 1802), et Robert G. Lanphier (1765-1856), et il se démène pour qu'ils commencent la construction le plus rapidement possible. Il a prévu des appartements spacieux et commodes pour lui-même et son épouse, ainsi que pour ses enfants et leurs familles grandissantes. Dans une des ailes de la maison il prévoit une grande galerie pour exposer les tableaux de sa collection². Des jardins ornementaux mettront en valeur ses fleurs à oignons et on cultivera des légumes de Belgique dans les potagers. Une orangerie accueillera les agrumes et arbustes trop fragiles pour passer l'hiver dehors. Marie Louise insiste pour qu'on commence tout de suite à bâtir une chapelle dans la maison pour y dire la messe.

Le projet de construction galvanise tous les membres de la famille, qui viennent souvent à Bladensburg pour aider leurs parents. Ceux-ci ont nommé leur manoir Riversdale [la vallée de la rivière], transposant en anglais le nom de leur propriété à Aertselaer, Cleydael³. Riversdale leur servira à épater la *high society* américaine mais elle sera aussi leur havre d'intimité, où ils pourront se retrouver en famille et où chacun pourra faire ce qu'il lui plaît. Henri Stier se voit déjà planteur américain créant une exploitation modèle, où l'élevage et la culture se pratiqueront selon les méthodes les plus modernes⁴.

1 Henri Stier à Charles Stier [Annapolis, fin septembre 1800], CJS-A, et [Bladensburg], 4 octobre 1800, CJS-A. D'après le recensement de l'année 1800, Henri Stier possédait alors quinze esclaves. Callcott, *Mistress of Riversdale*, p. 25.

2 Henri Stier comptait augmenter sa collection personnelle, en partie par le rachat de certaines peintures de la collection Peeters (en sa possession en Amérique). Cependant, ses projets furent dérangés par son retour à Anvers en 1803. Letzter, « Rubens in America », p. 103-107.

3 Le manoir de Riversdale a été restauré et transformé en musée. Il est situé dans la ville de Riversdale Park, Maryland.

4 L'intérêt d'Henri Stier pour l'agriculture, et en particulier l'horticulture, n'est pas seulement personnel mais relève de l'engouement de toute une époque pour la modernisation de l'agriculture. En Belgique, un contemporain d'Henri Stier, le duc Louis Engelbert

Marie Louise s'imagine entourée de ses enfants et petits-enfants, profitant ensemble de leurs élevage et récoltes, ou se promenant avec Charles dans leurs terres pour admirer les paysages. Charles et Jean Michel déploieront leurs talents de dessinateurs et d'architectes pour faire des croquis et tracer les plans des bâtiments annexes.

En décembre 1800 la famille se rassemble à la maison Stoddert pour célébrer Noël ; ensemble pour la dernière fois, ils se souviendront de ce Noël avec nostalgie tout le reste de leur vie. La famille s'est encore agrandie ; Rosalie a eu une petite fille, Caroline Marie Calvert (1800-1842). Avec les trois enfants d'Isabelle, cela fait une joyeuse ribambelle. Seule Mimi doit se sentir abattue ; à trente ans, elle est la seule à n'avoir pas encore d'enfant. Et Charles, qui désire tant en avoir et n'aime pas être taquiné à ce sujet... Heureusement pour lui et Mimi, les parents sont maintenant plus préoccupés par les projets pour Riversdale que par l'accroissement de la famille de leur fils. Marie Louise a besoin de l'aide de Mimi pour coudre des vêtements chauds pour les nouveaux esclaves ; Henri et Rosalie aident le jardinier à tracer le dessin des jardins et à planter des oignons à fleurs ; Charles et Jean Michel mettent la dernière main à de nouveaux plans à soumettre aux architectes. On décide des meubles, tentures et lustres à faire venir d'Anvers. Henri Stier projette même d'acheter de nouvelles œuvres pour augmenter sa collection. En janvier 1801 il se fait représenter avec son épouse par le peintre anglais Robert Field (*ca* 1769-1819), et fait faire des miniatures d'après ces portraits afin de pouvoir les envoyer à la famille d'Anvers¹. L'avenir en Amérique est plein de promesses et ils ne comptent pas être de retour à Anvers de sitôt.



d'Arenberg, participe à cet engouement dans ses propriétés du Hainaut. *De Blinde hertog: Louis Engelbert van Arenberg & zijn tijd* (1750-1820), publié sous la direction de M. Derez, M. Nelissen, J.-P. Tytgat, A. Verbrugge, Leuven, Gemeente Krediet, 1996, p. 13-15. Un autre disciple des physiocrates qui séjourna en Amérique dans les années 1790 est François-Alexandre-Frédéric, duc de la Rochefoucauld-Liancourt (1747-1828), qui publie en 1799 un ouvrage en huit volumes intitulé *Voyages dans les États-Unis d'Amérique en 1795, 1796 et 1797*.

¹ Journal de Charles Stier, 8, 9, et 22 janvier 1801, CJS-A. Ces portraits de Field se trouveraient d'après Margaret Callcott dans une collection privée en Belgique. Callcott, *Mistress of Riversdale*, p. 44, note 109.

Henri Stier à Charles Stier, [Annapolis] 12 août 1797¹

Mon cher,

Je viens de recevoir plusieurs lettres d'Anvers : une de M. Geelhand qui m'apprend son mariage avec Mlle Mols ; deux du jardinier Carel qui est si persuadé de mon prompt retour qu'il a mis des légumes en salaison pour mon usage ; une de Vermeire qui se propose de reprendre avec force la culture de mon bois de Loenhout et parle de mettre des bestiaux au Mick pour engraisser les prairies ; une de mon frère Joseph qui est occupé à recouvrer les intérêts de mes terres à Aertselaer et autres [et] me presse de revenir. La lettre de Pelgrims m'annonce qu'il a obtenu la radiation de mon nom et du vôtre de la liste des émigrés². Je vous envoie copie de l'acte. Van Havre n'y est pas compris, mais il s'attend à l'obtenir au premier jour. Il a aussi obtenu, par l'assurance qu'il a donnée verbalement de l'intention de mon retour, la réintégration dans mes biens. Il va travailler à recouvrer les intérêts. Il a déjà reçu trois années d'intérêts d'une rente sur le polder d'A... dael [illisible].

Je ne sais par quel port les lettres ont été expédiées, et je ne conçois pas comment il est possible que je n'en reçoive pas de Louvrex³. Je tire mauvais augure de ce silence, d'autant plus que par toutes les lettres que je lui ai écrit [sic] je lui demande la remise du solde de mon compte. Je vais donc travailler à faire le bilan des effets, rentes et obligations [à partir] de mes livres pour diriger Pelgrims pour le recouvrement des intérêts. Vous devez prendre des mesures pour la même opération et charger quelqu'un pour recevoir les intérêts qu'on pourra obtenir.

Après de mûres réflexions et combinaisons des possibilités, j'étais déjà résolu et suis déterminé par les lettres que j'ai reçu [sic] à prendre des arrangements pour mon retour vers le mois de mai ou juin prochain, à moins que des événements me fassent changer ma résolution. L'arrivée de Mme van Havre et la présence de Fitzpatrick m'ont empêché de copier l'acte de radiation que je vous enverrai une autre fois⁴. En attendant je suis

Votre affectionné,

1 CJS-A.

2 Norbert Pelgrims.

3 Henri Lambert Louvrex.

4 Isabelle van Havre était venue rendre visite à ses parents avec ses deux enfants, Louise et Edward. Kieran Fitzpatrick est le capitaine de vaisseau qui avait transporté les Stier en Amérique. Fitzpatrick était devenu un ami de la famille.



**Marie Louise Stier à Charles Stier [Annapolis, 31 octobre
ou novembre 1797]¹**

Cher ami,

Je n'ai jusqu'à présent pas préparé votre quartier comme je voudrais. Le grand froid et le monde m'en ont empêchée et je ne prévois point quand je pourrai le faire. Par conséquent je vous conseille de venir le faire vous-même. Je vous y recevrai tel que je l'ai quitté et nous l'arrangerons ensuite, mais si vous tardez beaucoup toutes nos fêtes seront finies. Et si le froid continue si vivement tout le monde *zal in zijn schelp kruypen* jusqu'au printemps, comme l'année passée².

Je ne sais pas pour quelle raison subite on a avancé le mariage de quinze jours car il était fixé au 8 [novembre]³. Votre sœur danse tous les jours, mais une fièvre quarte vient quelquefois être son partenaire, ce qui rend les autres jaloux, comme vous pouvez croire⁴. Hier nous avons eu une partie de thé avec Mme Ogle qui avait demandé si je pouvais recevoir Miss Shaaff, Miss Sydebotham, le Docteur, M. [Benjamin] Ogle, le Français et M. Calvert⁵. Comme notre salle est grande, cela va le plus aisément du monde. D'ailleurs je ne m'embarrasse plus de rien avec les Américaines et elles trouvent bon tout ce que font les Européens.

1 CU-NYC. À cette date les Stier habitent la maison de Jennings à Annapolis.

2 En néerlandais dans la lettre. Littéralement, « rentrer dans sa coquille, » au figuré « battre en retraite, déchanter ». Ici, l'expression est employée avec humour pour dire que tout le monde restera chez soi à cause du froid.

3 Il s'agit du mariage de Sally Murray, fille du chirurgien James Murray (1739-1819) et d'Edward Lloyd V (1779-1834), homme politique qui sera gouverneur du Maryland de 1819 à 1826.

4 La fièvre quarte est une fièvre intermittente caractérisée par des accès de fièvre espacés régulièrement tous les quatre jours et séparés par des intervalles de température corporelle normale. Ce terme est généralement employé pour désigner le paludisme.

5 Toutes ces personnes font partie de la bonne société d'Annapolis : Anne (Tasker) Ogle est la veuve de Samuel Ogle, gouverneur colonial du Maryland entre 1731-1752, et mère de Benjamin Ogle (1749-1809), gouverneur du Maryland en 1798-1801. Mary Shaaff (1761-?) est la sœur du docteur John Thomas Shaaff (1763-1819), le médecin de famille des Stier. Celui-ci épousera Mary Sydebotham (1779-1810) en décembre 1800. « Le Français » n'a pu être identifié. George Calvert avait commencé à faire sa cour à Rosalie l'été précédent, et venait depuis assez régulièrement chez les Stier.

Il me paraît que vous n'avez point encore été à Mount Vernon. Il me paraît que la saison avance beaucoup pour faire cette journée¹. D'où vient que le président vend ainsi tous ses chevaux? Va-t-il cesser sa culture? À propos que dites-vous de l'empereur de Russie qui va faire un fermier de Monsieur Louis XVIII²? Pour moi je crois que l'âge d'or va renaître. Puisque les rois deviennent fermiers, les princesses deviendront bergères. Dites à Mme [Isabelle] van Havre qu'elle sera Sara; que quand des étrangers viendront dîner avec son mari, au lieu de causer avec eux, elle ira faire le pain dans la cuisine³. Compliments à Madame et [dites] que je la prie de venir mettre les rideaux à son lit mais que le café est banni, hors le dimanche⁴.



*Henri Stier à Charles Stier, Annapolis, 18 décembre 1797*⁵

Mon cher,

En ce moment je viens de recevoir via Philadelphie des lettres de Louvrex contenant deux incluses pour vous et van Havre⁶. La lettre de Louvrex est le [double] d'une lettre écrite le 16 août, dont l'original a été expédié [...] avec plusieurs lettres d'Anvers et un paquet ou panier de fleurs, qui malheureusement ne sont pas encore arrivés. Je reçois aussi une lettre de Louvrex datée du 23 septembre, la même date que les vôtres. Je ne ferai aucun commentaire sur le contenu, mon esprit n'est pas tourné à cela en ce moment. Je désire seulement avec impatience savoir ce que Louvrex vous écrit. Je suis peu content de lui [...]. [Voici ce que Louvrex m'écrit à moi:]

¹ Marie Louise encourage son fils à se rendre à Mount Vernon, la résidence de George Washington (1732-1799). Les Stier avaient fait la connaissance du président Washington dès décembre 1794, peu après leur arrivée à Philadelphie. En automne 1797, Washington venait de terminer son second et ultime mandat de président; John Adams lui avait succédé. Mme Stier se sert du mot « journée », dans le sens de voyage.

² À cette époque, le tsar Paul I^{er} offrait l'asile à Louis XVIII en Courlande (Lettonie).

³ Référence à la Sarah biblique, épouse d'Abraham. Quand Abraham reçut la visite de trois anges lui annonçant la naissance d'un fils, il envoya Sarah pétrir du pain et préparer des gâteaux pour les visiteurs (Genèse 18, 1-11).

⁴ « Madame » est Mimi, épouse de Charles. Marie Louise invite Charles et Mimi à venir aménager leur appartement dans la maison d'Annapolis.

⁵ CJS-A.

⁶ Henri Stier s'est plaint à Charles dans sa lettre du 12 août 1797 parce qu'il ne recevait plus de nouvelles de Louvrex.

«J'ai la douleur de vous informer qu'un bouleversement total de l'ordre des choses en France a renversé nos espérances. Je vous ai prévenu depuis longtemps qu'il existait une lutte très sérieuse entre les pouvoirs. Elle vient d'éclater par la chute du modérantisme qui a fait place à un régime plus rigoureux. Le premier acte du gouvernement actuel a été de déclarer nulles toutes les réintégrations qui n'ont pas été rayées définitivement des listes avec ordre de quitter les grandes communes et villes dans les 24 heures et le territoire dans 19 jours sous peine d'être arrêté et jugé militairement et fusillé.

Si vous étiez rentrés à Anvers, vous devriez encore une fois abandonner vos propriétés et votre patrie. M. Charles van Havre qui était rentré a dû partir¹. La séparation de Monsieur son père et de Madame a été déchirante et ces bons amis en sont si affectés qu'on craint pour leurs jours tant leur sensibilité est grande. Monsieur le major Le Candele, vieillard de 75 ans, a reçu également l'ordre de sortir du quartier d'Anvers dans les 24 heures avec toutes les personnes mises sur la liste des émigrés qui étaient rentrés². On m'écrit que plus de mille rentrés doivent quitter le pays réuni à la République, c'est-à-dire les Pays-Bas et Liège. Il y a un nombre de familles dans la désolation, les églises sont fermées, les prêtres déportés quand ils ne font pas le serment exigé d'eux. La consternation est extrême ; on ne peut plus, sous peine de mort, correspondre avec les émigrés. Il ne faudra plus adresser de lettres directement à vos amis d'Anvers. Vous les exposeriez de la manière la plus extrême jusqu'à être fusillés, car il n'y a plus de grâce³.

Je n'ai donc rien gagné à votre réintégration et il faudra que je recommence mes sollicitations pour vous et votre famille. Voilà comment on ne peut prévoir comment cela finira. »

P.-S. [d'Henri Stier] On m'annonce d'Anvers que d'après un ordre de Paris toutes les églises ont été fermées et qu'il ne se fait

1 Charles Joseph Antoine van Havre (1767-1814), frère aîné de Jean Michel et de Mimi. Revenu d'émigration pendant la phase modérée du Directoire, il est forcé comme plusieurs autres émigrés rentrés à Anvers de repartir, car, à cause de la radicalisation du régime, il risque la prison, voire l'exécution.

2 Pierre Henri Joseph Le Candele de Gyseghem (1719-1800), major et maire d'Anvers, émigré à Brème en été 1794, était retourné à Anvers en 1797.

3 Pour plus d'informations sur les retombées à Anvers du coup d'État du 18 fructidor an VIII (4 septembre 1797) surtout du point de vue du clergé, voir Floris Prims, *Geschiedenis van Antwerpen*, Anvers, Standaard, 1927-1949 ; Floris Prims, *Geschiedenis van Antwerpen*, réimpression, Bruxelles, Kultuur en Beschaving, 1985, vol. 7, p. 169-177.

plus de service. Les Français allaient s'occuper d'ôter des rues des statues des Vierges et les Christs des places publiques. Dieu sait comment cela finira. Quand est-ce que vous viendrez à Annapolis et votre épouse? Faites-lui bien mes compliments ainsi qu'à toute la famille.

Votre affectionné,



Marie Louise Stier à Charles Stier, Annapolis, 21 mai 1798¹

Cher ami,

Je suis charmée de toutes les acquisitions que vous avez faites, mais prenez garde que tout votre esprit et savoir parler ne s'envole en chemin de même que le fruit de vos heureuses opérations². J'ai peur que vous aurez tant parlé et que vous aurez eu tant de *spirits* que vous n'en aurez plus avant que vous ne soyez ici. Je ne crois pas qu'il sera possible de faire quelque séjour à Philadelphie pour moi. Au reste tout peut encore changer. On dit que la maladie commence déjà à y régner, ce qui m'inquiète beaucoup³.

En ne vous déterminant pas à prendre une maison vous êtes sûr de perdre Fanny, mais patience pour cela; je ne m'en soucie plus. Je ne puis lui écrire ne sachant point la langue et n'ayant personne à qui demander de m'aider⁴. Tout ce que je vous dis, cher ami, que cela ne vous fasse faire aucune démarche contre votre idée. J'ignore absolument ce qui serait le mieux et suis incapable de juger ce qu'il faut ou ne faut pas faire. Je suis contraire [*sic*] de vous faire citoyen [américain] tant que vous pouvez le faire sans ce titre. Je n'aimerais pas que vous le fassiez; cela me chagrinerait; remettez cela tant que vous pouvez⁵.

1 CJS-A. Charles est en voyage d'affaires à Philadelphie.

2 Marie Louise taquine son fils qui a effectué des opérations commerciales peu prometteuses à Philadelphie. Il devait ensuite se rendre à Annapolis pour voir ses parents.

3 Les épidémies de fièvre jaune (ou peste américaine) sévissent à Philadelphie, surtout en été.

4 Fanny est sans doute une domestique appréciée par Charles et Mimi Stier. Ceux-ci n'avaient pas encore de maison à eux. Il est possible qu'ils vivent à cette époque chez Isabelle et Jean Michel van Havre à Alexandrie. Marie Louise admet dans cette lettre qu'elle ne maîtrise pas assez l'anglais pour l'écrire.

5 Henri Stier ne partage pas l'opinion de son épouse et encourage son fils à se faire naturaliser. Charles le fera en juin 1798, peu après Jean Michel van Havre. Charles Stier à

Ma joue a été très fort enflée, mais sans beaucoup de douleur. [Le Dr] Shaaff m'a donné quelque chose pour la frotter avec quoi cela va beaucoup mieux. Je dois faire tirer [*sic*] ma dent aussitôt que je puis assez ouvrir la bouche. Adieu. Je ne suis point en *spirit* pour écrire.

Bonsoir. Dormez bien. Je t'embrasse¹.

Mon cher ami²,

J'apprends avec plaisir que vous avez appris à parler. Je vous assure que nous ne laisserons point ce talent inutile et que nous avons déjà mille projets là-dessus. Je suppose que vous aurez été chez *Moeder Eva* puisque vous avez été chez *Vader Adam*³. Je désire savoir quelle personne c'est et si elle tient cercle. Je suis charmée que vous vous amusiez puisque vous y êtes et qu'on vous reçoive bien. Revenez cependant bientôt; nous vous recevrons bien aussi et vous mènerons à tous nos plaisirs mais ne nous apportez point de *yellow fever* qu'une Française nous a dit y être⁴.

Adieu, mon cher, je vous embrasse. Rosette [Rosalie] en fait autant.



Mimi Stier, Richmond, 9 juin 1798, CJS-A. Henri Stier, lui, se fera naturaliser américain en 1801 pour devenir propriétaire à part entière d'un terrain qu'il achètera à Bladensburg.

1 Le Dr John Thomas Shaaff, le médecin de famille des Stier. L'oscillation entre le vouvoiement et le tutoiement montre l'intimité entre Marie Louise et son fils. Elle ne tutoie aucun de ses autres enfants.

2 Cette petite lettre sans date était insérée dans la même enveloppe que la lettre précédente.

3 Cette référence en néerlandais pourrait se rapporter à des amis ou à des connaissances belges (non identifiés) à Philadelphie. Il est possible que la référence soit ludique et porte sur le deuxième président des États-Unis, John Adams (1735-1826), qui venait d'accéder à la présidence en mars 1797. Dans ce cas, la référence à «*Moeder Eva*» [mère Eve] est à son épouse, Abigail Adams (1744-1818). Les Adams résident encore à Philadelphie à l'époque de cette lettre. Ce ne sera qu'en novembre 1800 qu'ils déménageront à Washington, le nouveau siège du gouvernement américain.

4 Pendant les années 1790, Philadelphie est terrassée plusieurs fois par des épidémies de fièvre jaune.

*Charles Stier à un destinataire non nommé, Alexandrie,
17 octobre 1798¹*

Monsieur,

Séparés comme nous le sommes, il ne nous reste que ce moyen d'entretenir l'amitié. J'espère que, par la situation un peu plus indépendante de notre pays, cette lettre vous parviendra. J'en hâte le départ à l'occasion d'une lettre à M. Bourne, consul américain à Amsterdam².

Je vous remercie beaucoup pour les détails intéressants sur ma ville natale. Vous me feriez un plaisir infini de m'en donner souvent ; j'y ai laissé des intérêts bien chers. Je regretterais de les avoir quittés, si l'idée que je m'étais faite des événements prochains ne s'était pas vérifiée jusqu'à ce moment. En effet, quoiqu'on annonce la paix depuis deux ans, la guerre va son train et l'on ne voit pas de fin aux révolutions. Si l'on ne peut s'accorder sur les limites des empires, je ne conçois pas comment on suppléera aux ressources financières qui manquent déjà et manqueront davantage à mesure que le commerce et toute espèce d'industrie seront interrompus. On doit s'étonner qu'il y ait encore si peu de faillites.

L'Amérique, mon cher ami, ne peut pas tant souffrir de ces sortes de révolutions. Ses constitutions sont vraiment l'expression de la volonté nationale [...]. Les souscriptions pour la formation d'une marine, la dette publique et les taxes ne sont rien en comparaison de l'Europe. La différence entre l'État et la fortune des divers citoyens [est] si petite qu'ils peuvent se regarder encore comme une seule famille – en un mot, l'Union leur présente un intérêt supérieur à tout autre. Telle est la situation de ce pays qui lui assure la tranquillité intérieure, tandis que son éloignement de l'Europe le garantit des invasions.

Un étranger y trouve sous l'extérieur du luxe un dénuement complet de toute aisance domestique. Il n'y faut pas venir pour vivre agréablement, mais tranquillement, c'est-à-dire sans crainte de perdre sa liberté, sa vie, sa propriété...

¹ CJS-A. Il ne reste qu'une ébauche incomplète de cette lettre ; une autre lettre au même destinataire inconnu date du 16 décembre 1798. Le destinataire est un ami proche de Charles ou un membre de la famille van Havre. Puisque cette lettre est convoyée par Sylvanus Bourne, consul américain à Amsterdam (1794-1813), le destinataire est probablement un résident de cette ville ; peut-être l'énigmatique L. G. de la lettre du 13 juillet 1797, voir p. 61.

² Les Stier connaissaient Sylvanus Bourne depuis longtemps : c'est lui qui leur avait fourni des lettres d'introduction lors de leur immigration aux États-Unis en été 1794.



Henri Stier à Charles Stier, Annapolis, 12 décembre 1798¹

Mon cher,

En conséquence de votre précédente lettre, j'avais fait un mémoire au sujet de la situation actuelle de l'Europe et des résultats qui devaient en arriver pour l'Amérique. Cet écrit est devenu insensiblement si volumineux et si conforme aux raisonnements que je viens de recevoir par votre lettre d'aujourd'hui que je n'ai pas le courage de la transcrire. D'ailleurs je crois que vous vous appesantissez trop sur cette matière et qu'il est inutile de vouloir l'approfondir plus avant. Je vous dirai uniquement que le résultat de mes raisonnements me conduit à croire que malgré toutes les belles apparences de coalition des puissances, de leur succès, et des difficultés des Français, jamais il n'y aura rien de décidé, terminé, ou réglé en Europe ; qu'au contraire tout ira à la désolation et, comme vous dites assez précipitamment, à l'anéantissement total du commerce². Ce dernier événement est le seul qui peut [*sic*] avoir quelque contrecoup en Amérique. Cependant les mêmes retournements qui me conduisent à prévoir toute la désorganisation de l'Europe me confirment dans la persuasion que ce pays-ci n'est sujet à aucune convulsion.

En effet que peut-il arriver et quel changement ou révolution peut avoir le gouvernement ? Il est électif dans toute l'extension du terme. Tout gouvernement doit avoir deux parties essentielles : le législatif et l'exécutif. Quel changement peut-on apporter dans le mode qui existe ici ? Le législatif consiste dans un Congrès dont le pouvoir est balancé par le Sénat ; appeler ces deux branches Congrès et Sénat ou Conseil des Anciens et Conseil des Cinq Cents, le nom et le nombre ne font rien à la chose. Il n'y a que l'élection qui soit

¹ CJS-A. Il ne reste de ce long mémoire adressé à Charles qu'une ébauche incomplète (ou une copie) de la main d'Henri Stier.

² Au moment de la rédaction de cette lettre, les puissances européennes avaient déjà conclu leur deuxième coalition contre la France révolutionnaire. La première (1793-1795) avait été conclue entre l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre. Bonaparte la rompit par le traité de Campo Formio en octobre 1795. La deuxième coalition (1797-1800) prit fin par le traité de Lunéville que Bonaparte conclut avec les Autrichiens. Il y eut en tout sept coalitions contre la France, jusqu'à la chute de Napoléon à Waterloo (en juin 1815). À la suite du Congrès de Vienne (1814-juin 1815), la France fut ramenée à ses frontières de 1789 et occupée pendant plusieurs années par des armées étrangères.

susceptible à différents modes, or celui à cet égard ne peut être plus étendu. Quant au pouvoir exécutif un président ou trois ou cinq directeurs du Directoire, c'est entre bonnets blancs ou blancs bonnets¹. Ce qui existe est mieux que ce qu'on pourrait introduire.

Le démembrement du fédéralisme ne peut être possible ; chaque partie est trop faible pour pouvoir se soutenir sur soi-même. L'Amérique ne fera pas la guerre car elle est dans l'impuissance. Aucune nation ne l'attaquera, car il n'y a pas à s'établir et il n'y a rien à [y] prendre. Ainsi je ne vois rien à craindre. Aucune révolution ne peut avoir lieu. Celle d'une faillite absolue du commerce n'en est pas une ; au contraire, je pose pour axiome que l'extension subite du commerce était une révolution elle-même. Eh bien, elle sera éteinte et tout rentrera dans l'ordre des choses, personne ne sera déplacé. Le résultat sera qu'Alexandrie ne s'agrandira plus, que Baltimore et Philadelphie seront concentrés, que le papier monnaie ne sera plus nécessaire, que les journées d'ouvriers se réduiront d'un dollar à deux shillings, et ainsi du reste. Il y aura toujours pour un et chacun moyen de subsister, parce que le gain et la dépense seront toujours balancés et même mieux balancés qu'ils ne l'étaient auparavant. Tout cela s'arrangera sans choc et sans convulsion, parce que cela s'opérera par un mouvement naturel. C'est tout le contraire en Europe ; tous les ordres de citoyens, tous les États sont bouleversés et se heurtent les uns contre les autres.

Ainsi je crois [que] tout se présente favorablement pour les Américains en général ; mais que sera-ce pour nous, pauvres barons allemands, qui n'avons que nos titres généalogiques et financiers²? Je ne vois pas beaucoup à craindre pour nous ; ceux de notre espèce sont en trop petit nombre pour donner ombrage et jalousie. Je ne vois aucun motif pour nous arracher notre existence. Il me paraît impossible que cette nation prenne la résolution de faire banqueroute, d'anéantir sa dette. Elle n'est pas exorbitante. Elle est libérée tous les jours pour les *improvements* et pour l'augmentation de sa

1 Le pouvoir législatif du Directoire était partagé entre deux conseils : les Cinq Cents et les Anciens. Le pouvoir exécutif était confié à un Directoire de cinq directeurs. Le suffrage était censitaire et indirect. Seuls les hommes de plus de vingt-cinq ans qui disposaient d'un certain revenu et payaient un impôt direct (un cens) avaient le droit de vote. Le suffrage était indirect, car les citoyens choisissaient des électeurs qui à leur tour électionnaient les députés aux deux Conseils.

2 Henri Stier ne se dit pas citoyen français (ce qu'il est officiellement) mais plutôt « baron allemand ». Il met donc en avant son ancienne appartenance à l'Empire habsbourgeois.

population. Je ne vois aucun événement qui pourrait porter à une telle résolution. Ce serait une folie de vouloir constituer un gouvernement sans aucune obligation.

Voici donc le résumé de toutes mes observations : je crois la destinée du fédéralisme indissoluble pour longtemps, la dette des États-Unis sacrée, et à l'abri de toute attaque, la décadence du commerce extérieur, et par conséquent la décadence des villes, la suppression du papier-monnaie. En conséquence de ces suppositions, je crois que toutes les propriétés, tant territoriales que maisons et autres, baisseront infiniment en prix, et que par conséquent la valeur de l'argent monnaie augmentera en valeur. Sous ce point de vue, les circonstances seront très favorables pour nous, puisque ce qui nous coûte aujourd'hui un dollar ne coûtera ensuite qu'un shilling. Cela me paraît incontestable et facile à prouver. La valeur des choses est monstrueuse en ce pays. En Angleterre où l'argent est abondant et où le gouvernement trouve en un jour à emprunter ou à étayer plusieurs millions, le pain ne coûte que 4 *pence* la livre, le beurre 12 *pence*. Tandis qu'en Amérique on ne peut obtenir un dollar en mille jours et que chaque homme peut tenir des vaches et avoir du *corn* [blé] à sa portée, le pain se paye 6 *pence* et le beurre 36. Le pays est réellement très riche en denrées proportionnellement à sa population et très pauvre en espèces. Qu'est-ce donc qui en invertit les effets ? C'est une convulsion momentanée de ses habitants qui ont créé une masse énorme de valeur factice.

Je ne puis mieux comparer cette situation qu'à une table de vingt-et-un, où un nombre de joueurs sans argent se mettent, et à qui le maître de maison donne à chacun un boisseau *d'indian corn* [maïs] ; chaque grain représente la valeur d'un *cent*¹. Ces joueurs, qui n'ont rien à perdre et ont l'espoir de gagner, pointent généreusement. Successivement ceux dont le boisseau est vide quittent la partie et, à la séparation des joueurs, les perdants et les gagnants se trouvent dans la même catégorie. Le moment de la séparation des joueurs peut être appliqué au moment où la banque cessera ses opérations, qui sera celui où le commerce finira.

Il ne sera pas difficile d'apprécier cette comparaison, en supposant pour un moment que tout à coup le commerce serait arrêté absolument et pour un très long temps arrêté ou détruit. Quel serait

¹ Le vingt-et-un (ou black-jack) est un jeu de cartes français, populaire depuis le xvii^e siècle.

le résultat de cet événement pour la ville d'Alexandrie? Ceci, bien mûrement médité et calculé, résoudra le problème. Il ne faut pas se faire [d']illusion: bien loin d'avoir besoin pour le commerce intérieur du secours de la banque, le peu d'argent monnaie serait plus que suffisant, car l'homme de la campagne qui porte du pain, de la viande, du beurre prend en retour sucre, café, sel, et chaque année cela se balancera.

Revenons à la première supposition: au moment de la nullité du commerce, la banque devient inutile, doit se dissoudre et faire rentrer l'argent qu'elle a prêté. Elle ne peut différer de faire ainsi un seul jour, car chaque jour augmente les frais de sa régie et diminue les moyens de la rentrée de ses fonds. Examinons comment ces fonds rentreront. Il n'est pas douteux qu'il n'y a pas un des débiteurs de la banque qui ait 200 dollars de disponible. Examinez-les tous et dites-moi comment ils payeront leurs notes: l'un a bâti un magasin, un autre une maison, un troisième un vaisseau, tous objets qui ne rapportent rien, pour lesquels on ne peut rien obtenir. Avec quoi payeront-ils donc? Cela résout la question: il n'est question que d'en fixer le degré et l'époque. Il faut donc renoncer aux banques, il faut également renoncer à toutes propriétés territoriales qui ne peuvent augmenter en prix et qui doivent même diminuer en valeur par toutes sortes de circonstances, tant par la diminution des valeurs du beurre, viande, blé, &. Il en est de même des maisons, magasins, lots, dont la valeur doit diminuer par la baisse de la main-d'œuvre et de la concurrence.

Tout l'avantage se trouve dans la mise sur le fonds des États, qui achetés en ce moment à 15 donnent plus de 9,5%. Il me paraît certain que les 6% ne peuvent tomber au-dessous de 15 puisqu'on ne peut s'attendre que le gouvernement fera une nouvelle levée au-dessus de 9,5% d'intérêts. Ainsi, donc, il faudra profiter du moment où ce fonds viendra à ce prix.

Je vous répéterai que vous vous faites illusion sur le système financier que vous voulez raffiner. Vous êtes dans l'erreur de vouloir garder une somme de réserve; c'est une précaution inutile et ruineuse. N'achetez pas de propriétés qui assurément diminueront en valeur. Considérez bien que tout ce que vous achèteriez vous coûtera 9,75% d'intérêt par an. Je vous conseillerais beaucoup de placer sans délai votre trésor, de revendre votre lot et, si vous ne pouvez mieux, de l'échanger contre une bonne maison.

Je pense sérieusement acheter mon lot favori à Federal City et à y bâtir. Je vous écrirai au premier jour plus amplement à ce sujet. En attendant, recueillez toutes les informations que vous pouvez.

Voici une mesure pour un cadre de tableau. Si votre homme pouvait le finir pour me l'envoyer par le retour de la voiture de Madame van Havre, cela serait bien.



*[Marie Louise Stier à Charles Stier, Annapolis,
le 12 décembre 1798]*¹

Mon cher ami,

[...] Je suis fâchée que vous ne puissiez pas venir ici prendre un peu un air de ville. Cela vous amuserait beaucoup, j'en suis sûre. Nous n'avons jamais eu de beaux si élégants, ni tant de parties. Nos dames [sont] encore sorties ce soir chez [Mrs.] Carroll². Greenleaf est ici pour demander d'être relevé de dettes ; cela ne l'empêche pas d'aller très bien habillé dans les sociétés³. Il est trop tard pour vous en dire davantage. D'ailleurs vous aurez assez à lire à la lettre de Papa.



[Isabelle van Havre à Charles Stier, même lieu, même date]

Cher Frère,

Je reviens d'une partie de thé chez Mrs. Carroll et [ai] la tête remplie d'intrigues de société, ainsi ne puis-je pas vous écrire aujourd'hui. Je vous prie ainsi que mon mari d'avoir soin de la casserole

¹ Ce petit message, avec les suivants de Rosalie et d'Isabelle, fait partie du même courrier que la lettre précédente d'Henri à Charles Stier.

² Probablement Ann (Jennings) Carroll (?-1839), épouse de Nicholas Maccubin Carroll (1751-1812).

³ Les Stier connaissaient James Greenleaf (1765-1843) l'un des principaux spéculateurs immobiliers de la nouvelle Federal City, depuis leur séjour à Philadelphie en 1794-1795. À cette époque Greenleaf avait essayé sans succès de les intéresser dans ses placements immobiliers. En 1798, Greenleaf et son associé William Morris avaient des difficultés financières et ne pouvaient plus payer leurs dettes. Pour éviter la prison en Pennsylvanie, Greenleaf se fit reconnaître citoyen du Maryland. La Cour suprême des États-Unis lui confirma ce droit. Voir *Knox v. Greenleaf*, 4 U.S. 360 (1802).

pour Maman. Je croyais finir ici, mais en parlant de tous nos beaux nous avons trouvé un autre vous-même (quant au caractère et aux manières), avec lequel il faut que vous veniez faire connaissance. Vous vous amuseriez ici à merveille. Il y a une douzaine et demie de nouveaux beaux dans l'assemblée, qui sont tous très aimables. Il y a entre autres un Monsieur qui a voyagé avec V[an] H[avre] lorsque en revenant de Philadelphie le *stagecoach* a renversé avec quatorze personnes. Demandez-lui s'il s'en rappelle [*sic*]. C'est un jeune homme avec beaucoup d'esprit. Il y [en] a beaucoup d'autres qui vous amuseraient; il faut venir pour faire leur connaissance et amener votre femme pour la mettre en *spirits* avant que de commencer son ménage¹. Tout aussi bien; vous n'avancez à rien et ne faites rien de bon. Maman, Papa, et ma sœur [Rosalie] me chargent de vous presser à venir. Nous sommes en bon train dans la société. Vous vous y amuseriez beaucoup et pourrez faire tout plein d'arrangements avec Papa sur la politique, l'acquisition d'une maison, le retour, etc. Il faut venir détrôner le mufti, dit Papa². À propos, Greenleaf est ici qui demande pour être acquitté de ses dettes. Dites à Mimi que [M.] Dick, son beau de l'hiver passé, est revenu depuis peu d'Europe, qu'il paraît libre encore et qu'elle pourra ainsi s'en laisser courtiser³.



[*Rosalie Stier à Charles Stier, même lieu, même date*]

Rosette dirait bien des choses pour vous engager à venir, mais en revenant ce soir un beau, très élégant, aimable, joli garçon & riche a demandé une place dans notre équipage de Don Quichotte, et nous avons été assez stupides pour ne pas lui offrir de le reconduire, quoiqu'il nous offrît son manteau pour nous garantir du froid. Elle

1 Charles et Mimi projettent de déménager dans une maison à eux.

2 Un mufti interprète la loi musulmane; c'est un jurisconsulte. Ici il s'agit peut-être du jeune « beau » qui dicte la loi à la *high society* d'Annapolis. Il est difficile de déduire de cette lettre de qui il pourrait s'agir.

3 Peut-être un des fils de Thomas Dick (?-1802), propriétaire terrien qui sera plus tard un voisin des Stier à Bladensburg. Il est probablement un descendant de James Dick [?-1782], un des négociants d'Annapolis qui avaient importé du thé d'Angleterre en violation du boycott imposé par les colonies américaines après la Boston Tea Party. Leur vaisseau, le *Peggy Stewart*, fut incendié le 17 octobre 1774, lors d'un incident qui entra dans l'histoire comme l'« Annapolis Tea Party ».

donnerait son plus joli chapeau, bonnet, son plus bel habit pour réparer cette balourdise. Jugez quelle jolie chose si nous fussions revenues un bien beau garçon entre nous deux, et bien enveloppé et emmaillotté dans un grand manteau de drap de ma sœur. Imaginez; imaginez! J'imagine mon grave Caton de frère penser que ses deux sœurs sont folles, mais je vous assure que si nous sommes trop folles à votre gré, vous êtes beaucoup trop grave de ne faire pendant trois mois que courir près des g...[illisible] et de ne pas venir profiter un peu de nos plaisirs¹.



*Charles Stier à un ami non identifié, Alexandrie,
16 décembre 1798²*

Monsieur,

Mon épouse a reçu quelques-unes de vos lettres au commencement de notre établissement ici, et au mois d'août dernier, mon beau-frère a reçu celle dans laquelle vous lui communiquiez un projet de venir dans ce pays. Je pourrai difficilement exprimer le plaisir que j'aurai à revoir un ami aussi attaché à notre famille. Les nouvelles que vous nous donnez de nos chers parents et de tant d'autres personnes auxquelles nous prenons un vif intérêt nous ont été d'autant plus agréables que les lettres d'Europe ont été pour nous d'une rareté désolante depuis quelques mois. Vous vous imaginez aisément combien l'incertitude sur la santé & la situation de nos parents est pénible à mon épouse surtout, qui joint sa requête à la mienne pour que vous veuillez bien nous en donner des détails fréquents & circonstanciés. C'est la seule chose qui puisse adoucir notre séparation en attendant que nous ayons le plaisir de les revoir.

Ma chère Mimi, mes parents, sœurs, beau-frère et sa petite famille, Louise et Edward, sont en bonne santé. Je ne désespère pas de contribuer à mon tour à l'augmentation de la famille depuis l'apparence

¹ Rosalie taquine son frère en se référant à lui comme « mon grave Caton de frère ». Caton l'ancien (234-149 avant J.-C.) exerça sa fonction de censeur (haut magistrat de Rome) avec une sévérité qui devint proverbiale; Caton était connu pour l'austérité de ses mœurs.

² CJS-A. Cette lettre est probablement adressée au même destinataire que celui de la lettre du 17 octobre 1798. Elle aussi n'existe qu'à l'état d'ébauche et se termine abruptement.

qu'il y en eut il y a quelques mois. Quoiqu'elle n'eût point l'effet que j'en eusse désiré, j'en tire un augure favorable pour le futur. L'extrême vicissitude de ce climat est au premier abord défavorable à la santé qui demande un certain séjour pour reprendre son cours.

Puisque vous jetez les yeux sur ce pays, je dois écarter le plaisir que j'aurai à vous voir pour vous donner impartialement une idée de ce qu'il est. Sa sécurité quant à la guerre extérieure et intestine est, je crois, hors de tout doute. On y trouve la tranquillité politique dans toute la force du terme, mais l'étranger, surtout s'il n'est pas anglais, y rencontre de grandes difficultés que la résolution la plus persévérante peut seule surmonter. Imaginez-vous, Monsieur, que la façon d'y vivre y est si différente en tout de celle d'un Français qu'il faut pour ainsi dire refondre toutes ses habitudes et devenir un autre homme. Le nombre des étrangers qui n'ont pas eu la patience d'aller jusqu'au bout de cet apprentissage est considérable. Il est vrai cependant que parmi le nombre de ceux qui avaient quitté ce pays dans un moment de découragement, il en est plus d'un qui l'a regretté et y est revenu. Les Allemands à qui vous pourrez en parler vous en donneront meilleure idée que les Français, ceux-ci ayant éprouvé des inconvénients dérivés de la malheureuse mésintelligence entre ce pays & la France¹. L'influence que cela a sur les individus qui viennent s'établir n'est pas en train de devenir plus avantageuse. Cependant plusieurs ministres de la religion sont avantageusement placés et s'attirent la considération par...



Henri Stier à Charles Stier, Annapolis [s. d., février 1799]²

Mon cher,

Je vous fais mon compliment sur votre promotion à l'éminent emploi auquel vos concitoyens vous ont destiné. Je vous vois avec

¹ Au début de la République américaine les relations avaient été bonnes entre les républicains américains et les révolutionnaires français, mais elles s'étaient détériorées après l'exécution de Louis XVI. De leur côté, les Français reprochaient au gouvernement américain sa neutralité lors des guerres révolutionnaires, son rapprochement avec la Grande-Bretagne et les retards encourus dans le remboursement de sa dette envers la France. Les relations diplomatiques franco-américaines s'envenimèrent au cours des années 1790, aboutissant en 1798 à une « quasi-guerre » avec des combats navals entre les deux nations.

² CJS-A.

plaisir associé aux grands hommes avec Boileau, Jean Farine et Jacques Son¹. Voilà en reste une belle occasion d'exercer vos talents et votre énergie pour faire des sots. Le premier objet de vos délibérations sera sans doute la discussion de votre inépuisable fonds de 200 dollars dû. Sans doute chacun des directeurs votera pour l'ouvrage qui lui semblera mériter la préférence sur tout autre. Par conséquent, Muir votera pour la Bible, McLean pour l'*ABC book*, Keith pour *Bartolo*, Craik pour *Docteur Sangrado*, McCrea pour *L'Almanac*. Quand votre tour viendra, je vous recommande *Tyle Spiegel*, en flamand, enluminé. J'espère que vous ne perdrez pas votre temps à vouloir pousser cet établissement, car excepté quelques romans tous les livres resteront sans être lus. Il est, de fait et sans exception, que les endroits où l'on établit des bibliothèques ne produisent que des sots. Voyez la Sorbonne, Louvain, Oxford². Voyez si de cette institution vous pouvez en créer une Académie des Arts et, puisqu'il vous faut des livres, choisissez ceux d'architecture et de peinture, et voyez si vous pouvez combiner cette institution pour créer une école de dessin. Votre proximité du siège du gouvernement rend votre ville plus propre que toute autre pour cet établissement. [...]

1 L'allusion est ironique : alors que Nicolas Boileau (1636-1711) est un poète et critique éminent, Jean Farine et Jacques Son sont des figures de nigauds dans la tradition populaire.

2 Parmi les directeurs de l'Alexandria Library Company (fondée le 24 juillet 1794), chargés comme Charles des acquisitions de livres pour la bibliothèque, figurent d'importantes personnalités, comme les révérends James Muir, le ministre de l'Église presbytérienne d'Alexandrie (1757-1820), et Isaac Stockton Keith (1755-1813), ainsi que le Dr James Craik (1727-1814), médecin et ami personnel de George Washington. McCrea et McLean n'ont pu être identifiés. Les remarques ironiques d'Henri Stier au sujet des acquisitions hypothétiques de la bibliothèque n'ont pas non plus été toutes identifiées. L'allusion au Docteur Sangrado, le médecin parodié dans *Histoire de Gil Blas de Santillane* d'Alain-René Lesage (1668-1747) est claire, puisque le Dr Craik est médecin. Tyl Uilenspiegel (Tyl l'espiègle) est un personnage de saltimbanque, malicieux et farceur, de la littérature populaire orale flamande et nord-allemande. L'allusion à Bartolo pour le révérend Keith est plus opaque, mais pourrait renvoyer à un personnage du *Barbier de Séville* de Beaumarchais. Henri Stier, pourtant avide de culture et d'instruction, semble ici particulièrement cynique sur la valeur de l'éducation des lettrés. Il est sans doute frustré parce que son fils Charles, malgré sa grande instruction, n'a aucun sens des affaires.

Henri Stier à Charles Stier, Annapolis, 17 décembre 1799¹

Mon cher,

[...] L'événement de la mort de Washington doit avoir fait une plus grande sensation à Alexandrie que partout ailleurs par le voisinage de sa résidence et par l'habitude que vous aviez de le voir fréquemment. C'est une grande perte pour l'Amérique et surtout pour la Virginie qui perd la même année Washington et Patrick Henry, deux hommes qui avaient autant d'influence pour le bien-être de cet État². Il n'est pas décidé si l'on prendra le deuil en cette ville [Annapolis]. La législature a résolu que les membres porteraient un crêpe au chapeau et une écharpe au bras. Sans doute que la résolution du Congrès à cet égard et la formule des membres du gouvernement serviront de régulateur pour toute l'Amérique.

Je ne sais que penser de l'état des choses en Europe. Il y a des nouvelles si vagues et si incertaines que je ne sais à quoi m'en tenir. Je n'ai reçu des papiers [gazettes] que jusqu'au 17 [novembre] ; ils sont remplis de contradictions. Je crains que les Anglais n'aient [sic] bien du mal à se maintenir en Hollande. La saison est tellement avancée et les Français y envoient tant de renforts. Tous ces mauvais événements me donnent une mauvaise humeur³.

Puisque vous parlez de la banqueroute à Baltimore, je suis surpris que vous ne disiez rien d'Holzen d'Alexandrie : on dit ici qu'il y a perdu soixante mille. Notre ami Cooke était engagé avec McGruder, mais il a sa maison pour hypothèque⁴.

1 CJS-A.

2 George Washington meurt le 14 décembre 1799. Patrick Henry (1736-1799), l'un des défenseurs les plus radicaux de l'insurrection des colonies américaines contre l'Angleterre (avec Samuel Adams et Thomas Paine), était décédé le 6 juin 1799.

3 Il s'agit d'un épisode de la deuxième coalition anti-bonapartiste. En août 1799, trente-deux mille hommes de l'armée coalisée anglo-russe débarquent au Helder, dans le nord de la Hollande. En septembre 1799, ils sont refoulés par les armées républicaines franco-bataves lors de la bataille de Bergen. L'armée coalisée remporte ensuite la bataille d'Alkmaar contre l'armée républicaine. En octobre 1799, les deux armées se confrontent de nouveau à Castricum, champs de bataille au sud d'Alkmaar, qui passe plusieurs fois des Britanniques et Russes aux Français et Hollandais. La guerre est finalement remportée par les forces républicaines sous la direction des généraux Herman Willem Daendels (1762-1818) et Guillaume Marie-Anne Brune (1765-1813). Le duc d'York doit signer la capitulation d'Alkmaar le 18 octobre 1799, forçant les coalisés à quitter le territoire de la République batave.

4 Holzen [ou Holtzen] n'a pu être identifié. Cooke est peut-être l'avocat William Cooke de Baltimore, qui avait préparé le contrat de mariage de Rosalie et de George Calvert. McGruder n'a pas pu être identifié.

Je m'attendais assez à une demande exorbitante de Carne pour sa plantation et désespère en trouver une habitable, ce qui me met plus mal à mon aise que jamais¹.

Je vous envoie ci-joint un chèque sur la banque de 750 dollars pour satisfaire la compagnie d'assurances que vous ferez bien de leur remettre sans délai pour pouvoir y suppléer en cas de difficulté. Je suppose que vous avez prévu que cela fera connaître que les actions que vous avez achetées ne sont pas les vôtres ; vous savez aussi que vous avez les actions.

Votre affectionné,



*Henri Stier à Charles Stier, Annapolis, le 22 février 1800*²

Mon cher,

Je ne fais plus de réflexions sur la France parce que je suis convaincu qu'il est inutile de former des systèmes sur un gouvernement qui est exposé à changer chaque jour. Bonaparte s'emparera-t-il du souverain pouvoir ou ne le reverra-t-on pas ? C'est ce que personne ne peut prévoir. Aussi il faut attendre jusqu'à ce que son pouvoir soit en action. Quant à la nouvelle constitution, je ne me suis pas encore donné la peine d'en lire une ligne parce que je sais que ce n'est qu'une farce, que chaque jour en produira une nouvelle³.

Je vois avec regret le mauvais retour que vous recevez de vos *Insurance Actions* quoique ce ne sera pas une perte réelle puisque vous en serez dédommagé par le produit des grands intérêts. Pas moins, c'est un gain manqué ; vous n'êtes pas heureux dans vos opérations. Sans doute j'aurai la même chance que vous. En janvier dernier, j'ai reçu quatre mille remboursés ; quatre mille autres doivent être remboursés le 1^{er} mars, sans doute comme les vôtres. Il est surprenant

1 Carne pourrait être Charles Carnan Ridgely (1760-1829), propriétaire de « Hampton », une plantation à Towson, près de Baltimore. À cette période, Henri Stier s'intéresse à des propriétés près de Baltimore, n'étant pas encore sûr que le projet d'achat du terrain à Bladensburg aboutisse.

2 CJS-A.

3 Le 9 novembre 1799, le coup d'État du 18 brumaire de l'an VIII met fin au Directoire. La Constitution de l'an VIII met en place un régime politique autoritaire dirigé par trois consuls. En pratique le pouvoir est dans les mains du seul Premier Consul, Napoléon Bonaparte.

que notre correspondant ne prenne pas mieux ses précautions. Je suis de niveau avec lui excepté ce qui doit me rentrer en mars. J'aurai alors 14 000 ou 15 000 sans emploi. Je ne sais trop comment nous ferons pour les placer. J'approuve beaucoup votre système de préférer les fonds des États aux fonds des banques, d'autant plus que ceux des États donnent de plus hauts intérêts. Mais c'est un mauvais moment pour acheter: le prix est haut et semble devoir baisser en conséquence de la nouvelle levée de trois millions. Il serait bon de placer entre-temps sur les banques et revendre quand l'occasion se présentera. Si donc je puis avoir des actions de votre banque à 120, j'achèterai pour m'en défaire ensuite.

Peut-être pourrais-je employer une somme à l'achat de la terre dont je vous ai fait mention. Si je l'obtiens au prix que je lui ai offert, je suis certain, quelque sorte d'usage que j'en fasse, d'avoir fait un bon marché, mais je n'ai pas reçu de réponse aujourd'hui, quoique je l'aie expressément demandé; peut-être en recevrai-je lundi et je vous confirmerai le même jour. En attendant nous n'irons pas mardi prochain à Bladensburg comme je l'avais écrit, d'autant plus que le temps présent rendra les routes impraticables. Je n'ai point encore pris les arrangements avec Jennings¹.

Je suis surpris que vous ne me répondiez pas sur ma lettre que je vous ai écrite lundi dernier. Je crois cependant que vous devrez l'avoir reçue à temps pour que j'en aie reçu réponse aujourd'hui. Je regretterais infiniment que vous fassiez un voyage inutile à Bladensburg². Pour précaution je vous adresse par la poste d'aujourd'hui une lettre à Georgetown par laquelle je vous mande que nous n'y viendrons pas mardi. Marquez-moi lorsque je vous écris le lundi quel jour vous recevez cette lettre et aussi quand je vous écris le vendredi à quel jour ensuite je puis avoir votre réponse.

Bien des compliments à votre épouse.

Votre affectionné,

HJS

¹ Henri Stier a appris que la maison Jennings, qu'il loue à Annapolis, va être vendue dans une vente publique. En janvier 1800, il apprend également que le terrain à Bladensburg est à vendre, mais rien n'est sûr encore, aussi voudrait-il pouvoir rester dans la maison Jennings jusqu'à l'achat du terrain à Bladensburg. Il doit donc demander à Jennings si le bail peut être prolongé de mois en mois.

² Le rendez-vous initial de janvier 1800 pour l'achat du terrain de Bladensburg avait dû être reporté sans qu'une autre date ait été fixée. L'achat de ce terrain doit se faire au nom de Charles, car il a la nationalité américaine alors qu'Henri Stier ne l'a pas encore.

P.-S. Je voudrais que vous consultiez avec votre [beau-]frère ce qui conviendrait de faire pour nos glaces à Philadelphie. Il y a en cette ville un nombre infini de faillites. Il serait possible que Cooke fût du nombre. D'ailleurs il faut avoir quelques confirmations sur ces effets. Il y a deux ans que je n'en ai eu. Mon avis serait d'écrire à McEwen pour lui demander avis si je pouvais vendre ces glaces et conférer avec Cooke sur les moyens et en même temps lui demander commission de l'état de la chose. Si vous approuviez le moyen, je vous prie de me montrer un projet de la lettre à écrire à McEwen¹.



Charles Stier à Isabelle van Havre, Annapolis, 11 août 1800²

Chère Sœur,

Il m'a fait grand plaisir de recevoir une lettre si détaillée de vos occupations. Souvent – je dis presque toujours – nous sommes dans un tel tourbillon qu'à peine nous savons ce que nous faisons, bien loin de pouvoir l'écrire. Cela a été mon cas depuis l'achat de la plantation³.

J'ai fait des plans que je dois porter à l'architecte [de] V. H. lorsque j'irai pour avoir son avis⁴. Cette fois j'espère qu'il se fera quelque chose de bon, Papa ayant du goût et beaucoup de soins pour l'exécution. Cette plantation à mes yeux présente en total une perspective agréable. Il était pénible de voir Papa s'ennuyer. J'espère que rien ne viendra à l'encontre. Il n'a pas de réponse encore sur la maison de

1 Les Stier ont-ils investi dans la manufacture de crème glacée qui est en pleine expansion à Philadelphie à cette époque? Il est plus probable qu'ils ont investi dans le transport de produits en wagons frigorifiés. La Philadelphia Ice Company ne sera fondée qu'en 1834 mais avant cette date il existait de plus petites entreprises de réfrigération à Philadelphie. Thomas McEwen est un des agents de change les plus en vue à Philadelphie. L'avocat William Cooke de Baltimore est le conseiller juridique des Stier.

2 Van Havre-S. Charles et Mimi sont à Annapolis pour aider leurs parents à déménager à Bladensburg. Isabelle et Jean Michel sont restés à Alexandrie – lui pour s'occuper du commerce, elle pour veiller sur leurs enfants.

3 La vente du terrain à Bladensburg ne sera conclue que le 18 septembre 1800 mais cette lettre suggère que, même avant cette date, la famille considère l'achat comme définitif.

4 Y aurait-il une omission de la préposition « de » et s'agirait-il d'un architecte recommandé par Jean Michel van Havre, par exemple, Benjamin H. Latrobe?

Stoddert¹. Je ne l'ai jamais vu en de si bonnes dispositions pour travailler avec patience. Il se porte très bien – ainsi que tout le monde ici. Mimi ne tousse plus et n'a plus de fièvre. Elle monte à cheval, mange bien. J'aurais voulu faire notre tournée au Nord, mais [à cause de] la maladie de Papa jusqu'à l'achat de sa terre, ce n'a pas été possible et depuis le temps frais et les plans et déménagements à faire nous ont suffisamment occupés².

Ma femme songe avec plaisir à la maison d'Hamilton; je crois vraiment qu'elle sera agréable³. Nous aurons des chevaux et quand vous serez deux ensemble, les sociétés vous amuseront plus. C'est dommage, chère Sœur, qu'au milieu de tant d'activités, vous ne soyez point en *high spirits*. C'est peut-être d'avoir été si longtemps sans personne de la famille et une suite de mauvais moments [au sujet] de Bladensburg⁴. Tout ira mieux lorsque Papa, étant planteur auprès de nous, viendra nous voir pour parler de poulets et de pots au lait. Alors V. H. aura un objet réel pour s'occuper. Je regrette qu'il travaille si peu aux livres [de comptes] et que je ne puis lui fournir les matériaux immédiatement. J'espère le faire en partie vendredi⁵.

Je désire bien vivement aller vous voir, mais ne sais comment. Un voyage précipité me ferait tort; une longue absence ferait de la peine à ma femme, qui n'ayant point de plantation, ni d'enfants, ni encore de maison pour se distraire, est trop encline à penser à l'Europe. D'ailleurs elle prend la promenade à cheval et le lait qui lui font un bien étonnant. Je crains que je n'aurai que trop de courses à faire bientôt pour assister Papa, voire mesurer la plantation. Peut-être pourrions-nous venir pour entrer dans la maison environ le 1^{er} septembre? J'attends là-dessus des nouvelles de votre mari.

1 Cette maison est la Botswick Mansion de Bladensburg, que les Stier désirent louer pendant la construction de leur propre manoir. Ils l'appelleront non de son nom donné mais toujours la Stoddert House.

2 Le Dr Shaaff a prescrit un séjour près de la mer à Mimi, affaiblie par une fausse couche récente. Dr John Thomas Shaaff à Charles Stier [ni lieu, ni date, mais après l'hiver] 1800, CJS-A. START.

3 Parmi les maisons que Charles envisage d'acheter figure l'ancienne demeure d'Alexandre Hamilton (1755-1804) à Georgetown. Le premier Secrétaire du Trésor des États-Unis et le fondateur du Parti fédéraliste y avait résidé jusqu'en 1795.

4 De nombreuses difficultés étaient survenues, retardant chaque fois l'achat de la plantation de Bladensburg et causant beaucoup de tension dans la famille.

5 Charles compte rencontrer van Havre à Bladensburg, où ils viendront tous deux pour aider les parents Stier à emménager dans la maison de Stoddert. À cette occasion Charles fournira à son partenaire des dentelles et autres marchandises importées de Belgique.

Ne pourriez-vous pas, chère amie, employer mon domestique pour promener vos enfants le matin ? Je crois qu'il s'en acquitterait bien. Je vous suis bien obligé pour [...] tous les soins que vous prenez pour notre ménage. Je crains en vérité qu'il ne vous ait donné trop de peine depuis l'accouchement de Mathilde. Nous aurons soin de vos commissions pour Baltimore où nous pourrions aller dès ce moment, s'il ne faisait encore un peu chaud. Je parie que les Wallons ne partent point cet été. Je les regrette et les plains¹.

Mme Duval a fait apologie à Calvert pour son intrusion dans la salle de tableaux². À propos, Calvert a pris le soin de nourrir hier lui-même sa dauphine, en plaçant un second *pillow* au lit. L'enfant lui ressemble surtout et à ma sœur un peu³. Je vous embrasse ainsi que toute votre petite famille. Avez-vous des nouvelles de Louise⁴ ?



1 L'allusion n'est pas claire. Des Wallons avaient été parmi les premiers à s'installer dans la colonie du Maryland au XVII^e siècle. Charles fait peut-être allusion à des émigrés wallons obligés de quitter les États-Unis à cause des *Alien and Sedition Acts* de 1798 ? Cependant, la seule présence documentée d'une communauté wallone aux États-Unis au début du XIX^e siècle est celle de Nouvelle-Liège en Pennsylvanie. Un de ses membres, E. de Résimont, donna de ses nouvelles à sa famille en Belgique jusqu'en 1816. Le premier ambassadeur de Belgique aux États-Unis, le baron Behr, fut chargé de retrouver cette colonie, mais ces recherches restèrent sans résultats. En 1833, il rapporta que toute trace de la petite colonie avait disparu. L'année suivante, le père jésuite Théodore de Theux (1789-1846) de la mission du Missouri signale que Résimont est mort au Missouri en 1818. Martin I. Griffin, «Early Catholics of Bucks County», dans *A Collection of Papers Read Before the Bucks County Historical Society*, Riegelsville (PA), B. F. Fackenthal Jr., 1908, p. 489-495.

2 L'allusion à la «salle de tableaux» n'est pas claire, à moins qu'il ne s'agisse des tableaux d'Henri Stier. Il est possible qu'avant d'emballer les peintures (en vue du déménagement à Bladensburg), Henri Stier les ait exposées dans sa maison d'Annapolis. Pour plus de détails au sujet du sort de cette collection en Amérique, voir Letzter, «Rubens in America». Jane Gibbon Duvall (1757-1834) est la seconde épouse du juge Gabriel Duvall (1752-1844), qui était présent lors du mariage de Rosalie et George Calvert en juin 1799. Il avait été député à l'Assemblée législative du Maryland avant d'être nommé juge à la Cour générale du Maryland. Il eut par la suite une longue et brillante carrière de juriste, siégeant à la Cour suprême des États-Unis de 1811 à 1835.

3 Caroline Maria Calvert (1800-1842), la première-née de Rosalie et George Calvert, naît le 15 juillet 1800 à Annapolis dans la maison Jennings, où Rosalie est venue pour accoucher.

4 Louise van Havre (1791-1870), fille aînée d'Isabelle et de Jean Michel. Il semble qu'elle ait été scolarisée dans une école française à Baltimore, puisque Isabelle mentionne à son frère un an plus tard qu'elle ne trouve pas le temps de la conduire de nouveau à son école de Baltimore. Isabelle van Havre à Charles Stier, Bladensburg, 28 décembre 1801, CJS-A.

*Henri Stier à Charles Stier, Bladensburg, 14 novembre 1800*¹

Mon cher,

Je viens de recevoir en ce moment les dentelles². En conséquence, je vous prie de finir sans délai la facture. Vous m'obligeriez beaucoup si ensuite vous pouviez vous absenter quelques jours, venir ici, et les porter à Annapolis. Maman vous aura sans doute dit comment nous avons déterminé de faire le bâtiment. Il serait bien nécessaire de finir les plans et de faire les préparatifs. J'ai autant que conclu avec le faiseur de briques Carter de Georgetown à ¼ dollar à mes frais ou à vingt-cinq shilling à ses frais. Je vous prie de vous informer combien on paie à Alexandrie. Je ne vous écris pas davantage ayant l'esprit et le corps occupé sans relâche.

Votre affectionné,

P.-S. Je suppose que Maman sera partie quand vous recevrez cette lettre³.



*Marie Louise Stier à Charles Stier [Bladensburg, s. d. mais après novembre 1800]*⁴

Mon cher ami,

J'apprends avec plaisir votre heureuse arrivée [à Alexandrie]. Schmit n'a point été si heureux. Il a perdu un cheval en revenant qu'il a dû laisser quasi mort à Marlborough. Il n'est revenu qu'aujourd'hui avec trois [chevaux]⁵. Je croyais que les confitures et les *pickles* vous avaient porté malheur et que vous aviez cassé en route. J'ai reçu en bon ordre l'huile et la selle. Rosalie est partie pour aller planter ses fleurs et arbustes⁶. Le temps est charmant et nous fait désirer la campagne.

1 CJS-A.

2 Ces dentelles de Belgique étaient destinées au négoce de Charles et de Jean Michel à Alexandrie.

3 Marie Louise était allée à Alexandrie pour voir ses enfants et petits-enfants.

4 CJS-A.

5 Schmit est le cocher allemand des Stier. Il avait raccompagné Charles et Mimi à Alexandrie. La ville de Marlborough est située à quelques kilomètres au sud-est de Bladensburg.

6 Rosalie est rentrée chez elle à la plantation de Mount Albion.

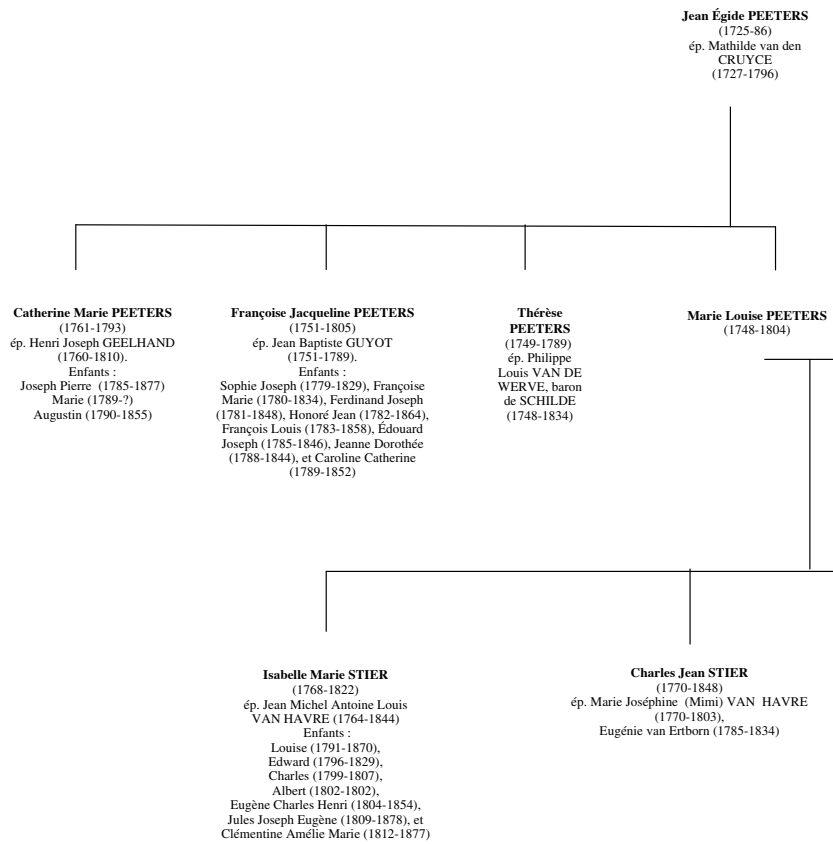
J'ai encore fait des plans pour notre colonie. Comme il est dit dans l'Évangile, il nous faut avant tout chercher le royaume des cieux ; je commencerai par faire une chapelle ; Vergnes viendra y faire la messe tous les dimanches et vous y viendrez tous, M. van Havre et tous ses enfants et passerez la journée avec nous à moins que vous n'ayez quelques engagements ailleurs. Papa vous fournira les premières graines pour vos jardins. Quand on tuera un veau ou un mouton, il en enverra un quart aux autres qui à leur tour lui en enverront de même, ainsi nous aurons souvent du frais. Avec la volaille, nous ferons des échanges selon qu'on en aura besoin. Quand il fait clair de lune, nous irons manger des nouveaux rôtis chez l'un et l'autre, des fromages, des crèmes, et des glaces car nous serons de bonnes laitières. Nous aurons les meilleurs fruits du canton, du bon cidre, de la bonne bière que nous brasserons en commun. Nous planterons du *tobacco* pour avoir du vin, thé, sucre et café. Nous aurons toujours un cheval prêt à monter, une *solky* [sic] pour deux pour nous visiter aisément, et une bonne voiture ou *coutch* [sic] pour aller nous promener dans la *citie* [sic] et y faire nos commissions¹. [...]

Il n'y a rien de nouveau ici que l'arrivée de Callender ce matin, mais je n'en ai rien entendu ; il a débarqué à Baltimore. Je ne sais rien du bal n'ayant pas sorti [sic]. Peu de la noblesse comptaient [sic] d'y aller ; il n'y a quasi personne en ville. Adieu ; j'espère que vous vous portez bien tous deux. Mes compliments à Madame [Mimi Stier] et à Madame van Havre à qui j'écrirai lundi².

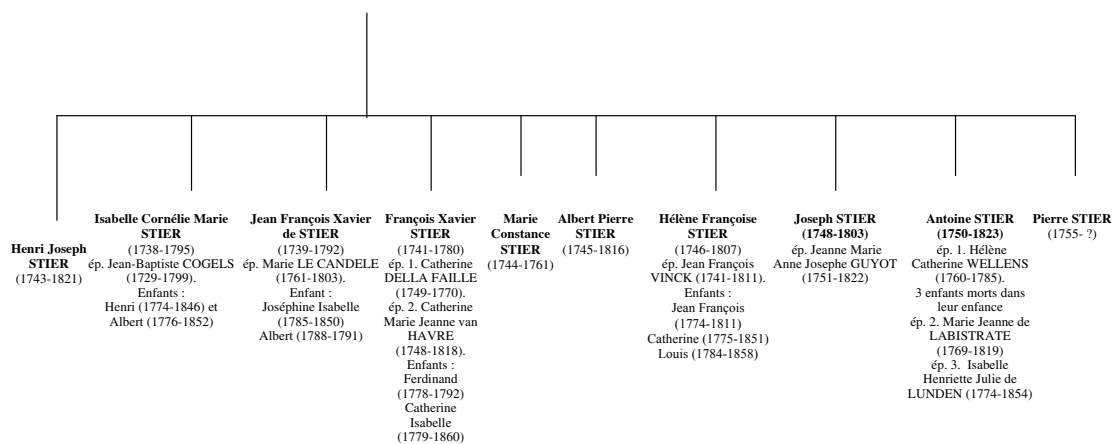
1 William Vergnes était le prêtre catholique qui avait marié Rosalie et George Calvert en juin 1799. Pour plus d'informations à son sujet, voir Callcott, *Mistress of Riversdale*, p. 42, note 75. Un *sulky* est une voiture légère et rapide à deux roues et un siège, attelée à un ou deux chevaux, servant à la campagne comme à la ville. Un *coach* est une voiture beaucoup plus grosse et couverte, conduite généralement par un cocher, et transportant quatre à huit passagers. Son attelage est de deux à huit chevaux.

2 James Thomson Callender (1758-1803), un journaliste écossais, avait été emprisonné par John Adams pour diffamation (selon les termes du *Sedition Act* de 1798). Jefferson accorda son pardon à Callender peu après son inauguration, en mars 1801, mais lui refusa un poste dans son administration. Callender se vengea en publiant des informations diffamatoires contre Jefferson. Le bal que mentionne Marie Louise n'a pu être identifié. Il se peut qu'il s'agisse d'un bal en l'honneur de Thomas Jefferson, ce qui expliquerait la remarque de Marie Louise que « peu de noblesse comptaient d'y aller ».

Les familles PEETERS et STIER



Albert Jan STIER
(1701-1759)
ép. Isabelle Hélène de
LABISTRATE
(1717-1787)

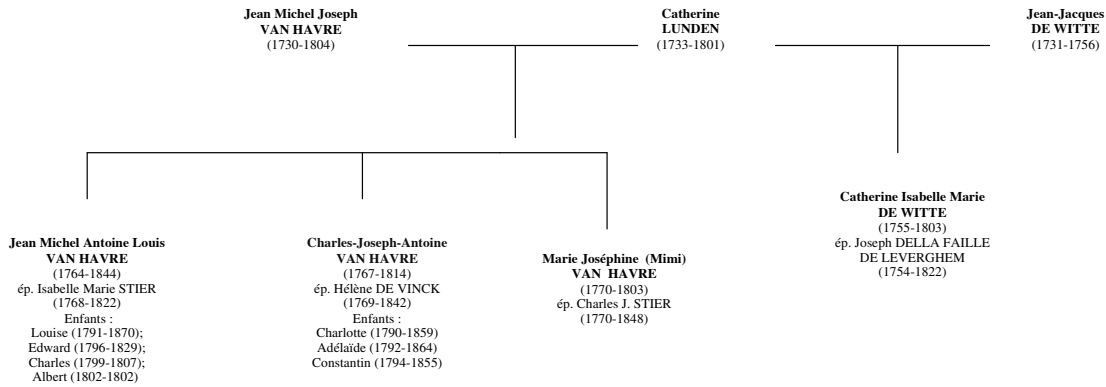


Julienne Isabelle Philippine STIER
(1773-1783)

Rosalie Eugénie STIER
(1778-1821)
ép. George CALVERT (1768-1838).
Enfants :
Caroline Maria (1800-1842)
George Henry (1803-1889)
Marie Louise (1804-1809)
Rosalie Eugénia (1806-1845)
Charles Benedict (1808-1864)
Henry (1810-1820)
Marie Louise (1812-1813)
Julia (1814-1888)
Amelia (1816-1820)

[la sœur de George CALVERT, Eleanor CALVERT (1754-1811) s'est mariée avec John Parke CUSTIS (1754-1781) le fils de Martha Dandridge CUSTIS WASHINGTON 1731-1802, la femme du premier président des États-Unis, George WASHINGTON. Les enfants de Eleanor CALVERT et John Park Custis :
Eleanor Parke Custis (1779-1852) (élevée par Washington)
George Washington Parke Custis (1781-1857) (élevé par Washington)
Elizabeth Parke Custis (1776-1832) (pas élevée par Washington)
Martha Park Custis (1777-1854) (pas élevée par Washington)]

La famille VAN HAVRE

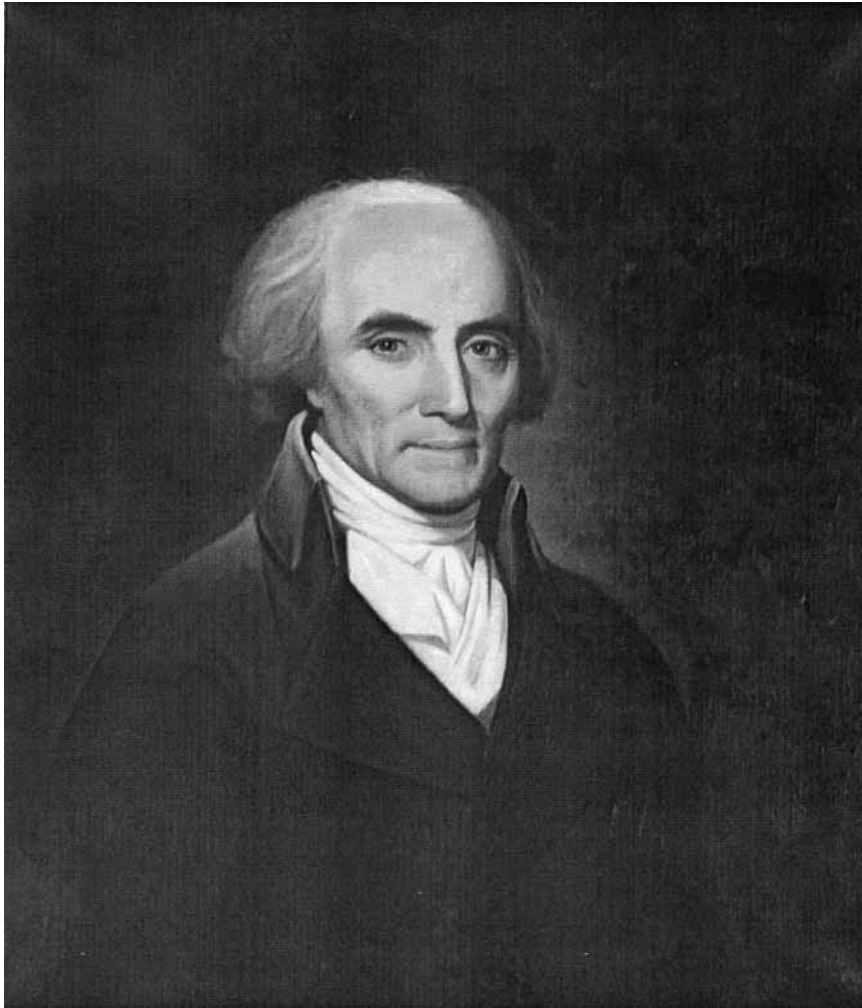




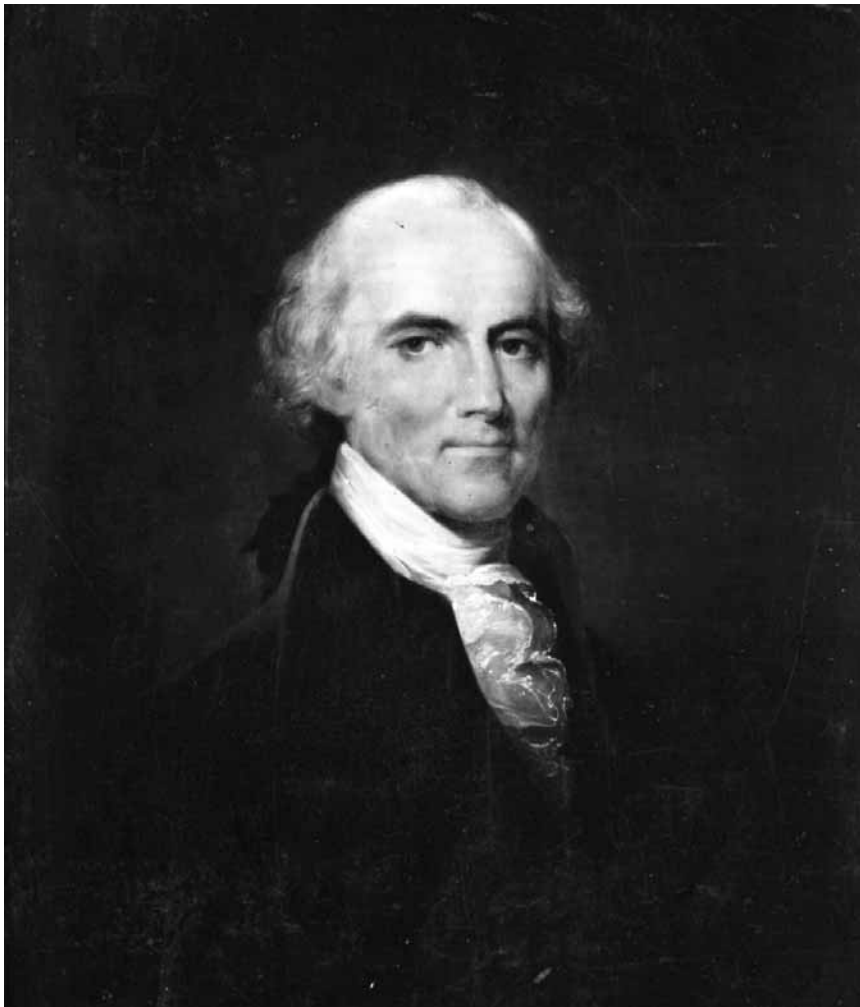
Jean Égide Peeters et sa famille. Anonyme, *ca* 1780.

L'identification des personnages représentés est compliquée. Jean Égide et Mathilde (van den Cruyce) Peeters avaient quatre filles. Cependant, seule trois jeunes femmes figurent sur le portrait. Le baron Jean Raymond de Terwangne suppose que Mathilde van den Cruyce n'est pas sur le tableau, qui représente les quatre filles Peeters ainsi que les petits-enfants Stier et Guyot vers 1780. Il est peu probable que Jean Égide soit représenté sans son épouse, car il tient en main une lettre avec une citation d'un des opéras d'André Grétry : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? » (*Lucile*, 1769). Margaret Callcott suppose que Jean Égide et Mathilde Peeters sont représentés avec leur fille Marie Louise et leurs petits-enfants Stier (Isabelle, Charles et Rosalie), mais le compte des personnages n'y est pas et en outre cette interprétation n'est pas cohérente avec l'inclusion des sœurs de Marie Louise (Peeters) Stier et de leurs enfants *ca* 1780.

© Association de la Noblesse du Royaume de Belgique, Bruxelles



Henri Joseph Stier. Copie anonyme du portrait réalisé par Rembrandt Peale, 1799.
Riverdale Historical Society, Riversdale, Maryland



Henri Joseph Stier. Portrait par Robert Field, 1801.
Bibliothèque royale de Belgique, Cabinet des Estampes, Bruxelles. Photographie exécutée pour
l'ANRB



Marie Louise Stier. Portrait par Robert Field, 1801.
Bibliothèque royale de Belgique, Cabinet des Estampes, Bruxelles. Photographie exécutée pour
l'ANRB



Isabelle van Havre. Portrait par
Piet van Engel.
© Association de la Noblesse du
Royaume de Belgique, Bruxelles



Charles Stier. Anonyme.
© Association de la Noblesse du Royaume
de Belgique, Bruxelles



Rosalie et Caroline Calvert. Portrait par Gilbert Stuart, 1805, collection particulière.
Maryland Historical Society, Baltimore, Maryland



George Calvert. Portrait par Gilbert Stuart, 1804, collection particulière.
Maryland Historical Society, Baltimore, Maryland



La maison Jennings (connue en Amérique comme la maison Paca), Annapolis, Maryland.
Collection privée



La maison de Stoddert (connue en Amérique comme la maison Bostwick), Bladensburg,
Maryland. Collection privée



Riversdale en 1827.
Lithographie de B. King, d'après une aquarelle d'Anthony St John Baker, Henry E. Huntington Library, San Marino, Californie



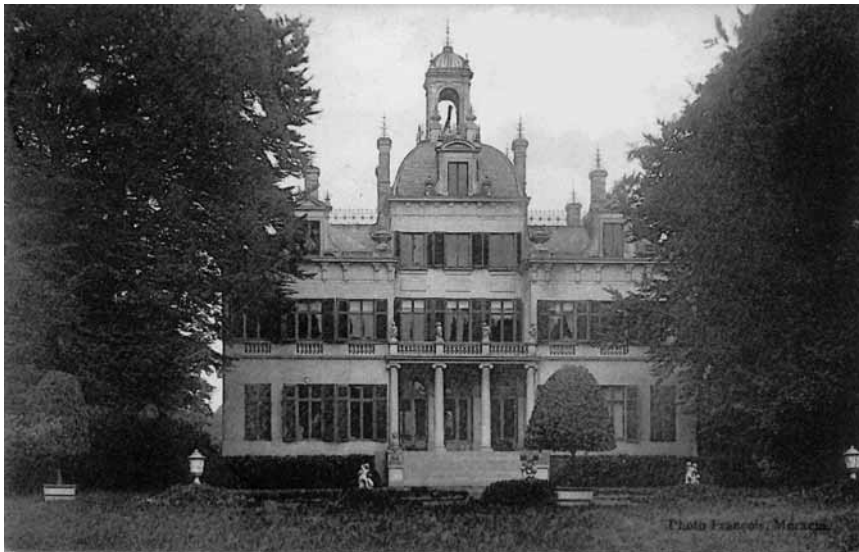
Riversdale aujourd'hui. Photographie, M-NCPPC, Cassi Hayden



«Dagelyksche diefstallen aldaer begaen», aquarelle. P. A. J. Goetsbloets, *Tydsgebeurtenissen*, 1793-1797.
Bibliothèque royale de Belgique, Cabinet des Manuscrits, Bruxelles



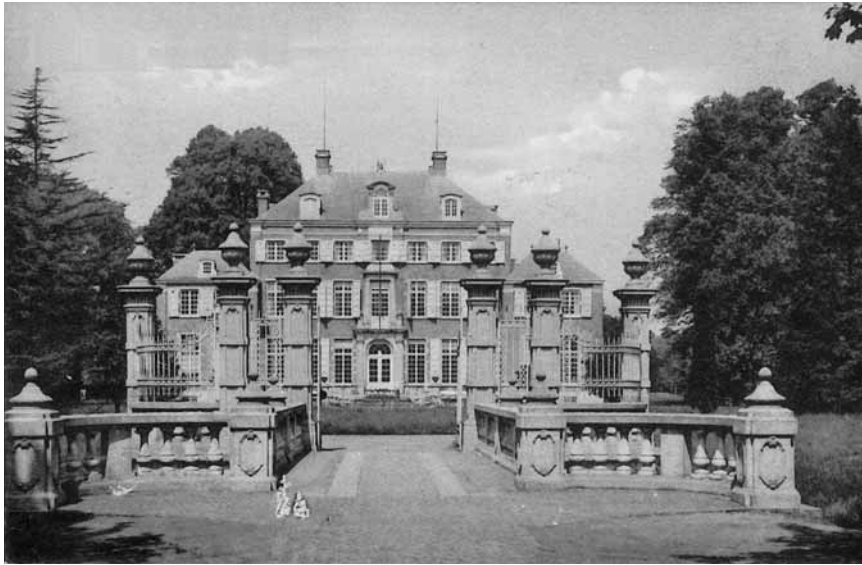
«Huit hommes à discrétion», aquarelle. P. A. J. Goetsbloets, *Tydsgebeurtenissen*, 1793-1797.
Bibliothèque royale de Belgique, Cabinet des Manuscrits, Bruxelles



Le château du Mick, Brasschaat, Belgique.
© Association de la Noblesse du Royaume de Belgique, Bruxelles. Carte postale



Le château de Cleÿdael, Aartselaar, Belgique.
© Association de la Noblesse du Royaume de Belgique, Bruxelles. Carte postale



Le château Kyckuit à Wyneghem (de la famille van Havre).
© Association de la Noblesse du Royaume de Belgique, Bruxelles. Carte postale

Chapitre 3

LE VENT TOURNE : CHARLES ET MIMI RENTRENT À ANVERS (1801-1802)

Alors que vers la fin de l'automne 1800 la famille Stier ne rêve qu'à son avenir heureux aux États-Unis et qu'Henri Stier fait tout pour faire avancer la construction du manoir de Riversdale, les nouvelles d'Europe viennent une fois de plus bouleverser leurs plans. Jean Michel Joseph van Havre, père de Mimi et de Jean Michel, supplie ses enfants de rentrer à Anvers sans délai car leur mère, Catherine Anne Marie (Lunden) van Havre (1733-1801), très malade, désire les revoir avant de mourir. Leurs amis et relations leur demandent à leur tour pourquoi ils s'absentent si longtemps, car tous sont rentrés d'émigration. D'ailleurs, remarquent-ils avec soulagement, la situation à Anvers s'améliore de jour en jour. Bonaparte aurait même promis de lever les sanctions contre les émigrés rentrés à condition qu'ils paient leurs arriérés d'impôts. Le père van Havre écrit qu'il pourra compter sur le soutien du Préfet du département des Deux Nèthes, Charles Fortuné, marquis d'Herbouville (1758-1829), pour obtenir la radiation de ses fils et beau-fils de la liste des émigrés¹. Mais pour cela il faudrait qu'ils rentrent vite !

Charles est le premier à se laisser convaincre par ces arguments. Il s'inquiète pour la santé de Mimi, qui s'est aggravée depuis qu'elle sait sa mère mourante. Le couple décide de s'embarquer en juin 1801 mais le départ est retardé jusqu'en septembre². Jean Michel van Havre ne partira pour Anvers qu'en novembre 1801, car il a des affaires à régler et répugne à laisser derrière lui sa femme et trois jeunes enfants. Isabelle, au terme de sa quatrième grossesse, n'ose

¹ Bousse, « Nazaten van Rubens », p. 8.

² Charles Stier, journal du 13 mars 1801, CJS-A. La nouvelle du décès de Catherine (Lunden) van Havre, survenue le 16 février 1801, atteint Jean Michel et Isabelle van Havre en été 1801 mais ils la cachent à Mimi pour lui épargner ce chagrin à la veille de son départ. Callcott, *Mistress of Riversdale*, p. 30.

risquer la traversée de l'Atlantique en plein hiver. D'ailleurs elle n'a pas le cœur à laisser ses parents seuls à Bladensburg. Ils ne sont plus jeunes et les tâches qui les attendent cet hiver-là sont trop dures pour qu'ils les entreprennent tout seuls. Ils doivent non seulement achever le manoir de Riversdale aussi rapidement que possible puisqu'ils ne veulent plus passer un autre hiver dans la maison peu confortable de Stoddert, mais ils devront aussi envisager (et donc préparer) leur retour à Anvers. Juste avant le départ de Jean Michel, Isabelle déménage donc à Bladensburg pour s'installer chez ses parents avec ses trois enfants¹.

Pendant l'hiver 1801-1802, les membres de la famille sont absorbés par leurs occupations respectives des deux côtés de l'océan. Ils s'écrivent régulièrement car correspondre leur est vital pour combler l'absence des êtres chers. Charles reprend son journal quotidien, qu'il envoie périodiquement à ses sœurs et parents, car il sait combien ses nouvelles de la vie anversoise les distraient de leurs soucis à Bladensburg². De leur côté, Isabelle et Marie Louise lui décrivent longuement leurs tracasseries quotidiennes, même si elles doivent prendre sur leurs heures de sommeil le temps pour lui écrire. Rosalie semble n'avoir presque pas correspondu avec Charles à cette époque mais elle séjourne aussi souvent que possible chez ses parents et Isabelle³.

Isabelle s'ouvre à Charles des difficultés de la vie à Bladensburg. Parce que Marie Louise est de plus en plus souvent malade et n'a pas trouvé de domestiques pour l'aider dans le ménage ou la garde des enfants, ces tâches retombent sur Isabelle, enceinte de huit mois. En outre, comme Bladensburg n'a que peu de commerces (tels que boulangers, bouchers, crémiers, tailleurs, coiffeurs ou cordonniers), mère et fille doivent se débrouiller pour faire elles-mêmes beaucoup de choses. Henri est de peu de secours à Isabelle

¹ Marie Louise Stier à Charles Stier, Bladensburg, 16 octobre, 1801, CJS-A (lettre 26, chap. 3) Isabelle garde cependant leur maison à Alexandrie, ainsi que quelques esclaves ou domestiques.

² Ces lettres et ce journal subsistent, contrairement à sa correspondance avant son départ pour Anvers.

³ Marie Louise expliquera à Charles pourquoi Rosalie n'écrit pas souvent dans sa lettre [s. l. n. d., Riversdale, mi-septembre-13 novembre 1802, CJS-A], voir p. 184. Seules quelques lettres de Rosalie, écrites avant l'automne 1802, subsistent mais uniquement dans une traduction en anglais, établie en 1905 par un traducteur anonyme pour John Ridgely Carter, un descendant de George Calvert. Les originaux de ces lettres ont disparu depuis. Ces traductions sont conservées dans les archives de la Maryland Historical Society.

et Marie Louise car, peu satisfait du travail des artisans, ouvriers et architectes embauchés pour la construction de Riversdale, il est grognon, se plaignant de devoir vérifier lui-même tous les détails de la construction.

Les Stier trouvent cette situation d'autant plus pénible qu'ils n'y sont pas accoutumés. À Anvers ils pouvaient compter sur l'aide et le savoir-faire de toute une équipe de fidèles domestiques au service de leur famille de génération en génération. Deux de ces domestiques les avaient même accompagnés en Amérique; les autres étaient soit restés au service des Stier pour entretenir leurs propriétés belges en leur absence, soit avaient été placés chez des amis ou relations. Aux États-Unis les Stier n'avaient pas pu embaucher de tels domestiques. S'ils trouvaient parfois un bon jardinier ou une cuisinière satisfaisante, ceux-ci ne restaient pas longtemps, juste le temps de trouver une meilleure offre d'emploi ailleurs¹.

Les Stier font donc l'expérience d'un tout autre genre de service domestique que celui qu'ils connaissaient à Anvers. Aux États-Unis, ils embauchent des domestiques qui considèrent cet emploi comme tout autre emploi lucratif, dans lequel ils s'engagent librement mais qu'ils quittent tout aussi librement². À défaut de domestiques, les Stier, comme les autres familles aisées du Maryland, dépendent du service de leurs esclaves mais ceux-ci – souvent peu qualifiés pour le service domestique spécialisé car ils ne reçoivent qu'un minimum d'éducation – ne leur procurent pas la qualité de vie qu'ils avaient en Belgique. Isabelle se plaint amèrement de ses esclaves dont elle prétend ne pouvoir attendre aucune aide domestique.

1 Les deux domestiques belges qui avaient accompagné la famille étaient probablement Jacob et Gabi, mentionnés dans la correspondance des premières années. Cependant, ils ne semblent plus être chez les Stier en 1801. En 1802, les Stier accueillent pour quelque temps le fils de Carel, leur jardinier anversoïse, car le jeune homme donne du souci à ses parents qui espèrent qu'un voyage en Amérique le guérira de ses frasques; mais il ne reste chez eux que peu de temps et disparaît sans laisser de nouvelles – probablement pour s'embarquer comme matelot à Baltimore. Marie Louise Stier à Charles Stier, Bladensburg, [s. d. après le 17 avril 1802], (voir p. 150). Une telle relation quasi familiale entre maîtres et serviteurs, qui se maintient même pendant une émigration de plusieurs années, se retrouve dans d'autres familles belges aisées de cette époque. Voir par exemple *De Blinde hertog*, p. 127.

2 Alexis de Tocqueville, relatant ses observations sur l'Amérique quelque trente ans plus tard, est également surpris par le statut si différent des domestiques aux États-Unis. Il analyse ces différences dans le chapitre cinq (tome II), « Comment la démocratie modifie les rapports du serviteur au maître », de son traité, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Garnier-Flammarion, 1981, vol. 2, p. 221-230.

En outre, elle les maltraite car, comme beaucoup d'esclavagistes, elle a peur d'eux¹.

Charles répond aux mille questions d'Isabelle et de Marie Louise. Il leur décrit l'accueil chaleureux que les Anversois leur ont réservé à Mimi et à lui, la réaction de Mimi à la nouvelle du décès de sa mère, comment le père van Havre supporte son veuvage, la surprise de leurs parents et amis en voyant arriver Jean Michel sans Isabelle et les enfants, et l'état de leurs maisons et campagnes. Il les rassure sur la situation politique et économique d'Anvers, car il partage l'optimisme des Anversois, qui croient au rétablissement de la prospérité grâce à la bienveillance du Premier Consul à l'égard de leur ville. Charles, Mimi et Jean Michel sont installés chez le père Van Havre, où Mimi profite des soins de la religieuse employée à domicile.

Heureux de se retrouver dans un milieu où il se sent apprécié, Charles accepte, peu après son retour à Anvers, la fonction prestigieuse – mais exigeante – d'Administrateur des Hospices Civils (ci-devant Grand Aumônier), une fonction que son père et ses ancêtres ont remplie avant lui². Henri et Marie Louise (au Maryland) ne voient pas cette nomination d'un bon œil, craignant que cette fonction ne l'empêche de se vouer aux affaires urgentes de la famille. Charles leur explique qu'il l'a acceptée pour honorer sa dette d'honneur envers le Préfet d'Herbouville, qui s'efforce de faire rayer toute la famille de la liste des émigrés.

Il est vrai que depuis son retour Charles a toutes sortes d'affaires épineuses à régler pour ses parents. La plus urgente est l'exécution du testament de sa grand-mère maternelle, Mathilde (van den Cruyce) Peeters. Henri Stier est l'un de ses exécuteurs testamentaires mais, en son absence, les deux coexécuteurs testamentaires, Françoise Jacqueline (Peeters) Guyot (1751-1805) et Henri Joseph Geelhand (1760-1810) (veuf de Catherine Marie Peeters, 1761-1793),

1 Dès janvier 1796 Rosalie avait reproché à Isabelle de traiter ses esclaves trop sévèrement quand elle s'était opposée au mariage de l'une d'elles. Rosalie lui avait fait remarquer que ses parents obtenaient plus de leurs esclaves en étant indulgents avec eux. Rosalie Stier à Isabelle van Havre, Annapolis (Strawberry Hill), 18 janvier 1796, CJS-A (voir p. 47). Par-dessus tout Isabelle a peur que ses esclaves ne fassent du mal à ses enfants. Isabelle van Havre à Charles Stier, Bladensburg, [s. d. fin février-début mars 1802], CJS-A (voir p. 138). Il est possible qu'elle soit au courant des projets de Bonaparte de rétablir l'esclavage à Saint-Domingue, et de l'insurrection sanglante qui s'ensuit en cette année 1802, mais elle n'en fait pas mention dans ses lettres.

2 Pour plus d'informations sur la fonction de Grand Aumônier, voir Introduction, note 4, p. 18.

ont pris sur eux la liquidation des biens de la défunte – pas toujours dans la plus grande transparence, d’après Henri et Marie Louise. Ceux-ci demandent donc à Charles de les représenter auprès de Mme Guyot et M. Geelhand. De leur côté, Mme Guyot et M. Geelhand insistent pour qu’Henri renvoie au plus vite la collection Peeters du Maryland à Anvers, car ils voudraient la mettre en vente publique avec les tableaux restés à Anvers¹. Henri, qui comptait racheter certaines de ces peintures, est irrité par cette demande. Charles doit donc agir avec diplomatie en tant qu’intermédiaire entre ses parents et ses oncle et tante maternels. Charles gère aussi les divers biens immobiliers de ses parents. Marie Louise, qui n’a jamais aimé leur maison de la rue de Vénus, veut la mettre en vente, car elle a appris que la maison est en mauvais état, ayant été vandalisée par des militaires lors de l’occupation française. Les châteaux du Mick et de Cleydael n’ont pas subi les mêmes dommages mais ont néanmoins besoin d’entretien, et Charles doit trouver de nouveaux fermiers pour les métairies attenantes. Finalement, il doit mener à bien l’affaire de leur radiation de la liste des émigrés². Aura-t-il le temps, s’inquiètent ses parents, de s’occuper de toutes ces affaires s’il accepte la fonction d’administrateur des hospices civils?

En outre, les parents Stier sont bien moins enthousiastes que Charles au sujet de Bonaparte. Ils le considèrent comme un démagogue belliqueux et sont irrités que leur fils se laisse éblouir par son faste. Charles ne voit-il pas que Bonaparte veut séduire les Anversois et qu’il considère leur ville comme un simple pion contre l’Angleterre? L’anti-bonapartisme des Stier a des racines profondes. Il provient de leur méfiance envers les occupants français qui leur avaient

1 À son départ en Amérique, Henri Stier avait laissé quelques-unes des peintures de la collection Peeters bien en évidence dans la maison de sa belle-mère, Mathilde Peeters, afin d’éviter d’attirer l’attention des autorités françaises sur la disparition de la collection à l’étranger. D’après l’historien Fernand Donnet, sept ou huit de ces peintures avaient été volées peu après (par un militaire français ou une marchande de vin, tous deux en cantonnement chez Mathilde Peeters). Donnet suppose que Mathilde Peeters avait préféré ne pas essayer de récupérer ses peintures de crainte d’attirer l’attention des autorités françaises sur l’émigration des Stier et sur la collection qu’ils avaient emportée avec eux. « Un vol de tableaux de Rubens en l’an II de la République », p. 37-38. Quand Guyot et Geelhand apprennent qu’Henri Stier ne pourra pas expédier les peintures tout de suite, ils proposent de vendre les tableaux d’Anvers séparément mais Marie Louise Stier s’y oppose. Marie Louise Stier à Charles Stier [s. l. n. d., Riversdale, mi-septembre – 13 novembre 1802], CJS-A (voir p. 180-181).

2 Au printemps 1802, seule Mimi Stier a obtenu cette radiation. Charles Stier à Henri Stier, 11 mars 1802, CJS-A.

mené la vie dure à Anvers depuis 1792. En Amérique leur francophobie avait trouvé un écho parmi les Fédéralistes, très méfiants envers la politique extérieure de la France. Mais en ces années 1801-1802 le Parti fédéraliste est en déclin et le pouvoir politique passe au Parti démocrate républicain, beaucoup plus favorable à la France¹. Les Stier en sont irrités, discréditant Thomas Jefferson, le chef de file des Démocrates qui a remporté les élections présidentielles en novembre 1800. En ces années, ils déplorent donc la situation politique des deux côtés de l'Atlantique ; aux États-Unis à cause de Jefferson, et en Europe à cause de Bonaparte.

Sans Charles, Mimi et Jean Michel, la fête de Noël 1801 est bien triste pour les Stier à Bladensburg. Chacun se retire dans son coin pour écrire et penser aux absents. Un an plus tôt, ils étaient encore tous réunis joyeusement pour fêter Noël dans la maison pleine de courants d'air de Stoddert et faisaient des projets pour un avenir américain prometteur. Marie Louise n'aborde pas le sujet du retour à Anvers dans sa lettre de Noël à Charles et Mimi. Au contraire, elle écrit combien Henri et elle sont impatients de s'installer à Riversdale et demande à son fils de leur envoyer rapidement des meubles d'Anvers pour leur nouvel intérieur². En confidence Isabelle explique à Charles que ses parents n'arrivent pas à envisager un retour à Anvers car ils supportent de moins en moins l'idée de se séparer de Rosalie et de sa famille. Ils sont persuadés que, s'ils quittent les États-Unis, ils ne reverront plus leur fille cadette, car Calvert ne pourra abandonner ses plantations américaines. Un souci plus immédiat fait obstacle à leur retour : la santé de Marie Louise qui l'empêche de faire la traversée transatlantique. Isabelle garde cependant l'espoir que leur attachement à Charles pourra leur faire surmonter ces obstacles, et elle supplie Charles de persister dans ses efforts pour les convaincre. En ce début 1802, Isabelle a au moins une bonne nouvelle à transmettre à son frère et à son mari : elle a accouché d'un beau garçon dodu, Albert van Havre.

1 Voir l'Introduction pour plus d'information sur la politique extérieure du Parti fédéraliste dans les années 1790.

2 Parmi d'autres articles demandés, notons des objets religieux pour pouvoir célébrer la messe à Riversdale, des graines pour le jardin, des cheminées en marbre, des tentures pour les fenêtres, ainsi que des anchois et de la morue séchée pour le Carême.

*Journal de bord de Charles Stier [commencé le 20 septembre
1801 à bord du vaisseau Hampton]¹*

Chère Sœur,

Je vous ai promis mon journal. C'est un plaisir pour moi de le faire et j'espère que vous en aurez à le lire.

Les premiers pas de notre carrière actuelle furent bien pénibles. Je quittais pour quelque temps ce que j'ai de plus cher au monde et je les quittais sans avoir joui de leur présence. Si mes affaires et préparatifs de voyage eussent été finis seulement trois jours d'avance et que ces jours-là nous les eussions passés ensemble et à loisir, j'aurais été satisfait, mais je me sentis pour ainsi dire enlevé du milieu de ma famille. La vitesse des chevaux fit mon tourment durant la route. Arrivé à Baltimore, deux jours se passèrent dans l'incertitude sur la santé de Maman et un tourbillon de préparatifs.

Le dimanche vint ; j'avais vos lettres qui non seulement m'annonçaient le parfait rétablissement de la santé de Maman mais me laissaient entrevoir le plaisir de vous revoir tous à Baltimore. J'espérais qu'un vent contraire allait nous retenir pour quelques jours. Le capitaine [Lee] ne le désirait pas moins que nous ; il devait dîner ce jour-là avec une maîtresse, probablement son épouse future. Mais nous ne savions rien ni l'un ni l'autre du vent contraire qui nous attendait. [Aquila] Brown plus actif qu'un démon nous pressa de partir le dimanche. En jetant ses regards sur la ville, *Captain* Lee poussait des soupirs et semblait partagé entre le regret de quitter sa femme future et le souvenir de celle qu'il perdit il y a quelques mois. Il ne cesse point d'en faire les louanges. Elle lui a laissé deux jolis enfants, mais vous savez qu'un capitaine ne peut vivre toujours sans femme et c'est à l'honneur de celui-ci d'en prendre une permanente.

Enfin nous étions à bord, mais à l'ancre, pendant que Lee contait ses chagrins à tous ceux qui l'entouraient. Je pris la plume et entrepris les comptes dont, à mon grand regret, je n'ai pu envoyer encore qu'une partie à Papa par le retour du pilote. L'affaire des *Bank Shares* était compliquée et la place où j'étais peu propice aux calculs².

Le mardi, nous levâmes l'ancre et en même temps le capitaine fit voile pour Kent Island avec le *pilot boat* pour chercher des provisions

1 CJS-A.

2 Suivant les conseils de son père, Charles avait investi dans des actions de banques en attendant que les obligations d'État rapportent plus.

fraîches chez le père d'Aquila Brown qui y a des possessions considérables¹. Nous descendîmes la baie avec un orage et menacés d'une tempête tout le mardi. Le capitaine, moins heureux encore que nous, avait été exposé à une pluie violente dont il a été enrhumé pendant quelques jours.

Jusqu'à samedi matin, nous fûmes à New Point Comfort, vis-à-vis de l'embouchure de la baie, entourés du *Baltimore-London Packet* et d'autres bâtiments². Nous en vîmes entrer plusieurs avec des passagers de l'Angleterre. L'un d'eux avait été à court de provisions [...] à bord – jugez quelle vie ! Nous faillîmes aller voir lancer un vaisseau dans le voisinage. Là nous étions tous comme des coursiers qui attendaient le signal du départ.

Enfin notre capitaine donna l'exemple au risque de quitter la place que nous quitions. Nous vîmes Cape Henry et bientôt le perdîmes de vue ainsi que notre pilote, qui, sous la direction de Brown, emportait toutes les lettres que j'avais pu finir. Vous en avez moins de ma femme que vous n'en attendiez peut-être, mais elle a fait de son mieux ne se trouvant pas trop bien.

Je ne vous ai dit mot encore de notre habitation flottante. Le *Hampton*, chère Sœur, est un des meilleurs voiliers. Il peut voguer à l'entour de l'aimable *Mathilda* de votre Mary³. Le *cabin deck* a le double de la longueur de notre *Adriana*. La cabine est étroite en proportion de notre famille. Nous habitons une *double state room* dans le même emplacement que vous et nous autres occupions avec [Kieran] Fitzpatrick. Les basteries [*sic*] sont d'acajou avec dorures et deux glaces ; tous nos coffres rangés à l'entour servent de sièges et parfois de lit car nous nous plaignons un peu de chaleur et de défaut d'air⁴. Le *stewart* est un nègre de Brown fort actif et propre et en excellents *spirits* parce qu'une vieille sorcière de Baltimore lui a prédit le passage le plus heureux. Je suis le seul à bord probablement qui ne puise point ma confiance dans cette source-là, mais je n'en suis pas moins persuadé de l'heureuse issue de ce voyage et de celui qui doit me ramener auprès de vous.

1 Kent Island est une île assez grande au large d'Annapolis, dans la baie de Chesapeake.

2 New Point Comfort est à l'extrémité sud d'une péninsule à l'embouchure de la baie de Chesapeake.

3 Le *Mathilda* était un autre vaisseau. Mary n'a pas pu être identifiée ; c'est peut-être une amie ou connaissance d'Isabelle qui venait de faire la traversée transatlantique ?

4 Charles se sert du terme « basteries » pour « bastingues », c'est-à-dire la boiserie de la cabine.

Je regrette, chère amie, que votre situation présente ait des embarras et affecte tant vos *spirits*. J'espère apprendre par vos premières lettres que, prenant courage sur le moment présent, vous vous faites un plaisir d'anticiper celui où nous serons tous ensemble pour ne plus nous séparer. Quand nous songeons aux maux qui nous menaçaient ainsi que toute notre caste au moment que nous quittions l'Europe, nous devons nous estimer trop heureux de n'être pas plus mal. Si malgré mon absence de vous autres, vous me voyez encore en *spirits*, je le devrai à cette idée que notre sort est encore autant meilleur que nous ne l'avions attendu.

Octobre 3 Latitude 39, longitude 54, méridien de Londres

Le contenu de ces coffres que vous aviez, chère Sœur, emballé avec Mimi avec tant de soin était aujourd'hui suspendu autour de la cabine... Comment, direz-vous, est-il possible?... Voici comment: D'abord une éclipse totale de la lune le 22 septembre vint annoncer un grand événement. Bientôt après un *fish hawk*, un oiseau qui me paraît être un aigle, vint planer sur le vaisseau. J'étais justement à nettoyer mes pistolets; nous tirâmes quelques coups après lui, mais il semblait invulnérable. Comme il persistait cependant à passer la nuit à bord, les jeunes gens de l'équipage le poursuivirent d'un mâ à l'autre jusqu'à ce qu'ils l'eurent pris. Il était blessé et mesurait cinq pieds et demi d'une aile à l'autre, un superbe oiseau. Les bateliers le mangèrent, tant on aime à bord les provisions fraîches. Nous autres, en même temps, faisons bonne chère d'un dauphin qui est aussi bon que joli à la vue, l'or, l'azur, l'émeraude paraissent tour à tour sur son corps uni comme l'anguille. Pendant tout ce temps, nous avons des intervalles de calme et plus de chaleur qu'il n'était agréable, mais point d'*equinoxial gales*¹. Nous étions déjà le 30 septembre lorsque le matin, à trois ou quatre heures, un changement subit de vent recule le vaisseau. Les cataractes du Nil ne sont rien en comparaison de celles qui se précipitèrent en bas des fenêtres de la cabine jusqu'à ce que les *dead lights* soient mis et le vaisseau tourné au vent, tout fut emporté, tout fut couvert d'eau². Les deux coffres de linges furent les plus exposés, et nous en avons pour quelques jours pour remettre le tout en ordre. *Captain* Lee nous aide. Il est le plus aimable

¹ Une tempête qui arrive vers l'équinoxe d'automne.

² Les *dead lights* sont d'épais volets de navire qui, quand ils sont fermés, ne laissent passer ni lumière du jour ni eau de mer.

compagnon de voyage que nous aurions pu désirer. De bonne humeur, il parle avec agrément de tout ; [en particulier] des romans qu'il lit avec avidité, et fait longuement la conversation avec Mimi qui lui avait donné *Amanda*¹. Notre voyage serait aussi agréable que possible si Mimi était aussi bien que la première fois. J'étais moi-même indisposé par la chaleur [jusqu'] au temps de la cataracte [...]. Je ne conçois pas trop comment, avec des provisions moins bonnes et moins de préparatifs en tout, nous avons trouvé le premier passage si peu désagréable².

Octobre 6

Nous passâmes hier la Pointe de Banc de Terre-Neuve en latitude 43. On l'apercevait de loin couvert de vapeurs. L'air y est froid ; la mer d'un gris verdâtre. Nous étions trop au Sud pour prendre du *Cod Fish* [cabillaud] et quittâmes avec plaisir ce séjour des frimas et des tempêtes³. Un plaisir tout nouveau s'offrit aujourd'hui : trois vaisseaux en vue. Le premier hors de portée avant qu'on l'aperçût ; le second avait des passagers de Bristol à New York ; l'autre, un *brig*, voyageait de Bilbao à Marblehead⁴. Ils nous promirent de mettre leur rencontre du *Hampton* dans les gazettes. Ainsi, chère Sœur, vous aurez appris par eux que ce jour nous flottions près du Banc de Terre-Neuve.

Je suspends, chère amie, un récit qui pour le présent serait insipide comme la mer elle-même, afin de parler d'affaires⁵. [...]



1 Cet ouvrage, sans doute un roman noir, n'a pu être identifié. Il s'agit peut-être de *The Monk and His Daughter* ; *The Intrigues of Amanda* d'un auteur anonyme et publié dans les années 1800.

2 Le « premier passage » est celui de 1794.

3 L'*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751-1772) de Diderot et d'Alembert en donne la définition suivante : « Les frimas : s. m. (*Physiq.*) est la même chose que givre ; ne s'emploie guère au singulier. »

4 Un brig est un type de navire assez petit mais très rapide. À deux mâts et muni de rames pour manœuvrer rapidement en période d'accalmie, il servait à la marine militaire pour des missions d'éclaireur contre des navires ennemis. Le brig mentionné dans cette lettre pourrait être un vaisseau de la marine marchande. Bilbao est une ville portuaire au nord de l'Espagne ; Marblehead, une ville portuaire au nord de Boston (Massachusetts).

5 Charles poursuit sa lettre en exposant à sa sœur quelques problèmes de comptabilité posés par la dissolution du partenariat avec Jean Michel van Havre.

*Marie Louise Stier à Charles Stier, Bladensburg, 16 octobre 1801*¹

Mon cher,

Il me semble qu'il y a déjà un siècle que vous êtes partis. J'étais si accoutumée à recevoir vos lettres ou à vous voir, qu'il me manque toujours quelque chose quand on revient de la poste. J'ai peur que votre voyage ne soit long car un vaisseau de Bordeaux vient d'arriver ici en 93 jours, ce qui est extraordinaire. Ainsi je suppose que vous aurez eu des vents contraires. L'équinoxe est bien paisible ici – le plus beau temps du monde, mais dont je ne profite point.

Papa est toute la journée à son bâtiment. Lovering est la plus grande bête que j'ai vue – il fait tout de travers; Lamphier n'a pas assez de tête pour tant d'ouvriers et s'attache plus à son négoce². Ils ne sont encore qu'aux fenêtres du second étage. Le bâtiment sera assez bien, mais le salon du milieu est trop petit pour la hauteur. Il aurait dû avoir vingt-quatre pieds, alors les arches et portes auraient eu plus de proportions; malgré cela ce sera toujours un des plus jolis bâtiments. Je regrette de plus en plus la troisième fenêtre, car tout le reste est si resserré qu'il n'y a pas un pouce à prendre pour quelque aisance. Papa veut déjà prendre le *housekeeper room* et la reléguer dans l'état qu'il veut annuler. Je suis sûre que ma chambre sera également un magasin de papiers comme ici.

J'ai une *housekeeper* [femme de ménage] depuis trois semaines, une vieille veuve qui a demeuré onze ans chez Clark[e] sur la route de Calvert³. Madame van Havre dit qu'elle ressemble beaucoup à feu ma tante Baillet⁴. Elle est bonne: je m'en trouve bien. Votre sœur [Isabelle] est partie depuis trois semaines pour huit ou dix jours pour faire son ménage. Dieu sait quand elle reviendra ni quand van Havre partira⁵. S'il ne va pas avec ce vaisseau, j'envoie cette lettre; je désire

1 CJS-A.

2 William Lovering était un entrepreneur en bâtiments et architecte anglais, actif dans les environs de la Federal City de 1796 à 1802. En 1801, il venait de terminer la construction d'Octagon House pour John Tayloe III (1756-1836), une connaissance des Stier. Robert G. Lamphier (1765-1856) était lui aussi architecte et entrepreneur. Henri l'avait chargé particulièrement de sélectionner le bois pour l'intérieur de la maison.

3 Caleb Christopher Clarke (1751-1796) et Sarah Smith Clarke (1766-1829) vivaient dans le voisinage des Stier à Bladensburg.

4 Jean-Baptiste de Baillet (1757-1815) avait été maire d'Anvers en 1793 et 1794. «Feu [ma] tante Baillet» est peut-être la mère de celui-ci, Marie-Thérèse (Cogels) de Baillet (1725-1779).

5 Isabelle avait accompagné son mari à Alexandrie pour l'aider à faire ses malles et fermer la maison.

extrêmement d'en recevoir des vôtres. Mme Stier n'aura sans doute plus écrit, nous attendant¹. Vous rencontrerez bien des vaisseaux dans le Canal [la Manche] et sur les côtes de Hollande, à moins que la paix ne soit faite entre-temps.

Voilà van Havre qui prend passage tout à coup et qui, après avoir lanterné tout ce temps, ne laisse à sa femme que trois jours pour tout finir. Ainsi il sera le porteur de ma lettre.

J'ai peur, mon cher, que vous aurez eu bien du trouble en annonçant à votre femme la mort de sa mère. J'espère que la vue de tous ses parents et la nouveauté des objets l'aura bientôt distraite. J'espère d'avoir bientôt vos lettres. Je ne m'attends point encore à vos réflexions car je suppose que vous aurez eu de la peine à rassembler vos esprits au commencement par toutes les questions qu'on vous fera.

Rosalie comptait vous écrire par van Havre, mais son départ précipité l'en empêchera. Je n'ai pas pu le lui faire savoir à temps. Elle est passée par ici pour aller chez Mrs. Law où elle compte rester jusqu'à vendredi². Je ne vous dirai aucune nouvelle de ce pays; ce serait prendre trop de plaisir à van Havre de les conter. J'ai d'ailleurs très peu de loisir. Mme van Havre m'envoie tant de bagages [d'Alexandrie] auxquels je dois faire une place tous les jours.

Dites à votre femme que les nouvelles de Bladensburg sont que Poli Lloyd se marie avec Frank Key, qu'ils vont demeurer à Frederickstown, où il va être avocat; qu'ils sont revenus du Nord par Lancaster, Frederickstown et Georgetown très satisfaits; qu'elle ne peut plus souffrir Annapolis³. Il est vrai qu'elle est grande *federalist* et qu'Annapolis est tout à fait changée à cet égard⁴. On dit que Mercer, qui a épousé Miss Sprigg, sera gouverneur. Carroll et tous les

1 Jeanne (Guyot) Stier (1751-1822) est l'épouse de Joseph Stier, frère cadet d'Henri Stier.

2 Elizabeth (Custis) Law (1776-1832) est la nièce de George Calvert, la fille aînée de sa sœur Eleanor (Calvert) Custis. Eliza Custis avait épousé Thomas Law (1756-1834), un homme d'affaires anglais, associé au spéculateur immobilier James Greenleaf. Les Stier avaient probablement rencontré Thomas Law à Philadelphie en 1794.

3 Le 19 janvier 1802, Mary Tayloe Lloyd, surnommée « Polly », fille d'Edward Lloyd IV, épouse Francis Scott Key (1779-1843). Poète et jeune avocat de talent, celui-ci composera en 1814 un poème patriotique inspiré par la défense militaire du Fort Mac Henry (Baltimore) contre les Anglais. Une partie de ce poème fournira les paroles de ce qui deviendra en 1931 l'hymne national américain, « The Star-Spangled Banner ».

4 La vie politique d'Annapolis se ressent de la fin de l'hégémonie du Parti fédéraliste, comme en témoigne cette lettre de Marie Louise Stier.

Federals sont hors du sénat¹. Johnston et ses pareils y ont pris la place². J'ai vendu Esther, ainsi elle ne gêtera pas votre servante³. Jacob est retourné à Annapolis. Mrs. Nicholson Lloyd vient de perdre son fils chéri et bien gâté, Joseph⁴. Toute la famille, par contre-coup, en a été dans le chagrin.

Mon cher, Papa vous prie de lui faire faire des cheminées de marbre. J'espère que vous comprendrez son explication et que vous pourrez en faire quelque chose de bon, mais ne recherchez pas le parfait et envoyez-les bien vite. Je crois que vous trouverez cela le mieux et le moins cher à Bruxelles. Je joins ici un petit dessin des cheminées comme elles sont ici, point pour servir de modèle mais pour vous faire voir que le dessus peut être plus large que les côtés, sans inconvénient. Je laisse le tout à votre choix, mais j'en suis très pressée surtout pour celle de la chambre à manger, ma chambre à coucher, la chambre pour vos sœurs au-dessus de la grande salle. La chambre au-dessus du salon du milieu est ma chambre de parade; celle à côté de ma chambre à coucher doit être tout unie. Je vous prie aussi de m'envoyer les semences le plus tôt possible.

La maçonnerie extérieure du bâtiment est enfin finie, mais nous n'y entrerons qu'à l'été. Votre sœur [Isabelle] est arrivée hier soir; van Havre part demain; ainsi, elle n'a absolument pas le temps de vous écrire, mais nous le ferons au plus tôt par l'une ou l'autre voie. Elle vous envoie cependant la petite note aussi bien qu'elle a pu. N'oubliez pas de nous dire s'il faut continuer la correspondance avec Louvrex et comment vous avez trouvé les choses avec lui. Adieu, mon cher. Donnez-moi des nouvelles de votre santé; si le repos du vaisseau vous a bien engraisé et comment votre femme s'en est trouvée. Je vous prie de lui faire mille compliments ainsi qu'à toute la famille. Rosalie n'est pas revenue et ne pourra vous écrire. Recevez

1 Le Démocrate John Francis Mercer (1788-1848) sera gouverneur du Maryland de 1801 à 1803. Son épouse, Sophia Sprigg, est la fille de Richard Sprigg, propriétaire de Strawberry Hill, que les Stier ont occupé de 1795 à 1797. Charles Carroll de Carrolton (1737-1832) avait été sénateur du Maryland de 1777 à 1800, quand il est remplacé par un sénateur du Parti démocrate.

2 John Johnson Sr. (1770-1824) est sénateur du Maryland de 1801 à 1805 et est maire d'Annapolis à deux reprises, de 1803 à 1804 et de 1810 à 1811.

3 Esther est probablement une esclave des parents Stier; mais pourquoi Charles et Mimi auraient gardé une servante en Amérique est moins clair.

4 Rebecca (Lloyd) Nicholson (1771-1847) est l'épouse de Joseph Hopper Nicholson (1770-1817), un membre important du Parti démocrate. Ce couple venait de perdre leur fils, Joseph Hopper Nicholson, Jr. (1797-1801). Les Stier continueront à fréquenter ces amis quand ils auront déménagé à Bladensburg.

ses compliments. Caroline devient plus aimable tous les jours¹. N'oubliez pas de me dire ce qu'on dit de nous dans le pays où vous êtes et comment on le prend que nous restions ici ; très mal, j'en suis sûre, mais encore suis-je curieuse de ce qu'on en dit. Votre femme doit écrire une grande lettre avec tous les détails à *Mrs. van Havre* [Isabelle]. Elle avait commencé à lui écrire, mais le départ précipité de van Havre l'en a empêchée. Adieu, mon cher. Je vous embrasse. Van Havre aura assez à vous conter.



*Charles Stier à Marie Louise et Henri Stier, Anvers,
le 10 décembre 1801*²

Très chers,

Quoique je vous aie déjà écrit plusieurs lettres, deux le jour même de notre débarquement au Helder, il se peut que vous en receviez très peu à cause des tempêtes qui ont suivi ce moment³. J'ai le plaisir de vous annoncer que la santé de tous vos amis ici est bonne. Vos frère et belle-sœur sont des amis comme on n'en voit que dans les romans⁴. Vous ne sauriez trop les remercier des preuves d'attachement qu'ils vous ont données. Votre sœur Vinck et sa famille prennent aussi des intérêts bien sincères à vous tous et me le témoignent par leur amitié⁵. Les Cogels sont ensemble sur le pied le plus amical⁶. M. de Schilde continue ses bontés pour moi⁷. M. et Mme Carpentier vous font mille compliments⁸.

1 Caroline Calvert a onze mois à cette date.

2 CJS-A.

3 Den Helder est le port hollandais où débarquent Charles et Mimi après leur traversée transatlantique.

4 Joseph Stier et son épouse Jeanne (Guyot) Stier.

5 Hélène (Stier) de Vinck (1746-1807) et Jean-François de Vinck (1741-1811).

6 Henri (1774-1846) et Albert Cogels (1776-1852), fils de Jean-Baptiste Cogels et d'Isabelle (Stier) Cogels. Ces jeunes neveux d'Henri Stier sont encore célibataires en 1801 : Henri épousera en 1812 Adélaïde van Havre (1792-1864), nièce de Jean Michel ; Albert, lui, épousera en 1802 Marie « dite Minette » della Faille de Leverghem (1781-1838).

7 Philippe Louis van de Werve (1748-1834), baron de Schilde, est l'oncle de Charles par alliance. Il avait épousé en 1770 Thérèse Peeters (1749-1789), la sœur cadette de Marie Louise. Devenu veuf, van de Werve épousa en 1791 Marie Louise della Faille.

8 Il s'agit d'Alexandre Jean Carpentier, seigneur de Hülligenrode (1733-1803) ou de son fils Norbert Alexandre de Carpentier (1754-1831). Un rapport consulaire de 1785 de Beelen-Bertholf au gouvernement de Joseph II fait état d'un transport à La Havane

Du côté de la famille de ma femme je ne vois qu'amitié et caresses. Tout cela eût rendu mon temps charmant jusqu'ici, si j'avais pu partager ces plaisirs avec vous et les amis chéris qui vous entourent.

Le soin de vos affaires n'a pas été oublié un instant. Elles se sont présentées toutes à la fois, embarrassantes, arriérées¹. Comme ma radiation les eût toutes facilitées, j'ai consacré mes premiers jours à l'obtenir, mais inutilement. Cela viendra peut-être du Congrès d'Amiens²? En n'accordant aux absents qu'un séjour toléré, le gouvernement s'assure de leur bonne conduite. Ils dépensent leur argent et ne peuvent se défaire de leurs propriétés; on les tient, en un mot. Rien ne fera plus de plaisir au gouvernement que de vous voir arriver l'été prochain pour apporter de l'eau au moulin [*sic*]³. J'assure à tout le monde que cela ne souffrira aucune difficulté, mais vos lettres doivent confirmer mes assurances. Il n'y a que l'attente continuelle de votre arrivée qui puisse tenir vos affaires en ordre. On avait d'abord quelques doutes par rapport à notre petite sœur [Rosalie] et à votre terre [la plantation de Riversdale], mais je leur ai fait comprendre combien les Américains sont entreprenants et voyageurs, que votre terre ne consiste qu'en prairie et que tout cela peut très bien s'arranger. Confirmez, ou du moins ne contredites pas, tout ceci; vous désespéreriez vos amis et nuiriez à vos intérêts. Votre frère [Joseph Stier] à l'instant s'embarquerait pour vous chercher comme il fit avec les Cogels⁴. Sa femme est tout ce qu'il y a de bon, de sensé et d'aimable. Je n'ai rien de caché pour elle. Lorsque le retour ou toute autre opération de votre part me paraîtra d'un avantage évident, j'aurai soin de revêtir ma lettre de nos trois signatures réunies, afin que vous reconnaissiez à ce signe que le parti que nous vous conseillons de prendre est le fruit de la plus mûre délibération.

J'avoue que pour le moment vos jouissances ici ne seraient que précaires. Faute de radiation définitive, vous ne pourriez réparer

« d'une cargaison d'esclaves noirs d'un Belge, sur nom de Carpentier ». Voir H. Van Houtte, « Contribution à l'histoire commerciale des États de l'empereur Joseph II », p. 383.

1 Arriéré: dans le sens de somme qui reste due.

2 En décembre 1801 le congrès d'Amiens réunit d'un côté la France, l'Espagne et la République batave (ex-Provinces-Unies), et de l'autre le Royaume-Uni. Il se conclura en mars 1802 sur la Paix d'Amiens qui mettra fin à la deuxième coalition anti-bonapartiste. Charles espère que ce traité réglera aussi le statut des émigrés.

3 « Apporter de l'eau à son moulin » signifie apporter des arguments supplémentaires.

4 En 1795 Joseph Stier était allé chercher à Altona, près de Brême, où ils avaient émigré en 1794, sa sœur Isabelle Cornélie Marie (Stier) Cogels, qui était mourante, et son époux Jean-Baptiste Cogels pour les ramener à Anvers.

aucune de vos propriétés. Heureusement cependant vos deux campagnes n'ont pas souffert dans les grands plantés. L'ameublement [et autres] seront bientôt en ordre. Rien n'est sous séquestre. La maison en ville est très endommagée quant aux planchers et aux stucs et il faudrait 12 000 florins pour en remettre. Je ne sais pas s'il serait profitable de la vendre; cela n'est pas aisé quant aux lois et quant au paiement. On offre en retour la ferme de Verhoeven à Staebrouck et les terres de Cleydael¹. Je suis en traité pour tout cela.

Je suis sur le point d'entrer en matière avec M. Geelhand et Mme Guyot, à qui j'ai déjà proposé de partager des fonds, [...] et le produit des meubles vendus à dix-huit mille et placé à intérêt sur une fabrique en lettres de change payables entre mai et août prochain². La maison est louée à De Pret pour deux ans³. Je donnerai toute mon attention à cette affaire et la traiterai avec toute la patience possible. Les rentes d'Ursel et de Brauwer payent. Aussi les de Gavre. On espère des Nettine. Les États de Brabant valent 16 % du capital qui est leur produit net lorsqu'on les inscrit sur le Grand Livre⁴.

Les opinions et usages du temps passé paraissent peu à peu se rétablir. Telle est l'institution des aumôniers que le Préfet respecte beaucoup. Pourrez-vous apprendre, cher Père, sans trop vous fâcher que par un concours de circonstances et pour des considérations que le temps ne me permet pas de détailler ici, je me suis déterminé à ne point refuser l'office d'Administrateur des Hospices Civils (ci-devant Aumônier) qu'on a eu la bonté de me conférer au grand étonnement et regret de toute la ville. J'ai été pris au dépourvu, mais pas

¹ Cornelius Bededictus Verhoeven (1740-1818) était probablement un des métayers des Stier à Stabroeck près du château du Mick.

² Mme Guyot et M. Geelhand sont avec Henri Stier coexécuteurs du testament de Jean Égide et Mathilde Peeters. Pour une analyse de cette succession, voir Donnet, « Un vol de tableaux de Rubens en l'an II de la République », en particulier p. 100-104.

³ Philippe Antoine Joseph, baron De Pret de Terveken (1766-1838), ami de Charles Stier. La maison mentionnée est probablement l'une des maisons restées en propriété indivise après le décès de Jean Égide Peeters en 1786. Il y en avait trois: une à la rue St Jacques et deux au Kipdorp. Voir Donnet, « Un vol de tableaux », p. 103.

⁴ Les fonds mentionnés sont des investissements financiers auprès de particuliers, en l'occurrence de riches propriétaires terriens ou industriels. Ce système financier était encore courant à une époque où il n'existait pas encore d'institutions du type de la Société Générale ou de la Banque de Bruxelles. La banque de Nettine servait d'antenne dans nos régions à la banque de Vienne. La loi du 24 août 1793 avait créé le « Grand Livre » de la dette publique, où devaient être inscrites toutes les créances passées (entre autres, les créances sur les anciennes provinces belges). L'État français garantissait le paiement de la rente sur ces créances mais se déchargeait du remboursement du capital. Le capital de chaque créance était converti en une rente perpétuelle au taux unique de 5 %, variable en fonction des circonstances du moment. Je dois ces informations à l'historien François Antoine.

un seul de mes amis n'a osé me conseiller de rejeter l'office qui m'exempte de quelques autres plus désagréables, me donne la clef de la Préfecture, enfin me met au mieux avec les deux partis, l'ancien et le moderne, qui se partagent la ville. Vos intérêts en total ne s'en trouveront pas moins bien. Vous demandant pardon pour ce qui au premier coup d'œil vous paraîtra un pas extravagant, je suis avec l'attachement le plus tendre,

Votre Charles Jean Stier



*Marie Louise Stier à Charles Stier, Bladensburg,
28 décembre 1801¹*

Mon cher,

Je suis bien impatiente de recevoir de vos nouvelles. Le temps approche [quand] il est possible d'en avoir. Je parcours le *ship news* avec avidité espérant d'y rencontrer le retour du vaisseau. En attendant je vais vous donner de nos nouvelles. Papa se porte bien, ainsi que votre sœur. J'ai encore été incommodée deux fois, mais me porte mieux, excepté ma toux qui augmente avec le froid. Rosalie et son mari se portent bien. Caroline a été fort malade de 5 dents qui percent à la fois². Nous n'avons pas un beau *Fall* cette année. Il ressemble à celui du pays que vous habitez: beaucoup de vent, froid et humide et temps couvert. Notre bâtiment n'est pas encore couvert, mais le sera dans une huitaine. Les ouvriers ne veulent plus travailler avec le froid. L'un s'en va devant, et l'autre après. Il ne sera pas prêt au printemps pour nous loger. Ce sera bien vers le milieu de l'été à ce que je crains. Je ne pense pas qu'on nous délogera: Mrs. Stoddert est très mal d'une consommation; son mari est dans beaucoup d'embarras d'affaires et d'argent; ainsi à moins de le vendre, on ne nous fera pas sortir. La banque de Georgetown a été dans une grande crise³. Je les laisserai conter à votre sœur.

¹ CJS-A.

² Caroline Calvert est alors âgée d'un an.

³ Benjamin Stoddert est le propriétaire de la maison Bostwick, que les Stier louent à Bladensburg en attendant que Riversdale soit habitable. Sous le président John Adams, Stoddert avait été ministre de la Marine. Il avait combattu la flotte française dans les Caraïbes de 1798 à 1801. En 1801, la Banque de Columbia de Georgetown, dont il était

Je suppose que vous serez déjà allé à Cleydael. J'espère que vous aurez trouvé les effets murés au petit grenier au-dessus de la galerie en bon ordre et que vous m'enverrez au plus tôt les ornements et le linge pour la messe. Puisque le calice a été fondu, vous me feriez plaisir d'en acheter un autre en argent, doré en dedans, car il n'est pas possible d'aller à la messe l'hiver. Je vous prie aussi de songer aux semences de légumes pour les avoir à temps.

J'ai reçu depuis peu de temps une lettre de Mme Stier et de son mari qui m'ont fait un plaisir infini¹. J'y répondrai le plus tôt possible, mais vous savez que vers *Christmas* on a beaucoup d'ouvrage dans ce pays, surtout dans une plantation, et je n'ai pas pu garder l'*house-keeper* que j'avais prise : elle n'en savait pas assez et était trop vieille.

Je suis extrêmement curieuse [de savoir] comment vous avez été reçu par Mme Guyot, si elle vous aura encore parlé d'affaires. M. Stier m'en dit qu'elle se plaint de nous ; que nous ne lui écrivons de rien. Jugez que depuis qu'elle a eu le pouvoir de Papa de faire ce qui était convenable, elle n'a plus jamais écrit, ni rendu aucun compte de ce qu'elle avait fait, ni était d'intention de faire, ni où l'argent était déposé, ni ce qui était vendu². Nous n'avons [appris la vente] que par une advertance de la Gazette que M. et Mme Stier nous ont envoyée. Enfin, mon cher, je crois qu'il sera très nécessaire pour vous d'avoir une explication avec elle à ce sujet et lui demander les instructions et résultats de ce qui a été fait pour nous l'envoyer. Si elle vous renvoie à Cuyllits, il faut le poursuivre l'épée dans les reins pour obtenir une connaissance exacte de la chose³. Il vous différera toujours, mais il ne faut lui donner aucun repos. Le seul moyen d'avoir quelque chose de lui c'est de le « *out tease* » comme on dit ici. Van Havre le connaît et vous aidera à cette besogne. C'est très pressant car de deux côtés cela est sur une tête et après cela serait bien plus de grabuge. Il n'est plus question d'émigration pour le moment, ainsi plus de raison pour rien déceler.

président et fondateur, connaît une grave crise financière. Il a aussi des soucis financiers d'ordre personnel à cause de ses spéculations foncières mal avisées à Georgetown.

1 Joseph Stier, frère cadet d'Henri Stier, et son épouse Jeanne (Guyot) Stier.

2 Françoise Guyot est coexécutrice du testament de Mathilde Peeters.

3 Jacques Cuyllits, comptable anversois, avait en 1794 été membre d'une commission de curatelle des biens d'émigrés, chargée d'estimer le montant de leurs amendes et impôts. F. H. Mertens et K. L. Torfs, *Geschiedenis van Antwerpen sedert de stichting der stad tot onze tyden*, Anvers, Rederykkamer de Olyftak, 1890, vol. 6, p. 577. Il ne remplit peut-être plus cette fonction en automne 1801 ; toujours est-il que Marie Louise témoigne à son égard d'une grande méfiance.

Je vois par la dernière lettre que les derniers émigrés sont revenus [à Anvers]. Selon les gazettes, il semble qu'Anvers va reprendre son ancienne splendeur de commerce et qu'Hambourg va tomber¹. Si cela était, il ne faudrait pas trop se presser de vendre les maisons, quoique les bonnes soient déjà à un bien haut prix². Pour ce qui regarde la nôtre, vous en ferez ce que vous jugez à propos. Une chose est certaine, c'est que quand même nous retournerions, je ne l'habiterais jamais³. Pour ce qui regarde la vente de terres ou rentes sur terres, je ne voudrais pas m'empresse de les vendre. L'horizon politique s'obscurcit si fort ici, la démocratie prend tellement le dessus, que je ne sais pas où cela finira. Jefferson se met entièrement au-dessus de la constitution et le Congrès ne parle de rien de moins que de la changer⁴. Toutes les élections sont [aux] *Democrats* et tous les *offices* sont entre leurs mains. Il a remové [sic] contre la Constitution et démis d'office tout ce qui était *Federal*. Nicholson est un des grands promoteurs de nouveautés dans le Congrès. Il en présente tous les jours⁵. Je vous enverrai quelques choses des gazettes pour vous en faire juger. Jefferson envoie des messages à l'Assemblée et ne fait plus de *speeches* à l'invitation. Sans doute, on parle encore toujours beaucoup de la dette nationale, je ne sais pas ce qu'il en viendra à la fin⁶.

1 La réouverture de l'Escaut (fermé depuis le traité de Munster en 1648) avait été décrétée en mai 1795 par le traité de La Haye entre la France et la République batave. Cependant cette ouverture était restée purement théorique puisque les Hollandais empêchaient les vaisseaux qui voulaient s'engager dans l'Escaut d'aller plus loin que l'embouchure de l'Escaut à Flessingue (Zélande). Pierre Goetsbloets fait à propos de l'ouverture de l'Escaut des commentaires ironiques dans sa chronique. Voir Fernand Donnet, «La vie intime anversoise sous le régime républicain», p. 182-85.

Les espoirs d'essor commercial pour le port d'Anvers que Bonaparte fait naître chez les Anversois ne se réaliseront pas. Sous le régime français le port d'Anvers sert principalement comme centre de batellerie et port de guerre. Voir François Antoine, «Les forêts de l'Avesnois et les projets anversois du négociant bruxellois Michel Simons» dans *Forêt et marine*, textes réunis et présentés par Andrée Corvol, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 401-409, p. 403.

2 Il reste trois maisons en indivision dans la succession de Mathilde Peeters.

3 La maison de la rue de Vénus.

4 Dès l'hiver 1801, Jefferson et les députés démocrates au Congrès veulent modifier le système des grands électeurs pour diminuer l'éventualité d'une équipe présidentielle composée d'un président et vice-président appartenant à des partis politiques opposés. Cette réforme demande que la Constitution des États-Unis soit amendée, ce qui requiert une majorité de deux tiers dans chacune des Chambres du Congrès. Ce ne sera qu'en 1804 que le XII^e amendement de la Constitution sera ratifié; il stipule que les grands électeurs voteront séparément pour le président et le vice-président.

5 Joseph Hopper Nicholson (1770-1817) est avocat à Annapolis et député démocrate au Congrès des États-Unis de 1799 à 1806.

6 La dette nationale était un sujet controversé au sein du jeune État américain. Alexandre Hamilton (1757-1804), fondateur du Parti fédéraliste et premier secrétaire du

Galatin fait tout et travaille à supprimer les différents départements pour les accumuler sous sa direction et être maître de tout¹. Voilà, mon cher, où en sont les choses. Je continuerai à vous en informer.

Voilà donc la paix faite contre l'attente de tout le monde². Cela donnera un grand choc au commerce de ce pays. Peut-être cela rendra-t-il les marchands plus sages et moins hardis ? Les planteurs y perdront le plus.

Je vais vous rappeler quelques-unes de mes commissions que je désire le plus. La première sont des anchois dont je vous prie de m'envoyer six cents s'ils sont bons et de me les faire bien conditionner, avec beaucoup de sauce. La seconde est le *stokvis* que je désire avoir pour les Carêmes car nous faisons bien maigre chère ici. S'il était possible d'avoir un petit tonneau de la grandeur d'un quart ou demi-tonneau de la meilleure morue hollandaise, cela nous ferait bien plaisir. J'ignore si cela souffre le transport ; on pourrait l'essayer. Je ne sais si j'ai demandé à votre femme des bas noirs pour Papa. Ce doivent être des bas fins [...]. Ils sont un peu « *wooly* » [laineux] au commencement, mais s'usent comme des bas de soie. Elle doit m'envoyer de la laine pour les raccommoder, ainsi que de grosses aiguilles pour carder la laine. S'il reste encore quelques meubles de la [maison] mortuaire qui ne sont pas vendus, vous me ferez plaisir de m'en envoyer la liste et ce qu'ils sont d'intention de faire³. Je crois qu'à cet égard vous devez rester sur la défensive et leur laisser faire les propositions. Quand vous m'enverrez les semences de jardinage, je vous prie de les mettre dans une caisse de plomb. Vous pourrez prendre

Trésor sous George Washington (l'équivalent d'un ministre des Finances), avait proposé de donner plus de pouvoirs aux banques et de créer un système de dette publique qui lierait étroitement les possédants à l'État fédéral. Les Démocrates s'y opposaient, craignant d'une part que la dette publique ne provoque la faillite de l'État fédéral et d'autre part qu'elle ne pèse trop lourd sur les ouvriers et agriculteurs qui auraient à financer la dette par le paiement d'impôts.

1 Albert Gallatin (1761-1849), secrétaire du Trésor sous Thomas Jefferson, se distingua en réduisant les impôts et la dette publique et en exigeant que des rapports précis sur les finances publiques soient fournis au Congrès.

2 Le 19 décembre 1801 le traité de Mortefontaine met fin à la « quasi-guerre » entre la France et les États-Unis. Même si la guerre n'avait pas été formellement déclarée entre la France et les États-Unis, un conflit naval opposait les deux pays dans les Caraïbes depuis 1798. Le président John Adams instaura en 1798 un embargo sur les produits français et ordonna à sa marine de capturer les navires français qui braveraient cet embargo. Cette même année, les Fédéralistes passèrent quatre lois contre les étrangers (les *Alien and Sedition Acts*). Celles-ci n'eurent pas le suffrage des Démocrates, qui les firent abolir en 1802 pendant la présidence de Thomas Jefferson.

3 Il s'agit des meubles dans la succession de Mathilde Peeters.

une caisse de thé vide, où les marchands reçoivent leur thé, et la faire ressouder lorsqu'elle est remplie pour empêcher l'air et l'humidité d'y pénétrer. Ces caisses sont légères et bonnes et le bois qui est à l'entour les garantit. N'oubliez pas de me donner une bonne quantité de fèves de marais, aussi des semences d'asperges d'une bonne et grande sorte. S'il était possible de trouver des semences d'artichauts, envoyez-m'en. Et faites garder à Carel de la semence de différentes sortes de fraises l'été prochain.

J'espère, mon cher ami, d'avoir bientôt de vos nouvelles. Je vous réclame beaucoup un détail de toutes choses et surtout l'impression qu'elles vous font. Ne m'écrivez pas de lettres étudiées; ne les relisez jamais après les avoir écrites; mettez vos idées sur le papier telles qu'elles se présentent; ne craignez pas de revenir sur les mêmes choses plusieurs fois dans une lettre; n'y observez pas d'ordre; ce n'est pas une lettre d'affaires mais seulement vos pensées et réflexions, que je vous demande. Rosalie est venue passer son *Christmas* avec nous. Adieu, je vous embrasse. Mille compliments à votre femme, ainsi qu'à la famille. Dites-moi quel effet le voyage de mer a fait sur vos santés et comment les domestiques se comportent chez nous. Je vous souhaite une heureuse année.



[*Isabelle à Charles, même lieu, même date, même envoi*]

Cher Frère,

La même cause qui m'a empêchée d'écrire à mon mari est cause que je ne vous ai pas écrit plus tôt. Dans un journal commencé que je vous envoie, vous verrez que Maman avait pris une *housekeeper* qu'elle a été obligée de renvoyer deux mois après¹. Elle ne faisait rien, gâtait les nègres et prenait soin de ses petits profits. Elle partit peu de jours après le départ de van Havre et depuis j'ai pris la besogne sur moi, ce qui joint aux enfants prend si bien mon temps que je ne suis jamais assise pour une demi-heure et ai à peine le temps de mettre mes habits. Il me paraît souvent que dormir est une jouissance. Malgré tout cela je crois que cette occupation perpétuelle m'est très salutaire, m'empêchant d'être attaquée du *low spirit*, qui j'ai peur me

1 Ce journal d'Isabelle ne semble pas avoir subsisté.

fera visite quand je serai en couche. J'espère que j'aurai des nouvelles de vous autres avant ce temps; ce sera une satisfaction bien grande surtout si vous nous écrivez bien des détails [sur] comment vous avez tout trouvé.

Nous vivons ici comme des ermites, tellement occupés de nos propres affaires que nous n'avons pas le temps de nous occuper de nos voisins. Papa n'est pas en aussi bons *spirits* qu'il l'était auparavant. Passé quelque temps, il se voit accablé d'ouvrage de toute espèce et voit en même temps l'impossibilité de trouver quelqu'un dans ce pays-ci qui puisse l'aider. Depuis que vous êtes tous deux partis, il a plus d'ouvrage et moins de secours. Puis le temps d'hiver lui donne souvent mal de tête. Votre absence paraît lui être pénible quoiqu'il ne se plaigne pas.

La tournure que prend le gouvernement n'est pas encourageante. Jefferson et ses adhérents agissent en vrais illuminés et leur parti paraît gagner et se répandre partout¹.

Je pense qu'il n'est pas impossible que Papa et Maman ne songent encore à revenir en Europe malgré les inconvénients du climat, qui leur serait assurément contraire. Ils disent quelques fois: «Allons à Anvers», mais d'autres temps, ils croient être mieux ici. Maman a été incommodée à deux reprises depuis le départ de mon mari, mais se porte bien à présent. J'espère qu'en la forçant à se ménager du froid, elle continuera à se bien porter. C'était la bile qui la rendait malade. Je tâche autant que possible de la soulager et de faire aller le ménage. Rosalie vient nous voir toutes les trois ou quatre semaines; elle est ici depuis cinq jours. Nous la retiendrons jusqu'après la nouvelle année; elle est occupée à vous écrire, ainsi que Maman. Voilà comment nous passons les fêtes de *Christmas*. Que n'y êtes-vous tous, ou que ne sommes-nous tous tranquillement à Anvers. Cette idée est comme un beau songe, dont je suis éveillée par une servante qui vient ici me demander de descendre pour remettre quelque chose.

La maison [Riversdale] est assez avancée. Le *Wing* [l'aile du bâtiment] est entièrement plafonné et plâtré; il n'y manque que les vitres et la peinture. On finira le toit la semaine prochaine. Je ne crois

¹ Isabelle se fait l'écho de rumeurs selon lesquelles Thomas Jefferson, ainsi que d'autres pères fondateurs des États-Unis, faisaient partie d'une secte d'*Illuminati* (libres penseurs républicains). En 1798, deux ouvrages, l'un en France, l'autre en Angleterre, dénonçaient une prétendue conspiration mondiale organisée par cette secte et visant à remplacer les religions par un humanisme totalitaire et les différentes nations du monde par un gouvernement mondial unique.

cependant pas que nous pourrions y entrer avant le mois de mai. Je trouve qu'une fois l'hiver passé, il n'y a pas de raison de se presser avant que le tout y soit un peu fini, pourvu qu'on déménage avant la chaleur. La façade paraît faire un bon effet. Je n'y ai été que deux fois depuis mon départ d'Alexandrie, ma situation ne me permettant plus de faire beaucoup d'excursions¹. Maman y va quelquefois quand le temps est beau. Cela lui fait toujours du bien : c'est une distraction de ses occupations domestiques, mais elle me dit à chaque fois qu'elle vous manque [*sic*] pour son chaperon².

Je n'ai pas pu conduire Louise à Baltimore jusqu'à présent. Cela me donne beaucoup d'embarras et de soucis ne pouvant lui donner autant de temps que son éducation l'exigerait et je ne sais comment faire pour l'y placer. Calvert est si occupé de ses propres affaires qu'il puisse [*sic*] à peine s'absenter pour passer quelques jours ici. Puis c'est une mauvaise commission pour demander. Papa ne souffrirait pas le froid ni la fatigue de la route en cette saison, et moi-même je n'oserais plus l'entreprendre étant si près de mon terme. J'espère que vous n'avez pas oublié, cher Frère, de m'envoyer quelques livres français que je vous avais demandés pour elle³.

Vous verrez par ma lettre comment nous passons notre temps ici. L'un jour se passe comme l'autre; il y a peu de variété dans notre genre de vie maintenant. Cher Frère, j'espère que, à votre tour, vous me ferez un ample détail de tout ce que vous avez fait, vu, senti, entendu et trouvé. Je suppose qu'il faudrait un volume pour contenir tout cela. J'attends votre journal avec grande impatience. J'ai souvent pensé comment s'était passée la triste annonce que vous aviez à faire⁴. Nous en avons souvent parlé et craint que cela vous aurait [*sic*] causé beaucoup de la peine [*sic*]. Dites-moi comment tout cela s'est passé. Je n'ose rien demander de tout cela à Mimi de crainte de toucher à un sujet trop sensible pour elle. Dites-moi si elle ne m'a pas accusée de lui avoir caché la vérité, d'être fautive. Elle doit cependant me le pardonner puisque son départ [aurait pu] être rendu impossible en le lui laissant savoir; dites-moi aussi ce que Papa [van Havre]

1 Isabelle est enceinte de huit mois.

2 Erreur basée sur un emprunt linguistique de l'anglais (« *she misses you* ») ou du néerlandais (« *zij mist U* »).

3 Isabelle aurait voulu accompagner (ou faire accompagner) sa fille Louise à Baltimore, où elle allait à l'école. Comme Isabelle ne trouve pas d'accompagnateur pour Louise et ne peut le faire elle-même en plein hiver et dans son état avancé de grossesse, elle décide de pourvoir à l'éducation de Louise elle-même en attendant le printemps.

4 L'annonce à Mimi de la mort de sa mère (en février 1801).

et toute la famille ont dit de ce que mon mari est venu seul. Toutes les réflexions qui ont été faites, bonnes ou mauvaises, ainsi que ce que le public dit de nous ; ne craignez pas de blesser mes oreilles. Plus je vois du monde, moins je me soucie du blâme ou [de l'] approbation pourvu qu'on puisse se dire à soi-même qu'on a fait son devoir [...]. Tout ce qu'il y a de certain c'est que j'ai la part la plus dure de nous tous. Jusqu'à présent j'ai été en aussi bons *spirits* que les circonstances le permettaient. J'espère que le courage ne manquera pas ensuite.

Adieu, mon cher, je finis en vous embrassant bien tendrement. Veuillez faire mes amitiés à tous nos parents et amis. Il est inutile de vous dire que mon oncle [Joseph] et ma tante Stier sont les premiers sur la liste. Je vais maintenant écrire à Mimi, mais il ne me reste que très peu de temps. Il n'y a qu'un vaisseau annoncé pour Amsterdam ; nous ne pouvons pas le manquer. Adieu.

P.-S. Nous expédions aujourd'hui à l'adresse de Louvrex une lettre pour van Havre de moi, ainsi qu'une pour Mimi ; celle de Maman pour vous ; dans celle-ci, celle de Papa et de Rosalie pour vous ; deux pour Joseph Stier ; et des papiers d'instructions pour vous et quelques extraits de gazettes. Si mon mari n'était pas encore arrivé, prenez la lettre à lui sous vos soins ; je n'aimerais pas qu'elle tombât dans d'autres mains. Il n'y a que vous qui puissiez la lire. Adieu.



Marie Louise Stier à Charles Stier, Bladensburg
[s. d. janvier 1802]¹

Mon cher,

[...] Ce fut avec bien du plaisir que nous reçûmes votre petite lettre du Helder qui nous en fit désirer une seconde que nous reçûmes bientôt après. [...] Nous avons voyagé avec vous tous les soirs et avons fait mille conjectures sur votre réception, vos occupations, réflexions et amusements. Vous venez dans le plus beau moment possible, où tout le monde est occupé de fêtes et d'espérances, tous les maux passés [sont] oubliés, pleins de projets pour le futur [...]. Je

1 CJS-A.

crois que vous aurez été bien étourdi les premiers jours et que vous êtes regardé comme une bête rare, à moins que les fêtes n'occupent toute l'attention. Je vous prie de me bien donner le détail de tout cela. Je ne suis point étonnée que le bruit d'Amsterdam vous ait fait plaisir. L'esprit veut du changement et être secoué de temps en temps ; le repos n'en est que plus agréable. Ensuite il ne faut point vous remettre à écrire et à chiffrer comme vous l'avez fait ; il ne faut que préparer les matériaux et le faire faire par d'autres. Il faut absolument une personne pour tenir les livres et tout annoter. [...]

Notre politique va bien mal. Le jacobinisme et la démocratie augmentent tous les jours. On ôte tous les *Federalists* d'office – jusqu'aux juges de paix des villages – pour y mettre des *Democrats* et, comme il y en a que peu de bons, ils ne savent souvent à qui donner l'emploi et le donnent à des gens qui sont eux-mêmes honteux de l'être. Ils veulent absolument s'assurer les élections. Les gazettes commencent fort à écrire contre et à relever toutes les sottises et les bévues que le présent gouvernement fait. On ridiculise surtout Jefferson qui réellement n'est qu'une bête remplie de vanité et du désir de passer pour philosophe et grand homme. Je vous ai envoyé quelques morceaux de gazettes¹. Si ce n'était le port, je vous en enverrais davantage.

Notre bâtiment est enfin couvert. C'est dommage que vous n'ayez pu le finir ni donner tous les plans. Vous auriez évité bien des défauts. Lovering fait des bêtises inconcevables ; nous aurons bien de la peine à y entrer au printemps². [Pourtant] nous ne pouvons plus rester ici car les rats nous mangeront bientôt le nez et les oreilles ; ils me donnent encore plus de peine que tous les nègres et mon ménage ensemble³. [...]

Que n'êtes-vous ici, mon cher, au coin de notre feu le soir à ma chambre lisant et discutant les gazettes, puis parlant de vous et de votre pays et finissant avec une tasse de *punch* pour bien dormir, votre sœur travaillant jusqu'à ce que je la chasse absolument. Nous avons un ouvrage incroyable ; elle doit accoucher la semaine prochaine et rien n'est fait. Rosalie viendra m'aider ; je lui ferai vos compliments. Adieu, mon cher, je vous écrirai encore par différents vaisseaux, quand je devrai envoyer ma lettre seule. Papa a tant à faire :

¹ Jefferson était depuis longtemps la cible de la presse fédéraliste. Cependant, à partir du printemps 1802, c'est un journaliste anglais, sympathique à la cause républicaine démocrate, James Thompson Callender (1758-1803), qui l'accable.

² William Lovering, architecte et entrepreneur.

³ La maison de Stoddert était infestée de rats.

Lovering ne vient quasiment plus ; il a la ferme par-dessus (Carel [étant] fort négligent) ses affaires et les vôtres, beaucoup de comptes, et ses ouvriers à ajuster. Tout cela lui laisse peu de loisir. [...] Papa se porte entièrement bien quand il fait beau mais souffre par la pluie. Moi je me porte bien à un rhume près. Je vous embrasse. Compliments à tout le monde.



Isabelle van Havre à Charles Stier, Bladensburg
[s. d. fin février-début mars 1802]¹

Cher Frère,

[...] Nous avons reçu passé dix jours vos premières lettres d'Anvers qui nous ont fait un plaisir infini. [...] J'attends avec impatiences les détails de Mimi sur tout ce qui lui est arrivé. Si jamais elle reste trop longtemps sans en livrer, je ne lui pardonnerai pas et croirai qu'elle est plus occupée à raconter ses aventures [américaines] à des amis et connaissances présentes qu'à tenir sa parole aux absents. Il ne faut pas, au moins, qu'elle se laisse *franciser* ou *révolutionner* à ce point². Vous me direz que je n'ai pas le droit de la gronder, ayant peu écrit moi-même, mais en vérité cela n'a pas été faute de penser à vous autres. Nous avons toujours vingt fois plus d'ouvrage que de temps ici. Et depuis quelque temps, les noirs nous tourmentent souvent, ce qui rend les choses plus pesantes qu'elles ne devraient l'être, surtout par rapport aux enfants. Connaissant notre situation et surtout notre manière de vivre, vous concevrez aisément, cher Frère, que je ne fais pas souvent ce que je voudrais, mais bien ce qu'il est nécessaire de faire.

Depuis le premier du mois, Mrs Sommers [la sage-femme] est ici ainsi que ma sœur. Je les fais attendre jusqu'à présent sans leur donner la moindre occupation. Tout le monde commence à s'impatienter du retard...

J'ai été obligée, cher Frère, de vous quitter ici et depuis j'ai été au lit. Voici le huitième jour depuis la naissance de mon gros chou qui nous a tous désappointés en venant au monde sous la forme d'un

1 CJS-A.

2 Mots en italique soulignés dans l'original.

garçon en place d'une fille¹. Mais enfin, si c'est moins agréable pour moi, ce sera plus heureux pour l'enfant ainsi. Je m'en console aisément.

Nous avons reçu depuis trois jours vos lettres du 7 décembre. L'annonce que vous nous faites de votre nouveau titre d'Aumônier nous a plus surpris que fâchés. Je regrette que vous oubliiez de nous dire qui vous a procuré cet honneur. Assurément vous ne les compterez pas parmi vos amis. Je pense que cela vous donnera tant d'ouvrage que cela vous fera négliger vos intérêts propres et de vos amis, mais comme vous dites [ce poste] vous mettra au fil de bien des petites affaires et vous donnera plus d'influence auprès du gouvernement. Le plus grand inconvénient que j'y trouve est que cela vous tient enchaîné pour un long terme dans la ville et que cela pourrait peut-être l'un ou l'autre moment être désagréable, si une absence était nécessaire. [...]

Maintenant nous voici en tête à tête. Je vous ai promis de vous écrire en détail comment Papa et Maman se trouvent. Je vous dirai toutes mes idées là-dessus, comme elles se sont présentées depuis que j'ai été au lit et que j'ai eu le loisir de penser un quart d'heure de suite à un objet, ce qui ne m'était pas arrivé depuis votre départ. La santé de Papa est assez bonne, à sa bouche près qui devient pire et dont il tombe continuellement des petits morceaux d'os. Il n'est point en bons *spirits*. Depuis quelque temps, son bâtiment lui donne trop d'ouvrage et d'embarras. Il commence à mieux connaître le pays; à voir qu'on ne peut rien avoir de fait ni de gardé, que pour autant qu'on le fasse soi-même; que lorsqu'on a fait un objet de plaisir, on manque de loisir pour en jouir; en un mot, que c'est un charmant pays pour qui n'a rien et qui gagne aujourd'hui ce qu'il dépense demain et quelquefois ce qu'il a dépensé hier. Puis, le changement de principe du gouvernement influence plus ou moins sur les peuples et leur donne un sentiment d'égalité ou pour mieux dire de supériorité; ils croient faire grâce en travaillant à des prix énormes. Avec cela les tracasseries de ménage qu'on a avec ces maudits noirs. Toutes ces choses-là le dégoûtent du pays sans cependant lui faire mieux aimer l'autre. On est sûr de le rendre en *low spirits* en lui parlant de retour; toute conversation est finie. Cela paraît lui être extrêmement désagréable – j'ignore pour quel motif; si c'est parce qu'il sait que Calvert n'y viendrait jamais, et par conséquent ses enfants

1 Albert van Havre (février 1802-octobre 1802).

[seront] pour toujours séparés, ou si c'est par rapport à lui-même ? Je ne crois pas cependant que son parti soit pris définitivement.

Quant à Maman, il n'y a que le choix et la tranquillité de Papa qui la retiennent dans cela. Je pense qu'elle s'embarquerait au printemps. Peut-être que Rosalie la ferait hésiter au moment de l'exécution, mais j'ose dire que pour elle personnellement elle désire bien cordialement d'être en Europe. Le ménage, sans aller excessivement mal, n'a pas encore été bien depuis que j'y suis. Cela la tracasse et la chagrine. Depuis le matin jusqu'au soir, et malgré que je coure [moi-même] du matin au soir pour l'assister, elle est tous les jours rompue de fatigue plus d'esprit que de corps, surtout quand elle voit que Papa se plaint autant qu'elle qu'il ne peut suffire au quart de l'ouvrage qu'il a sur les bras.

Quant à moi, je n'ai pas encore un instant regretté le parti que j'ai pris parce que je vois que c'était nécessaire pour nos parents et parce qu'ils ont toutes les attentions possibles pour me soulager et m'aider autant qu'ils peuvent. Mais sans cette considération je me trouverais bien misérable et m'embarquerais dès demain, quand même je n'aurais personne pour m'accompagner. Les enfants me donnent encore plus de soucis et d'inquiétude ici qu'en ville, parce que je ne peux les laisser sortir plus loin que je ne puisse les voir sans qu'il y ait des conséquences pour leur caractère moral, et qu'il faut y veiller nuit et jour. Il n'y a pas moyen de les fier un instant aux noirs, surtout de l'espèce que nous avons ici.

Me voilà maintenant chargée d'un petit dépôt de plus. Heureusement ma santé est bonne depuis son séjour ici. Celle du petit chou promet d'être des meilleures aussi. Si jamais je devenais malade, je deviendrais une ombre errante. En vérité, cher Frère, je n'ose penser à l'avenir. Il offre des objets désagréables et fâcheux de quelque manière qu'on tourne la carte. Je ne sais comment cela finira, mais je suis sûre que, de toute manière, je suis du plus mauvais côté. S'il fallait rester où je suis, je n'y serais jamais bien. [...] Mais en voilà assez sur un chapitre que nous avons si souvent débattu ensemble ; il faut prendre le temps comme il vient.

Je n'ai pas encore reçu de nouvelles de mon mari depuis son départ. Je les attends avec la plus vive impatience sans pour cela en espérer avant trois semaines d'ici. Tous les vaisseaux venant d'Europe ont eu des passages très longs et le *Montezuma* n'a quitté les Capes [de la baie de Chesapeake] que le 7 novembre. Ainsi van Havre ne pouvait encore être arrivé quand vous m'avez écrit. Tâchez,

cher ami, de le faire écrire bien souvent. Ce sera un bien grand plaisir pour moi de recevoir souvent ses lettres. Rappelez-lui combien ma situation ici est peu amusante et souvent fâcheuse par les difficultés domestiques [...]. Tâchez aussi de le faire aller en bonne compagnie; qu'il fréquente celle du vieux style et ne fasse pas connaissance de ceux qui vont passer la soirée chez mon oncle¹... En un mot, soyez son mentor. Vous êtes beaucoup plus grave, quoique plus jeune que lui, et malgré [ce] qu'il en dit, j'ai souvent dit en moi-même comme Charlotte Grandison: «*I do not know if he came honestly by it.*» [J'ignore s'il l'a acquis honnêtement².] Je serai bien aise qu'il reste demeurer chez son père aussi longtemps qu'il voudra bien le garder chez lui.

Vous ne m'avez encore écrit aucun détail sur la famille van Havre; ce que Papa [van Havre] a dit de vous voir arriver sans nous; si vous lui avez dit que je ne viendrais pas quand mon mari viendrait; comment Mimi était et comment elle a trouvé l'air d'Anvers; quelle influence cela a sur sa santé et son esprit; vous ne m'en dites rien. Quand vous m'écrierez sur tout ce qui est dans notre tête-à-tête, mettez-le sur une feuille séparée pour que je puisse communiquer les nouvelles publiques et garder celles de famille. J'aurai soin de brûler vos lettres qui ne devront pas être vues, ainsi vous pourrez m'écrire avec toute confiance.

Adieu, mon cher, je vous embrasse mille fois en idée et voudrais de tout mon cœur pouvoir le faire en réalité. Je ne vois jamais arriver les gazettes sans demander s'il n'y a pas de lettres d'Europe.

P.-S. Je ne puis, cher Frère, vous répondre aujourd'hui sur tout ce que vous m'écrivez au sujet de vos affaires. J'ai déjà eu mal de tête pendant vingt-quatre heures pour avoir aidé Papa à écrire à Cazenove, mais soyez persuadé que nous aurons soin de vos intérêts³.



1 Il s'agit probablement d'un membre non identifié de la famille favorisé par le régime français, qu'Isabelle réproouve. La citation de Richardson (voir la note suivante) semble porter sur cet individu, qui aurait été coupable d'une indiscretion ou malhonnêteté.

2 *The Story of Charles Grandison* (1753) est le dernier roman de Samuel Richardson (1689-1761), romancier anglais très prisé du public lettré de cette époque, même en France où ses romans sont traduits (entre autres, par Diderot). Il semble qu'Isabelle et Charles aient lu Richardson en anglais. Charlotte Grandison est la sœur de Sir Charles.

3 Antoine Charles Cazenove (1775-1852), cousin du fameux Théophile Cazenove (1740-1811), est un négociant d'origine genevoise installé à Alexandrie depuis 1798.

*Marie Louise Stier à Charles Stier, Bladensburg,
le 23 mars 1802*¹

Mon cher,

Il y a bien longtemps que nous n'avons reçu de vos nouvelles. J'ai bien peur que plusieurs de vos lettres seront [*sic*] perdues par la quantité de tempêtes qu'il y a eu dernièrement sur ces côtes. Je les désire bien vivement pour savoir l'état de vos santés et m'entretenir avec vous. Nous avons eu un hiver bien doux – il n'y a eu que deux jours de glace – tellement qu'on n'a pas pu remplir les glaciers. Un automne presque continuel nous a menés à un printemps plus agréable qu'on n'en a jamais. Les uns en augurent bien pour l'été, les autres mal.

Nous avons enfin découvert cette semaine que notre *stokvis* était dans le *Custom House*, une caisse à liqueur, un *trunk* à clef, le tout sans lettre d'avis. Si Papa avait voulu aller du commencement à Baltimore, nous l'aurions eu depuis longtemps, mais à présent il a donné l'ordre d'ouvrir le tout pour l'évaluer et en payer les droits, mais il tâchera de l'avoir. Vous voyez bien, mon cher, qu'il faudra chercher un autre correspondant. Soit que Louvrex soit devenu trop grand seigneur, soit qu'il ait eu quelque mécontentement de Papa par rapport aux affaires, il est certain que cela ne va pas et, comme il y aura toujours plusieurs choses à envoyer, il faudra tâcher d'y pourvoir de façon ou d'autre. Je tâcherai d'engager Papa à prendre un correspondant fixe à Baltimore pour recevoir nos choses. Je crois qu'une maison allemande serait le mieux; elles sont plus actives et plus accoutumées aux commissions.

Je suis sûre, mon cher, que vous devez trouver une grande aisance dans le service chez vous et la façon de faire le ménage. Vous savez qu'il faut faire tout ici soi-même; je l'éprouve tous les jours d'avantage.

La Démocratie [le Parti démocrate] ne rend pas les gens plus traitables. Jefferson leur a promis de vivre dans l'abondance sans travailler. Cela met tous les esprits en l'air; on ne veut rien faire l'un pour l'autre, on croirait heurter la dignité démocratique – il est plus aisé de prendre sans payer. [...] Toutes les insurrections des villes,

Il emprunte de l'argent aux Stier pour investir dans ses affaires et s'associera à Eleuthère Irénée Du Pont (1771-1834), fondateur en 1802 de la plus importante usine d'explosifs aux États-Unis, *E.I. Du Pont de Nemours and Company*, près de Wilmington (Delaware).

1 CJS-A.

les *relief societies*, les clubs démocratiques du bas peuple, où ils vont boire et entendent parler comme les riches, tout cela augmente leur insubordination et mécontentement. [...] Vous ne sauriez croire combien l'esprit public est perverti et quelle prépondérance les *Demos* prennent¹. Tout ce qu'ils proposent passe au Congrès, par toutes sortes de moyens.

Comment faites-vous, mon cher, de votre nouvel emploi ? J'ai bien peur qu'il ne pèse encore plus sur vous l'été que l'hiver et qu'il vous empêche d'aller aussi souvent à la campagne que vous le voudriez. Je suis bien curieuse d'avoir des nouvelles de tous ces pays-là. Je crois que vous y auriez trouvé bien du changement, des ruines au lieu de grottes, des prés de bruyère au lieu d'herbe, et ainsi du reste. Ne craignez pas de m'en dire la réalité parce que je m'en imagine peut-être davantage.

Vos détails nous ont infiniment amusés. Il semble que vous êtes présent alors et que nous causions ensemble. Continuez à nous les donner blancs ou noirs, gais ou tristes, ils nous intéressent toujours et nous rappellent votre présence et nous offrent mille sujets de conversations et conjectures. Je suis extrêmement curieuse comment vos entrevues d'affaires se seront terminées avec certaines personnes. [...]

Votre sœur a eu la couche la plus heureuse qu'il est possible d'avoir, un grand garçon qui se porte extrêmement bien. Nous aurions tous désiré une fille. Edward est toujours aussi délicat et maigre. Charles est gros et fort comme un paysan. Louise est bien portante².

Rosalie est allée planter ses pois et faire son nouveau jardin. Calvert est toujours actif à son ordinaire. Voilà mon cher toutes nos nouvelles de la famille [...].

Adieu. Remettez, je vous prie, mille compliments à votre femme. Comment se porte-t-elle ; est-elle tout à fait rétablie ?



1 Les Démocrates républicains.

2 Né en février 1802, Albert van Havre est le quatrième enfant d'Isabelle et de Jean Michel après Louise (1791-1870), Edward (1796-1829) et Charles (1799-1807).

*Isabelle van Havre à Jean Michel van Havre, Bladensburg,
5 avril - 26 mai 1802¹*

Votre lettre du 17 janvier que j'attendais avec tant d'impatience espérant d'y trouver un détail de tout ce qui m'intéressait m'a tellement désappointée que je ne peux m'empêcher de vous faire des reproches. Au nom de Dieu, ne m'écrivez plus jamais que le mari a des enfants ou meurt (à moins que ce ne soit [au sujet] de nos parents ou de nos bons amis) qu'après que vous n'avez plus rien d'autre à m'apprendre. En place de me dire comment on se coiffe et s'habille, que ne m'avez-vous pas écrit comment vous êtes arrivé et comment vous avez été reçu de chaque individu de la famille; [chez] qui vous avez débarqué en arrivant à Anvers; si vous y étiez attendu avant le printemps; ce que votre père a dit de ce que j'étais restée ici avec les enfants; quelles conjectures cela lui a fait faire; sur quels termes vous êtes avec lui? Charles m'écrivit qu'il [M. van Havre, père] était très accablé du poids de ses affaires; [écrivez-moi] s'il a confiance en vous et si vous pouvez l'aider dans ses affaires. Comment est-il avec Cuyllits? Est-ce qu'il ne demande pas quand et comment je viendrai avec les enfants et cela ne le rend pas mécontent? Que ne me dites-vous pas comment ce ménage est monté; si vous resterez longtemps chez lui (j'espère que oui); comment Mimi se trouve de corps et d'esprit; ce qu'elle fait; à quoi elle s'amuse; si elle est contente; si elle est aussi satisfaite qu'elle se l'était promis; comment vous êtes avec votre frère et sa femme; si vous les avez trouvés changés et en quoi²?

Vous me dites que la famille de Leverghem est aimable et aimée – voilà un détail bien général mais qui n'est pas suffisant³. J'aurais voulu savoir comment vous avez trouvé votre sœur et son mari [Mimi et Charles]; comment s'est passée votre première entrevue, ce moment si intéressant de revenir dans sa patrie et auprès de ses parents après sept ans d'absence, dont nous avons mille fois parlé ensemble et [que nous avons] anticipé en imagination, vous ne m'en

1 CJS-A.

2 S'étaient installés avec M. van Havre, père, non seulement Charles et Mimi Stier et Jean Michel van Havre, mais aussi leur frère, Charles Joseph Antoine van Havre, son épouse Hélène (de Vinck) et leurs trois enfants.

3 Joseph Charles della Faille de Leverghem (1754-1822), et son épouse, Catherine Isabelle Marie (de Witte) (1755-1803), avaient dix enfants; plusieurs étaient en âge de se marier.

faites seulement pas mention. Croyez-vous donc que tout cela peut se deviner? Ou que cela ne m'intéresse pas autant que le théâtre et les rumeurs?

Voilà trois mois que tous les jours j'attends des lettres d'Anvers et que j'envoie à la poste avec impatience et lorsqu'elle me parvient je n'y trouve rien que je ne savais pas déjà depuis longtemps. Vous ne me dites seulement pas si l'air natal vous fait du bien, si vous êtes en bonne santé? En vérité votre lettre de Rotterdam, quoiqu'elle ne pouvait m'instruire de rien de nos amis indépendamment de votre arrivée à terre, en valait dix de celle que je viens de recevoir. Papa vous avait demandé de lui écrire au sujet de Cuylits – comment ce que vous l'aviez trouvé¹. Et vous ne me dites pas qui est venu vous voir à votre arrivée et comment et quel accueil vous avez eu de mes tantes et oncles, avec qui vous êtes bien ou mal, content ou mécontent, ni ce qu'ils font surtout au sujet de la [maison] mortuaire de Grand-Maman. Je voudrais aussi savoir ce qu'on dit en famille, de votre côté et du mien, de ce que nous restons encore ici, et ce qu'on dit en public. Je vous répète ici quelques demandes faites dans mes précédentes lettres par crainte que vous ne les auriez pas reçues ou [que vous auriez] oublié d'y répondre en autant de détails que je le désire.

Vous me dites avoir vendu des rentes tirées sur l'État [français]. Je crois que vous avez bien fait et suis curieuse de savoir l'opinion publique sur ce fonds. Quant à notre maison, je ne conçois pas ce qui pourrait vous engager à donner un tiers de la somme demandée fl 4 400². Cette propriété ne nous convient d'aucune manière, à moins que nous puissions l'avoir pour à peu près ce qu'elle fut vendue. Que ne me dites-vous si vous l'avez vue; comment elle est, et surtout mes trois jolies chambres et escaliers, et comment et par quoi occupées?

Comme je suppose que cette lettre ne vous parviendra que lorsque le printemps sera déjà bien avancé, je vous demande aussi de m'écrire en grand détail comment vous avez trouvé le Mick et Wyneghem; si vous passerez tout l'été en ville chez Papa; en quoi vous l'assistez, et s'il parle souvent des enfants³. Dites-moi aussi si la *canonesse* [vit]

1 Jacques Cuylits.

2 La maison semble être celle que le couple van Havre habitait avant son départ en Amérique. Jean Michel propose-t-il de la racheter?

3 Le château Kyckuit (en français, Belvédère) à Wyneghem avait été acheté par le père de Mimi et de Jean-Michel en 1769. Ce château appartient encore aujourd'hui à des descendants de la famille van Havre. Quant au Mick, son parc appartient aujourd'hui à la commune de Maria-ter-Heide et le bâtiment est devenu une copropriété privée.

encore chez lui et comment et où vous vous acquittez des devoirs de la religion¹. À voir ce qu'on nous écrit des mœurs du jour en général, je suppose que beaucoup de nos gens d'Anvers ne s'en inquiètent guère.

Dites-moi aussi comment vous trouvez le pays et si, somme totale, vous préféreriez (considérations pour nos parents à part) être là ou ici, où on change aussi en mal. Dites-moi quelle est la société que votre père fréquente et comment il passe son temps ; s'il est encore aussi sensible à la perte qu'il a faite ? Quoiqu'à un âge avancé on devienne plus froid à toute chose, il me semble qu'il doit se trouver bien isolé à présent. Il [doit être] heureux que votre frère fût de retour et que vous puissiez tous être auprès de lui maintenant. Dites-moi encore comment vous êtes avec Mimi, si elle fait le ménage et vous rend matineux, ou si elle est paresseuse elle-même ? Quelles sont les personnes et la société qu'elle voit ? Avec qui est-elle intime ? Comment est sa santé ? [Dites-moi] si elle parle et pense souvent à nous, pauvres prisonniers ici, du moins pour ma part, car malgré que vous ne sembliez pas fort enchanté des bontés des Anversoises, j'aimerais bien mieux y être qu'ici avec les moricos qui deviennent chaque jour plus mauvais².

Lorsque je vous ai écrit la dernière fois, quinze jours passés, je vous disais que quatre semaine après mes couches, Maman étant malade, Mymi était justement retournée à Alexandrie et que, n'ayant personne pour la remplacer, j'avais tant d'emplois différents que je ne savais où donner la tête – j'étais garde d'enfants et garde-malade de Maman, garde de couche, nourrice, ménagère³. Le pire c'est de voir les enfants qui se gâtent avec les nègres, tant grands que petits. Quand on est occupé du matin au soir à des choses de nécessité, sans un moment de relâche, et que le soir tout n'est fait qu'à demi – voilà une vie peu amusante. Jamais je ne peux faire une chose par amusement et jamais l'ouvrage de nécessité n'est à moitié fini. Quand on se porte bien et pour un homme je conçois qu'on puisse aimer ce pays-ci, mais c'est un enfer pour une femme surtout quand on a des enfants ; c'est comme s'ils étaient toujours au milieu des loups. J'ai tous les

1 Une religieuse vit alors chez M. van Havre.

2 Isabelle se sent accablée par la vie à la campagne, où elle dépend de ses esclaves, qu'elle surnomme dédaigneusement « les moricos » (d'après le substantif masculin « Maure » qui signifiait Africain noir à cette époque).

3 Mymi est une servante ou esclave d'Isabelle, qui continue à s'occuper de leur maison à Alexandrie.

jours plus d'expérience à ce sujet et une bonne garde d'enfants n'est pas à trouver.

Maman est un peu mieux; elle a [*sic*] sorti hier de la chambre et est sans fièvre, mais ne descend pas encore. J'espère cependant que dans peu de jours elle pourra descendre. Papa avait presque engagé Madame Pierrot d'Alexandrie pour venir demeurer chez lui, mais le jour qu'elle crut venir il faisait mauvais et entre-temps Bazin [peu lisible] l'engagea à venir auprès de lui. C'est une grande ressource qui nous manque n'ayant pas de *housekeeper* et sans espoir d'en trouver une bonne. Cette femme eût été un grand secours et surtout une surveillante pour les enfants. Maman devient trop âgée pour faire le ménage ici et moi je ne suis pas suffisante¹ [...].

Heureusement je me suis toujours assez bien portée depuis votre départ. Huit jours après mes couches, j'aurais pu descendre si cela eût été en été. L'enfant se porte bien et engraisse tous les jours. Je suis cependant obligée de lui donner de la pappe [*sic*] quoique j'aie assez de lait². Le sein lui donne des aigreurs dans l'estomac et malgré tout le magnesia tout ce qui le quitte est vert comme de l'herbe³. Je ne mange cependant rien qui puisse y donner occasion. Il n'y a que la bière et je ne puis m'en passer, car aussitôt que je la quitte je perds l'appétit.

J'aurai soin que le petit chou soit inoculé à temps. Vous êtes contraire au *Cow Pox*; cependant je crois que c'est mieux [d'être inoculé]⁴. Tous les enfants des Lowndes l'ont été ainsi que la petite Caroline [Calvert] et la servante et tous l'ont eue sans en être malades, qu'un petit accès de fièvre⁵. [Le] Docteur Mitchell l'a aussi

1 Madame Pierrot est sans doute une autre servante à Alexandrie; Bazin est un employeur.

2 La «pappe» est un terme de patois dérivé du flamand, pour désigner une panade pour bébé.

3 Le lait de magnesia était employé comme remède contre l'hyperactivité gastrique.

4 L'inoculation par le *cow pox* (maladie de la vache ou vaccin) avait été récemment introduite en Amérique par le Britannique Edward Jenner (1749-1823). Le vaccin est plus efficace et moins dangereux pour prévenir la variole humaine que la variolisation pratiquée jusque-là, puisque le vaccin consiste à inoculer une variole affectant uniquement les bovins pour prévenir la variole humaine, tandis que la variolisation demande d'inoculer une variole bénigne pour éviter une variole grave, ce qui provoque parfois la maladie.

5 Richard («Dick») Tasker Lowndes (1763-1840) de Bladensburg et son épouse Ann Lloyd (1769-1841) étaient des voisins et amis des Stier. Par eux les Stier avaient rencontré Charles Lowndes (1765-1846), frère cadet de Dick, négociant à Georgetown, qui avait épousé la sœur d'Ann Lloyd, Eleanor (1776-1819). Les Stier et Isabelle s'entendaient moins bien avec Benjamin Lowndes (1749-1808), frère aîné des Lowndes, leur voisin à Bladensburg.

donné à son enfant âgé de quinze mois¹. Il me paraît qu'il n'y a rien à risquer et tout à gagner. Au reste, je pourrai peut-être encore avoir votre réponse avant qu'il ne soit nécessaire de le faire [...]

Je voudrais vous voir embrasser et caresser [l'enfant] mais il faut prendre le temps comme il vient. Vous dites, cher ami, que vous ne pouvez vous faire à être seul. Soyez persuadé que je voudrais autant et peut-être plus que vous que nous fussions encore une fois tous réunis, mais il faudrait que ce fût à Anvers et non en Amérique [...].

P.-S. Papa a tous les actes dont vous lui parlez depuis longtemps. Cela nous a coûté beaucoup de peine étant une correspondance anglaise. Cazenove est on ne peut pas plus diligent, attentif et complaisant. Il fait les choses en ami². [...]

Vendredi ce 8 mai

Voilà un mois, cher ami, que cette lettre est restée sans qu'il m'ait été possible de trouver le moyen de l'expédier. Maman fut rétablie la semaine sainte, mais pas en état de m'aider à faire le ménage. Ma sœur a resté [*sic*] ici la quinzaine de Pâques. Peu de jours après qu'elle nous quitta, Papa fut pris malade [*sic*] et menaça de faire une maladie comme passé deux ans, mais le médecin l'attaqua fort du premier tour. Il fut saigné et purgé, ce qui fut répété trois ou quatre jours; après on y ajouta une cantharide, ce qui le tira hors d'affaires et depuis lundi passé il sort et va à sa ferme³. Il n'a gardé la maison que huit jours, mais cela n'a pas laissé de nous inquiéter et Maman s'est tant fatiguée que j'ai peur qu'elle va être [*sic*] incommodée à son tour. Elle n'a pu se lever aujourd'hui.

Depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai reçu plusieurs lettres de mon frère qui m'écrit une partie des choses que je vous demande dans celle-ci: où vous êtes logé; comment on vit dans le monde; mais il ne me dit rien, rien, rien de rien de détaillé au sujet de votre père et de votre famille, croyant sans doute que vous l'auriez fait. À voir les lettres de mon frère, on désire très fort notre retour. Il me paraît aussi qu'il est plus content que vous des habitants du monde que vous habitez. Vous n'en paraissez pas fort satisfait. D'où vient

¹ Le Dr Mitchell est le médecin des Stier à Bladensburg. Il succombera à la fièvre bilieuse durant l'été 1804.

² Antoine Charles Cazenove.

³ Remède à base de coléoptères cantharides, employé comme vésicant.

cette différence? Peut-être que vous ne vous donnez guère la peine de plaire? Vous savez qu'on ne trouve les gens aimables que pour autant qu'on cherche à l'être soi-même. Il n'est pas bon, cher ami, de trop s'isoler. Il faut fréquenter les gens de la place. Depuis quelque temps, vous n'aviez vu presque plus personne ici et cela vous avait rendu un peu misanthrope.

Ce 26 mai

J'ai dû vous quitter ici, cher ami, et depuis n'ai plus eu le temps de la finir et de l'expédier, Papa promettant tous les jours de finir les siennes pour les envoyer ensemble. Celle-ci partira ce soir; j'en commencerai une autre. Le petit est inoculé des *kine pox*; ceci est si général ici qu'on le fait soi-même et même en voyage¹. Cela ne rend pas malade.



Marie Louise Stier à Charles Stier, Bladensburg
[s. d. après le 17 avril 1802]²

Mon cher,

Nous reçûmes toutes vos lettres ensemble en deux jours de temps, les 16 & 17 avril. Elles nous furent d'autant plus agréables que nous commencions à en désespérer y ayant eu tant de tempêtes sur ces côtes. Il semble que les éléments se joignent aux hommes pour troubler l'univers. Enfin, tout ce que vous avez envoyé est arrivé sain et sauffe [*sic*], sauf le bouloir [*sic*] qui a été endommagé assez fort, mais comme ce n'est pas une pièce de parade, le mal n'est pas si grand. Il n'est pas joli, mais il bout extrêmement bien et c'est le principal. Les bas noirs sont très bons, mais je vous prie au premier envoi de m'envoyer de la laine noire fine pour les raccommoier. Les plantes et les semences sont arrivées dans le meilleur ordre possible. Diti est un bon jardinier, fort attentif et docile, et il en aura grand soin. Le chocolat est bon; nous en avons goûté avec Rosalie qui est venue passer les Pâques ici ainsi que la semaine sainte pendant que son mari était jury à Marlborough. Je lui ai remis votre lettre: elle vous y répondra de chez elle. Vos lettres nous ont extrêmement amusés;

¹ *Kine pox* est un autre terme pour *cow pox*, vaccin.

² CJS-A.

jugez combien de commentaires nous y avons fait à nous trois, elles nous ont occupés pendant huit jours et nous y revenons encore souvent le soir. Nous vous accompagnons souvent en imagination, mais il y a encore mille énigmes que nous ne pouvons expliquer et sur lesquelles il nous faut encore plus de détails, que j'espère, fait en fait [*sic*] qu'ils vous viendront en idée, vous nous donnerez.

Je me suis toujours attendue à de grands changements dans les caractères et manières de vivre et de penser. Je vous avoue qu'ils surpassent mon attente; je ne croyais pas qu'on se serait accommodé si gaiement aux circonstances. Je ne conçois pas qu'on se marie si aisément et de quoi un grand nombre vit, qui à peine pouvait vivre auparavant. Je suis curieuse de savoir comment on fait à Bruxelles. Je ne crois pas que tout y soit aussi changé. Je suppose que mon oncle demeure à sa campagne d'Anderlecht¹.

Vous ne me dites rien, mon cher, de votre santé qui était bien ruinée par tous vos travaux ici. J'ai bien peur que vous ne travailliez trop encore. Cet emploi, joint à vos autres occupations, doit vous casser le cou. Je suis extrêmement charmée que vous ayez trouvé un bon homme d'affaires. Laissez-lui faire tout l'ouvrage et n'en faites que l'inspection. Je suis extrêmement curieuse de vos conférences d'affaires avec Mme G[uyot] et M. G[eelhand]².

J'ai vu par la liste [de la maison mortuaire] qu'il n'y est pas resté grand chose d'importance et que les plus jolies ont été vendues, par exemple le robinet de porcelaine bleu sur un fond blanc et or qui était dans l'antichambre de la place à manger; deux pots-pourris dans la même place et d'autres jolies porcelaines, entre autres un service de thé jaune de Saxe, un joli service de table avec les armes, et plusieurs jolies jattes et autres choses trop longues à nommer. S'il n'y a rien d'autre que ce qu'il y a sur la liste je n'en désire pas grand chose, n'ayant pas besoin de meubles ici et ne sachant quand j'en aurai là-bas. D'ailleurs de tout ce qui reste il n'y a rien d'utile. Il n'y a que le petit secrétaire de laque et un petit coffre dont vos sœurs sont enchantées et que je voudrais avoir. Pour les livres d'estampes, je les laisse à votre choix. Je ne voudrais que *La Galerie du Luxembourg* pour garder une idée du génie de Rubens³. À propos, Papa vient

1 Personnage non identifié; sans doute un oncle maternel de Marie Louise, donc un membre de la famille van den Cruyce.

2 Ces conférences d'affaires portent sur l'exécution du testament de Mathilde Peeters.

3 *La Galerie du Palais du Luxembourg*, gravure et dessins par Jean-Marc Nattier

d'acheter un petit tableau de Breughel représentant un canal hollandais avec la fin d'un village et tout plein de peuple à pied, à cheval et en chariot, charrette, qui va et vient du marché¹. Il en donne vingt-cinq dollars. Je ne vois qu'une bague de G. P. [grand-père?]. Je suis certaine qu'il en avait deux ou trois grandes blanches, puis d'autres en couleurs; il faut s'informer si on les a vendues. Je ne veux rien des choses du cabinet: ni figures chinoises, ni vaisseaux, ni médailles, ni figures en biscuit, ni tables de laque, ni damier. Je crois qu'il doit aussi y avoir eu un grand tour de perles de Grand-Maman. Je suppose qu'on voudra faire une vente de tous ces objets restants; nous n'y avons point d'opposition. Vous ne me dites rien de ce qu'on a fait des tableaux, ni de ce qu'on est d'intention d'en faire. Il y en avait encore quelques-uns de bien jolis. Ce sera une affaire bien difficile à arranger. Je suppose qu'on aura vendu tout le vin qui était à la cave. Je crois qu'il y en avait deux barils (de vin du Rhin) que Carel y avait mis. Il pourrait vous en donner des instructions: il était le fait-tout de Grand-Maman².

Voici le printemps qui revient avec toutes ses jolies fleurs. Les bois commencent à être charmants et odoriférants, mais ils me font regretter d'autant plus votre absence. Vous en jouissiez mieux que personne. Vos idées de peintures vous donnaient plus de goût pour le paysage et convenaient plus au mien. Je sors bien peu: Papa n'a pas le loisir; son bâtiment et jardin l'occupent trop. Que n'êtes-vous ici! Avec nos communs amis, nous ferions mille courses à cheval. Je suis sûre qu'ils s'amuseraient. Je voudrais bien trouver quelque chose à leur envoyer d'ici qui pourrait leur faire plaisir. Si vous pouvez inventer quelque chose, dites-le-moi. S'ils aiment encore le punch, je pourrais leur envoyer du bon rhum, mais je voudrais y ajouter autre chose. Je désirerais extrêmement les voir, mais la distance est bien grande. Je ferai attention à tout ce que vous me dites sur ce sujet et le recommanderai à Papa.

Notre bâtiment avance bien mal. Lamphier ne va pas du tout. Lovering ne fait rien ou fait des bêtises. Notre bâtiment se ressent fort de votre absence. Il n'y manque pas de *blunders* [maladresses]. Lovering a perdu une partie de vos dessins et oublie ce que vous lui

(1685-1766), Paris, Gaspard Duchange, 1710. Ces estampes reproduisaient les tableaux de Rubens peints pour la résidence royale de Marie de Médicis.

1 Ce tableau n'a pas pu être identifié. Pour plus de détails sur la composition de la collection Stier, voir Letzter, « Rubens in America », p. 100, p. 109, note 6.

2 Homme à tout faire; factotum.

aviez dit sur d'autres. Enfin, cela doit aller comme cela peut. Je ne sais quand nous y entrerons. Un *wing* [aile du bâtiment] reste en arrière jusqu'à l'année prochaine à cause de Lamphier, ce qui nous gêne beaucoup. Nous aurions pu en faire un magasin et une place pour travailler jusqu'on finit [sic] les salles. Vous ne nous avez encore rien dit des cheminées; si vous pourrez les envoyer ou non? Je vous prie de nous dire lesquelles vous pourrez nous envoyer car nous ne pouvons rien finir avant.

Je vous prie, mon cher, de nous envoyer encore un petit tonneau d'anchois frais de cette année, mais il faut avoir soin que le tonneau soit bien clos, qu'aucune sauce ne puisse y passer et qu'on en mette beaucoup. Il serait peut-être bon qu'on la mette dans un deuxième tonneau pour l'empêcher de dessécher. Comment vous goûte tout ce bon poisson, là où vous êtes à présent, et tous ces bons ragôts étuvés et le souper que vous regrettiez toujours ici? À propos, je vais reprendre mon vieux Vulcain; ma cuisinière ne veut pas cuisiner et je ne veux plus tous ses petits diables à l'entour de la maison¹. Comment se fait le service chez vous? Est-il comme auparavant ou ont-ils pris plus de liberté?

Je vous prie de me donner s'il est possible un détail du *management* des bêtes à une ferme, ainsi que du beurre et du lait, et d'en prendre de bonnes informations: comment on nourrit les veaux pour les engraisser et ceux qu'on garde pour vaches. Vous faites bien, mon cher, de faire vos excursions de campagne avec votre voisin. Cela est amusant pour tous deux.

Je suis bien fâchée de ne pouvoir vous donner aucune nouvelle au sujet du fils du jardinier, mais depuis qu'on a dit qu'il allait partir avec un vaisseau pour Hambourg, nous n'en avons plus rien entendu. J'ai peur qu'il ne soit tourné marin; il avait toujours de l'inclination pour cela. Il a eu vingt autres occasions pour faire fortune en peu de temps s'il avait voulu. Je crois que ses parents auraient eu bien du trouble s'il était resté chez lui car il avait une bien mauvaise tête².

Me voici donc enfin rayée de la liste [des émigrés]. Je ne conçois point la politique de ne pas rayer les hommes. J'ai toujours cru qu'on n'en avait pas besoin [de la radiation] par les traités de paix. Je trouve

1 Marie Louise décide de reprendre la cuisine elle-même. Son «vieux Vulcain» est donc son fourneau.

2 Carel, le jardinier des Stier à Anvers, avait envoyé son fils au Maryland pour venir travailler chez les Stier dans l'espoir que le jeune homme se rangerait.

le besoin de ces passeports bien désagréable. Combien aisément ne les oublie-t-on pas ; et à quelles scènes extravagantes cela expose.

Il paraît que le commerce va revivre chez vous. La veuve Martin Smet s'est fait mettre ici dans la gazette ; je suppose qu'elle aura vite des *consignements* mais gare les banqueroutes qui continuent toujours ici¹. L'hiver paraît avoir été bien gai chez vous. Je suppose que votre épouse en profite bien ; cela doit la rendre bien contente. Je suis bien charmée, mon cher, que votre beau-père vous empêche de travailler le soir – cela est excellent pour vous.

Ma lettre est bien incohérente, mais on m'interrompt à tout moment. D'ailleurs elle a été écrite à tant de reprises. J'ai encore été incommodée pendant huit jours d'une fièvre bilieuse. Une fois qu'on l'a eue cela revient souvent après cela. Papa a eu un gros rhume avec fièvre ; saignées et *blisters* l'ont tiré d'affaire. Il ne souffre pas l'humidité, surtout la pluie avec vent nord-ouest. Il en est, à chaque fois, incommodé. Pour le reste, il se porte fort bien quand il fait beau, rempli de courage et de force. Je ne sais comment il soutiendrait l'humidité de notre climat.

Parlons un peu de votre emploi. Si vous n'aviez que cela, il vous serait favorable, quoique désagréable. J'ai toujours vu que ceux qui y étaient y gagnaient de l'instruction sur les choses ordinaires de la vie. Il faut que la direction soit bien bonne pour qu'on la laisse subsister. Je ne suis pas fort surprise que vous l'ayez accepté – quoiqu'on soit libre, on ne fait pas ce que l'on veut – mais je suis surprise de la méchanceté de vous choisir si peu après votre arrivée. Cela me fait augurer bien mal du caractère [de nos concitoyens] et que ce grand empressement de vous ravoir n'est que pour partager leurs maux et leurs taxes. Ils sont comme les diables dans l'enfer qui, parce qu'ils souffrent, voudraient faire souffrir tout le monde. Je fais des exceptions à ce tableau – nos amis ne sont pas du nombre. Je voudrais à mes dépens pouvoir contribuer à leur bien-être.

La légèreté de la parure française a pénétré jusqu'ici, mais pas au même degré. Les voiles sont un peu plus hauts et pas si transparents. Papa revint dernièrement et ne put se taire de deux *ladies* qu'il compare à une anguille *stript* [*sic*] de la peau, sans jupe, sans manche (ou à peu près), se tortillant pour se donner des grâces². Calvert nous

1 Cette femme d'affaires n'a pas pu être identifiée.

2 Henri Stier critique les robes du style Empire, qui d'après lui ne sont pas flatteuses pour les femmes qui dans ces légères tuniques à demi transparentes ressemblent à des anguilles dont la peau a été ôtée.

fit un autre portrait de celles de la *city* dont nous avons tous beaucoup ri. Tous les hommes s'en moquent impitoyablement.

Vos divinités doivent faire un grand contraste avec leurs dieux, qui ayant quitté l'Olympe pour suivre leurs bergères, ont pris toutes sortes de formes. La désertion des hommes doit rendre la société ennuyeuse pour les jeunes personnes¹. Je vous prie, mon cher, de nous continuer le détail à l'égard des choses et des personnes. Cela nous mettra à même d'en former un jugement [...].

Nous venons de recevoir dans le moment le traité de paix définitif. Voilà donc le Scheldt [l'Escaut] fermé; je n'avais jamais compté sur son ouverture, mais cela doit faire une grande sensation chez vous et pourra occasionner des banqueroutes. Il est étonnant qu'on ait glissé ce point – sans doute des besoins d'argent comptant [de la part des Français], que les Hollandais ont promis².

Sans doute, vous allez avoir un gouvernement fixe présentement; il faudra voir ce que cela produira³. Vous êtes là dans le bon moment pour avoir une bonne connaissance de toutes ces choses et plus en état d'en juger que les personnes sur les lieux qui sont encore imbues de bien d'anciennes habitudes et [de] préjugés. J'espère, mon cher, avoir mille détails au premier jour [...]. Mon esprit est devenu si paisible et accoutumé aux effets de la Révolution que rien ne m'étonne et que je crois tout possible. Adieu, mon cher, on me dit qu'un vaisseau part dans peu de jours [...]. Tout le monde ici vous embrasse ainsi que moi.

1 Bonaparte donne aux fils de patriciens anversois l'occasion de servir dans son administration ou dans l'armée française, mais cela requiert un déménagement à Paris ou ailleurs, ce que Marie Louise considère comme un exil forcé et une « désertion » de la part des jeunes gens qui acceptent ces conditions.

2 Par la Paix d'Amiens, la deuxième coalition anti-bonapartiste est démantelée en mars 1802. Les puissances ennemies se retirent de plusieurs territoires contestés mais n'arrivent pas à un accord sur la question plus épineuse de l'ouverture de l'Escaut. Marie Louise insinue que, comme il n'y a pas eu de solution diplomatique au sujet de l'Escaut, le terrain reste ouvert au rapport de forces – ce qui ne promet rien de bon pour Anvers. D'après elle, Bonaparte serait capable d'accepter la fermeture temporaire de l'Escaut en échange d'un rapprochement à la République batave qu'il désire par-dessus tout en cette année 1802. Les prédictions de Marie Louise ne se vérifient que partiellement, mais l'absence d'une solution diplomatique sur l'Escaut est probablement une des causes de la dissolution de la Paix d'Amiens en mai 1803 et de la guerre navale du Royaume-Uni contre la France. François Antoine, « Les forêts de l'Avesnois et les projets anversois du négociant bruxellois Michel Simons », p. 403.

3 Marie Louise Stier reste sceptique à l'égard des promesses de Bonaparte.

Chapitre 4 LES ADIEUX (1802-1803)

En avril 1802, à l'instigation de Marie Louise qui s'inquiète parce que leur radiation de la liste des émigrés n'est toujours pas chose faite, Charles fait le voyage à Paris pour s'en occuper personnellement. Par Mme d'Herbouville, l'épouse du préfet, il rencontre Bonaparte et est transporté d'enthousiasme¹. Depuis la Paix d'Amiens et le concordat avec le pape Pie VII, qui abolit l'Église gallicane (mise en place en 1790 par la Constitution civile du clergé), Bonaparte est au comble de sa popularité². Après plus de dix ans de guerres et de conflits religieux intérieurs, les Français ne demandent qu'à faire confiance à Bonaparte qui leur promet de mettre son talent au service de la paix civile, des réformes administratives et juridiques, de la stabilité du gouvernement et de l'essor de l'industrie, du commerce, des arts et de la culture. Il ponctue ses divers accomplissements par des fêtes somptueuses, admirées par Charles qui en décrit les détails à ses parents. Charles est loin d'être le seul Anversois à se montrer emballé par l'ère nouvelle qui s'annonce; nombre de ses concitoyens soutiennent Bonaparte. Catholiques et majoritairement ultramontains, ils espèrent que le culte catholique sera rétabli comme antan et que les prêtres réfractaires, obligés jusqu'alors de vivre en exil, pourront rentrer³.

Charles apprend à la fin avril, alors qu'il est encore à Paris, que la radiation de sa famille de la liste des émigrés est devenue superflue

1 Charles parle de sa rencontre avec Bonaparte dans une lettre à son oncle Joseph Stier (Paris, 21 avril 1802) et à Mimi (Paris, 19 avril 1802), CJS-A.

2 Ces deux succès diplomatiques de Bonaparte datent du printemps 1802.

3 En réalité, le concordat de Bonaparte avec le pape ne mettra pas fin au contrôle sur le culte exercé par le gouvernement français dans les Départements belges puisque Bonaparte continuera à y nommer des évêques français. Voir Floris Prims, *Geschiedenis van Antwerpen*, vol. 7, p. 193.

puisque Bonaparte vient de décréter l'amnistie générale pour les émigrés à condition qu'ils rentrent avant le 22 septembre 1802¹. N'ayant pas une minute à perdre pour avertir ses parents, Charles leur expédie plusieurs lettres (par des ports différents) dans l'espoir qu'ils pourront rentrer à Anvers le plus rapidement possible. La première de ces missives atteint le Maryland en juin 1802 et atterre les Stier, qui ne peuvent se faire à l'idée d'abandonner si brusquement le chantier de leur cher manoir Riversdale, et surtout Rosalie et sa famille. De plus, Isabelle a sur les bras quatre enfants, dont le plus jeune n'est encore qu'un nouveau-né, et ne peut donc se charger seule des préparatifs du départ. Charles est loin d'imaginer la réaction violente que suscite sa pressante invitation à rentrer mais il anticipe les difficultés pratiques du retour et prend des dispositions pour leur envoyer un « jeune affidé » d'Anvers pour les aider. Ce jeune homme n'est autre que Jean Michel (aussi impatient de revoir sa femme et ses enfants que de retourner en Amérique où il se sent mieux qu'à Anvers) mais Henri, Marie Louise et Isabelle ne l'apprendront qu'à son arrivée à Riversdale, car Charles veut leur réserver l'agréable surprise.

À l'arrivée de Jean Michel vers la fin du mois d'août 1802, les parents Stier, Isabelle et les enfants sont déjà installés dans la première des ailes de Riversdale à être achevée. Les parents Stier sont enchantés de leur nouvelle demeure. Ils apprécient particulièrement la campagne qui les entoure. En voyant ses parents si contents d'être installés, même Isabelle – si pressée de rentrer à Anvers – est prise de doutes au sujet du retour proposé par Charles. Serait-ce peu judicieux de les transplanter encore une fois ? Ils sont âgés et fatigués et méritent de pouvoir se retirer paisiblement dans leur plantation américaine. Cependant, depuis la missive de Charles, Henri Stier s'est préparé psychologiquement au retour, qu'il a organisé posément, entre autre en faisant les démarches nécessaires pour bénéficier de l'amnistie des émigrés rentrés en France. Il est conscient qu'ils n'arriveront pas à rentrer avant la date limite de septembre 1802 mais compte pouvoir expliquer aux autorités que, dans les circonstances où vit sa famille, ce délai est trop court.

¹ Pour plus d'informations sur les circonstances et motivations du décret d'amnistie pour les émigrés du 26 avril 1802, voir François Antoine, « Émigration dans le Brabant belge », dans *La Contre-Révolution en Europe XVIII^e-XIX^e siècles : réalités politiques et sociales, résonances culturelles et idéologiques*, sous la direction de Jean-Clément Martin, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, p. 143-159, p. 157.

La correspondance de l'automne 1802 est sombre, caractérisée par des contradictions et des questions sans réponses. La mort d'Albert, le dernier-né des Van Havre, en octobre 1802, augmente encore leur consternation. Rosalie apporte un peu de soulagement à leur douleur quand elle vient s'installer à Riversdale en vue de son accouchement prochain, mais elle aussi est angoissée, pressentant que c'est la dernière fois qu'elle est au sein de sa famille belge. Elle accouche d'un garçon en janvier 1803, George Henry (1803-1889). L'enfant est faible et maladif; on craint pour sa vie. Grâce au soutien de ses parents, Rosalie garde le moral et le nouveau-né gagne bientôt des forces. Les parents Stier appréhendent de quitter leur fille cadette mais se consolent en s'accrochant à sa promesse qu'elle et les siens viendront leur rendre visite à Anvers dès que possible. Rosalie pense même pouvoir convaincre son mari de s'y installer définitivement...

Pendant leurs derniers mois en Amérique, les parents Stier, Isabelle, Jean Michel et Rosalie ne trouvent presque plus le temps d'écrire à Charles et à Mimi mais n'en attendent pas moins impatiemment les lettres d'Anvers. Charles fait de son mieux pour évoquer à leurs yeux une vie anversoise riante durant cet hiver de 1802-1803: on fait des courses en traîneau; on dîne au cercle et au club; on assiste à de magnifiques concerts donnés par les meilleurs musiciens et artistes lyriques de Paris; et, bien sûr, on se prépare pour l'arrivée des Stier d'Amérique! Charles anticipe et répond à leurs nombreuses questions pratiques. Que devraient-ils ramener à Anvers de leurs possessions? Y a-t-il moyen d'éviter les taxes d'importation sur des meubles belges qu'ils ne font que retransporter à Anvers? Serait-ce trop risqué de laisser des objets d'art à Riversdale, surtout si le manoir ne sera plus habité? Comment et pour quel montant faudrait-il assurer le transport maritime des tableaux de la collection Peeters?

En mai 1803, à peine deux semaines avant la date projetée du départ, alors que leurs bagages sont sur le point d'être chargés à bord d'un vaisseau à Baltimore, les Stier apprennent qu'une guerre navale vient d'éclater sur l'Atlantique entre la France et le Royaume-Uni. Il est trop tard pour annuler le retour, même si dans ces conditions le voyage sera beaucoup plus dangereux. Pour limiter les risques, ils choisissent un vaisseau qui ne fera pas escale en Angleterre mais naviguera directement vers la Hollande. Ils décident aussi de ne pas faire transporter les peintures, qui resteront dans leurs caisses à

Riversdale¹. Juste avant le départ, une autre nouvelle bouleverse la famille : le décès de Mimi, survenu subitement en février 1803, des suites d'une ultime fausse couche. Ils n'ont même plus le temps d'écrire à Charles pour le consoler ; ils doivent s'embarquer.

La traversée de l'Atlantique est encore plus longue et pénible que prévu car aux dangers de la guerre navale s'ajoutent l'accalmie et les vents contraires. Enfin, après deux mois de voyage, ils arrivent à Den Helder le 2 août 1803. Charles les y accueille mais il est seul, un autre décès étant survenu quelques semaines avant leur arrivée, celui de Joseph Stier, le cher frère cadet d'Henri que celui-ci se réjouissait de revoir parmi tous.

Le journal de Charles nous informe sur les premières semaines du retour des Stier à Anvers. Charles continue à le tenir assidûment, surtout pour Rosalie, car il s'imagine combien elle se sent délaissée après le départ de ses parents et de sa sœur. De son côté, Rosalie écrit presque quotidiennement à ses parents et se rend régulièrement à Riversdale où elle s'occupe des affaires laissées en suspens par leur départ. Henri Stier comprend que sa fille se sent plus proche d'eux quand elle est à Riversdale et propose à son gendre Calvert de s'y installer pour y exploiter la plantation et en terminer la construction. Cet arrangement présenterait aussi l'avantage de mettre en sûreté les peintures de la collection Peeters. Calvert ne se fait pas prier et installe sa famille à Riversdale au cours de l'été 1803.

Les lettres d'Henri en cet été 1803 nous donnent une idée du choc des cultures qu'il éprouve à son retour à Anvers et du chagrin que lui cause la séparation d'avec Rosalie. Malheureusement les lettres de Marie Louise à sa fille ne nous sont pas parvenues mais les réponses de Rosalie nous suggèrent l'intensité de leurs sentiments mutuels.

1 Henri Stier à Charles Stier, Riversdale, [s. d., mai 1803], CJS-A.

Charles Stier à Henri et Marie Louise Stier, Paris, le 26 Germinal an 10 (16 avril 1802)¹

Chers Parents,

Je ne vous écris aujourd'hui que deux mots pour vous annoncer qu'en suite d'une loi d'amnistie générale en faveur des émigrés je vais bientôt vous inviter au retour. Le dernier terme fixé pour la rentrée est le 1^{er} Vendémiaire prochain (22 septembre 1802). Quelles influences j'aurai pour obtenir du délai, je ne sais pas encore. Je vous en transmettrai le détail avec ceux de la loi et tous les renseignements sur vos intérêts [et] la situation du pays, qui vous sont nécessaires pour vous guider dans la grande question qui va se présenter devant vous. Veuillez seulement la traiter tranquillement et en grand; les difficultés de l'exécution ne doivent pas même arrêter votre pensée un moment. Il s'agit de grands intérêts et on peut tout aplanir au moyen de quelques petits sacrifices.

Le traité de paix et le concordat vous montrent au premier coup d'œil que la Révolution n'est plus, que Buonaparte peut tout. C'est lui qui vous invite au retour et le peuple français va vite en besogne aussi avant votre arrivée (aussi prompte qu'elle puisse être) pour rétablir les antiques usages beaucoup mieux encore qu'il ne les avait détruits dans son accès révolutionnaire.

Vous seriez étonnés (et – quoique sur les lieux – je le suis moi-même) si je vous invitais à partir immédiatement sans autre bagage que votre bonnet de nuit et *trois grandes caisses d'objets en commun*, laissant tout entre les meilleures mains possibles, mais il faut attendre les détails que je vais recevoir et vous transmettre d'une heure à l'autre. En attendant, veuillez avoir la bonté de faire personnellement devant le ministre français auprès des États-Unis la déclaration suivante, mot pour mot, sans aucun changement, surtout point d'aveu d'émigration ou de fuite. Ce n'est pas grâce, c'est justice qu'on demande et obtient à Paris. Veuillez me transmettre immédiatement plusieurs copies originelles de cette déclaration par différentes voies. Et croyez-moi avec un attachement qui augmente encore, s'il est possible, par l'idée de vous voir cet été :

¹ CJS-A. Charles leur envoie de Paris une dizaine d'exemplaires de cette même lettre par diverses voies. Il en enverra encore quelques-unes de plus à son retour à Anvers au début du mois de mai 1802.

Je, Henri Joseph Stier, déclare que je n'ai point émigré, que je suis sorti de la Belgique avant l'émission du vœu des habitants de la Commune d'Anvers pour la réunion à la France – que je ne suis venu dans ce pays-ci que pour des affaires de commerce et de famille et je promets fidélité à la Constitution de l'an huit. Je déclare en outre que je n'ai point porté les armes contre la France, que je n'ai accepté aucune place, pension ni traitement d'un gouvernement étranger et je promets de ne jamais faire partie d'aucun rassemblement, corps, [ou] association, qui tendrait à exciter des troubles en France et à changer la forme actuelle du Gouvernement.



Charles Stier à Henri et Marie Louise Stier, Anvers, 6 mai 1802¹

Chers Parents,

J'ai reçu vos lettres jusqu'au 1 mars. Je félicite ma chère Sœur sur son augmentation de famille. Moi, j'ai crié avec Charlotte Grandison : « It is a boy, it is a fine boy », il ira son chemin dans le monde – je viens de faire celui de Paris². Je devrai en peu de mots vous dire plein de choses. Incline, vous trouverez une loi d'amnistie, qui vous invite au retour. Le terme est fixé au 1 Vendémiaire, 22 septembre 1802. Vous serez sans doute tentés de vous prévaloir de l'exception d'impossibilité de rentrer dans un si court délai. Je sens toute la force des raisonnements que vous pourrez faire là-dessus. Je connais toutes les difficultés de l'entreprise, mais les avantages sont tels que s'il est possible de vous en donner une idée vous ne manquerez pas de vous rendre au parti du retour dans le temps prescrit. Déjà il est parti seize lettres, il en partira encore, afin que dans le nombre il y ait au moins un court passage.

Avec l'approbation de mon oncle Joseph [Stier] et de mon beau-frère [Jean Michel van Havre], j'ai pris la résolution d'envoyer en Amérique un jeune affidé, instruit de tout ce qui vous regarde, de manière à pouvoir non seulement vous aider à l'emballage et rester auprès de vous si vous le souhaitez, mais il pourra aussi vous donner

¹ CJS-A.

² Citation provenant du roman de Samuel Richardson (1689-1761), *The Story of Sir Charles Grandison* (1753). Charlotte est la sœur du héros, Charles Grandison.

des détails sur tout, lever tous vos doutes, en un mot accélérer votre départ. Cette démarche qui, mieux que tous nos discours, doit vous convaincre de l'importance que nous attachons à votre retour me dispenserait d'entrer davantage en matière, si je ne prévoyais la possibilité du cas où ce jeune homme n'arrivait point, ou qu'il arrive après l'époque où vous devriez être partis, ou qu'il surviendrait des obstacles à son départ d'ici.

Vous priant donc de ne faire aucune attention à notre messenger (qui est muni de toutes les instructions nécessaires) au cas qu'il ne vous trouve [pas] en Amérique, je vous esquisse les circonstances qui motivent l'invitation de vos amis pour le retour : la paix, le concordat vous seront connus, mais peut-être vos journalistes ne diront pas à quel point l'esprit public est changé en ce moment-ci. J'ai vu à Paris le *Te Deum*, célébré par l'archevêque de Paris et le légat du pape¹. Les gardes de Bonaparte reluisant d'or formaient deux lignes du Palais des Tuileries à la Cathédrale et accompagnaient le cortège; les conseils dans une voiture attelée de huit chevaux; les ministres étrangers [et] autorités constituées dans des équipages magnifiques et élégants, avec des laquais en grande livrée galonnée; *courses aux chevaux*, en voilà dit assez. Spectacles, livres nouveaux, caricatures même, tout annonce un régime différent, une régénération complète, un siècle nouveau, et tout cela l'ouvrage d'un seul homme. Indépendant des passions et habitudes que dix ans de révolution n'ont pu détruire, c'était le moment de dire avec Bérénice de Racine :

Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de Bonaparte empruntaient leur éclat².

Il est vraiment grand! Quel perfectionnement n'en doit-on pas attendre pour le régime intérieur après que, dégagé de la guerre et des soins diplomatiques, son attention tout entière sera portée sur l'arrangement du ménage. Le Code civil, un projet de loi sur l'instruction publique sont déjà parus; les finances sont sur le tapis; les

1 Le 18 avril 1802 Charles assiste aux cérémonies accompagnant la ratification du concordat. La messe qui clôture les festivités est célébrée à la cathédrale Notre-Dame de Paris par le cardinal légat Caprara ainsi que par l'archevêque de Paris. Le *Te Deum* de Giovanni Paisiello y est interprété par deux orchestres conduits par Méhul et Cherubini. Ces cérémonies sont détaillées dans *Le Journal de Paris*, *Le Journal des Débats*, *La Gazette de France* et *Le Publiciste*, à la date du 29 Germinal an X (19 avril 1802).

2 Charles adapte ici les vers de Jean Racine dans *Bérénice* (1670), Acte I, scène 5.
« Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat. »

manufactures et le commerce seront traités comme objets de la plus grande importance, et les beaux-arts ne sont jamais oubliés par les Français... Rien n'égale le Muséum des tableaux et des antiquités¹. Jamais un goût si beau n'a été connu pour les meubles et la décoration intérieure. Vous regretterez que, comme la maison de la rue de Vénus, vos deux maisons de campagne n'aient aussi été jetées par les fenêtres pour avoir le plaisir de les remeubler dans le style égyptien ou grec, mais malheureusement pour les architectes, il manque fort peu de choses au Mick et à Cleydael. Il ne faudra qu'un peu de colle, un peu de couleur, une glace, quelques rideaux; voilà tout, point d'arbres coupés. Ceux du Mick ont absolument besoin de votre présence pour élaguer les branches avec lesquelles j'ai voulu qu'ils paraissent devant vous; je n'ai pas à vanter les arbrisseaux et l'orangerie, qui attendent que vous les repeupliez. Mais à Cleydael tout est dans le plus bel ordre. Dans Carel et les deux Vermeiren, vous trouverez des précieux serviteurs, aussi fidèles qu'intelligents et actifs; cela répare bien des pots cassés.

Mes lettres antérieures ont déjà décrit avec quel plaisir on reçoit les revenants à Anvers, et par quelle suite de fêtes et de plaisirs de toutes sortes on veut faire oublier le temps passé et présent; l'avenir offre des perspectives de plus en plus riantes. Si les Français ont été capables de bouleverser l'ouvrage de quelques siècles, combien ne seront-ils pas plus habiles à rétablir cet édifice, dont le modèle est encore si présent à leur esprit. En dépit du bon sens et des philosophes, on nous verra bientôt avec des vestes jusqu'aux genoux, une épée et chapeau bas à plumes. Vous croyez peut-être que je déraisonne, mais voyez déjà ces gilets qui commencent à pousser de petites poches, ces chapeaux à cornes, et ces culottes en soie noire, ces boucles, enfin ces bourses, ces laquais²...

Mais tout en écrivant, le temps avance et vous n'êtes pas encore partis. Un seul et unique moyen me paraît possible: c'est que vous preniez votre bonnet de nuit, trois grandes caisses d'objets en

1 Le Musée central des arts (au Louvre) existait depuis 1793. Sa collection de tableaux s'était agrandie considérablement par l'apport d'objets d'art confisqués aux émigrés et grâce aux butins de guerre de Bonaparte. En novembre 1800, à l'occasion du premier anniversaire du coup d'État du 18 Brumaire, Bonaparte inaugura une collection d'antiquités, complétant la collection de tableaux. Ces antiquités provenaient du Vatican, du musée du Capitole à Rome, de Florence et des anciennes collections royales ou de nobles émigrés.

2 Charles décrit le retour des costumes et uniformes de cour, ordonné par Bonaparte à partir de 1802.

communauté, et que vous embarquiez sur le premier vaisseau pour l'Angleterre ou la Hollande. Vouloir mettre le moindre arrangement dans vos propriétés, maison, meubles même, vous prendrait des mois de temps et épuiserait votre santé et vos forces et ne vaudrait qu'autant de *cents* [centimes] que votre retour vaudra de dollars. Songez à mille et mille accidents qui peuvent survenir dans une famille ou dans les relations politiques d'une saison à l'autre ; songez surtout au terme du 22 septembre et combien il est dangereux de se mettre en dehors de la loi pour se jeter dans les exceptions toujours sujettes à interprétations douteuses et recoins fâcheux. Avant le 22 septembre, votre radiation sera un acte de ministre, après elle deviendrait une grâce. La différence est immense, il suffit de l'indiquer.

J'ai esquissé les choses pour bien des personnes. Le meilleur de vos amis est occupé à préparer sa maison pour vous ; tous les autres vous attendent avec impatience¹. S'il était possible qu'avec une ou deux personnes, au sujet desquelles vous me donnez des instructions particulières, vous ne trouveriez point ce que vous deviseriez, je puis vous répondre au moins que vous seriez du bon côté et auriez des avantages dont je jouis déjà comme votre représentant². Sans avoir lieu d'y prétendre, la plus grande politesse a régné constamment dans mes transactions ; vos instructions sur ce point, comme sur tous les autres, avaient été suivies d'avance. Je trouve une approbation bien agréable de ce que nous avons fait.

Sans prévoir vos intentions, notre bureau va aussi bien qu'il peut aller sans vous, mais nous manquons de chef. Vous viendrez diriger ; nous travaillerons ; tout ira de soi-même. Vous ne sauriez croire combien le moment actuel est plus favorable – peut-être que tout autre – dans la société pour tout arranger. Par exemple, Mme Guyot fait toutes les politesses imaginables à ma femme et pourquoi ? Parce qu'il y a beaucoup d'enfants chez elle, autant que chez Leverghem, où Mimi est intime, et qu'on aimerait bien de part et d'autre faire quelques échanges de filles et de garçons³.

1 Joseph Stier, le frère cadet d'Henri Stier, avait proposé de loger son frère et sa belle-sœur à leur retour d'Amérique.

2 Charles fait allusion aux négociations parfois difficiles avec les coexécuteurs du testament de Mathilde Peeters.

3 Le couple de Joseph Charles della Faille de Leverghem et Catherine Isabelle Marie de Witte avait dix enfants. Françoise (Peeters) Guyot, veuve de Jean Baptiste Guyot et coexécutrice du testament Peeters, en avait huit. Pour plus de détails sur cette dernière famille, les mariages et successions des enfants, voir Guyot, « Un milieu rubénien », p. 37-44.

Vous sentez bien d'un autre côté combien d'opérations de tout genre il peut y avoir à faire en fait de fonds, rentes, propriétés, et en ce moment de crise, où la paix, l'ouverture de l'Escaut, la confirmation de ce pays à la France, etc. donnent à toutes choses une nouvelle face¹. Figurez-vous qu'au milieu de tout cela il est impossible de faire quoi que ce soit, à moins que vous ne soyez bien prévenu. À quoi sert de tirer furtivement quelques rentes ? Le séquestre est, sinon effectivement, toujours nominalement, sur les biens. La première mauvaise tête s'en emparera au premier cas de besoin [et] le gouvernement les vend, comme il me l'a déjà été proposé plusieurs fois récemment encore. Si l'on est revenu sur les mesures précédentes à l'égard des émigrés, peut-on s'attendre qu'on revienne sur celles de Bonaparte ? Le retour d'ailleurs a été une condition inséparable de toutes les radiations ; on n'en dispensera jamais. Il faudra toujours que vous-mêmes, vos enfants, et vos petits-enfants reviennent sous peine de déchéance et de mainmise définitive.

Rendez-vous donc, chers Parents, aux vœux de tous vos amis. Embarquez, s'il est possible, à l'heure même, afin de sauver à la fois votre existence politique, vos propriétés, et votre santé, qui ne pourrait que souffrir de tout le temps que vous passeriez après ces nouvelles-ci sans jouissance de ce que vous avez là-bas et au milieu des peines et fatigue. Si une cause quelconque rend votre retour immédiat impossible, prenez le parti de rester avec le même courage ; mais, croyez-moi, il vous en coûterait moins de partir cette saison-ci pour retourner en Amérique la saison prochaine, que si vous restiez pendant tout cet intervalle dans l'incertitude et tourmentés du projet et préparatifs d'un départ si éloigné. L'unique parti efficace et raisonnable est de laisser tout chez vous en *statu quo* et de partir sans dire adieu. Mais de toutes nos recommandations la plus forte c'est cela : que vous n'attendiez pas après notre messenger, parce qu'il peut avoir un long passage et que même notre projet de l'envoyer ne s'exécutera que pour autant que nous trouvions sous peu une occasion pour lui.

¹ Le traité de Lunéville du 9 février 1801 avait confirmé celui de Campo Formio du 17 octobre 1797 sur la cession de la Belgique et de la rive gauche du Rhin à la République française. Quant à l'ouverture de la navigation sur l'Escaut, elle continuait à être un enjeu stratégique entre la France et la République batave. Des rumeurs circulaient dans les premiers mois de 1802 : le traité d'Amiens allait remettre en cause l'ouverture de l'Escaut, ce qui fut formellement démenti par le Préfet d'Herbouville. Voir Floris Prims, *Geschiedenis van Antwerpen*, vol. 7, p. 365.

P.-S. [de Jean Michel van Havre]

Ne tardez pas, cher Père, à vous rendre à nos invitations. Ne faites pas de longs préparatifs, le temps est court. Votre quartier est prêt ; je vous y attends avec impatience. Il est inutile de vous alléguer plus de raisons que vos amis ne vous en ont alléguées. Je ne puis rien ajouter sinon que j'approuve en tout leur raisonnement. Je vous prie d'embrasser ma femme et mes enfants pour moi, de présenter mes compliments respectueux à Maman, et de croire à mon dévouement entier. Charles me fait finir.



Charles Stier à Isabelle van Havre, Anvers, 30 mai 1802¹

Nous avons reçu aujourd'hui votre lettre ainsi que celle de Maman du 23 mars jusqu'au 29. Elle m'a fait une impression bien vive de peine et de plaisir. La crainte et le plaisir s'emparent tout à tour de moi et me mettent dans une situation qu'il m'est impossible de décrire. Depuis un mois, j'ai écrit 16 lettres par différents ports pour vous engager tous au retour le plus prompt. Le tableau que vous donnez de votre situation est un motif de plus pour précipiter votre départ. Je voudrais avoir des ailes pour vous chercher.

J'avoue que tout ici n'est pas couleur de rose et que je dois peut-être mes jouissances à des circonstances particulières. D'abord étant logé chez mon [beau-] père qui ne dispute jamais le terrain avec ceux qui empiètent, je suis entouré d'une tranquillité parfaite... Colette, Lisbeth, Joseph, votre Marie, cocher, deuxième domestique, religieuse, confesseur ; tout cela marche aussi régulièrement que l'horloge de Notre-Dame avec son carillon². Tout ce qui pourrait ou inquiéter ou tracasser ne parvient point jusqu'à nous. Si cela n'est pas gai, nous sommes dédommagés chez Leverghem, dont la maison est le foyer de tout ce qu'il y a de gai et d'aimable dans la ville³. J'en sors en ce moment pour vous écrire. Les familles de Guyot et de Vinck, Mesdames de Wichem et de Vorselaer, quelques étrangers,

¹ Van Havre-S.

² Charles énumère les gens de maison employés chez son beau-père. Il compare leur manière de travailler ensemble à l'harmonie du carillon de la cathédrale Notre-Dame d'Anvers.

³ La famille della Faille de Leverghem était renommée pour son hospitalité.

une nombreuse jeunesse y étaient rassemblés comme on l'est tous les dimanches et jours de fêtes pour prendre thé, café, faire une partie de cartes, de musique, de promenade, de conversation¹. Les enfants quoique élevés dans le luxe ont toute la simplicité et la bonhomie possibles. On est avec eux comme frères et sœurs (c'est le ton qui règne plus ou moins partout). Les agréments de cette maison, joints à la paix profonde de celle où j'ai mon quartier, rendraient ma vie actuelle aussi agréable que possible si le poids des affaires ne m'ôtait le temps et l'envie de jouir. Il est certain que si j'avais un ménage à monter, je ne jouirais plus de la même tranquillité et absence de soins et de tracasseries. Mais malgré cela les domestiques sont assez bien maintenus sur l'ancien pied pour que la vie intérieure soit infiniment plus agréable qu'en Amérique. En même temps le goût des meubles, équipages, parures, ainsi que les bals, concerts, parties de traîneau, et spectacles durant toute l'année nous offrent des plaisirs que nous ne connaissions pas auparavant aussi vifs et nombreux.

N'allez pas croire, chère amie, que tout cela m'ait séduit. Vous savez que le devoir et non le plaisir a toujours été l'objet de mes poursuites. Pendant tout l'hiver, mon temps s'est partagé entre le service indispensable du pauvre et mon bureau d'affaires. Je n'allais aux dîners, bals, spectacles qu'autant qu'il était impossible de s'y refuser et dans ces lieux mêmes je savais mettre l'instant à profit pour obtenir des informations utiles.

En ce moment notre train de vie change. Mimi, qui avait passablement bien soutenu les fatigues extrêmes du passage et de l'arrivée ici, s'est trouvée vers la fin de l'hiver incommodée et affaiblie, comme elle l'a été deux fois en Amérique. Elle avait mal de poitrine, oppression, fièvres et très mauvaise mine. Après avoir fait usage des soins de Lepage, qui comme [le] Dr Mitchell la traitait principalement comme [asthmatique], nous avons pris le parti ici de suivre le conseil de quelques-uns de nos amis qui avaient été rétablis par

1 Les familles Vinck et Guyot sont celles des sœurs de Marie Louise: Hélène Françoise (Stier) Vinck et Françoise Jacqueline (Peeters) Guyot. Madame de Wichem est probablement Marie Christine Jeanne Jacqueline della Faille (née en 1752), veuve de Jean Charles Osy de Wichem (né en 1746). Mme de Vorselaer est Reine Josèphe della Faille (1762-1838), troisième épouse de Charles Bernard van de Werve, comte de Vorselaer et seigneur de Schilde (1740-1813). Celui-ci était lié par alliance à Marie Louise Stier puisque son frère cadet, Philippe Louis van de Werve, baron de Schilde (1748-1834), avait épousé en deuxièmes noces Thérèse Peeters (1749-1789), une des sœurs de Marie Louise.

Gilbert de Louvain¹. Nous fûmes le consulter et il envisage la maladie sous le même point de vue que les docteurs Shaaff et Douglass et prescrivit avec d'autres remèdes un emplâtre de poix de Bourgogne qui fait bon effet. Depuis quelques jours, Mimi est mieux².

Papa nous ayant offert d'habiter Wyneghem pour profiter du bon air, nous allons sous peu de jours nous y établir avec une sœur grise pour demoiselle de compagnie, Miecke, la femme de chambre, un domestique, cuisinière et cocher³. Nous serons censés ne point voir de monde, mais aurons toujours quelqu'un à loger ou à dîner. Ma femme aura une voiture et deux chevaux pour faire visite et chercher ses amies en ville. Moi j'ai un *carrick*, fait par Simons, mais acheté d'hasard [*sic*] avec un cheval, à deux mains⁴.

Voilà bien du train, bien de la dépense, mais elle était inévitable. Les chevaux de voiture seront vendus vers l'hiver. Si Mimi continuait toujours dans cet état, cela irait mal à la fin. Je ne crois pas que mon loisir pour les affaires en sera diminué. Je soupe peu, me couche de bonne heure, me rends en ville dès 4 ou 5 heures du matin pour travailler au bureau de Papa jusqu'à 10 ou 11 [heures]. Je fais le devoir d'aumônier. Je reviens dîner et retourne, ou dîne en ville, ou bien encore, comme dans ce moment-ci, je prends avec moi quelques objets à écrire l'après-dîner à la campagne. Mimi aura dans peu sa religieuse. En attendant, l'aimable Minette vient loger quelques jours⁵. On ne m'attendra jamais au logis, et aussi on n'y restera jamais pour moi, lorsqu'une partie se présente. Voilà notre petit ménage. J'en jouis tranquillement en attendant que le plaisir de vous voir tous réunis ici complète mon bonheur.

Si je n'étais persuadé que votre retour est certain, je serais un peu embarrassé de l'état de santé de ma femme, ma place d'aumônier, & l'affaire des radiations me clouent ici un peu plus fortement que je ne voudrais l'être, mais vous reviendrez tous. Il est impossible que vous ne reveniez pas [car] tout s'améliore ici, tout s'empire chez

1 Lepage et Gilbert sont des médecins belges.

2 Le Dr John Thomas Shaaff avait été le médecin des Stier à Annapolis. Le Dr Douglass n'a pu être identifié. L'emplâtre de poix de Bourgogne est un remède à base de résine d'épicéa qu'on appliquait sur la poitrine contre les affections des bronches et la grippe.

3 Le père van Havre possédait le château Kyckuit à Wyneghem, près d'Anvers.

4 Les voitures fabriquées par le carrossier bruxellois Jean Simons (1739-1822) étaient renommées dans toute l'Europe. Même Bonaparte s'était fait fabriquer un carrosse par ses soins. Le *carrick* était une petite voiture de luxe à deux roues, élégante et sportive, autant pour la ville que la campagne.

5 Marie Caroline (« Minette ») della Faille venait d'épouser Albert Cogels, cousin de Charles Stier.

vous. La Révolution n'a pas eu les conséquences extrêmes dont la perspective très nette alors nous avait éloignés de nos foyers. Vous serez tous mieux ici.

La situation de notre sœur [Rosalie] est sans doute embarrassante et je ne sais ni prévoir ce qu'elle fera, ni deviner quel serait le meilleur parti pour elle, à moins que cela ne fût celui de temporiser et différer un choix final. Un retour immédiat est indispensable pour Papa, mais ne l'est pas pour notre beau-frère [Calvert]. Papa peut partir dans huit jours et laisser là tous ses meubles, propriétés entre les mains de quiconque de ses amis, ce que l'autre [Calvert] ne peut pas, vu que ses propriétés sont plus considérables et qu'il n'a point, comme Papa, des intérêts à recouvrer ici, qui le dédommagent des sacrifices qu'il ferait là-bas. Le plan le plus naturel ne serait-il donc pas que Papa parte avec le premier vaisseau et laisse dans les mains de notre beau-frère le soin de sa propriété, meubles, etc. ? Ma sœur pendant l'hiver prochain aurait occasion d'essayer sa situation en Amérique sous un point de vue différent de ce qu'elle a fait jusqu'à présent. Elle pourrait au printemps suivant faire un tour dans ce pays-ci avec son mari, qui à son tour essaierait l'Europe, et après ces deux essais leur sort, ainsi que celui de nous tous, se fixeraient enfin aussi bien que les circonstances le permettraient. Nous ne devons pas prétendre toujours avoir le bien suprême. Notre émigration, son mariage étaient bien faits dans leur temps. Cela suffit pour être content de soi.

Je songe, chère amie, avec un plaisir infini que vos travaux et embarras vont avoir une fin et que vous allez être dédommée des peines de l'autre monde par les jouissances de celui-ci. Dans trois mois nous pouvons espérer de nous embrasser. Adieu donc pour le moment.

*Marie Louise Stier à Charles Stier, Bladensburg,
25 juin 1802¹*

Mon cher,

Jamais nouvelle ne nous mit dans une si grande perplexité que votre lettre de Paris que nous reçûmes le 14 juin. En même temps nous vîmes dans la gazette le décret d'amnistie. Nous ne pouvions nous attendre aux conditions dures qu'il prévoit, ni que ceux de la Belgique y seraient soumis puisque par le premier traité de paix, il ne devait pas y avoir d'émigrés belges². Nous reçûmes une seconde de vos lettres hier par van Havre. Elles sont extrêmement pressantes, mais comment pouviez-vous croire qu'il était possible d'être là en trois mois de temps? Avant le 21 septembre, trouver un vaisseau, envoyer le tout à Baltimore ou ailleurs, arranger les affaires, faire les provisions pour le passage, payer les dettes, finir avec les ouvriers? Quand on aurait laissé au pillage maison, meubles et ferme, comment un homme plus que sexagénaire, fatigué d'ouvrage, avec une vieille femme malade, une jeune [femme] avec quatre petits enfants, [dont] un de quatre mois, et qui sont sur le point de gagner la rougeole, qui est déjà dans la maison, comment donc pouviez-vous croire, mon cher, à la possibilité d'être là avant le 21 septembre? D'ailleurs un autre obstacle s'y présente: depuis la maladie que j'eus à votre départ je n'ai point été en bonne santé. J'ai eu des rechutes fréquentes, jointes à une fluxion inflammatoire, qui m'ont beaucoup affaibli. Je ne vous en ai rien dit, espérant que le printemps aurait remis tout cela, mais jusqu'à présent je ne serais point en état d'entreprendre le voyage – je ne souffre aucune fatigue.

Lorsque votre lettre vint, j'étais chez Rosalie pour un changement d'air. J'en revins d'abord pour prendre avec Papa les arrangements nécessaires. Il fut à la cité chez Pichon qui traite la chose fort légèrement et ne croit pas qu'on aura des rigueurs, que ce temps est passé. Papa doit y retourner pour prendre les attestations nécessaires

1 CJS-A. Les Stier sont sur le point de s'installer à Riversdale mais résident encore dans la maison de Stoddert.

2 Le traité de paix auquel Marie Louise fait allusion est celui de Lunéville, du 9 février 1801. Par ce traité l'Autriche confirmait sa cession des Pays-Bas du Sud à la France, anéantissant ainsi les espoirs de nombre d'émigrés belges pour une restauration autrichienne. Ce traité prévoyait cependant que les émigrés belges pourraient faire un choix entre nationalité française et autrichienne. Dans le cadre de cet article, cent soixante-deux Belges optèrent pour la nationalité autrichienne sans encourir l'identité d'émigrés. François Antoine, «L'émigration dans le Brabant belge», p. 155-156.

lundi¹. Puisque la radiation des dames était accordée et qu'il ne manquait que le serment sur les lieux, je suppose qu'on passera dessus par l'impossibilité d'y satisfaire – la distance des lieux, le passage de la mer. Il est aussi impossible que Papa y vienne : comment laisser ici, seules à la campagne une femme malade et une autre avec quatre petits enfants, à la merci des nègres ? Si on n'admet point ces raisons à Anvers, on les admettra à Paris, où l'on conçoit ce pays. D'ailleurs nous ne sommes point des gens qui doivent demander grâce : nous n'avons jamais rien eu de commun avec le gouvernement français, étant sortis du pays avant qu'ils n'y soient rentrés². Si ces raisons ne sont point admises, l'amnistie n'est qu'un acte tyrannique. Enfin, mon cher, si toutes ces raisons ne sont point admises, il faut prendre patience. Peut-être que je serai mieux au printemps prochain et en état d'entreprendre le voyage ? Je regrette infiniment de n'être point avec vous et nos bons amis. Ç'aurait été un grand plaisir pour moi de vous revoir, mais les dispositions de la providence ne sont pas toujours les nôtres et il faut se soumettre à la nécessité.

Vous aurez trouvé bien du changement à Paris lors de ce dernier voyage. Malgré tous ces dehors qu'on prend du vieux système, le nouveau règne dans tous les esprits et l'illuminisme fait des progrès à la sourdine par les émissaires qu'il envoie dans tous les coins du monde ; il sape tous les principes de religion, de morale, d'ordre et de société³. Au commencement de la Révolution c'était par la Terreur, aujourd'hui c'est par les fêtes et les plaisirs, qu'on enchaîne les peuples. Vous aurez eu de quoi vous amuser à Paris dans l'intervalle de vos affaires. Il me paraît que chez nous [à Anvers] on a peur que les plaisirs seront [*sic*] défendus par l'avidité avec laquelle on en jouit. Mais comment fait-on pour les financer ?

Je vois, mon cher, que vous avez bien des affaires sur les bras. Il faut les faire sans prendre du temps sur le repos et les récréations pour pouvoir les soutenir et les faire plus aisément. Il me fait plaisir d'apprendre que les plantes aux campagnes ont si peu souffert. Il faudra faire les réparations nécessaires aux maisons. Nous avons reçu vos deux lettres antécédentes à celles de Paris, mais une

1 Louis André Pichon (1771-1854) est le chargé d'affaires français à la Federal City entre 1801 et 1804.

2 Les Stier avaient quitté Anvers pour Amsterdam en juin 1794, donc *avant* l'occupation d'Anvers par les troupes révolutionnaires françaises qui n'eut lieu que le 27 juillet 1794, mais ils ne s'embarquèrent pour l'Amérique que le 26 août 1794.

3 Sur l'illuminisme, voir p. 132, note 1.

quinzaine après, ainsi qu'un double de celle de Paris par van Havre, qui n'y dit pas un mot à sa femme parce que, dit-il, il n'en a pas le temps. Il ne lui a pas encore écrit un mot de bon sens depuis qu'il est arrivé, hormis la lettre du Helder, et ne se fatigue sûrement point par son écriture ; c'est réellement une honte. [...]

Je suis très surprise, mon cher, qu'on vous propose de vendre les meubles en famille, puisqu'on a vendu tout le reste publiquement. Il vaudrait infiniment mieux de vendre ceci aussi publiquement. Alors chacun peut hausser sur ce qu'il veut avoir, car pour avoir une ou deux pièces je serai obligée de prendre tout un lot dont je ne saurai que faire. Deux personnes pourraient vouloir le même lot et point des autres ; qu'en ferait-on alors ? Au lieu qu'en les vendant publiquement, chacun offre pour ce qu'il veut – la chose est beaucoup plus égale pour un chacun. Ainsi j'insiste absolument sur la vente publique.

Je vous ai marqué dans une précédente que je désirais avoir les deux bureaux de laque des Indes qui étaient en haut : l'un une espèce de coffret, l'autre une espèce de secrétaire ou bureau. Je ne puis vous en fixer le prix, ne me souvenant quasi plus comment ils sont. C'est une fantaisie de vos deux sœurs – ils me valent autant qu'à d'autres personnes, à moins qu'un fou ne les voulût à tout prix. S'il y avait quelque chose au cabinet parmi les antiques, qui fût joli parmi les bracelets, bagues, colliers ou autre chose d'ornement, je vous prierais de le prendre pour un prix raisonnable, car je suppose qu'on vendra aussi tout cela. Vous ne me dites point ce qu'on a fait du reste des tableaux, s'ils sont vendus ou non. S'ils ne le sont point, il y a deux marines dont je suis enchantée.

Papa vous donne ample pouvoir de couper tous les arbres mûrs à Cleydael. Je voudrais cependant ménager ceux des promenades ou qui pourraient les dégrader ; ceux du « Meulegracht » ne sont pas de nécessité et ainsi ils peuvent être vendus¹.

Nous venons de recevoir encore une de vos lettres par mon frère [Joseph Stier] avec une invitation pressante pour revenir. Je ne sais, mon cher, que répondre à sa femme pour les offres obligeantes qu'elle me fait. Il me fait peine de devoir les refuser, je voudrais pouvoir en profiter, mais c'est réellement impossible. Et toutes ces nouvelles ne contribuent pas à rendre ma santé meilleure par les

¹ Le Meulegracht est un nom topographique, « le fossé du moulin », un lieu-dit dans le parc du Mick.

contrastes où elles me mettent et l'irrésolution de ce qu'il faudrait faire ou pouvoir faire, sans en prévoir la fin ; car qui peut prévoir ce qui peut encore arriver ? Nous étions sur le point d'entrer dans notre nouvelle maison, où nous espérions quelque aisance et repos et où nous aurions pu attendre encore un peu tranquillement les événements jusqu'à ce que tout fût fixé.

Car vous êtes ébloui par cette aurore brillante, qui paraît après tous ces temps d'orages. Ce n'est que fêtes, jeux, plaisirs, mais je ne vois encore rien de solidement établi : ni gouvernement, car c'est la volonté d'un seul qui fait la loi et qui peut changer tous les jours ; ni justice, car tous les tribunaux sont détruits et on ne sait sur quelle loi juger ; ni finances, car ce sont de nouvelles exactions arbitraires tous les jours ; ni commerce, car tout l'entrave au lieu de l'encourager. Être exposé dans les plus petites choses à passer par les mains de mille agents pillards, qui doivent remplir leur bourse ; méfiance de toute part et de tout le monde, car vous êtes entouré d'un million d'espions, ce tableau n'est pas agréable. Je suis charmée qu'on le prend si légèrement chez vous, puisqu'il n'y a pas de remède. Je voudrais, mon cher, que notre bonne amie [Mimi] pût le prendre de même. Je ne crois pas que la société qu'elle fréquente soit assez gaie pour elle. Il faut l'engager à aller souvent en public ; elle a besoin de diversité [*sic*]. Je tâcherai de lui écrire au plus vite.

Voilà quinze jours que ma lettre est commencée. Il semble que le diable s'en mêle quand il faut vous écrire. Papa fut chez Pichon [l'attaché français à Washington] à la Cité une fois qu'il le sut revenu de New York. Il lui demanda de revenir dans deux ou trois jours avec les attestations nécessaires ; qu'il trouverait tout prêt. Papa gagna un *cold* [un rhume] qui l'empêche d'aller à cheval ni en voiture. Il eut la fièvre plusieurs jours et garde encore la maison et sa chambre. Pendant ce temps, trois ou quatre vaisseaux partent pour Amsterdam et pour Londres, et Dieu sait quand il pourra aller [à la Cité] ; cela le met dans une impatience extrême. Il est incliné [*sic*] à vous envoyer ces lettres sans les attestations pour que vous sachiez quelque chose et [pour] vous tirer d'embarras. Il vous enverra les autres aussitôt qu'il pourra aller. [...]

Je suis très impatiente de recevoir de vos nouvelles depuis votre retour de Paris. Vous voilà donc pour dix ans sous la surveillance du gouvernement. Nous ne comprenons pas l'étendue de cette

surveillance, à quoi elle assujettit et engage¹. Donnez-nous-en explication. Adieu, mon cher, ne pouvant pas encore me préparer au plaisir de vous revoir, donnez-nous souvent de vos lettres. Nous tâcherons de vous en donner des nôtres.

Mille compliments à tous.



Isabelle van Havre à Charles Stier, Bladensburg, 5 juillet 1802²

Cher Frère,

Nous avons reçu votre lettre écrite à votre retour de Paris [...]. Crainte de me tromper je vous dirai simplement ce qui s'est passé à la réception de votre lettre si pressante pour le retour. Pour la première fois depuis votre retour, Papa et Maman ont dit qu'à la fin vous étiez devenu fou aussi, qu'il n'y avait pas de sens commun d'envoyer quelqu'un pour les chercher, que c'était en quelques façons leur ôter le choix, que quelqu'un qui ne connaissait ni la langue ni le pays était plus d'embarras que de secours. Papa paraissait comme s'il devait être pendu ; il ne faisait que dire que cela le paralysait entièrement, que s'il s'embarquait, il était mort. Il paraissait abattu, mais cependant [y] pensait sérieusement, comme à une affaire importante. Maman était très en bile, comme si elle eût dû partir à l'heure et contre mon attente et à ma grande surprise paraît plus contraire au retour que Papa, se lamentant que c'était affreux, tyrannique de forcer les gens, que cette chose-là, [à elle] seule, l'en dégoûte, que sitôt qu'elle avait un moment de repos, elle était troublée de nouveau. Ensuite elle disait qu'elle avait plus d'appréhension que jamais de passer la mer – je serais même tentée de croire que c'est une de ses plus grandes objections. Papa est uniformément disposé à rester ici et contraire au retour et agit autant que possible en conformité, mais pour Maman je n'y compterais pas – elle est continuellement en contradiction.

Ma sœur [Rosalie] m'a dit que, pour elle, elle préférerait infiniment aller vivre en Europe, à Bruxelles, par exemple, et qu'elle croyait que son mari pourrait arranger ses propriétés pour cet effet et qu'il

¹ Cette surveillance est-elle due à la charge d'administrateur des hospices de Charles ou à son statut d'ex-émigré ?

² CJS-A.

n'aurait pas d'objection à quitter ce pays [les États-Unis] pour lequel ils ne se sentent pas de préférence et qu'il lui avait même dit que, si elle voulait y aller temporairement pour le présent, il n'y voyait pas d'objection¹.



Charles Stier à Marie Louise Stier, [s. l. n. d., Anvers, septembre-octobre 1802]²

Chère Maman,

Au moment, chère Maman, que je croyais votre santé entièrement rétablie par l'influence de la belle saison, je reçois vos lettres du premier juillet m'annonçant que vous n'êtes encore que convalescente et très faible. Cette nouvelle me fait beaucoup de peine. Déjà vos embarras de ménage étaient grands, vous alliez changer de logement, et voilà que mes lettres vous présentent un nouveau tableau de soins, peines et inquiétudes, qui dureront tout le temps que vous ne pourrez point exécuter la révolution que je vous proposais. Malgré tout ce que j'avais vu dans ce pays en faveur du retour, je n'ai osé vous inviter jusqu'à [être] un peu plus à portée de juger les choses publiques et privées. J'ai senti à la première apparition de l'amnistie qu'il n'y avait plus à balancer et que la consolidation du système actuel autant que les clauses de l'amnistie rendaient le retour le plus prompt préférable à tout autre parti.

C'était surtout pour ménager vos forces de corps et d'esprit que je voulais vous enlever en huit jours, mais puisque cela ne se pouvait pas ne vous tourmentez point, chère Mère. Nous ne sommes plus au temps du terrorisme : le chef et ses lieutenants ont un pouvoir arbitraire sans doute, mais utile par cela même qu'ils peuvent dispenser des lois faites sous un autre régime. Comme tous les absents, vous vous appuyez sur la justice, la raison, les lois, les traités avec l'empereur, mais tout cela ne signifie rien. Buonaparte a dit qu'il n'y a pas d'émigrés belges et cependant on nous fait tous passer par l'acte d'amnistie. Buonaparte, sur des supplications pressantes, a quelquefois ordonné que tel ou tel fût rayé et cela ne s'exécutait pas. On a vu

¹ Il ne subsiste qu'une partie de cette lettre.

² CJS-A.

l'exemple d'une dame mise sur la liste quoiqu'elle n'eût jamais bougé de chez elle. Elle remua ciel et terre pour sa radiation et l'obtint finalement en même temps que sa sœur qui n'avait jamais sollicité et avait même été émigrée et son mari en armes contre la République.

Que diriez-vous enfin si, avant le printemps prochain, je vous envoyais vos actes et pactes tout faits ? Je sais votre réponse : d'abord, diriez-vous, puisque nous sommes en règle sans avoir comparu, il ne faut plus se donner la peine de comparaître ; ensuite, puisqu'on sait si bien franchir la règle en notre faveur, il pourrait également lui prendre fantaisie de la franchir à notre détriment et il vaut mieux être loin que près. Mais tout cela, chère Maman, serait mauvais raisonnement. Oui, on sait tout franchir pour ceux qui se montrent de bonne volonté, mais si quelqu'un voulait tout de bon s'absenter, la griffe serait bientôt étendue sur lui. Comme Papa me disait en partant, il faut y aller et vous y conduire comme un fou et faire votre chemin à tort et à travers. C'est mon tour à présent de vous donner ce conseil, le meilleur que j'aie jamais reçu et que je suivrais encore mieux si c'était à refaire.



*Charles Stier à Henri Stier [incluse dans la précédente]*¹

Cher Père,

Je n'ai pu apprendre sans le plus vif chagrin vos détails sur la maladie de Maman et la situation de la famille. Vous croyant tous en bonne santé, j'avisai un départ immédiat comme un moyen de vous épargner les peines de l'incertitude et des préparatifs. Entre-temps, j'ai continué mes sollicitations pour obtenir d'avance votre acte d'amnistie. Mais si je l'obtiens, comme c'est très possible, cela ne rend pas votre retour moins pressant parce que la levée des séquestres et le pouvoir de disposer de ses biens ne s'accordent probablement jamais aux absents.

Vos raisonnements sur le traité de paix avec l'empereur [d'Autriche], l'Amérique, la justice, la raison, sont bons en eux-mêmes, mais c'est l'événement qui décide de tout². Cela ne fait

¹ CJS-A.

² Le traité d'Amiens, conclu en mars 1802.

pas rayer un absent. Quand le Premier Consul l'ordonnerait lui-même cela ne serait souvent pas fait, et cependant on rayer. Vous-même le serez peut-être avant votre retour et ce serait une raison de plus de revenir. Vous verrez par là que le pouvoir arbitraire des administrateurs actuels est un avantage en ce qu'ils peuvent faire des actes de justice et d'indulgence que les lois ne permettraient pas, strictement parlés. Les administrateurs vous verront du meilleur œil. De mon côté, j'ai gagné la bienveillance des plus attachés aux antiques usages par l'acceptation du service d'aumônier.

Aussitôt, cher Père, que le rétablissement de Maman et de toute la famille [le permettra] vous feriez vraiment une bonne action en revenant. Tous sont rentrés ou rentrant, excepté le chanoine De Wael; son frère le bourgmestre a déjà acheté la maison vacante de De Man rue de l'Empereur. Je viens de voir l'échevin van de Werve; M. et Mme Meyers sont à Brasschaat; votre belle-sœur la baronne est en route¹. Tous ont fait beaucoup de difficultés pour se décider; une fois ici, ils en rient. Au reste, cher Père, j'aurai à présent à vous instruire avec plus de détails encore de tout ce qui peut vous intéresser. Notre messenger, parti d'ici pour Philadelphie le 9 juillet, vous donnera bientôt de plus amples informations là-dessus.



Charles Stier à Isabelle van Havre, Anvers, 1^{er} novembre 1802²

Chère Sœur van Havre,

Vos dernières lettres étaient du 25 juillet. J'ai appris de van Havre qu'il se trouvait le 25 Août [...] à 25 miles de Philadelphie³. Jugez, chère Sœur, de mon impatience à en apprendre davantage. En attendant, j'écris toujours.

¹ Le chanoine n'a pas été identifié, mais le frère bourgmestre est Jean François De Wael (1730-1804). M. De Man appartenait à une importante famille de négociants, riches propriétaires de biens immobiliers à Anvers. Les autres personnages que Charles mentionnent sont les parents (non identifiés) de Ferdinand Antoine Meyers (1780-1849). La baronne Marie (Le Candele) Stier (1761-1803), veuve de Jean Stier (1739-1792), avait émigré avec sa fille Joséphine Stier (1785-1850) qui épousera en 1805 le chevalier Jean-Baptiste (de) Cornelissen de Weynsbroeck (1788-1848), et que Napoléon nommera maire d'Anvers en 1811.

² Van Havre-S.

³ Cette lettre prouve que Charles a déjà révélé à sa sœur que le messenger qu'il leur envoie n'est autre que son mari, mais elle est la seule à être au courant et elle réservera la surprise à ses parents.

Vous demandez mes idées sur notre destinée future et mon opinion sur les deux continents. Je n'ai guère eu le temps de réfléchir à tout cela; il y a tant à considérer et la question est si compliquée. Je suis pourtant porté à croire que ce pays-ci convient encore le mieux. Celui où l'on est né a des avantages qu'on ne trouve point ailleurs: la famille, les amis, les connaissances depuis l'enfance, l'habitude, les intérêts de propriété offrent des avantages que l'on ne peut point transporter ailleurs. Nous l'avons quitté à bonne enseigne, sans doute. La Révolution menaçait de ne rien épargner, mais elle s'est arrêtée et quoi qu'il puisse arriver encore, je ne crois pas que ce soit désormais le jacobinisme. Tout le reste n'a jamais donné lieu à nous effrayer: les patriotes, l'empereur [autrichien], ni Dumouriez ne nous ont fait fuir dans un temps où l'orage grossissait de toutes parts¹. Pourquoi donc le craignons-nous en ce moment? Nous avons plus d'expérience et [sommes] d'un âge déjà moins en butte aux dangers – on se laisse gouverner.

Les femmes et l'intérieur du ménage est en tout cas tranquille [*sic*]. Je n'ai point hésité à faire le voyage en Amérique avec la mienne lorsque l'Europe entière paraissait perturbée, mais dans les circonstances actuelles il n'y a pas pour elle (personnellement) les mêmes motifs pour s'absenter encore. Son père, pour le présent, en est un de rester. Après cela, elle se trouve entourée de sa famille et de ses connaissances dans un pays où certainement une femme peut en tous les cas se tirer d'affaires. Indépendamment de tout cela, sa santé est dans un état qui demande beaucoup de ménagements. Je l'ai vue constamment [se] détériorer depuis quelques années.

Pour moi personnellement le parti que le devoir et la raison me dictent est toujours celui que j'embrasse avec le plus de satisfaction. J'ai fait le voyage d'Amérique par nécessité, celui d'Europe pour ma femme, et je ferais de nouveau celui de l'Amérique pour vous autres, si vous ne veniez tous ici vous-mêmes. C'est dans le même esprit que je remplis mon emploi d'aumônier et que je griffonne à mon bureau pendant que d'autres dansent et chantent.

¹ Charles François du Périer, dit Dumouriez (1739-1823), général de l'armée révolutionnaire française, remporta à Jemappes le 6 novembre 1792 une éclatante victoire sur l'armée autrichienne. Cependant, dès mars 1793, l'Autriche récupérait la Belgique par la bataille de Neerwinden. L'empereur autrichien est François II (1768-1835). Cette restauration du régime autrichien ne fut que de courte durée: la France récupéra la Belgique grâce à sa victoire à la bataille de Fleurus, le 26 juin 1794. Les « patriotes » sont les jacobins français.

Mais voilà des voyages, des affaires du moment – la grande question reste toujours : que fera-t-on finalement ? Hélas, je n'en sais rien. Voyant que ma femme n'est pas en état de quitter facilement ce pays-ci, considérant qu'on y trouve plus d'aisance, plus d'amusements, moins d'ennui, je désire et j'espère que les mêmes motifs vous engageront tous à y venir afin d'effectuer ainsi notre réunion sans laquelle, pour ma part, je ne saurais être heureux. L'espoir que vous m'avez donné du voyage de ma sœur [Rosalie] m'a rempli de joie. Je vois avec un plaisir inexprimable quantité d'Anglais qui s'établissent ici et seront une société pour Calvert. Les bals, les concerts, les spectacles, les clubs et sociétés nouvelles donnent un mouvement, une activité qui intéresse et amuse.

Nous n'avons plus besoin que l'orage vienne réveiller nos facultés engourdies, comme vous me le contiez dernièrement, ou bien que l'ennui d'un certain cercle de famille me fasse voir combien la maison chez soi est préférable, comme vous l'avez vu là-bas avec moi, lorsqu'à Alexandrie je revenais le soir en bâillant. Non, chère amie, ayant été élevés en Europe, je crois qu'à la longue nous préférerions le mouvement, le désordre même, à la tranquillité monotone de l'Amérique. On aime les enfants – ils sont charmants – mais on ne peut se borner à leur société seule ; on recherche bientôt celle des personnes faites, dont les passions remuent les nôtres et nous font souvenir que nous existons.

Tout est jeune encore au nouveau continent. On n'y voit rien qu'on [n']ait vu aussi bon ou meilleur ailleurs. Nous sommes là comme des personnes ayant parcouru le monde et les cours, [et qui] reviennent chez eux blasées et insensibles. Tout le mouvement devient habitude et nécessité. Combien de personnes ne voit-on pas [ici] qui, trouvant leur sphère trop petite, cherchent à l'armée, à la cour, à l'église (nulle part plus d'intrigues) un aliment à leur activité. Il faut l'avouer : ces êtres remuants donnent bien de l'embarras à leurs voisins. On a beau être juste, honnête, pacifique, on vous attaque, on vous force à vous défendre, souvent abusivement. On vous rend la vie bien désagréable et, en de tels moments, on s'embarquerait certainement pour la baie de Chesapeake si, avec la tranquillité extérieure dont on y jouit, on y possédait aussi le repos domestique ; mais vous savez combien à cet égard l'ancien continent est préférable. Sans avoir le loisir d'examiner si la Carmagnole a fait beaucoup ou peu d'effet, je sais par expérience que je puis avoir [ici]

un commis, cocher, domestique, cuisinière, religieuse, fermier, locataire qui paye sa rente¹.

Quant aux tracasseries et faveurs de la part du gouvernement, le partage est fort inégal. Notre mauvaise opinion du pays a été puisée dans notre prévoyance des résultats de la Révolution – heureusement trompée – et dans les détails fournis par nos meilleurs amis ici, qui certainement ont été [parmi les] plus maltraités². Étant liés de famille d'un côté à Messieurs et Seigneurs de Labistrate et Vinck, de l'autre à l'opulente Madame Guyot, les répartiteurs des luxes n'ont pas conçu que les richesses de ces personnes venaient de sources où Joseph Stier n'a point eu part, et on ne l'a pas moins taxé sur le même taux qu'eux. Puis il y a du malheur – [à] défaut de connaître ou de prendre les moyens convenables pour se tirer d'affaires. Les gens bien avisés ne se vantent d'aucune bonne fortune [de] crainte d'exciter la jalousie; ils ne se plaignent point, parce que cela ne sert souvent à rien qu'à provoquer de nouveaux griefs, mais ils partagent leur temps entre la jouissance de ce qu'ils ont et les moyens de la conserver. Le champ est vaste; on est dédommagé des peines qu'il en coûte par l'importance des résultats. Après qu'on a cru tout bouleversé, tout perdu, le retour à l'ordre, le recouvrement des propriétés sont de véritables gains et on en jouit comme tels.

Je crois, chère amie, que si notre chère mère peut bien réparer ses forces pour faire le voyage dans une saison et dans un vaisseau choisis l'été prochain, et que si notre sœur et notre frère Calvert puissent [*sic*] voir en même temps et aimer ce pays-ci, je crois qu'alors tous ensemble et réunissant nos forces nous mènerons la vie la plus heureuse. Ma seconde année d'aumônier commence et s'écoulera rapidement. Entre-temps les affaires de Papa, ses campagnes, ses maisons seront en bel état. Tout sera tellement préparé pour lui qu'il n'aura que vouloir pour exécuter ce qui lui ferait plaisir. Si je savais l'époque certaine de son arrivée, j'aurais son ménage entier monté: ses meubles, domestiques, équipages comme dans un conte de fées. Mais je crois que je remplirais encore mieux ses vues en laissant une

1 La Carmagnole est la chanson révolutionnaire qui devint en 1792 l'hymne des sans-culottes.

2 Allusion aux malheurs de Joseph Stier, frère cadet d'Henri, qui avait été la cible de poursuites fiscales non justifiées de la part des Français. Pierre Goetsbloets mentionne dans sa chronique que les Français humilièrent Joseph Stier en saisissant son mobilier et en le mettant en vente publique devant la porte de sa maison parce qu'il ne pouvait pas payer ses impôts en 1796. Donnet, « La vie intime anversoise sous le régime républicain », p. 187.

partie de tout cela pour sa récréation et m'occupant des finances qui sont le nerf de la vie domestique aussi bien que des machines politiques.

La lettre de Papa du 13 septembre, que je viens d'avoir avec un plaisir inexprimable (j'étais bien inquiet n'en ayant plus de vous autres depuis le 24 juillet, ni de van Havre depuis le 25 août), me laisse dans l'incertitude sur vos projets futurs, que je vais cependant apprendre par vos prochaines. Je parie que vous êtes déjà tous convenus de dire: *Oost, West, thuys het best*¹. Au reste ne me croyez pas entiché de la Flandre au point d'y être collé. J'ai le pied léger et trouverai toujours mon plus grand plaisir à être où sont mes parents, mes sœurs. Cela a été un grand plaisir pour Papa van Havre d'apprendre que vous étiez bien au 13 septembre et il ne désire pas que vous fassiez encore le voyage [à Anvers] en cette saison avancée. Il est encore dans la croyance que votre mari n'est qu'à Paris. Je le maintiendrai dans cette croyance aussi longtemps que possible – peut-être jusqu'à votre retour – cela serait charmant².



*Marie Louise Stier à Charles Stier [s. l. n. d., Riversdale, mi-septembre-13 novembre 1802]*³

Mon cher,

Nous reçûmes déjà une douzaine de duplicata, souvent les premiers écrits les derniers, sans qu'aucun n'ait atteint le but de venir assez à temps pour nous faire entreprendre le voyage cette saison. D'ailleurs ma santé ne me le permettait pas dans ce temps-là; je suis un peu mieux présentement. Nous reçûmes votre lettre du 15 juin le 12 septembre, quelque temps après l'arrivée du jeune homme en

1 Proverbe flamand qui se traduit littéralement comme suit: «À l'est ou à l'ouest, on est toujours le mieux chez soi.»

2 Pour éviter que son beau-père ne s'inquiète, Charles lui a caché que Jean Michel est retourné aux États-Unis pour aider son épouse et ses beaux-parents Stier à préparer le retour à Anvers.

3 CJS-A. Marie Louise indique la date du 13 novembre uniquement dans son P.-S. Elle y précise que cela fait deux mois qu'elle est en train d'écrire cette lettre – elle l'a donc rédigée entre la mi-septembre (peu après l'arrivée de Jean Michel van Havre) et le 13 novembre 1802. Charles a indiqué au bas de la première page qu'il l'a reçue à Anvers le 24 janvier 1803.

question¹. Nous n'étions que d'une dizaine de jours dans la maison, commençons à l'arranger et [à] jouir de l'aisance que nous y trouvions, qu'on vint nous dire que van Havre était là, ce que nous ne voulions point croire. Lorsqu'il se présenta d'abord devant nous, nous fûmes terrassés comme d'un coup de foudre et absolument sans parole. Il vint détruire toutes nos jouissances et nous mettre absolument dans l'état que vous aviez voulu nous éviter.

Depuis vos premières lettres de Paris nous avons été dans une tourmente continuelle, y pensant et en parlant sans cesse. L'avant-veille de son arrivée, en parlant encore, votre sœur nous dit qu'elle ne voulait plus y penser, qu'il était impossible de partir immédiatement, qu'il y avait encore 6 à 8 mois avant de pouvoir le faire, qu'entre ce temps mille choses pouvaient arriver et qu'elle ne voulait plus s'inquiéter inutilement. Nous approuvâmes son raisonnement et prîmes la résolution de jouir le mieux possible du présent, de nous mettre en état de pouvoir partir ou rester selon que les circonstances le commanderaient, sans nous en inquiéter d'avance. Cela nous mit tous de bonne humeur; nous fîmes mille projets, et vous savez que les projets sont la moitié de la jouissance. Son arrivée anéantit tout. Si nous avions pu partir d'abord, la chose aurait été différente. Son départ d'Anvers a été beaucoup trop tard pour cela. Il a trouvé le *yellow fever* à Philadelphie et Baltimore; sans cela il serait parti [pour Anvers], je crois, avec sa femme d'abord, car il m'a dit plusieurs fois que, si nous partions ou restions, il amenait sa femme.

Je ne crois pas que Rosalie pourra être du voyage. Son mari devrait avoir une année de plus pour arranger sa plantation, la mettre en ordre pour pouvoir la laisser en mains étrangères et en tirer quelque chose, mais il semble incliné [enclin] à venir voir le pays. D'ailleurs elle doit s'accoucher en janvier ou février; partir si peu après ses couches ne serait pas concevable. Nous approuvons extrêmement tout ce que vous dites à son sujet et je crois qu'il vaut peut-être mieux qu'elle essaie pendant un an d'être seule ici, qu'elle pourra ensuite mieux juger de votre pays².

¹ Marie Louise joue le jeu de son fils qui leur avait caché qu'il s'agissait de Jean Michel van Havre.

² Marie Louise prend ses distances d'Anvers en désignant cette ville comme «votre pays». Cependant, un mois après – dans la partie de cette lettre écrite après la mort du petit Albert van Havre –, Anvers deviendra «chez nous» sous sa plume. Dans cet intervalle de temps son mari a lui aussi accepté l'idée de rentrer à Anvers.

Je suis extrêmement contente de tous les détails que vous nous donnez au sujet des affaires et maisons. Je crois qu'il serait bien de mettre le Mick et Cleydael un peu en état d'être habités, sans faire beaucoup de dépenses. Je tâcherai d'engager van Havre quand il va à Baltimore de prendre quelques nouvelles du fils du jardinier¹. Papa vous a envoyé des fleurs; j'espère que vous les recevrez en bonne condition, les oignons en sont superbes. Les semences et anchois sont encore en chemin de Philadelphie. Van Havre eut si peur de la fièvre qu'il n'osa rester un moment jusqu'à ce qu'ils fussent déballés.

Vous avez eu, mon cher, bien des moments désagréables à passer avec M. G[eeelhand] et Mme G[uyot]. Ce sont deux personnes bien désagréables à traiter avec en affaires, étant ignorants, soupçonneux, susceptibles, et conduits par des gens ignorants, intéressés et, je crois, malhonnêtes. J'espère que vous pourrez finir tout cela, car il est plus facile de faire ces choses pour les autres que pour soi-même, surtout entre parents, et votre caractère de sang-froid et de patience y convient mieux que celui de Papa. La chose est si singulière, ainsi que le caractère des personnes, qu'on ne peut en former un jugement. Nous en avons raisonné mille fois et l'une conjecture détruit l'autre. Nous jugeons tout unanimement que l'homme d'affaires W. est un coquin et que l'autre est un homme qui veut s'en débarrasser aux dépens de qui il peut pourvu qu'on le laisse tranquille². Il y a certainement un dessous de cartes qu'il faut dévoiler. Je n'aime point cette décharge entière qu'on voulait vous extorquer, ni ces sacs portés la nuit, ni cette quantité d'argent donné; ce n'était pas le caractère de la défunte. Je suppose que tout cela est éclairci maintenant? Je vous ai dit, mon cher, que je crois que Carel pourrait vous donner beaucoup d'instructions à ce sujet parce qu'il avait été le factotum de Mama [Mathilde Peeters]. Vous me mentionnez tous ces noms nouveaux dont je n'ai jamais connu aucun employé dans la maison, excepté le tonnelier. Peut-être ces personnes ont été introduites pendant sa dernière maladie ou peu avant? Vous avez très bien fait de ne pas admettre la vente partielle de quelques tableaux. Si l'on est

1 Le fils de Carel, leur jardinier d'Anvers, était venu séjourner quelque temps chez eux sur la demande de ses parents mais avait fugué, probablement pour s'engager comme matelot à Baltimore.

2 L'un de ces hommes d'affaires est Jacques Cuyllits (au service de Mme Guyot), à qui Marie Louise a déjà fait allusion plusieurs fois avant cette date. Par contre, je n'ai pu identifier «W».

d'intention de vendre le tout, il vaut mieux d'en augmenter la collection.

Vous me dites que vous allez mettre la maison un peu en état pour la rendre habitable¹. J'espère que vous n'y ferez pas grand-chose, car je n'ai pas la moindre envie de l'habiter. Je regrette même que vous y ayez fait quelque chose parce qu'à présent je serai peut-être forcée d'y rentrer. J'aurais désiré louer celle de mon [beau-] frère qui ne l'habitera pas tant que sa tante vit et alors nous pourrions voir ce que nous voulons faire². La maison est même assez grande pour y passer une partie de l'hiver ensemble, car l'été nous serons toujours à la campagne. S'il y a une bonne occasion de vendre celle du Kipdorp et que les autres le désirent, ne vous y opposez pas³.

J'apprends avec plaisir que vous habitez la campagne de Wyneghem⁴. Cela fera grand bien à votre femme surtout avec une religieuse pour prendre soin d'elle et *nurse her*, comme on dit ici. D'ailleurs c'est un bon voisinage pour elle, et la route forcée à cheval, que vous devez faire tous les jours, est très avantageuse pour votre santé. Mais j'ai bien peur que vous ne travailliez trop en ville. Nous n'avons pu concevoir toutes les écritures que vous avez envoyées par [Jean Michel] van Havre. Vous entrez en trop de détails et faites les choses trop parfaitement. J'ai peur que cela ne ruine votre santé et ne prenne trop sur vos plaisirs. Vous êtes dans l'âge de vous amuser; il faut en profiter un peu plus, et faire les affaires un peu plus légèrement.

Tout ce que vous dites au sujet de la société nous en donne un tableau bien réel. Nous en savons plus par votre peu d'écriture que par tout ce que van Havre nous en dit, car on dirait qu'il ne l'a pas fréquentée. Il est devenu entièrement marin: nous n'entendons que vaisseaux, tempêtes, cordages, termes de marine, capitaine et tellement que nous avons dit y mettre *a stop*; ensuite affaires, livres et tous les termes. Sa mesure d'esprit est celle des affaires et de la tenue de livres – comme si l'on ne pouvait être homme d'esprit sans cela – ensuite, gouvernement despotique et militaire, conquérir le monde entier pour avoir la paix, sans songer comment la tenir. Il ennuie et enrage sa femme tous les jours, dont il dort les trois quarts.

1 La maison du 17-19 de la rue de Vénus est devenue le siège de la Belgian-American Association.

2 La maison du Kipdorp était la part de l'héritage Peeters qui revenait à Thérèse (Peeters) van de Werve (1749-1789). Guyot, « Un milieu rubénien », p. 28.

3 La maison du Kipdorp était restée en propriété indivise entre les quatre sœurs Peeters. Donnet, « Un vol de tableaux de Rubens », p. 103.

4 Le château Kykuit de Wyneghem appartenait à Jean Michel Joseph van Havre.

J'ai bien regretté que vous ne fussiez ici pour quelques jours. Nous avons eu un artiste graveur, dessinateur, peintre de miniatures en émail, faiseur de plans, excellent dans tous ces genres, anglais, homme doux, poli, enthousiaste des jardins anglais et paysages, sachant tirer parti des moindres sites, arrangeant les bâtiments de nécessité dans le plus singulier style, sans dépense; un homme qu'il faudrait loger trois mois et qui ferait la plus jolie chose possible, qui a lui-même une petite campagne qu'il orne. Il travaille dans le goût de Trochin [*sic*], d'Ermenonville, de Rhay [*sic*] au désert, c'est un homme parfait dans votre genre. Il est occupé de graver un ouvrage de tous les principaux bâtiments et places des principales villes d'Amérique, telles que Philadelphie, New York, la Cité, et autres beaux bâtiments séparés, dans le goût de ces estampes anglaises colorées. Le livre de Philadelphie est déjà paru. Il est très bien et naturel. Nous l'avons acheté 40 \$, prix d'inscription¹.

Je vous ai dit, mon cher, que nous sommes satisfaits de notre maison. Nous le sommes tous les jours davantage malgré le peu que nous habitons, car la salle à manger n'est pas encore finie. Nous ne comptons rien faire de plus. Quand j'aurais des millions, je n'en désirerais pas d'autres.

Voilà plus d'un mois que ma lettre est écrite, croyant vous l'envoyer tous les jours lorsqu'un malheureux accident vient y mettre

¹ Les Stier viennent d'avoir la visite de William Russell Birch (1755-1834), un artiste anglais, émigré aux États-Unis en 1794. Ils souscrivent à son livre d'estampes, *The City of Philadelphia, in the State of Pennsylvania North America: as it appeared in the Year 1800 consisting of Twenty Eight Plates*, (Springland Cottage, near Neshaminy Bridge on the Bristol Road, Pennsylvania, (December 1800). Ce volume étant coûteux, il n'en fut tiré qu'un nombre restreint d'exemplaires. Les Stier sont parmi les quelques connaisseurs (dont aussi Thomas Jefferson, et l'architecte Benjamin Henry Latrobe) qui purent se l'offrir. Pour décrire le style de Birch à Charles, Marie Louise lui explique qu'il ressemble au style « naturel » ou romantique mis en vogue à la fin du XVIII^e siècle par le médecin genevois Théodore Tronchin (1709-1781), le marquis René-Louis de Girardin (1735-1808) et François Racine de Monville (1734-1797). Tronchin comptait parmi ses patients Voltaire et Madame d'Épinay, à qui il recommandait la promenade, convaincu que la nature était plus sage que les médecins. Se promener dans la nature ou « tronchiner » devint donc à la mode en France. Girardin créa entre 1766 et 1776 les jardins du château d'Ermenonville, où la nature était laissée au « naturel » et non asservie aux désirs de l'architecte ou du jardinier. Le parc d'Ermenonville est devenu célèbre parce que Rousseau y vécut ses dernières semaines en été 1778. Entre 1774 et 1789, Monville créa le « désert de Retz », un parc anglais où des pavillons d'agrément (ou fabriques) se mêlaient à des arbres et plantes rares.

Birch fit une telle impression sur Henri Stier qu'il demanda à Rosalie de l'engager pour dessiner les plans du parc de Riversdale. Henri espérait qu'il aménagerait un lac artificiel du côté sud de la maison. Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, le 26 août 1803, Van Havre-S. Les plans de Birch pour le parc de Riversdale n'ont malheureusement pas été retrouvés.

obstacle. Monsieur van Havre vient de perdre le cadet de ses enfants après une maladie de trois semaines, une fièvre continue. La perte nous en est d'autant plus sensible que jamais nous n'avions vu un enfant pareil de l'aveu de tout le monde : si fort, si bien portant, si aimable, si sensible, si caressant, d'un caractère si égal, qui n'avait jamais donné une heure d'embarras ou d'inquiétude pendant sa vie, enfin dont on [n']avait que du plaisir. La seule chose qui nous console c'est la certitude de son bonheur et qu'il n'aura plus à lutter contre les événements de ce monde pervers.

Nous étions sur le point d'aller à Georgetown pour faire nos déclarations; M. Pichon ayant été au nord, nous n'avions pu les faire plus tôt¹. D'ailleurs dans les premières lettres que nous reçûmes, vous n'en faisiez pas mention et, comme nous avions nos radiations longtemps avant le décret, nous ne les crûmes pas nécessaires. Nous vous les envoyons présentement. [...]

Je suis bien charmée, mon cher, que vous n'ayez pas fait élaguer les arbres du Mick. Depuis que je me promène souvent dans nos bois, je vois qu'il n'est pas nécessaire d'avoir les arbres hauts pour les avoir grands. Vous n'avez pas d'idée de la beauté et [de l']agrément de ce bois à côté de la maison, des beaux sites romantiques que la rivière y forme, ainsi que la santé des arbres, leur diversité en port, couleur, forme. Je donnerais volontiers le plus beau *countryside* pour avoir ce bois chez nous [à Anvers]. Vous dites que vous pourrez mettre nos campagnes un peu en état pour nous recevoir. Je voudrais qu'elles fussent habitables toutes deux pour que nous puissions en avoir le choix. Les choses de luxe pourront se faire ensuite avec votre aide, mais tâchez d'avoir tous les mauvais sujets hors de la vue; cela rappellerait des souvenirs trop désagréables. Il faut recommencer une nouvelle vie comme si on allait en pays étranger et oublier tout le passé.

Je ne sais trop, mon cher ami, que faire des meubles que nous avons ici. Payer les droits de meubles neufs pour de vieux meubles serait désagréable et je ne sais comment l'on envisagerait cela à la douane. Je ne parle pas des chaises, tables et vieilles commodes, qui n'en vaudraient pas la peine, mais de verrerie, *plates* [assiettes], pendules, branches, Damas pour meubles, objets qui ont déjà payé une fois, lits de plumes, linges de table et autre, vieux rideaux. Je vous prie de prendre quelques informations à cet égard et de nous l'écrire le

¹ Louis André Pichon, chargé d'affaires français à Washington.

plus vite possible, d'en faire deux lettres (pas davantage), envoyées par différents vaisseaux. J'espère que vous nous aurez écrit à tout hasard avant d'avoir reçu les nôtres, sans cela nous serons longtemps privés de vos lettres.

[...] Rosalie vous remercie pour les peines que vous avez prises pour la musique; cela lui a fait grand plaisir. Elle *improve* [s'améliore] beaucoup à savoir les jouer. Après que nous fûmes à Georgetown, je retournai avec elle à Mount Albion. Elle joua ces nouveaux airs de piano quasi tout le jour¹. Elle se propose tous les jours à vous écrire, mais elle est si fort hors d'habitude qu'elle ne peut s'y mettre. D'ailleurs elle est très souvent indisposée; elle n'a pas ses grossesses aussi aisées que sa sœur. Je crois, mon cher, que nous n'aurons pas assez de *stokvis* [morue séchée] pour passer notre Carême, ainsi vous me feriez plaisir d'en envoyer encore 50 à la première occasion, l'hiver étant plus favorable pour cet envoi.

Enfin, mon cher, ma lettre va partir après deux mois de commencement. Un lutin a pris possession de notre famille pour les empêcher d'écrire; tantôt il possède l'un, tantôt l'autre. Chez l'un il est dormant, chez l'autre trop actif et ne laisse pas une minute pour sortir, chez une troisième il fait de la couture, regarde du linge, fait lui-même le ménage et mille choses qu'il pourrait faire faire. Je tâche du matin au soir à le chasser de quelque part, mais ne puis réussir à l'ensemble.

Papa vous dit, mon cher, qu'il se décide à partir au printemps, qu'il profitera des offres de M. et Mme [Joseph] S[tier] pour sa maison à notre arrivée. Ensuite nous comptons aller à Cleydael premièrement, où il y aura sans doute peu à mettre en état. Pour des rideaux de fenêtres, on peut s'en passer en attendant. Pourvu qu'il y ait quelques lits et chaises, cela suffit. Nous serons mieux là car nous y avons Carel, sa femme et sa fille². Papa vous parle des droits d'entrée des vieux meubles. Van Havre n'a pu nous rien dire de tout cela. Il faudra nous en écrire au plus tôt. Je me repose entièrement sur vous pour l'arrangement de notre arrivée, et approuve tout ce que vous ferez, mais que nos amis ne se mettent pas en dépense, ils ont déjà trop fait. Adieu, donc, mon cher, en attendant le plaisir de vous voir, j'espère recevoir encore plusieurs lettres. La mienne est un verbiage repris vingt fois. Celle de votre sœur [Isabelle] était quasi

¹ Cette partition n'a pas été retrouvée.

² Carel fut au service de feu Mathilde Peeters jusqu'à la mort de celle-ci, et travailla ensuite pour les Stier à Anvers.

prête, mais je ne sais où elle l'a mise, et elle est chez Rosalie depuis huit jours. Mes compliments, je vous prie, à votre femme et toute la famille. Adieu, je vous embrasse.

P.-S. Le 13 novembre : Rosalie vous fait mille compliments. Elle vient d'arriver et a oublié sa lettre à la maison.



*Henri Stier à Charles Stier [s. l. n. d. Riversdale, novembre 1802, même envoi que la précédente]*¹

Mon cher,

La plume en main, je ne sais quelle excuse prendre pour avoir été si longtemps à vous écrire. La difficulté et le peu de temps de m'appliquer à l'inspection des comptes que vous m'avez envoyés m'ont fait différer d'un jour à l'autre et de cette manière les semaines et les mois se sont écoulés dans un accablement de soins et de peines pour arranger mes affaires, mon ménage, le déménagement, l'achèvement de nécessité de mes bâtiments et les soins pour faire aller la plantation. L'absence de ministre de France pour expédier nos déclarations a causé aussi des retards. Enfin, la fâcheuse circonstance de la perte du fils cadet de votre sœur, qui a absorbé tout notre temps pendant trois semaines et nous a laissé des regrets qui ne s'effaceront pas facilement ; cet enfant était trop parfait pour pouvoir espérer de le conserver. Soyez persuadé, mon cher, que pas venu à vous écrire, je n'ai cependant pas été un jour sans penser à vous et [sans] apprécier votre situation et la nôtre et les soins auxquels vous vous êtes appliqué. Je désire beaucoup que vous les allégiez autant que possible en multipliant vos agents et vous contentant uniquement d'inspecter leur besogne.

Enfin, à moins de changement dans l'état présent des choses, nous avons pris le parti assez décidé de retourner. Puisqu'il ne reste plus d'espoir de voir toute ma famille réunie, je dois joindre le plus grand nombre. Je ne vois pas de possibilité que Rosalie puisse venir s'établir avec nous. Je n'écoute pas ce que son cœur ou son mari pourrait dire à ce sujet ; je m'arrête à la réalité de leur situation et de leur

1 CJS-A.

convenance. La perspective du futur ne me présente d'autre satisfaction que d'être avec vous. Je renonce à toutes sortes de projets ne désirant que de finir aussi paisiblement que possible notre carrière dans la plus parfaite retraite.

Notre changement de situation ne pourra cependant s'exécuter qu'avec de grandes exercices [*sic*] de notre part. Ce n'est que dans l'espoir que ce sera la dernière que je devrai [le] faire que j'ai le courage de l'entreprendre. Je commence donc dès ce jour de prendre les dispositions pour faire le mieux que je pourrai et [faire] le moins de sacrifices possible. Il faudra donc songer à faire quelques préparatifs pour notre arrivée, cependant aussi peu que possible. Jusqu'à présent nous n'avons pas d'inclinations d'habiter la maison [à la] rue de Vénus; aussi il ne faudra y faire que le nécessaire et nous désirons peu de choses à nos autres propriétés, ne pouvant faire un plan de vie d'ici.

Dans le pays que nous quitterons, je me propose de disposer de la plantation le mieux que je pourrai et de laisser mes fonds publics dans la situation où ils se trouvent en tâchant de trouver moyen de réunir la réception des divers intérêts à Philadelphie, qui sera la place, je crois, qui facilitera le mieux les moyens d'en disposer. Dites-moi ce que vous résolvez de faire avec les vôtres. [...]

Je me propose de prendre peu de meubles avec nous. Cependant il faudra sans délai prendre des informations exactes de la manière que les effets que nous transporterons pourront entrer et lesquels devront payer à Anvers et aussi le paiement de transit par la Hollande ou par l'Angleterre.

Voici une petite note des effets : deux ou trois lits de plume ; une commode ; un bureau de laque ; horloges, branches ; porcelaine de Saxe ; verres de cristal ; linge de table et autres ; table à manger ; divers harnais ; caisses de tableaux et estampes, encadrés et transportés d'Anvers ; livres ; rouleaux ou pièces de Damas.

Tous ces objets peuvent être déclarés sous serments avoir été transportés d'Anvers. Reste à savoir si quelques meubles comme table de bois, lits, porcelaine et verrerie, achetés en Amérique et ayant servi, pourront entrer. Il sera nécessaire d'être parfaitement instruits de la manière que ces objets pourront rentrer. Il serait même bon d'avoir un permis d'avance que vous pourrez nous envoyer, car c'est en conséquence que nous devons nous régler.

Les tableaux surtout sont importants. Peut-être faudrait-il avoir le permis de Paris ? Il faudrait aussi avec prudence vous informer

si les intéressés jugeraient convenable d'en faire assurer les objets et à quelle valeur¹. Je voudrais avoir votre avis particulier, surtout sur ce sujet. Pour ma part, je me propose de vendre les miroirs à Philadelphie.

Il n'y aura pas de temps à perdre pour avoir ces informations. Je vous envoie ci-incluses les déclarations légalisées par le ministre français. Je vous enverrai incessamment les duplicatas [*sic*] [...].

Faites bien les compliments à mon frère.

Votre affectionné,



*Charles Stier à Henri et Marie Louise Stier, Anvers
[s. d. mais après le 24 janvier 1803]²*

Chers Parents,

[...] J'attends avec une impatience extrême les déclarations de fidélité de vos dames devant le ministre français auprès des États-Unis. C'est par défaut de ces pièces que la levée de séquestre des biens des dames n'est pas encore faite en forme, quoiqu'il n'existe point de séquestre. Je ne doute pas qu'un acte d'amnistie ne vous ait causé un plaisir sensible – votre fortune avant cela ne pouvait se sauver que par votre retour. À présent votre retour peut souffrir plus de délai, mais je le répète, chers Parents, il n'en serait pas moins utile, pour ne pas dire indispensable. J'espère que vous parviendrez à surmonter les obstacles par les détails que mes lettres et M. van Havre vous donnent sur la manière de vivre ici.

Vous pourrez juger que tous les motifs qui nous firent partir ont cessé d'exister. Le pays n'est point ruiné, nos amis ne sont point dispersés, réduits à rien, comme nous l'avions imaginé. Sous un gouvernement dont l'esprit s'améliore de jour en jour, chacun reprend courage, sort de son écaille [sa coquille], pousse des cornes, regarde

¹ Les « intéressés » sont les coexécuteurs du testament de Mathilde Peeters, M. Geelhand et Mme Guyot.

² CJS-A. Il subsiste une autre version de la lettre-journal de Charles – peut-être un brouillon de la version qu'il a envoyée à ses parents (ce qui expliquerait pourquoi elle est restée inachevée). Il s'y exprime dans certains passages d'une manière plus complète que dans la lettre figurant dans cette édition. La juxtaposition des deux versions nous permet de mieux comprendre le cheminement des idées de Charles. Nous avons donc donné dans les notes de bas de page qui suivent l'autre version de deux passages significatifs.

à droite et à gauche comme le limaçon laissé à lui-même. Le temps seul nous manque pour fréquenter les bals, concerts, spectacles, parties de plaisir de toute espèce qui se disputent le prix. Veut-on les jouissances de l'esprit, la tranquillité domestique, on trouve ample matière dans les musées, lycées, jardins botaniques, cabinets littéraires qui s'établissent. On a pour seconder ses travaux des garde-bois, commis, gens d'affaires, ouvriers, domestiques. Dans un âge avancé, dans des cas de maladie, de faiblesse, on trouve tous les secours que renferme un pays anciennement policé. Plus de disputes politiques, plus de dissensions ; nous sommes tous d'un même avis – celui de nous tirer d'affaires le mieux que nous pouvons, de nous amuser sans interruption.

L'Amérique n'offre pas cela. Un homme oisif n'y saurait exister, un artiste, un savant y trouverait trop peu d'encouragement, d'émulation. Le commerce, nous savons ce que c'est. Qu'y a-t-il donc encore ? La culture¹ ? Oui, il n'y a que cela ; mais tout le monde peut-il être cultivateur américain ? Quels fonds, que de bravoure, d'instruments, d'alentours, ne faut-il pas ? Qu'auriez-vous, qu'aurait van Havre, qu'aurais-je, moi, après avoir obtenu par dix ans de travaux l'ultimatum de la perfection auquel un planteur puisse parvenir² ?

Vous auriez une maison moins grande, moins bonne, moins ornementée, quoique beaucoup plus chère, que celle que vous aviez au Mick ou ailleurs. Vos meubles pourront être élégants, mais vos nègres ne pourront pas les conserver. Votre table sera bonne pour autant que vous ne soyez pas attachés aux mille petits ragoûts qu'on ne saurait ni trouver, ni accommoder en Amérique (pour ma part, je préfère la table américaine à toute autre pour sa simplicité). Les équipages sont charmants dans l'atelier du faiseur mais avant d'arriver dans votre remise, les lambeaux voltigent à l'entour. Les chevaux ? Oh pour cela, il n'y a rien à critiquer. Ils sont excellents et la mode d'en faire usage – hommes, femmes et enfants – excellente comme

1 Dans le sens d'agriculture.

2 Voici l'autre version de ce passage dans le brouillon conservé par Charles : « Être oisif en Amérique est impossible ; pour s'occuper des arts et des sciences, le pays est trop jeune, trop peu exalté encore. Les emplois sont partagés entre les natifs et depuis une certaine époque entre les partisans d'une secte. Le commerce, nous le connaissons d'expérience. Que reste-t-il donc ? La culture, plus ou moins grande, rien que cela, et que d'alentours ne faut-il pas pour que cela marche ? Il faut être bien portant, avoir une femme qui le soit, des enfants qui puissent un jour continuer vos travaux ; il faut des esclaves, des bâtiments, des bestiaux ; objets qu'on n'obtient qu'à la longue et qu'on ne maintient en ordre qu'avec l'énergie de la jeunesse et qui retombent dans le néant. » [s. l. n. d., Anvers, janvier 1803], CJS-A.

eux. Les domestiques ? Ah Dieu, on n'en parle pas. Le climat ? Excellent, quand on peut le soutenir (j'avoue qu'en même temps qu'il me tuait, je pardonnais au climat en faveur de sa sérénité...). La campagne ? Je crois que je m'y ferais. Les gens, la société ? Voilà un article délicat à traiter : j'en ai connu qui avaient bien du mérite et des qualités aimables ; j'en ai connu qui m'ont fait du bien par l'ennui excessif qu'ils m'inspiraient.

Me voici parvenu au trait caractéristique des pays nouveaux que je ne sais trop comment dépeindre. Raynal le décrit assez bien en parlant des colonies des Indes-Occidentales ; il dit qu'après y avoir séjourné un certain temps, l'Européen y trouve un vide, une insipidité, un ennui qui le font soupirer après le séjour de son pays natal¹. Il faut en convenir, outre la perfection de tous les objets de luxe ou de commodité, l'Europe offre encore cet intérêt des événements, dont l'âme ne pourrait se passer après y avoir été accoutumée. Demandez à ma sœur combien de fois, à Alexandrie, j'ai rendu grâce à certaines gens pour m'avoir rappelé au sentiment de mon existence par l'ennui extrême de leur compagnie. Elle m'écrivait elle-même que le tonnerre et les éclairs lui avaient causé du plaisir l'hiver dernier en lui donnant un sentiment d'inquiétude préférable à l'apathie². Madame

1 Guillaume-Thomas de Raynal, dit l'abbé Raynal (1713-1796), est l'auteur présumé de *Histoire philosophique et politique des deux Indes*. Publié à Amsterdam en 1770, en six volumes, cet ouvrage retrace l'histoire de la présence européenne dans l'Inde orientale et dans le Nouveau Monde, en montrant l'influence des grandes découvertes géographiques sur la civilisation. Il est probable que Charles se réfère ici au tome six, quinzième livre, intitulé « Colonies anglaises fondées dans le Canada, dans la baie d'Hudson, à Terre-Neuve, dans l'île Saint-Jean et dans la Nouvelle-Écosse », et en particulier au chapitre sur les mœurs des Français canadiens. Raynal s'y plaint de la fadeur des colons français qui se complaisent dans leur existence médiocre et monotone. Raynal les oppose aux sauvages amérindiens, plus proches de la nature et donc plus authentiques et intéressants.

2 Dans le brouillon Charles s'exprime ainsi sur l'ennui qu'a suscité en lui la compagnie des Américains : « Fortement prévenu en faveur du pays, étant libre d'y prendre tels arrangements que j'aurais préférés, je n'ai pu y trouver cette amélioration graduelle, cet attachement qu'on prend pour des lieux qu'on habite. On y est tranquille – peut-être l'y est-on trop – on s'y ennuie. Je me rappelle toujours le bien que j'éprouvais lorsque au sortir de certaines sociétés j'étais assez ennuyé pour m'apercevoir que j'existais, pour sentir par comparaison que le coin de mon feu avec ma femme, sœur et beau-frère était un paradis, comparé à la partie de thé des quelques gros personnages [que je venais de quitter]. Je conçois bien qu'en s'enfonçant assez profondément dans un baril de farine, on peut se fermer toutes les avenues du cœur et de l'esprit au point de ne plus sentir qu'on ne sent rien, ou rien du moins qui vaille la peine, mais cela n'est pas possible à tout le monde et en tous les temps. » Avec trente ans d'avance, les observations de Charles préfigurent les analyses de Tocqueville. Celui-ci expliquera pourquoi les Européens d'un certain niveau social trouvent la société des Américains monotone. Accoutumés à une organisation aristocratique de la société, les Européens valorisent la distinction personnelle des individus. Mais dans la société démocratique américaine où tout est en flux, ce besoin de différenciation

Bonne dépeint quelque part une personne transportée par féerie sur une plaine couverte de la plus belle verdure sans autres bornes que l'horizon d'un ciel sans nuages¹. Qui pourrait à la longue supporter l'idée seulement d'un pareil séjour ? Qui ne préférerait les tempêtes, les tremblements de terre, le voisinage des volcans ?

Ces tableaux un peu adoucis ne présentent-ils pas le parallèle entre l'ancien et le nouveau monde ? Le jugement que j'en ai porté répond à la question que vous m'avez posée il y a quelque temps : si je préférerais me fixer ici ou en Amérique. J'avoue franchement que, sous un gouvernement qui promet de jour en jour plus de soutien aux institutions sociales et aux propriétés, je préférerais être entouré de parents, d'amis, d'anciens serviteurs, de plaisirs, de sciences, d'événements intéressants, de choses enfin qui parlent au cœur et à l'esprit [et] qui remuent l'âme, que de me trouver en Amérique comme aux Champs Élyséens, parmi des ombres fugitives des fantômes qui – comme moi sans besoins ni désirs – ne m'aident, ni me nuisent. Je crois vraiment qu'Ovide connut le nouveau monde lorsqu'il composa ses *Métamorphoses*. Je n'ai jamais pu prendre goût à ses Champs et Fortunes ; il me semble que j'aurais préféré le Tartare².

Mais il est temps que je demande pardon pour ce raisonnement tourné en badinage et l'excessive naïveté avec laquelle je parle du pays où vous êtes encore et où je pourrais être aussi bientôt, car malgré ce que j'en dis, je m'y ferais tout comme ici. Peut-être au lieu d'examiner les préférences faudrait-il faire attention

individuelle n'existe pas, d'où un certain nivellement entre les individus : « Chez les peuples aristocratiques, chaque homme est à peu près fixe dans sa sphère, mais les hommes sont prodigieusement dissemblables ; ils ont des passions, des idées, des habitudes, et des goûts essentiellement divers. Rien n'y remue, tout y diffère. Dans les démocraties, au contraire, tous les hommes sont semblables et font des choses à peu près semblables. [...] L'aspect de la société américaine est agité, parce que les hommes et les choses changent constamment ; et il est monotone, parce que tous les changements sont pareils. [...] Le prestige qui s'attachait aux choses anciennes ayant disparu, l'état, la profession ne distinguent plus les hommes, ou les distinguent à peine ; il ne reste plus guère que l'argent [...] qui puisse en mettre quelques-uns hors de paire. [...] On retrouve donc d'ordinaire l'amour des richesses, comme principal ou accessoire, au fond des actions des Américains ; ce qui donne à toutes leurs actions un air de famille, et ne tarde point à en rendre fatigant le tableau. » Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, vol. 2, p. 281-282.

1 « Madame Bonne » est le personnage de la gouvernante qui enseigne des leçons de morale par le biais de contes de fées dans *Le Magasin des enfants* (1757) de Jeanne Marie Leprince de Beaumont (1711-1780).

2 Ovide décrit le royaume des morts, composés des Champs Élysées et du Tartare, dans le livre quatre des *Métamorphoses* (ca 1 après J.-C.). Énée guidé par la sibylle de Cumès se rend aux Champs Élysées pour retrouver son père (Anchise).

aux possibilités ? Nous avons fui Robespierre, et cela bien à propos. Nous avons contracté des liaisons en Amérique, rien de mieux vu au moment de le faire. La situation de la famille de ma femme, celle du pays, en général, améliorée contre toute espérance lui ont donné l'occasion d'y faire un voyage, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Van Havre en a fait autant, étant seul, homme, et par là plus libre. Il est retourné presque aussitôt avec le projet de revenir avec vous tous. Votre retour est le seul moyen de nous réunir tous sans délai. Je ne désespère pas que mon beau-frère Calvert puisse aimer ce pays depuis que tant d'Anglais et Américains s'y fixent, quoiqu'il ait, par sa famille, possessions, habitudes, des avantages en Amérique auxquels ma sœur participe.



*Charles Stier à Isabelle van Havre [Anvers], janvier
et février 1803¹*

[...] ². Outre le plan général des égouts, il y en a un pour convertir les fossés des remparts en un canal navigable, comme les *grachten* [canaux] d'Amsterdam, en dehors desquels on bâtirait une nouvelle ville. Si tous ces beaux projets doivent se réaliser avec nos écus, il ne nous reste guère de capitaux pour la charge du premier navire qui entrera dans ce superbe canal.

Hier aussi je fus cité chez le maire avec les notables de ma section pour souscrire pour le transport de pavés destinés à faire une chaussée d'Anvers à Turnhout; les autres souscrivaient pour 500 pavés, mais moi je dis que, n'ayant ni propriétés, ni demeure à moi, ni chevaux, ni écurie, je n'étais point dans le cas d'être appelé à cet acte patriotique. Il y en aura qui répondront encore plus véhément [*sic*]. On prend à présent le système de ne payer que les contributions légales ou forcées, qu'on ne peut absolument [pas] se dispenser de satisfaire. Tout ceci ne doit pas vous dégoûter du pays. D'abord vos biens sont assujettis, que vous soyez présents ou non; puis, au lieu de grogner, on prend la chose en badinage.

¹ Van Havre-S.

² Cette lettre de Charles à Isabelle est dans le journal que Charles tenait pour Isabelle et ses parents. Seule une partie de la lettre subsiste; la première partie est fragmentaire et sans date.

20 janvier 1803 ; il y eut hier un bal brillant et nombreux à la Sodalité¹. Deux jolies demoiselles de Wesembecck de Bruxelles sont logées chez Mme della Faille². Elles disent que les sociétés de Bruxelles ne sont guère jolies pour les femmes : les jeunes gens n'y dansent point, les Anglais boivent. Plusieurs Anversois furent dernièrement là [à Bruxelles] pour le bal du Club. Leur préfet donne des fêtes brillantes, ainsi que celui de Gand³. Madame Guyot fut passer quelques jours à Gand ; on lui fit des fêtes continuelles dans la famille della Faille d'Assenede dont le père et sa fille sont à présent logés chez elle et fêtés à leur tour en déjeuners, dîners, soupers, etc.⁴.

4 février 1803 : je termine ici ce journal. Vos lettres, parmi lesquelles une de van Havre du 15 novembre, me sont parvenues. Je ne puis exprimer, chère amie, quelle peine m'a fait la nouvelle de la perte que vous avez faite. Plus cet enfant était aimable, plus nous désirions le voir. Hélas, il faut se soumettre à la providence qui a voulu en faire un bienheureux. Ma femme n'y a pas été moins sensible ; elle vient d'avoir l'occasion d'en parler presque d'expérience. Elle avait depuis quelque temps tous les symptômes de grossesse, se ménageait extrêmement, ne dansait point, etc. Revenant le soir du 21 janvier, Papa gagne une attaque de son ancien mal presque en sa présence. On l'éloigne ; on soigne Papa ; il se remet peu à peu au point d'être à peu près le même qu'auparavant. Délivrés d'inquiétude de ce côté-là, il nous en vient d'autres du côté de Madame van Havre de Schelle⁵. Heerken et le Major, instruits qu'elle était malade,

1 La salle de la Sodalité était située dans un ancien bâtiment ayant appartenu à l'ordre des Jésuites à Anvers. Pour une description des fameux bals anversois de la Redoute et de la Sodalité (hiver 1804-05), voir *Mémoires et souvenirs sur la cour de Bruxelles et sur la société belge depuis l'époque de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours*, Bruxelles, 1856, p. 311.

2 Ces jeunes filles n'ont pas été identifiées mais ce sont probablement les nièces ou filles de Guillaume (François Emmanuel) de Burbure, seigneur de Wesenbeeck et d'Ophem (1755-1821), localités près de Bruxelles. Mme della Faille est Marie Thérèse (van Paefferode) della Faille, épouse de François della Faille de Waerloos (1768-1834). Ils avaient deux filles, Julie et Pauline, en âge d'être présentées à la société, ce qui expliquerait pourquoi Mme della Faille accueille chez elle les deux jeunes filles de Wesenbeeck. Cette branche de la famille della Faille, bien qu'originaires d'Anvers, s'était installée à Bruxelles vers 1800.

3 De 1800 à 1805, le préfet de la Dyle (chef-lieu Bruxelles) était Louis Gustave Le Doucet de Pontécoulant (1764-1853) ; de 1800 à 1808, celui du département de l'Escaut (chef-lieu Gand) était Guillaume Charles de Faipoult (1752-1817).

4 Joseph Sébastien della Faille d'Assenede (1755-1830) sera maire de Gand de 1804 à 1808 ; sa fille est Marie Rosalie della Faille (1782-1843).

5 Catherine Joséphine (Lunden) van Havre (1766-1803) et son époux Joseph Jean Népomucène van Havre (1746-1832) possédaient un château à Schelle, près d'Anvers.

s'étaient rendus à Schelle¹. Notre oncle Joseph avait un froid à la tête; Madame était très faible, mais on ne la croyait pas en danger. Quelle surprise le lendemain: leur domestique apporte en ville la triste nouvelle qu'elle était morte la nuit même. Lachenen et messieurs Le Major et Ullens s'y rendirent tout de suite². On profite de cette malheureuse occasion pour l'engager à venir s'installer soit en ville, soit à une campagne mieux située que ce trou-là. Il doit venir incessamment. Sa situation est triste comme vous pouvez le penser: veuf à son âge, avec des enfants dont le troisième a un accident à la jambe³. Cette nouvelle fut par un fâcheux hasard annoncée à ma femme tout crûment. Déjà dérangée peut-être par l'affaire de Papa et la faiblesse de sa santé, elle a fait trois jours après une fausse couche qui lui a fait beaucoup de peine de corps et d'esprit. Il faut prendre patience et espérer du futur. Elle n'en a pas de suite fâcheuse et se remet⁴. Minette Cogels, Messieurs van Praet, Vinck, et Stier continuent très bien⁵. J'espère que notre sœur Rosalie aura conduit sa grossesse à bon port. C'est dommage qu'elle ne pourra être de votre voyage, mais enfin nous la verrons plus tard et il se peut fort bien que ce pays lui plaise.

Vous désiriez des détails particuliers sur l'état de père van Havre. Il a eu au 21 janvier une faiblesse. Depuis longtemps il avait mangé beaucoup. Il roulait en voiture et se promenait par la maison du haut en bas depuis le souper jusqu'à 5 ou 6 heures du matin. On n'osait pas le contrarier, crainte de provoquer son ancien mal, mais lors de son attaque médecin, confesseur, religieuse, famille lui dirent d'un commun accord qu'il ne pouvait plus suivre un tel régime. Depuis lors il se couche avant minuit, ne patrouille qu'un peu dans la salle à dîner; je crois que nous pourrons le tenir sur ce pied-là. Il paraissait

¹ M. Heerkens n'a pu être identifié. Major est le titre conféré au capitaine de la garde civile d'Anvers.

² Jean Ullens (1740-1826) est l'époux de Jeanne van Havre (1749-1823), cousine de Jean Michel Joseph van Havre. M. de Lunden de Lachenen est le frère de la défunte, Catherine Joséphine (Lunden) van Havre.

³ Joseph van Havre (1746-1832) avait vingt ans de plus que son épouse. Il avait 57 ans à la mort de celle-ci.

⁴ En vérité, les suites de cette fausse couche seront fatales à Mimi, qui en mourra deux semaines plus tard, le 23 février 1803.

⁵ Marie Caroline (« Minette ») della Faille, fille de Joseph et de Catherine (de Witte) della Faille de Leverghem avait épousé Albert Cogels en 1802. En 1802 également, Philippe van Praet (1781-1842) épouse Rosalie Ullens (1783-1862). Monsieur Vinck est probablement Ignace de Vinck de Westwesel (1771-1845) et Monsieur Stier est Joseph Stier (1748-1803), l'oncle de Charles et le frère cadet d'Henri Stier.

très changé les premiers jours de son mal, tant au physique qu'au moral, mais il s'est remis peu à peu et paraît à peu près le même qu'auparavant. Ses jambes sont plus ou moins gonflées. Son mal est de nature à toujours l'exposer à succomber à une attaque. Il peut cependant continuer sa carrière. Je me flatte que vous aurez le plaisir de le voir bientôt. Il s'est beaucoup amusé l'été passé à se procurer une voiture et des chevaux, voir sa famille à dîner, faire visites chez les Leverghem, etc.¹

Dans ma lettre ci-jointe à Papa je ne lui parle guère de mes affaires ; je n'ai pas eu le temps d'y faire attention ; ce qui conviendra donc pour les biens de votre mari sera sans doute bon à faire aussi pour moi. Pour Mathilde, je ne sais trop qu'aviser². Ma femme lui a dit souvent qu'elle n'aurait pas d'autre maîtresse. Si vous revenez tous ensemble et pour de bon comme on dit, je crois que ce serait sans contentions qu'on la mette en liberté, mais si ma sœur Calvert ne revient pas certainement ici, ne pourrait-on pas laisser [Mathilde] provisoirement sous sa direction ? Il est toujours temps assez de disposer finalement de Mathilde lorsque notre retour sera final et complet. Au reste, je ne puis donner sur celle-ci, ni sur le reste, de décision précise et vous prie de faire comme vous le jugerez à propos, persuadé que j'en serai très content, de même que je vous remercie d'avance des soins que vous voulez bien vous donner la peine de prendre pour nos coffres de linges. Je crois qu'ainsi que les vôtres ce sera votre plan de les emporter ou de les expédier avant ou après vous.

Je serais charmé de recevoir mon grand dessin des Rochers [et] le tableau de Tivoli de De Pret. À propos de cela, veuillez prier Maman de vouloir bien m'apporter les cahiers des vues d'Amérique dont elle me parle afin que je les donne à De Pret en retour de son tableau³. Je serai charmé aussi d'avoir mes livres d'affaires. Je les avais laissés dans l'armoire de Maman [...].

16 février 1803 : j'ai de nouveau interrompu mon journal. Le froid excessif avait, je crois, gelé mon esprit. Je ne pouvais tenir dans la maison ; celle de la rue Markgrave n'est ni chaude, ni gaie. On a

1 Jean Michel Joseph van Havre décédera l'année suivante. Catherine (de Witte) della Faille de Leverghem est la belle-fille de M. van Havre, la fille de son épouse par un premier mariage.

2 Mathilde est une esclave ayant appartenu à Charles et Mimi.

3 Philippe De Pret de Terveken (1766-1838) était, comme Charles Stier, un peintre amateur, collectionneur et mécène. Floris Prims, « Oud-Antwerpse portretten gallerie » in *Zondagsvriend* (221 : 23 avril 1936), Anvers, De Vlijt, 1936.

vivement profité des traîneaux. Le mien n'existe plus. J'ai été d'une partie chez Ferdinand Dubois avec équipages d'emprunt¹. On a déjeuné chez Cornelissen (à la campagne) et chez van Praet. De Brasschaat à Wyneghem les maisonnettes n'ont pas été très fréquentées, mais toujours jolies. Les négociants n'y viennent plus².

Outre les dîners publics en diverses occasions, on en a donné au Club, soupers au théâtre, à la Sodalité, pour la reddition des comptes, etc.³ Les mois de louage sont à un taux extravagant par les riches négociants qui arrivent de toutes parts. Le fils de Simon, celui qui fut aux colonies, a loué pour 200 louis, je crois, la maison de van Ertborn, place de Meir; il n'y a point d'équipages, ni de chevaux comme les siens⁴.

La salle du théâtre est de moitié trop petite les beaux jours. On doit renvoyer la moitié des amateurs qui se présentent. Avec cela il n'est pas bon, parce que les hommes en place se jurent tellement du Directeur qu'il doit se ruiner. Les fêtes et spectacles sont une branche principale du gouvernement, tant pour les finances (1/4 de ce qu'on paye d'entrées ou d'abonnements devant aller aux hospices des pauvres), que par l'influence que cela a sur les opinions qui, à défaut de violon, fifre et tambour, pourraient présenter des tons discordants⁵. La jeunesse, qui ne sait pas ce que nous fûmes, ne songe pas à ce que nous deviendrons; elle s'amuse avidement de ce que nous avons, et leurs parents, moitié gré, moitié force, cèdent au torrent et dansent la Courante avec eux. Ceux qui ne peuvent plus se retirent,

1 Ferdinand du Bois, échevin d'Anvers (1767-1848).

2 Joseph van Praet (1749-?), son fils Philippe van Praet (1781-1842) et Jacques de Cornelissen (1757-1813) avaient des demeures de campagne dans les environs d'Anvers. Charles nomme ces demeures des « maisonnettes », alors qu'il s'agit de véritables manoirs de plaisance.

3 Le Club était une association de riches Anversois se réunissant pour mettre en commun leurs ressources et talents pour des causes philanthropiques. Ils se rencontraient, entre autres, dans ladite Sodalité, une salle ayant appartenu aux jésuites près de l'église Charles Borromée. Vers 1800, la Société des Amateurs de musique se réunissait aussi à la Sodalité.

4 Le négociant Simon n'a pu être identifié. La maison de van Ertborn sur la place du Meir est probablement celle du financier François (Emmanuel de Paule, Joseph) van Ertborn (1755-1807), dont le fils, Édouard (Joseph Emmanuel François) van Ertborn (1781-1836) dirigeait à la fin du XVIII^e siècle une des trois plus grandes banques d'Anvers, aux côtés des banques Hope d'Amsterdam, De Wolf-Ergo et Norbert Pelgrims. Floris Prims, *De Geschiedenis van Antwerpen*, vol. 7, p. 367. Charles Stier, devenu veuf en février 1803, épouse en été 1804 Eugénie van Ertborn (1785-1834), la sœur cadette du banquier.

5 Charles montre que, malgré son admiration pour Bonaparte, il est conscient de sa propagande démagogique, entre autre par les arts et la culture.

comme la famille van Gameren fait à présent à une petite campagne près de Bruxelles. Quelle situation pour ces coquettes de filles qui avec les demoiselles van Asten ne songeaient qu'à tout embraser autour d'elles; les femmes et les hommes sensés les regretteront peu¹.

Les parties de traîneaux ont subi plus d'une métamorphose². Celui de van Ertborn (qui voyage en Italie avec son fils) est vendu au fils de Moretus van Bouchout, grand et assez beau garçon qui y paradait fort bien avec Madame della Faille, Bosschaert, Baillet, Schilde; tant d'autres ont aussi vendu [leurs traîneaux]³. Il est venu de Hollande une foule de traîneaux simples avec un *harddraver* [un patin] au devant; on vole successivement d'un bout de la place de Meir à l'autre. Nous ne faisons plus comme jadis tous et toujours la même chose. Chacun choisit ses plaisirs et chaque plaisir, cultivé par de vrais amateurs, en est plus vif et plus gai.

Veillez faire mille amitiés de ma part à vos enfants, votre mari, Papa, Maman, notre sœur et notre petit frère [Calvert]. Je regrette ne pouvoir écrire plus, mais ma lettre a déjà trop tardé. Une chose que je sollicite instamment c'est que vous m'écriviez par nombre de vaisseaux l'époque de votre départ et par quel vaisseau. J'aurai plus de plaisir à vous savoir embarqués que d'inquiétude sur la traversée pendant la belle saison que nous allons avoir. [...]

Adieux.



¹ Les familles van Gameren et van Asten étaient parmi les familles les plus fortunées d'Anvers. Jean François van Gameren avait été un des bourgmestres d'Anvers en 1793-1794 (avec Jean-Baptiste de Baillet et Charles-Bernard van de Werve, baron de Schilde). Charles van Asten (1755-1815) se distinguera sous l'Empire parmi les hauts fonctionnaires de Napoléon. Voir Floris Prims, « Oud-Antwerpse portretten gallerie » in *Zondagsvriend* (160 : 3 mars 1935), Anvers, De Vlijt, 1935.

² Pierre Goetsbloets mentionne les parties de traîneau de l'hiver 1796 dans sa chronique des années 1792-1797. Donnet, « La vie intime anversoise sous le régime républicain », p. 196.

³ Jean Moretus (1782-1850) est encore célibataire en 1803. Les femmes mentionnées par Charles sont toutes beaucoup plus âgées que ce jeune homme mais ont des filles en âge de se marier. Ces dames sont Catherine (de Witte) della Faille de Leverghem, Isabelle (Lunden) Bosschaert (1756-1817), Marie-Louise (della Faille) van de Werve de Schilde et Thérèse (du Bois) de Baillet (1753-1836).

*Henri Stier à Charles Stier, Riversdale, 11 mai 1803*¹

Mon cher,

Dans le moment que tout était prêt pour embarquer mes bagages destinés pour un port de la Hollande, et dans l'intention de nous embarquer dans un vaisseau destiné pour l'Angleterre, il nous parvient la nouvelle imprévue d'une déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre². Par cette fâcheuse circonstance je ne sais quelle détermination il conviendra de prendre relativement aux tableaux. Par votre dernière vous m'écrivez que les intéressés sont convenus de les faire assurer pour 25 à 30 mille florins, mais cette détermination a été prise dans un temps où la guerre était imprévue. Mon opinion est qu'il conviendrait de couvrir le péril de perdre par une assurance d'une plus forte somme que 30 mille florins. Sans pouvoir décider et vous instruire en ce moment si je les embarquerai et sans savoir combien de prime les assureurs demanderont, il conviendra d'exposer le cas aux intéressés et leur demander si, dans le cas que j'expédie les tableaux, ils approuvent et acceptent de payer leur part proportionnelle de la prime d'assurance que j'aurai payée et cru convenable de payer.

Votre affectionné,
HJS

*Rosalie Calvert à Henri et Marie Louise Stier [Riversdale], le 21 juin 1803*³

Chers Parents,

Voici la première fois que je vous écris depuis votre départ⁴. Vous ne pouvez bien concevoir, chers Parents, ce que la certainté [*sic*] de

1 CJS-A.

2 Malgré la Paix d'Amiens, la France avait poursuivi une politique économique protectionniste contre le Royaume-Uni. La France continuait à empêcher l'importation de produits industriels britanniques et l'exportation au Royaume-Uni de produits agricoles. Privé de vivres, le Royaume-Uni reprendra les hostilités contre la France en lui déclarant une guerre navale le 18 mai 1803. Cette situation rend la traversée atlantique beaucoup plus risquée pour les Stier.

3 Van Havre-S.

4 Sa famille s'était embarquée à Baltimore sur le vaisseau *Anthony Mangin* au début de juin 1803.

vosre départ me fait souffrir. Jusqu'à ce moment, j'avais toujours entretenu quelque espoir, et même à présent je me trouve souvent dans une espèce de rêve, comme si j'attendais tous les jours votre retour.

J'ai été neuf jours à Mount Albion¹. Pendant ce temps, Mrs. Peeter a été avec moi ; cela m'a été une diversion et, devant faire des *exertions* [efforts] pour l'amuser, j'ai été en meilleurs *spirits* moi-même, mais du moment que je suis seule, le monde me paraît comme un désert². Je ne vois rien qui m'intéresse et tout ce que je vois semble me rendre plus malheureuse. Hier, en venant ici et voyant la maison de loin, je me rappelai avec quel plaisir, lorsque vous étiez ici, j'entraîs toujours [par] cette première barrière. Vous étiez à la porte pour me recevoir et paraissiez avoir tant de satisfaction à nous voir arriver. Quel changement maintenant ! Une maison fermée, où en entrant tout me rappelle les moments que j'ai passés avec vous ; que ne donnerais-je pas pour les faire revenir et qu'ils seraient bien mieux employés.

Oui, chers Parents, je me reproche tous les jours de ne pas avoir contribué à votre bonheur et de vous avoir souvent causé de la peine. Cette sensation est la plus cruelle que j'aie à supporter. Vous écrire me soulage beaucoup et je le ferai très souvent et je ne crains pas de vous importuner par mes plaintes car comme vous le dites dans votre lettre, chère Maman, où puis-je mieux les déposer que dans le sein de mes parents ? Je vous écrirai toujours exactement ce que je pense et tout ce que je fais et j'espère que vous en ferez de même. Écrivez-moi aussitôt que vous serez arrivés comment vous trouvez le pays et quelle influence le climat a sur votre santé. Je suppose que Charles est venu au-devant de vous en Hollande, peut-être avec mon oncle et ma tante Joseph [Stier] ? Des amis comme ceux-là, c'est un grand plaisir de les revoir.

Je fus obligée, chers Parents, de laisser ma lettre pour aller à la [Federal] City, où j'étais pour faire quelques commissions et dîner avec Mrs. Peeter. Tout le monde s'informe extrêmement après vous. Mr. Law est attendu le mois prochain³. Nous avons beaucoup

¹ Rosalie et George Calvert vivaient à la plantation de Mount Albion depuis leur mariage.

² Martha (Custis) Peter (1777-1854), épouse de Thomas Peter de Georgetown, était la nièce de George Calvert, la deuxième fille de sa sœur Eleanor (Calvert) Custis.

³ Thomas Law (1756-1834) avait épousé l'aînée des nièces de George Calvert, Eliza (Custis) Law (1776-1832). Il était retourné un temps en Angleterre afin de trouver les capitaux nécessaires pour financer ses spéculations immobilières aux États-Unis.

d'ouvrage ici [à Riversdale], qui demande la présence continuelle de mon mari. Il a dîné en ville [à Bladensburg] aujourd'hui pour diriger le pont qu'on est en train de bâtir sur le *mill race*¹. Il a jugé qu'il valait mieux le faire entièrement de briques avec fondement de pierre, car après qu'on y eut mis le *trunck* de bois, on fut obligé de l'ôter parce que lorsque la marée est très haute, l'eau ne se serait pas assez déchargée. Maintenant l'ouvrage sera bien fait et pour longtemps et cela coûtera entre 20 \$ et 25 \$. On va commencer dans peu le *tobacco house*. Personne n'a voulu le faire pour moins de 200 \$, [même] avec Moses pour aider².

Je suis très occupée à faire nettoyer le jardin et ôter les tulipes. Elles paraissent en bon ordre. Il y a trois lots d'hyacinthes qu'on n'est pas venu chercher. Je suppose que l'acheteur n'avait pas assez d'argent³. Elles étaient toutes extrêmement grandes et très peu pourries. Il y avait une grande quantité de jeunes aussi; ainsi le printemps prochain, j'aurai une belle collection.

28 juin

Je viens dans ce moment, chers Parents, de recevoir vos lettres⁴. Mon mari était allé pour voir après l'ouvrage que l'on fait au pont en ville. Je le vis revenir d'abord en tenant vos lettres en main, qu'il me montra de loin. Jugez combien de temps je fus pour descendre et avec quel empressement je les ouvris. Quelle satisfaction pour moi d'apprendre que vous vous portez bien et que l'air de mer convient à vos santés. Vous avez donc été neuf jours dans la baie [de Chesapeake]. C'est avec bien du plaisir, chère Maman, que j'ai vu par les dates que vous m'avez écrit tous les jours. Cela m'est une nouvelle preuve de votre affection et que, quoique éloignée, je ne vous en suis pas moins chère. De mon côté, je vous écrirai très souvent et enverrai celle-ci

¹ Une scierie alimentée par un moulin à eau existait sur la plantation de Riversdale mais avait besoin d'être remise en état. En 1803, la marée se faisait sentir jusqu'à Bladensburg sur la rivière Anacostia.

² Le *tobacco house* est une grange où l'on fait sécher les feuilles de tabac. Moses était un des esclaves des Stier.

³ En avril 1803 Henri Stier avait organisé une vente d'oignons de fleurs à Riversdale. Isabelle van Havre à Charles Stier [Riversdale], 10 avril 1803, Carter translation-MHS. Après le départ de son père, Rosalie doit les ramasser, livrer aux acheteurs ceux qui ont été achetés lors de la vente publique, et faire diviser et sécher ceux qui lui restent pour pouvoir les replanter l'automne suivant.

⁴ Ces lettres avaient été envoyées de leur vaisseau, encore amarré dans la baie de Chesapeake.

par le *Java*, s'il n'est pas parti¹. Comme vous dites dans votre lettre il n'y a pas d'endroit plus propre à la conversation et à la réflexion que le *deck* [pont] d'un vaisseau, et tous les endroits que vous passiez étaient intéressants: Annapolis, où nous avons demeuré si longtemps; le Patuxent, je suis sûre que vous ne le passiez pas avec indifférence; puis le Potomac, qui vient ici; enfin, chaque objet devait faire naître des réflexions sur le temps passé². [...]

Il fait présentement trop chaud pour une promenade pendant la journée, mais je sors tous les soirs lorsqu'il commence à faire frais. J'ai fait la même tournée avant-hier que nous fîmes ensemble peu de jours avant votre départ le long de la rivière. C'est une bien jolie promenade. Caroline m'accompagna. Je suivrai votre conseil: je la tiendrai autant que possible auprès de moi. Lorsque je reçus votre lettre, elle me demanda de qui c'était. Lui ayant dit, elle me répondit que cela ne se pouvait pas, que vous étiez partis. Je lui dis que cela était vrai, mais que vous m'aviez écrit du vaisseau. Elle me regarda très attentivement et paraissant réfléchir pendant quelques instants, elle se retourna tout à coup en disant: «Papa a donc été *to Roup* (voulant dire Europe) ce matin.» Je lui parle très souvent de Grand-Papa et Grand-Maman, et lui aide [*sic*] à se rappeler ce que vous faisiez. Elle a trop de réflexion pour vous oublier. George se porte bien et est très gras. Je lui donne du *bloem pap* [bouillie de farine] autant qu'il en veut et à boire aussi. C'est l'enfant le plus gai et de la meilleure humeur que j'aie jamais vu. Il rit et danse toute la journée et est toujours content pourvu qu'on joue avec lui³.

Les touffes devant la maison sont remplies de fleurs; je vais les cueillir pour faire des bouquets superbes. Je suis très charmée d'avoir acheté le cuisinier. Il fait très bien la cuisine et apprendra aisément ce qu'il ne sait pas puisqu'il est de bonne volonté. Il étuve extrêmement bien. Les fèves de marais n'étaient pas noires cette année, mais ont duré peu à cause de la sécheresse. [...]

Quelques jours après votre départ, je reçus un paquet de cinq lettres écrites par des religieuses de Port Tobacco à Mme de Sevenberge et à des prêtres, avec une lettre pour vous, priant de les prendre avec vous et les faire parvenir⁴.

1 Le *Java*, vaisseau transportant les bagages des Stier, allait suivre de peu l'*Anthony Mangin* sur lequel les Stier s'étaient embarqués.

2 Le Patuxent et le Potomac sont des fleuves qui se jettent dans la baie de Chesapeake.

3 George Henry Calvert, né le 2 janvier 1803, avait à peine six mois en juin 1803.

4 Les religieuses anglaises du Carmel de Fort Tobacco (Maryland), le premier

Nous comptons aller à Bath dans quinze jours¹. Custis a dit qu'il irait avec nous, mais il peut encore changer d'avis car il n'y a pas moyen de le faire voyager². S'il nous accompagne, je tâcherai de l'engager à aller en Europe et je vous l'enverrai. Et puisque vous me dites que rien ne vous fera plus plaisir que d'apprendre que je m'amuse, je vous écrirai de Bath, dont j'espère beaucoup des *eaux*, de l'*exercice*, et surtout de la *société* pour me guérir de mon spleen or *blue devils* qui m'attaquent toujours lorsqu'étant seule je songe à la distance qui nous sépare.

Je vous suis très obligée, chère Maman, pour le joli petit bonnet que vous m'avez envoyé. Il me va extrêmement bien et je le porterai avec plus de plaisir qu'aucun autre puisqu'il vient de vous. Chaque fois que je le mettrai, je me souviendrai de toutes les bontés que vous avez eues pour moi. Nous comptons retourner à Mount Albion demain. J'ai fait à Georgetown toutes les emplettes dont j'avais besoin pour notre tournée et vais mettre ma toilette en ordre ainsi que [celle des] enfants. Adieu, chère Maman, je dois finir cette lettre en vous embrassant mille fois bien tendrement. Mon mari se joint à moi pour vous souhaiter tout le bonheur possible et dans l'espérance de nous revoir bientôt, croyez-moi votre affectionnée fille,

R. E. Calvert



monastère carmélite fondé aux États-Unis, étaient venues du Carmel d'Anvers en 1790. Le révérend Charles Warren Currier, historien de l'ordre des Carmélites en Amérique, mentionne la baronne de Sevenberge (probablement Isabelle Marie Alexandrine Joseph (de Baillet) de Gilman de Zevenbergen [1749-?]) en tant que bienfaitrice anversoise du Carmel américain. Charles Warren Currier *Carmel in America: A Centennial History of the Discalced Carmelites in the United States*, Baltimore, 1890, p. 80. Les Stier étaient des amis de Mme de Zevenbergen. Ils avaient donc peut-être comme elle soutenu financièrement cet ordre religieux mais je n'en ai retrouvé aucune mention dans leurs lettres.

¹ Bath, une station thermale populaire dans les environs de la capitale américaine, est aujourd'hui en Virginie-Occidentale et s'appelle Berkeley Springs.

² George Washington Parke Custis (1781-1857) est le cadet des neveux de George Calvert, fils de sa sœur Eleanor (Calvert) Custis. Il avait été élevé à Mount Vernon par ses grands-parents paternels, George et Martha Washington, voir introduction du chapitre 2.

Rosalie Calvert à Henri Stier [Riversdale], le 28 juin [1803]¹

Cher Père,

J'ai reçu hier votre lettre du 17 [juin] écrite des *Capes* et envoyée par le pilote, je suppose. Elle a été 11 jours à me parvenir. La certainté [sic] de votre départ a fait renaître tous mes regrets, cependant l'espérance de vous revoir plus tôt que nous n'avions pensé d'abord me console, ainsi que la certitude que j'ai qu'une fois établis [de nouveau] vous serez plus heureux. J'espère que la guerre qui paraît plus certaine ne rendra pas votre situation plus désagréable et que votre passage sera court². Lorsque vous recevrez celle-ci, tout cela sera passé. Pour moi, sitôt qu'il fait du vent je me trouve en pleine mer, suivant votre vaisseau en idée.

Nous avons eu hier une forte pluie et [un] orage. Mon mari a d'abord fait venir tous les gens de notre plantation [de Mount Albion], où il n'avait pas plu assez, pour planter du tabac ici [...]. Le *corn* est très beau et on est occupé aujourd'hui à couper l'orge; après cela on ira couper le foin. [...]

Je vois par vos lettres que vous n'avez pas reçu mon avant-dernière lettre adressée à Baltimore, dans laquelle je vous marquais que, puisque vous nous laissez la liberté d'accepter les propositions que vous nous fîtes passé quelque temps de prendre les profits de la plantation et employer ceux de cette année en améliorations, nous pensons que cela serait plus avantageux de part et d'autre. Mon mari a vu en peu de jours que pour la bien diriger il devait y être très souvent, [et] pour bien faire, y demeurer. Il pourra aussi avec avantage mêler l'ouvrage des deux plantations ensemble³. Pour moi, cher Père, je me sens attachée à cet endroit que vous avez créé, qui vous a coûté tant de peines, et où j'ai passé tant d'heureux moments avec vous. Il me serait donc affreux de le voir se dégrader, ce qui je crains serait le cas si l'on n'y tenait pas la main constamment jusqu'à ce que tout soit mis en bon ordre. Nous accepterons donc, cher Père, vos offres et, si l'Europe ne vous plaît pas, nous aurons le plaisir d'avoir travaillé pour vous. Ne craignez pas que cela puisse être un obstacle ou

1 Van Havre-S.

2 La guerre navale entre le Royaume-Uni et la France avait repris au printemps 1803.

3 Comme Rosalie l'indique plus loin dans cette lettre, Calvert dirigeait non pas deux mais quatre plantations: Mount Albion (sur la rivière Patuxent), Buck's Lodge (à Bladensburg, près de Riversdale), une plantation dans le comté de Montgomery et Riversdale.

retarder notre voyage pour venir vous voir. Mon mari devra également avoir un bon *manager* et pour quatre plantations cela vaudra la peine d'avoir un assez entendu et honnête homme à qui cela vaille la peine d'en prendre la direction. Nous en avons un en vue, qui, je crois, serait très bien.

Je me promets une satisfaction bien grande à exécuter tous les projets d'embellissements que je vous ai entendu faire. [...] En me promenant dans le jardin, chaque arbre ou bosquet planté de votre main m'est intéressant et j'ai du plaisir à le voir croître et à le protéger. En vous écrivant sur la même table où j'ai si souvent vu Maman le faire, je me crois presque auprès d'elle. Enfin, chaque objet m'est cher, parce que vous vous en êtes servi.

Nous comptons de faire [*sic*] finir la salle à manger d'abord. Latrobe qui est venu demeurer dans la City pourra nous aider un peu pour les plans des corniches et ornements, à quoi je ne me connais pas assez pour le faire sans architecte. Si mon frère a le temps, il devrait m'envoyer quelques idées. William Birch a dit vous avoir vu à Baltimore et que vous l'aviez chargé de faire des plans pour vous.

Adieu, cher Père, je dois finir. [...] Écrivez-moi aussi souvent que possible. Recevoir vos lettres et suivre les conseils que vous me donnerez sera toujours la plus grande jouissance que j'aurai jusqu'à ce que j'aie celle de vous revoir.

Croyez-moi avec l'attachement le plus sincère, votre très affectionnée fille.

R. E. Calvert

P.-S. Si un vaisseau venait d'Anvers à Baltimore ou Alexandrie, vous m'obligeriez beaucoup si vous pouviez m'envoyer une cheminée de marbre pour la salle à dîner et une pièce de bon vin de *claret*. J'aurai bien soin des six caisses [de peintures] jusqu'à ce que vous en disposiez.

**Charles Stier à Rosalie Calvert, Anvers,
5 août-13 septembre 1803¹**

5 août 1803

Quel beau concert je viens d'entendre! Le monde dispersé à la campagne après le départ de Buonaparte s'est réuni en ville comme par enchantement pour entendre le violon de Kreutzer, auteur de *Lodoïska*². Frédi Duvernois, excellent cor de chasse, et D'Alvimare plus habile peut-être encore sur la harpe que feu le roi David; Garat aussi qui imite tous les chants et excelle dans la Romance, mais dont la fatuité et la figure vraiment caricature est au moins aussi remarquable que son chant est étonnant³. Quelques-unes des belles nouvellement revenues de chez Mlle Cloth [*sic*] ornaient les loges⁴. Jamais autant de jolies et aimables filles n'auront paru ensemble dans le monde. On prétend que tous les hommes devront se marier en déans [*sic*] les dix-huit mois et on ne m'exempte pas du nombre, mais j'espère que les beautés d'Italie, que je n'ai point encore vues et pour lesquelles je me prépare, me déroberont à tant de dangers⁵. Je m'informe déjà auprès de Bosschaert et De Pret de la manière dont j'entreprendrai ce voyage, lorsque mes parents, bien établis dans leurs professions de jouissances, n'auront plus besoin de moi pour chaperon. En vérité, je ferais mauvaise figure à rester ici. J'étais seigneur d'Aertselaer, Monsieur du Mick, et maître dans la rue de Vénus; mon gouvernement, s'il n'était pas aussi étendu, me donnait au

1 CJS-A. Charles commence cette lettre-journal à la veille de l'arrivée de ses parents en Hollande afin de pouvoir tenir Rosalie au courant des moindres événements liés à l'arrivée de la famille à Anvers.

2 Du 18 au 20 juillet 1803, Napoléon et Joséphine Bonaparte avaient fait une visite officielle à Anvers avant de se rendre à Bruxelles le 21 juillet. La peinture officielle commandée à cette occasion, *Entrée de Bonaparte et de Joséphine à Anvers, le 18 juillet 1803* par l'artiste anversois Ignace Mathieu van Bree (1773-1839), est aujourd'hui au musée national du château de Versailles. En tant que notable anversois, Charles avait probablement été convié à la réception d'accueil mais il ne le mentionne pas dans la correspondance. Il est vrai qu'il attendait incessamment l'arrivée des siens, et qu'il était peut-être déjà en route pour les rencontrer à Den Helder. *Lodoïska ou les Tartares* (1791) est un opéra de Rodolphe Kreutzer (1766-1831), célèbre violoniste français, également compositeur et chef d'orchestre.

3 Frédéric Nicolas Duvernoy (1765-1828), corniste français, composa de nombreuses œuvres pour son instrument. Martin-Pierre D'Alvimare (1772-1839), harpiste et compositeur français; Pierre-Jean Garat (1764-1823), chanteur français, composa des romances très en vogue pendant le Directoire et le Consulat.

4 Mademoiselle Clotz de Kukum tenait une prestigieuse pension pour jeunes filles à Bruxelles. Paul Roger, *Mémoires sur la Cour de Bruxelles*, p. 371.

5 Charles était veuf depuis le 27 février 1803.

moins autant de tracasseries que celui du Premier Consul, et me voilà bientôt réduit au simple rôle de Charles Stier, écuyer à cheval et chef suprême dans sa chambre à coucher. Il faut s'éclipser, laisser à Papa ses propres affaires et les miennes avec De Pret et Bosschaert. Je laisserai les jolies filles pour les entretenir ou du moins les regarder en attendant qu'on les épouse. À mes amis j'écrirai tout chemin faisant, comme je le fais à présent avec vous, ma chère amie. J'ai vraiment besoin de voyager : ma santé a souffert de tous ces malheurs accumulés¹. Si je ne vais à présent à cette belle Italie, je ne la verrai jamais. Dieu sait ce qu'on en fera ? Dieu sait ce que l'on fera de nous : Buonaparte veut aller dans Londres détruire nos fonds anglais.

13 septembre

Avec celle-ci, chère Sœur, vous recevrez plusieurs autres morceaux de lettres écrites en différents temps. Papa et Maman sont toujours à St Georges²; notre sœur est sur le point de louer une maison des Cogels [au] Marché aux grains; mon quartier général est toujours rue Markgrave³, mais je passe presque tout mon temps ici avec Papa en affaires, que moyennant un peu d'assiduités nous mènerons loin cet hiver, de manière que pour l'été prochain il puisse aller au Mick, où il a tardé longtemps à aller mais dont il a été très content.



*Rosalie Calvert à Henri et Marie Louise Stier, Riversdale,
le 12 août 1803⁴*

Chers Parents,

[...] Dans ma dernière lettre je vous disais que nous irions dans peu de jours à Bath, où Mrs Law devait aller avec nous, mais étant retournée à Mount Albion pour faire encore quelques arrangements, j'eus une sorte de fausse couche (je ne m'y connais pas assez pour être sûre que c'en était une), ce qui m'affaiblit si fort que je ne crus pas pouvoir supporter la fatigue du voyage qui est long et très

¹ Le début de cette année 1803 avait été particulièrement éprouvant pour Charles, qui perdit non seulement son épouse mais son oncle le plus cher, Joseph Stier.

² Les Stier logent chez leur belle-sœur, Jeanne (Guyot) Stier, veuve de Joseph Stier.

³ Après la mort de Mimi, Charles continue à habiter chez son beau-père.

⁴ Van Havre-S.

fatigant. Je pris donc le parti de venir ici [à Riversdale], plutôt que d'aller à Bath. Je prends beaucoup d'exercice et un *shower bath* [une douche] froid tous les jours, ce qui m'a tout à fait rétablie. Maintenant je me porte mieux que je n'avais fait depuis trois ans.

Le voisinage de la Federal City est un grand agrément pour moi. Je suis très intime avec Mrs. Law qui est vraiment une femme comme il y en a peu¹. Son mari n'est pas encore revenu. Elle a dîné ici dimanche passé avec Dick Lowndes et Cramphin, qui tous s'informent toujours après vous et désirent beaucoup votre retour². Mardi je dînai chez D[ick] L[owndes] sur la montagne avec Mrs. C[harles] Lowndes, son mari, et [le] Dr Murray d'Annapolis³. Je ne vois personne de la famille de Ben Lowndes... [...]

On est occupé à finir le Capitole qui avance très rapidement et on a fait la route dans le bois entre ici et la City de la même manière que celle que vous admiriez tant, tout en gravier, ce qui raccourcirait la distance de moitié⁴. [...]

Je fus à la City passé deux jours pour parler des plafonneurs qui viendront travailler mardi prochain pour finir la chambre à dîner. Je suis fâchée de ne pas savoir quels étaient vos plans pour le salon; [le] mieux sera que j'en fasse faire à Latrobe.

Il y a eu beaucoup de réparations au moulin qui était tout à fait en désordre⁵. Le *krank* [la manivelle] était cassé et les roues n'allaient pas bien. On en a changé la construction et maintenant il va infiniment mieux qu'il n'avait jamais été. On est occupé aussi à nettoyer le *mill race* [le bief du moulin] qui est tout rempli de gravier. On nous conseille extrêmement de bâtir un moulin à farine qui, dit-on, rapporterait... Celui de Mrs. Diggs a trois fois plus à faire qu'il ne peut. Nous avons vendu le cheval *sorrel* [alezan clair] à Cramphin pour 140 \$ et la jument blanche pour 50 \$. Tout le monde savait son

1 Eliza (Custis) Law; son mari Thomas Law était encore en Angleterre pour affaires.

2 Richard (Dick) Tasker Lowndes (1763-1840), négociant de Bladensburg, descendait d'une grande famille anglaise; Richard Pottinger Cramphin (1760-1806).

3 Dick Lowndes vivait à Blenheim, sur les hauteurs, à l'est de Bladensburg. Son frère Charles était venu de Georgetown. Rosalie était brouillée avec Ben Lowndes, le frère aîné. Les Stier avaient connu le chirurgien James Murray (1739-1819) à Annapolis.

4 Rosalie est optimiste car, en 1803, le Capitole est encore loin d'être terminé. Sa construction avait été commencée en automne 1793 sous la direction des architectes William Thornton et Étienne Sulpice Hallet. Bien que l'aile du Sénat ait été achevée en 1800, celle de la Chambre des Représentants ne sera terminée qu'en 1811. En 1814, lors de la guerre contre les Britanniques, le Capitole fut incendié et presque entièrement détruit. Ce fut Benjamin Latrobe, l'un des architectes de Riversdale, qui fut chargé de sa reconstruction.

5 Le moulin à eau qui activait la scierie.

âge et ne la voulait pas, quoique nous ayons essayé à Queen Ann et Marlborough¹. La vieille sorcière Sara et sa petite fille sont vendues pour 100 \$². Nous essayâmes de la vendre à Baltimore, on ne peut pas. Craignant d'être vendue à quelque Géorgien, elle s'avisa de s'encourir. Enfin elle fit tant de belles promesses qu'elle engagea Ben Lowndes à l'acheter.

Le tabac, cher Papa, que vous preniez tant de plaisir à voir planter, a très bien réussi. Tout à l'entour de la laiterie surtout il est superbe. Mon mari dit qu'il n'en a jamais vu de plus grand ; celui dans le verger est aussi très beau, ainsi que le *corn* [maïs]. [...] L'avoine n'a pas aussi bien réussi que le *tobacco*, ni le foin non plus, en partie, je crois, parce que les cochons avaient été tant dans les prés au printemps. Mon mari en a fait tuer une grande quantité et depuis, ils n'y viennent plus tant.

Nous avons maintenant cinq charpentiers ici qui sont occupés à faire des maisons pour les nègres, un *latis* [treillage] pour enclore le jardin, etc. Le jardin a été un peu négligé, mais dans une quinzaine de jours je transporterai mon jardinier de Mount Albion ici et alors il sera bientôt en ordre. Tous les orangers et les géraniums en pots, je les ai rangés contre la muraille le long de la maison du côté nord, où ils font un très joli effet ; étant toujours à l'ombre les géraniums portent infiniment plus de fleurs et croissent très bien. Vous vous rappelez peut-être que nous plantâmes ensemble quelques boutures d'orangers ? Il n'y en a pas un qui a manqué et ce sont de petits arbres maintenant. L'hortensia *one tone* [d'une couleur] de mon oncle Joseph n'a pas encore porté, mais j'en aurai, je crois, trois jeunes³...



¹ Queen Ann et Marlborough sont deux petites villes proches de Bladensburg, au Maryland.

² Deux esclaves de Riversdale, qu'Henri Stier avait laissées à Rosalie.

³ La feuille de couverture de cette lettre ayant disparu, il nous manque la fin de cette lettre, qui était écrite au verso de la couverture.

*Henri Stier à Rosalie Calvert, Anvers, le 26 août 1803*¹

Ma chère,

Je saisis le premier moment de loisir pour vous écrire, car jusqu'à maintenant nous avons été entièrement occupés à recevoir les visites et les marques d'amitié d'une famille nombreuse. Vous voyez par le numéro de cette lettre que je vous en ai écrit précédemment. Le n° 3 a été écrit du Helder près d'Amsterdam, où nous avons débarqué et vous a été envoyé par notre esclave Lucie, entre les mains de qui j'ai mis cette lettre pour vous la donner². J'ai envoyé cette fille par le même vaisseau l'*Anthony Mangin*, capitaine Norman, qui se proposait de retourner 10 à 15 jours après notre débarquement du 6 août. J'ai payé au capitaine le passage de cette fille et même les dépenses de *stage* [de coche] jusqu'à Bladensburg. Par cette lettre, je vous avais donné le journal de notre voyage sur mer. Le n° 4 je vous [l']ai écrit d'Amsterdam et fait remettre cette lettre au capitaine Norman. [Cette lettre vous apprend qu'] à peine arrivé à Amsterdam, j'appris la mort de mon frère Joseph, de ma sœur la baronne, et de Madame de Leverghem³.

Mama vous donnera sans doute les détails depuis notre débarquement jusqu'à ce jour; je ne vous en écris donc rien, étant tellement surchargé d'engagements que je ne puis y suffire⁴. Si même je les abandonnais tous d'un coup pour m'occuper entièrement de vous, je ne trouverais pas de longtemps celui de vous écrire. Je m'occuperai donc de vous avec toute l'affection que je vous porte. Par le premier examen de mes affaires, je vois que je pourrai porter votre dot à 2 000 \$ par an; vous aurez aussi les arrérages ou suppléments en cette proportion pour les années précédentes depuis l'époque de votre mariage et en attendant que j'aie le temps de bien monter cette répartition je vous envoie ci-inclus mon chèque sur la banque d'Alexandrie de 500 \$ pour le quartier à échoir le 1^{er} janvier 1804. Je vois avec plaisir qu'avec cette augmentation jointe aux ressources de votre époux, vous jouirez d'une aisance qui ne vous laissera rien à désirer.

Quoique je me repose sur les détails que Mama vous donnera sur notre rentrée dans le pays et de la manière affectionnée dont nous

1 Van Havre-S.

2 L'esclave Lucie avait fait le voyage transatlantique avec les Stier. Henri Stier la renvoyait au Maryland par le même vaisseau.

3 Parmi les proches d'Henri étaient décédés en 1803: Mimi, Joseph Stier, Marie (le Candele) Stier et Catherine (de Witte) de Leverghem.

4 Malheureusement aucune lettre de Marie Louise écrite après son départ des États-Unis n'a été retrouvée.

avons été reçus, vous serez, je crois, bien aise de connaître les sensations que cela a fait [sic] sur moi. Je vous dirai que j'ai été surpris en observant la Hollande de voir la richesse de la culture, la propreté, l'industrie des habitants, que je n'avais jamais si bien appréciées. [Par contre] rien n'a changé dans notre pays [le Brabant] : la route, la ville, les campagnes se sont présentées à mes sens comme si je n'en avais été absent que huit jours. L'accueil de la famille et même des étrangers a été attendrissant et si mon frère Joseph s'était trouvé parmi eux, j'en aurais senti toute la douceur. J'ai trouvé partout une famille nombreuse dans l'aisance et la prospérité et jouissant d'une satisfaction au-dessus des circonstances, après avoir fait des pertes énormes et exposés [sic] à en faire encore. L'économie répare tout cela ; il y a une magie inconcevable dans cet état des choses. Je crois que puisque le régime actuel a le pouvoir de prendre tout, on jouit de la satisfaction de ne le voir prendre que par mesure. Enfin, notre famille, comme vous le savez, est dans des circonstances heureuses. Elle est de plus très unie, même avec les alentours. Le plus grand nombre sont favorisés de la nature. Madame Wellens, la jeune épouse de Vinck, celle d'Albert Cogels, sont des beautés qui réunissent les grâces. Les jeunes Vinck, Cogels et Guyot sont intéressants¹.

Étant à ce point de ma lettre, je reçois la vôtre, n° 1, datée du 21 juin, bien longue, mais pas encore assez pour moi. Elle m'a fait un plaisir d'autant plus vif que tous les projets que vous y désignez sont exactement les mêmes que ceux que je me proposais de vous conseiller. J'ai votre lettre sous les yeux et je vais vous écrire sur chaque article.

Je suis bien aise que vous ayez entamé le pont sur le *mill race* et j'approuve beaucoup que vous l'ayez fait en briques. Je vois avec plaisir que l'abandon de trois lots d'hyacinthes renforce votre collection, que je vous recommande de cultiver avec soin tant pour votre plaisir que parce que, si ensuite vous vous en dégoûtez, vous pourrez l'abandonner avec un profit plus grand que je ne l'ai fait. Si vous prenez plaisir dans le jardinage, j'aurai des occasions peut-être

1 Marie Thérèse de Vinck (1773-1828) avait épousé le baron Louis Wellens (1772-1846) en 1801 ; Catherine Stier (1779-1860) avait épousé Ignace de Vinck de Westwesel (1771-1845) en 1802 ; Marie Caroline (« Minette ») della Faille avait épousé Albert Cogels en 1802. Les jeunes Vinck sont les enfants encore célibataires d'Hélène Françoise et Jean François de Vinck : Jean François (1774-1811), Catherine (1775-1851) et Louis (1784-1858). Le « jeune Cogels » est Henri (1774-1846), fils d'Isabelle Cornélie (Stier) Cogels et de Jean-Baptiste Cogels. Les jeunes Guyot sont les plus jeunes parmi les huit enfants de Françoise (Peeters) Guyot : Édouard Joseph (1785-1846), Jeanne Dorothée (1788-1844) et Caroline Catherine (1789-1852).

de vous envoyer soit différentes coupures d'arbres fruitiers, soit des orangers dont j'ai une grande variété, quoiqu'il sera difficile de les envoyer par mer.

J'espère que M. Custis vous aura accompagnée à Bath, c'est un bon compagnon ; je vous conseille de cultiver son amitié¹. Envoyez-le-nous ; nous tâcherons de lui rendre son séjour agréable. Je suis certain que vous vous serez amusée à Bath autant et peut-être plus que vous ne l'aviez fait à Spa, où nous irons encore si vous voulez quand vous serez ici². Avant de recevoir votre lettre, je me proposais de vous consulter exactement sur ce que vous aviez déterminé de faire ; je veux dire de prendre un bon ménager ou surintendant pour diriger toutes vos plantations. La direction en serait trop forte et trop pesante pour votre époux et le [rendrait] esclave de ses propriétés ; il ne pourrait avoir pour vous et pour vos enfants les attentions convenables. Je suis persuadé même que par l'agence d'un assistant, il trouvera de l'économie dans les résultats. On ne peut pas être partout, même en sacrifiant ses plaisirs, et une négligence ou oubli compte quelquefois plus que les gages d'un intendant. Je vous recommande surtout de prendre le système de tenir les comptes en règle de toutes les opérations. Il est bien difficile de faire cela par soi-même ; c'est une chose qui doit être suivie et sans interruptions. Je sais par expérience que j'ai fait des pertes et que je me suis rendu esclave en voulant trop faire par moi-même. Si vous aviez le temps, je vous conseillerais de dresser un jeune homme bien disposé pour cet emploi. Mais parce que vous demandez un secours immédiat et surtout dans le cas que vous viendrez ici, il vaudra mieux prendre un homme déjà au fait d'un tel service. Celui qui avait la direction des affaires de [Thomas] Dick me paraissait, pour autant que je l'ai vu, fort entendu et propre, pour le moment que les autres qualités requises correspondent avec son talent³.

J'ai vu William Birch à Baltimore, mais je ne l'ai pas chargé de faire des plans. Je me félicite cependant de son empressement parce que j'étais d'intention de vous conseiller de l'employer à faire un plan des deux parties du terrain du nord et du midi de la maison. Au nord, il pourrait vous tracer un lac serpentant, à peu près de la

1 George Washington Parke Custis, le cadet des neveux de George Calvert, a alors 22 ans.

2 Bath (aujourd'hui Berkeley Springs en Virginie Occidentale) et Spa (dans les Ardennes belges) sont des stations thermales.

3 Thomas Dick, décédé en 1802, avait été un voisin et ami des Stier à Riversdale.

manière que je l'avais projeté, mais plus grand. Je crois qu'il devra marquer quelques bouquets de bois dans cette plaine, surtout pour cacher le verger. Le côté du midi offre plus de ressources pour l'architecte. Il pourra dessiner les touffes qui feront paysage et vous donner un plan économique pour orner le *milk house* [la laiterie] et la maison du maréchal [ferrant]. Je crois qu'il est absolument nécessaire d'avoir un architecte qui est peintre pour dessiner le paysage, et je crois Mr. Birch très propre pour le faire; et le local est susceptible de former une belle campagne¹. Quelques guinées dépensées pour cet objet nous conduiront à ce but. Si vous déterminez de lui faire faire les plans, je vous prie de m'en envoyer une copie.

Je vous enverrai, par le canal de M. Louvrex d'Amsterdam, le vin rouge que vous me demandez car il n'y en pas de bon ici, et j'aurai aussi demandé pour [*sic*] une cheminée pour la salle à manger. Je vois avec plaisir que vous inclinez à habiter cette plantation [Riversdale], mais j'espère que ce n'est pas par condescendance pour moi. Dans l'offre que je vous en ai faite, je n'ai eu en vue que vos convenances, et c'est d'après cela seul que vous devez agir. Je ferai tout ce qui sera possible de vous en faciliter la jouissance. Je regrette seulement que l'attachement que vous pourrez y prendre détournera votre époux de la disposition de venir s'établir dans le sein de notre famille. Vous savez assez la satisfaction qu'une telle détermination nous donnerait, mais mon principe de préférer votre bien-être à ma satisfaction ne me permet pas de vous donner un conseil décidé à cet égard, surtout dans un temps où les affaires en Europe ne présentent rien de stable. Comme votre projet est de venir voir le pays, ne serait-il pas le mieux de le faire l'été prochain? Vous pourrez avec votre époux mieux apprécier vos convenances.

Vous me dites que les propriétés de Thomas Dick vont se vendre; il a des terres contiguës aux nôtres. Si elles se vendaient à un prix bien convenable pour vous et que vous pourriez les acheter et pouvoir rendre un intérêt net de 4% par an, vous pourriez acheter les parties qui vous conviendraient pour mon compte et je vous en ferais tenir le paiement. Votre époux pourra les faire transporter sur son nom et me donner un acte *of deed* [de don] pour mon paiement. Mais encore une fois cette acquisition serait peut-être encore une racine de plus qui vous attacherait à un sol si éloigné de mon cœur.

¹ William Russell Birch, l'artiste et architecte de jardins anglais, qui avait passé une semaine à Riversdale chez Marie-Louise et Henri au printemps 1802.

Vous dites que vous voulez prendre sur votre compte les profits de la plantation. Veuillez m'écrire combien votre époux les estime valoir net, déduction [faite] des frais et de son industrie, en un mot s'il croit qu'elle pourrait rendre net quatorze ou seize cents dollars par an afin que je puisse faire un plan de répartition pour vous.

Je n'ai encore aucune nouvelle de mes bagages pour lesquels j'étais convenu avec M. Cook et le propriétaire du bâtiment *Java* de les expédier par ce bâtiment, qui à mon départ de Baltimore était destiné de [sic] faire voile pour Amsterdam. Mais je vois par les papiers publics que le bâtiment est entré à Portsmouth et j'ignore si mes bagages sont dans ce bâtiment. Je vous prie d'écrire à M. Cook pour savoir si les bagages ont été expédiés, et surtout un bureau avec des papiers, marqué H S n° 1, que j'avais cru embarquer avec moi et lequel, par le refus du capitaine, j'ai dû laisser isolé dans le magasin avec des directions pour l'envoyer avec le reste des bagages.

Vous me ferez plaisir de récolter une bonne quantité de tulipiers, que vous nommez *poplars*, et aussi des semences de cèdres rouges. Vous avez fait le projet de faire venir un carrosse de Londres, ce qui est assurément le seul moyen d'avoir quelque chose de bon, car un carrosse fait là par un bon ouvrier de ce pays durera le double et sera beaucoup plus élégant que tout autre. Il n'y a pas à hésiter de le faire venir de là, mais la mode actuelle est si laide et durera si peu que je vous conseille d'attendre. Je ne puis me résoudre à en faire un de cette forme pour moi-même. Je tâcherai de vous envoyer des des-
sins.

N'oubliez pas de m'envoyer à la nouvelle année une attestation de vie, attestée par un consul de France ou de Hollande ou de Suède. S'il vous reste quelque argent pour mon compte, achetez-en quelques actions de la banque de Columbia sur vos noms. Je vous envoie un chèque sur la banque d'Alexandrie pour janvier 1804. Contre mon attente, il serait possible que le chèque soit refusé pour quelque manque de forme, quoique j'aie pris tous les soins que j'ai crus nécessaires avant mon départ. Si le cas arrivait, adressez-vous à M. [Antoine] Cazenove pour y suppléer, s'il a de l'argent pour moi.

Adieu, ma chère, je vous embrasse bien tendrement, ainsi que vos enfants et votre époux.

Votre affectionné père,
De Stier d'Aertselaer

P.-S. Dans ces occasions, suivez ma signature.

ÉPILOGUE

Comme elle l'avait craint, Marie Louise ne supportera pas le choc d'une nouvelle transplantation; elle mourra en avril 1804, moins d'un an après son retour à Anvers. Henri Stier, affecté par la perte de son frère Joseph, de son épouse, de nombreux parents et amis, et peut-être plus encore par l'anéantissement de ses projets américains et la séparation d'avec Rosalie, met longtemps à reprendre goût à la vie anversoise. Plutôt que de s'impliquer dans la vie de la cité et d'essayer d'obtenir les bonnes grâces de Napoléon, il se retire dans sa campagne du Mick, où il peut donner corps à son projet américain, au moins dans son imagination. Il s'y crée un environnement qui lui rappelle Riversdale, y plantant des arbres dont il a ramené des graines de là-bas. Il se plonge dans l'étude des techniques d'agriculture les plus modernes pour pouvoir conseiller son gendre sur le rendement et la conservation de ses terres. Il se tient au courant de la situation économique et politique des États-Unis et, avec l'aide de Rosalie, continue à investir et à acheter des terrains en Amérique. Pendant les dix années suivant son retour, sa correspondance avec Rosalie est sa principale raison d'être.

Il est particulièrement touché qu'elle ait décidé d'aller vivre à Riversdale et d'en terminer la construction d'après ses instructions et dans le style qu'il affectionne. Il envoie à sa fille non seulement des plans de construction et des conseils de décoration mais aussi des plantes, arbustes et fleurs pour le parc et de nombreux objets de mobilier pour la maison. Il est heureux que Riversdale attire l'attention des concitoyens américains de sa fille et devienne l'un des sites les plus admirés aux alentours de Washington. Toute la famille s'amuse du récit que fait Rosalie en 1806 au sujet de la réaction que suscite la vue de Riversdale chez les Américains :

«Vous supposez avec raison que l'on parle beaucoup de notre maison, pas parce qu'elle est plus magnifique, car il y en a beaucoup aux environs de Baltimore qui la surpassent infiniment et on y bâtit de plus belles chaque année, mais parce qu'elle est dans un genre différent et parce qu'on exagère toujours fort tout ce qui est fait par des Européens. Passé peu de temps, Jefferson nous fit sonder s'il pouvait venir voir la maison ayant appris qu'elle était dans le genre chinois dont elle est aussi éloignée que de l'égyptien¹. »

De son côté, Rosalie ressent le besoin d'affirmer ses origines belges – peut-être parce qu'elle y voit un lien affectif avec sa famille. Elle ne s'oppose donc pas aux ambitions de son père qui désirerait qu'elle représente le plus élégamment possible son pays d'origine dans les milieux diplomatiques qu'elle fréquente avec son mari. Toute la famille d'Anvers s'emploie bientôt à ce projet : Charles la tient au courant des nouveautés en musique, peinture et littérature ; Isabelle lui envoie des toilettes à la mode ; et Henri la pousse à faire valoir la fameuse collection de peintures flamandes restée en sa possession².

Paradoxalement, maintenant que tout un océan les sépare, Isabelle et Rosalie sont plus proches l'une de l'autre que lorsqu'elles étaient toutes deux en Amérique. Leur différence d'âge et de tempérament s'est estompée, et leurs situations respectives sont devenues plus semblables depuis que Rosalie a, elle aussi, de nombreux enfants et une grande maison à diriger. Elles évoluent chacune dans les plus hautes sphères de leurs sociétés, où elles ont un devoir de représentation aux côtés de leur mari. Dans leur correspondance, elles ne cessent pas de comparer leurs inquiétudes respectives par rapport à l'éducation de leurs enfants, à leurs débouchés pour l'avenir ou aux possibilités de mariage pour leurs filles. Elles discutent de la mode, des mœurs européennes et américaines, et surtout de politique. Rosalie exprime ses griefs contre Jefferson qui, d'après elle, menace l'existence même de la République américaine ; Isabelle s'exaspère contre Napoléon qu'elle dénigre comme un malin despote qui séduit les Anversois avec de vaines promesses et des honneurs de pacotille.

Alors que Rosalie s'épanouit en tant qu'épouse raffinée d'un opulent planteur américain, Isabelle et Jean Michel semblent quelque

¹ Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, 20 juillet 1806, Van Havre-S.

² Pour plus d'informations sur la façon dont Rosalie Calvert gère la collection et affiche sa descendance de Rubens après le retour de sa famille à Anvers, voir Letzter, « Rubens in America », p. 104-107.

peu déçus par leur retour à Anvers. Il leur arrive d'envisager un retour aux États-Unis, surtout pour leurs deux fils aînés qui, nés aux États-Unis, se sentent toujours américains. Rosalie s'en réjouit car sa famille belge lui manque terriblement. Depuis leur départ, elle n'a cessé de projeter une visite à Anvers mais événements politiques, crises économiques et grossesses conspirent à retarder toujours ce voyage tant désiré.

Charles est celui des Stier « d'Amérique » qui est le plus satisfait de son retour à Anvers, en partie parce que son émigration lui a fait prendre conscience des avantages que peut offrir une société aristocratique. Il espère pouvoir fonder une famille avec sa deuxième épouse, Eugénie van Ertborn (1785-1834), mais celle-ci ne lui donnera pas plus de progéniture que Mimi. Le couple se console en se consacrant à l'étude des arts, et Charles acquiert bientôt la réputation d'être l'un des plus fins connaisseurs de son temps. En 1815, alors que la France se prépare à restituer les œuvres d'art pillées par les troupes révolutionnaires et bonapartistes, Guillaume I^{er} d'Orange (alors roi des Province Réunies) choisit Charles pour organiser la réception de ces œuvres. Charles se rend donc à Paris avec deux peintres belges pour identifier, faire emballer et transporter les peintures destinées à rentrer en Belgique¹. Cette restitution donne lieu de la part des Anversois à une ferveur patriotique qui a des échos jusqu'en Amérique².

C'est donc le moment rêvé pour Henri Stier – digne descendant de Pierre-Paul Rubens et détenteur d'une des plus belles collections de ses tableaux – de faire revenir d'Amérique la fameuse collection Peeters. Rosalie l'expédie en juin 1816, après avoir exposé les œuvres à Riversdale³. Un an après leur arrivée à Anvers a lieu la vente publique de cette collection ; Henri Stier rachète « 20 des meilleurs [tableaux] au prix de 12 à 13 mille dollars ». Il est d'autant plus content de lui que « ces tableaux étaient dans la famille depuis 1680, et que [Rosalie aura] le plaisir de les revoir un jour⁴ ». Cette vente marque le début d'une véritable frénésie d'acquisition de la part d'Henri, qui, de l'aveu d'Isabelle, « s'amuse tellement de ces tableaux cet hiver,

1 Henri Joseph Stier à Rosalie Calvert, Anvers, [mai] 1816, cahier de lettres d'Henri Joseph Stier, Cal S-V. Voir aussi Letzter, « Rubens in America », p. 106.

2 Rosalie Calvert à Isabelle van Havre, Riversdale, 5 mars 1816, Cal S-V.

3 Voir Letzter, « Rubens in America », p. 105-106.

4 La vente publique a lieu à Anvers, le 27 août 1817. Henri Joseph Stier écrit à Rosalie Calvert le 25 septembre 1817, cahier de lettres d'Henri Joseph Stier, Cal S-V.

qu'il n'est pas allé une seule fois au Mick... Il a maintenant la plus belle collection du pays. Je crois vous avoir écrit qu'il a acheté le fameux *Chapeau de paille* de Rubens pour 50 mille francs. Je suis sûre qu'il pourrait y gagner s'il voulait le vendre; le paysage a été vendu pour 30 mille à un Bruxellois; je regrette qu'il soit sorti de la famille. On ne peut se faire une idée de la réputation de ces tableaux; pas un étranger de marque ne passe par Anvers sans demander à voir le fameux chapeau de paille¹. »

Charles aide son père à augmenter et améliorer sa collection, dans l'espoir de la rendre accessible au grand public. À la mort de son père en 1821, plutôt que de vendre la collection à l'un des nouveaux musées belges (celui d'Anvers fondé en 1810, ou celui de Bruxelles en 1811), il tente d'intéresser le gouvernement américain à son achat, argumentant qu'elle est assez prestigieuse pour former le noyau d'un nouveau musée national d'art à Washington². Son ambitieux projet n'aboutit pas, non en raison de la composition ou qualité de la collection mais parce que l'offre de Charles est prématurée. À cette époque, les États-Unis ne pensent pas encore à la création d'un musée national – plus d'un siècle encore devra s'écouler avant que la National Gallery de Washington ne voie le jour. Charles aurait dû se souvenir de la place des arts et des sciences aux États-Unis; une triste réflexion qu'il avait faite lui-même à ses parents vingt ans plus tôt: « Pour s'occuper des arts et des sciences, le pays est trop jeune, trop peu exalté encore³. »

Après la mort de Rosalie en 1821 (suivie de peu par celles de son père et de sa sœur), Charles prend sur lui de maintenir les liens avec son beau-frère Calvert et ses neveux et nièces américains. En 1823, le fils aîné de Rosalie, George Henry Calvert, lui rend visite à Anvers⁴. George Henry y passe quelques mois avec Charles et Eugénie, y

1 Isabelle van Havre à Rosalie Calvert, brouillon [s. d., mais probablement début 1818], Cal S-V. *Le chapeau de paille* (1625), un des portraits les plus connus de Rubens, représente Suzanne (Fourment) Lunden, sœur d'Hélène Fourment, la deuxième épouse de Rubens. Il est aujourd'hui à la National Gallery de Londres.

2 Charles Jean Stier à George Calvert, Anvers, 11 janvier 1822, cité dans R. Winder Johnson, *The Ancestry of Rosalie Morris Johnson*, Philadelphia, Ferris & Leach, 1905-1908, vol. 2, p. 49. L'original de cette lettre (que Charles avait écrite en anglais à son beau-frère) a disparu. Pour plus de détails sur le projet de vente de la collection au gouvernement américain, voir Letzter, « Rubens in America », p. 108-109.

3 Charles Stier à ses parents, [s. l. n. d., Anvers, janvier 1803], CJS-A.

4 Pour plus d'informations sur ce voyage d'initiation entrepris par George Henry Calvert après ses études à Harvard, voir son récit autobiographique, *First Years in Europe*, Boston, William V. Spencer, 1866.

apprend le néerlandais et s'initie avec son oncle à l'histoire de l'art de la ville de ses ancêtres. Il poursuit son voyage en allant étudier à Göttingen, où il étudie pendant deux ans l'art et la littérature allemande¹. Malgré leurs différences d'opinions sur presque tous les sujets, George Henry et Charles partagent les mêmes passions et le même caractère exalté². À son retour aux États-Unis, George Henry deviendra un homme de lettres, laissant à son frère cadet, Charles Benedict Calvert (1808-1864), la gestion des plantations de leur père³.

Henri, Charles, Isabelle, Jean Michel van Havre ni aucun de leurs enfants ne retournèrent jamais en Amérique. Ce ne fut que dans les années 1860 qu'un des petits-fils d'Isabelle, Henri Jean Joseph Adrien van Havre (1835-1901), retourna en Amérique comme secrétaire de l'ambassade belge à Washington, remplissant ainsi une fonction que sa grand-tante Rosalie avait tenue officieusement avant lui⁴.

1 En 1826, son père et sa sœur Eugénie (1806-1845) le rejoignent en Europe. Ils y restent près d'un an et terminent leur séjour par une visite de plusieurs semaines à Anvers, chez Charles et Eugénie Stier. Ils entreprennent ensuite tous ensemble un mémorable voyage sur les bords du Rhin, en Suisse, puis à Lyon et à Paris. Calvert, *First Years in Europe*, p. 294.

2 Dans sa biographie de Rubens, George Henry rend hommage non seulement à son illustre ancêtre, mais aussi à sa mère et à son oncle Charles, qui lui ont communiqué leur amour pour les arts. George Henry Calvert, *Life of Rubens*, Boston, Lee and Shepard/New York, C.T. Dillingham, 1876. Ida Gertrude Everson a écrit une excellente biographie de cet auteur aujourd'hui oublié, *George Henry Calvert, American Literary Pioneer*, New York, Columbia University Press, 1944.

3 George Henry fut encouragé par son père à se lancer dans la politique, une carrière qui ne lui plaisait pas ; il préféra se distinguer en tant qu'intellectuel et homme de lettres. Il rencontra plusieurs intellectuels européens venus aux États-Unis pour des séjours d'étude, entre autres Alexis de Tocqueville dans les années 1830. George Henry Calvert, *An Autobiographical Study*, Boston, Lee and Shepard/New York, Charles T. Dillingham, 1885, p. 172-175. Charles Benedict, lui, s'adonna à la science agronome et fut l'un des fondateurs du Maryland Agricultural College sur les terres de Riversdale, qui devint plus tard l'Université du Maryland. Callcott, *Mistress of Riversdale*, p. 387.

4 Il est possible que ce jeune van Havre ait fait la connaissance de son parent Charles Benedict Calvert qui vécut à Riversdale jusqu'à sa mort en 1864. Pour plus d'informations sur ce qu'il advint de Riversdale après la mort de Rosalie et George : Calvert Callcott, *Mistress of Riversdale*, p. 384-388.



BIBLIOGRAPHIE

La correspondance de la famille Stier

- Archives du baron Henry de Witte, Anvers (dossier Charles Jean Stier, abrégé **CJS-A**).
- Archives de la famille van de Werve, Viersel (dossier Calvert Stier, abrégé **Cal S V**).
- Archives du château du List, Schoten (dossier van Havre, abrégé **Van Havre-S**).
- Dossier de la famille Calvert, collection des manuscrits à l'Université de Columbia à New York (abrégé **CU-NYC**).
- Dossier de Henri J. Stier, Maryland Historical Society, Baltimore.
- Archives du baron Frédégand Cogels, Castelnaud-la-Chapelle, Dordogne (abrégé **Cogels-D**).

Bibliographie générale

- Antoine F., « Les forêts de l'Avesnois et les projets anversois du négociant bruxellois Michel Simons » in *Forêt et marine*, textes réunis et présentés par Andrée Corvol, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 401-409.
- Antoine F., « Émigration dans le Brabant belge », in *La Contre-Révolution en Europe XVIII^e-XIX^e siècles : réalités politiques et sociales, résonances culturelles et idéologiques*, sous la direction de Jean-Clément Martin, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001, p. 143-159.
- Antoine F., « Révolution batave », in S. Bianchi et P. Boudrin, *Révoltes et révolutions de 1773 à 1802. Europe, Russie, Amériques*, Nantes, Éditions Du Temps, 2004, p. 126-140.
- Bell D., « The Unbearable Lightness of Being French: Law Republicanism and National Identity at the End of the Old Regime », *American Historical Review*, 106/4 (2001), p. 2-10.
- Bianchi S. et Boudrin P., *Révoltes et révolutions de 1773 à 1802. Europe, Russie, Amériques*, Nantes, Éditions Du Temps, 2004.
- Bousse A., « Nazaten van Rubens in Amerika of de gevolgen van een overhaaste emigratie », *Noordgouw*, 8 (1977), p. 1-26.
- Bousse A., « The European Education of Rosalie Stier », *The Riversdale Letter*, 1991.
- Browne W. H., *Baltimore*, New York, Dodd, Mead, and Company, 1890.
- Callcott M. L., *Mistress of Riversdale: The Plantation Letters of Rosalie Stier Calvert 1795-1821*, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press, 1991.
- Calvert G. H., *First Years in Europe*, Boston, William V. Spencer, 1866.
- Calvert G. H., *An Autobiographical Study*, Boston, Lee and Shephard, New York, Charles T. Dillingham, 1885.
- Calvert G. H., *The Life of Rubens*, Boston, Lee and Shephard, New York, Charles T. Dillingham, 1886.
- Cathelin J., *La vie quotidienne en Belgique sous le régime français (1792-1815)*, Paris, Hachette, 1993.

- Clinton C., « Caught in the Web of the Big House : Women and Slavery », in *The Web of Southern Relations : Women, Family and Education*, sous la direction de Walter J. Fraser et al., Athens, Georgia, University of Georgia Press, 1985, p. 19-34.
- Cook J. S., « Belgian Americans » in *Gale Encyclopedia of Multicultural America*, publié sous la direction de Robert Dassanowsky et Jeffrey Lehman, Detroit, Gale Group, 2000, p. 228-239.
- Currier C. W., *Carmel in America : A Centennial History of the Discalced Carmelites in the United States*, Baltimore, 1890.
- Dahlinger C. W., *Pittsburgh : a sketch of its early social life*, New York et Londres, G. P. Putnam's sons, 1916.
- De Borchgrave E., *Les premières relations diplomatiques entre la Belgique et les États-Unis*, dans *La Revue Générale*, Bruxelles, 1874, vol. 2.
- De Gelder G., *Archief van de familie De Pret en aanverwante families*, Anvers, 2000.
- Degryse K., « Stadsadel en stadsbestuur te Antwerpen in de 18de eeuw », *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 93 (1980), p. 466-482.
- Degryse K., « De Antwerpse adel in de 18de eeuw », in *De Adel in het hertogdom Brabant*, Brussel, 1985, p. 133-141.
- Derez M., Nelissen M., Tytgat J.-P., Verbrugge A., *De Blinde hertog : Louis Engelbert van Arenberg & zijn tijd (1750-1820)*, publié sous la direction de M. Derez, M. Nelissen, J.-P. Tytgat et A. Verbrugge, Leuven, Gemeente krediet, 1996.
- De Smet A., *L'Émigration belge aux États-Unis pendant le XIX^e siècle jusqu'à la guerre civile*, Bruxelles, Fédération archéologique et historique de Belgique, 1947.
- D'Hainaut-Zveny B., « Tijdsgebeurtenissen, le manuscrit de Pierre-Antoine-Joseph Goetsbloets (1793-1797), (10 vol.) » in *100 Trésors de la Bibliothèque royale de Belgique*, Anvers, Fonds Mercator, 2005, p. 75-76.
- Diderot D. et al., *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, réimpression, 1751-1772, Paris, Pergamon, 1969, 5 vol.
- Donnet F., « La vie intime anversoise sous le régime républicain », *Bulletin de l'Académie royale d'archéologie de Belgique*, 12 (1910), p. 171-198.
- Donnet F., « Un vol de tableaux de Rubens en l'an II de la République : les collections artistiques de la famille Peeters », *Annales de l'Académie royale d'archéologie de Belgique*, 56 (1923), p. 29-144.
- Douxchamps H., *Rubens et ses descendants*, Bruxelles, Office généalogique et héraldique de Belgique, 1977, 3 vol.
- Dubois S., *L'Invention de la Belgique : genèse d'un État-Nation, 1648-1830*, Bruxelles, Racine, 2005.
- Dupont-Bouchat M.-S., « Attitudes et comportements des femmes pendant les révolutions en Belgique 1789-1799 », *Réseaux*, 61/62 (1991), p. 31-54.
- Everson I. G., *George Henry Calvert, American Literary Pioneer*, New York, Columbia University Press, 1944.
- Fischer A., *Napoléon et Anvers (1800-1811)*, Anvers, Librairie Loosbergh, 1933.
- Fraser W., Saunders F., Wakelyn J., *The Web of Southern Social Relations : Women. Family and Education*, publié sous la direction de W. Fraser, F. Saunders et J. Wakelyn, Athens, Georgia, The University of Georgia Press, 1985.
- Galand M., « Dans les coulisses du pouvoir : la veuve Nettine (1706-1775), banquière au service de l'État dans les Pays-Bas autrichiens », in É. Gubin (dir.), « Femmes de culture et de pouvoir », *Sextant*, 13-14 (2000), p. 69-80.
- Genootschap voor Antwerpse Geschiedenis, *Antwerpen in de achttiende eeuw*, Anvers, De Sikkell, 1952.
- Godechot J., *La Grande nation : l'expansion révolutionnaire de la France dans le monde, 1789-1799*, Paris, Aubier, 1956, 2 vol.
- Goetsbloets P. A. J., *Tijdsgebeurtenissen (1792-97)*, manuscrit, Bibliothèque royale de Belgique, 10 vol.

- Goovaerts A., *La Famille van Havre : histoire et généalogie*, Anvers, Imprimerie Guillaume van Merlen, 1882, 2 vol.
- Gubin É. (dir.), *Dictionnaire des femmes belges*, Bruxelles, Racine, 2006.
- Guyot G., « Un milieu rubénien à Anvers : ascendants et descendants des Peeters d'Aertse-laer », *Le Parchemin* 187 (1977), p. 11-46.
- Guyot G., « Une famille anversoise émigrée aux États-Unis : les Stier d'Aertselaer d'après leur correspondance (1794-1821) », *Bulletin de l'Association de la Noblesse du Royaume de Belgique*, 1982, p. 26-56.
- Hasquin H., *La Belgique autrichienne 1713-1784*, Bruxelles, Édition Luc Pire électronique, 2002, http://bibliotheque.livrel.eu/belgique_autr/bel_aut_fr.pdf.
- Hasquin H., *La Vie culturelle dans nos provinces à l'époque française*, publié sous la direction de H. Hasquin, Bruxelles, Crédit communal, 1989.
- Hasquin H., *La Belgique française 1792-1815*, Bruxelles, Crédit Communal, 1993.
- Havelange I., « Les jésuitesses et sépulcrines anglaises à Liège sous l'Ancien Régime », *Annuaire d'histoire liégeoise* 21/45 (1980-1981), p. 18-20.
- Heirwegh J.-J., « La fin de l'Ancien Régime et les révolutions » in H. Hasquin, *La Belgique autrichienne 1713-1784*, p. 841-925.
- Heirwegh J.-J. et Mat-Hasquin M., « Itinéraire intellectuel et gestion économique d'un noble hennuyer : Sébastien Charles de la Barre (1753-1838) », in R. Mortier (dir.) et H. Hasquin (dir.), « La noblesse belge au XVIII^e siècle » in *Études sur le XVIII^e siècle*, Bruxelles, Éditions de l'Université libre de Bruxelles, 1982, vol. 9, p. 93-207.
- Johnson R. W., *The Ancestry of Rosalie Morris Johnson*, [Philadelphia], Ferris & Leach, 1905-1908.
- La Tour du Pin, Marquise de, *Journal d'une femme de cinquante ans (1778-1815)*, présenté par Christian de Liedekerke Beaufort, Paris, Mercure de France, 1979.
- Letzter J., « Rubens in America : The Role of an Exiled Art Collection in the Creation of a Belgian Cultural Consciousness (1794-1816) », in *La Circulation des œuvres d'art/ The Circulation of Works of Art in the Revolutionary Era 1789-1848*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes/Paris, Institut national d'histoire de l'art/Los Angeles, Getty Research Institute, 2007, p. 99-116.
- Letzter J., « Emigration, Political Consciousness and National Sentiment : a Belgian Family Weighs the Cost of American Democracy (1794-1821) », *Atlantic Studies* 5/1 (2008), p. 50-73.
- Livesey J., *Making Democracy in the French Revolution*, Cambridge, Harvard University Press, 2001.
- Loir C., *L'Émergence des Beaux-Arts en Belgique : institutions, artistes, public et patrimoine (1773-1813)*, Bruxelles, Éditions de l'Université libre de Bruxelles, 2004.
- Mat M., « Livres, idées, sociétés dans la Belgique autrichienne », in H. Hasquin, *La Belgique autrichienne 1713-1784*, p. 470-504.
- Meadows D., « Engineering Exile : Social Networks and the French Atlantic Community, 1789-1809 », *French Historical Studies* 23/1 (2000), p. 67-102.
- Morris A. C., *The Diary and Letters of Gouverneur Morris, Minister of the United States to France; Member of the Constitutional Convention*, publié sous la direction de A. C. Morris, New York, Charles Scribner's Sons, 1888, 2 vol.
- Mortier R. et Hasquin H., *Deux aspects contestés de la politique révolutionnaire en Belgique : langue et culte*, Études sur le XVIII^e siècle, Bruxelles, Éditions de l'Université libre de Bruxelles, 1989.
- Norton M. B., *Liberty's Daughters: The Revolutionary Experience of American Women, 1750-1820*, Ithaca (New York), Cornell University Press, 1996.
- Mertens F. H. et Torfs K. L., *Geschiedenis van Antwerpen sedert de stichting der stad tot onze tyden*, Anvers, Rederykkamer de Olyftak, 1890, 8 vol.
- Papenfuse E. C., *In Pursuit of Profit: The Annapolis Merchants in the Era of the American Revolution (1763-1805)*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1975.
- Peale R., « Reminiscences », *The Crayon*, 2 (19 septembre 1855), p. 175.

- Polasky J., *Revolution in Brussels 1787-1793*, Bruxelles, Académie royale de Belgique/Hanover (New Hampshire), University Press of New England, 1986.
- Polasky J., «The Brabant Revolution, a Revolution in Historiographical Perception», *Belgisch Tijdschrift voor Nieuwste Geschiedenis/ Revue belge d'histoire contemporaine*, 25/4 (2005), p. 435-455.
- Poniatowski M., *Talleyrand aux États-Unis 1794-96*, Paris, Librairie académique Perrin, 1976.
- Pontecoulant, Comte de, *Souvenirs historiques et parlementaires. Extraits de ses papiers et de sa correspondance 1764-1848*, Paris, Michel Lévy Frères, 1863, vol. 3.
- Potofsky A., «La Révolution transatlantique des émigrés: des réseaux aux institutions», *Dix-huitième siècle*, 33 (2001), p. 247-263.
- Prims F., *Geschiedenis van Antwerpen*, réimpression, Anvers, Standaard, 1927-1949, Bruxelles, Kultur en Beschaving, 1985, 9 vol.
- Prims F., «Oud-Antwerpse portretten gallerie» in *Zondagsvriend*, De Vlijt, Anvers, 160 (1935) et 221 (1936).
- Rapport M., «Belgium under French Occupation: Between Collaboration and Resistance, July 1794 to October 1795», *French History*, 16 (2002), p. 53-82.
- Rigal L., *The American Manufactory: Art, Labor, and the World of Things in the Early Republic*, Princeton, Princeton University Press, 1998.
- de Raynal G.-T., *Histoire philosophique et politique des deux Indes*, Amsterdam, 1770, 6 vol.
- Reynolds J., *A Journey to Flanders and Holland in the Year 1781*, Harry Mount (dir.), Cambridge, Cambridge University Press, 1996.
- Robyns de Schneidauer L., «Les Grands-Aumôniers d'Anvers», *Intermédiaire des généalogistes*, 57 (1955), p. 113-125.
- la Rochefoucauld-Liancourt F.-A.-F., duc de, (1747-1828), *Voyages dans les États-Unis d'Amérique en 1795, 1796 et 1797*, Paris, 1799, 8 vol.
- Roger P., *Mémoires et souvenirs sur la cour de Bruxelles et sur la société belge depuis l'époque de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours*, Bruxelles, 1856.
- Sarson S., «“One must differentiate oneself a little”: Economy, Society and Refinement in Early National Prince George's County, Maryland.», *Borderlines: Studies in American Culture* 5/3 (1998), p. 253-73.
- Sosnowski T., «Emigrés in America Look at the French Revolution», *Consortium on Revolutionary Europe* 20 (1990), p. 969-975.
- Stengers J., *Histoire du sentiment national en Belgique des origines à 1918. Tome 1: Les racines de la Belgique. Jusqu'à la Révolution de 1830*, Bruxelles, Racine, 2000, vol. 1.
- Tassier S., *Histoire de la Belgique sous l'occupation française en 1792 et 1793*, Bruxelles, Falk, Van Campenhout, 1934.
- de Terwangne J. T., Baron, «Notice biographique: Baron Jean Henri Joseph de Stier et Marie Louise Peeters d'Aertselaer», *De Schakel* (1948), p. 28-31.
- Thijs A. K. L., «Schets van de ontwikkeling der katoennijverheid te Antwerpen (1753-1813)», *Bijdragen tot de Geschiedenis*, 53 (1970), p. 157-190.
- Thys A., *Antwerpsche kooplieden en nijveraars uit de verleden eeuw*, Anvers, De Vlijt, 1930.
- de Tocqueville A., *De la démocratie en Amérique*, Paris, Garnier-Flammarion, 1981, 2 vol.
- Twohig J. et D., *The Diaries of George Washington*, publié sous la direction J. et D. Twohig, Charlottesville (Virginie), 1979, 6 vol.
- Van Der Straelen J.-F. et Van Der Straelen J.-F., *Kronijk van Antwerpen, 1770-1817*, Anvers, Voor God ent 't volk, 1929-1936, 8 vol.
- Van Houtte H., *Histoire économique de la Belgique à la fin de l'ancien régime*, Gand, van Rysselberghe et Rombaut, 1920.
- Van Houtte H., «Contribution à l'histoire commerciale des États de l'empereur Joseph II (1780-1790)», *Vierteljahrschrift für Social- und Wirtschaftsgeschichte*, (1910), p. 350-393.

Bibliographie

- Van Houtte J. A., Niermeyer J. F. et. al., *Algemene Gechiedenis der Nederlanden: omwenteling, vereniging, and scheiding 1795-1840*. Zeist (Pays-Bas), Le Coq/Anvers/Bruxelles/Gand/Louvain, Standaard, 1956, vol. 9.
- Van Molle L. et Heyrman P., *Vrouwenzaken - zakenvrouwen: facetten van vrouwelijk zelfstandig ondernemerschap in Vlaanderen, 1800-2000*, publié sous la direction de L. Van Molle et P. Heyrman, Gand, Provinciebestuur Oost-Vlaanderen, 2001.
- Verhaegen P., *La Belgique sous la domination française, 1792-1814*, Bruxelles, Goemaere, 1922-1929, 5 vol.
- Verhoeven W. M., *Transatlantic Cultural Nationalism, 1775-1815*, Londres, Palgrave, 2002.
- Vigée-Lebrun E., *Souvenirs*, publié sous la direction de Claudine Hermann, Paris, Des femmes, 1986.



INDEX

des noms de personnes

A

Adams Abigail (1744-1818) *page* 77
Adams John (1735-1826) 15, 69, 74, 77,
88, 95, 127, 130

B

Baillet Jean-Baptiste de (1757-1815) 121,
196
Baillet Marie-Thérèse de (née Cogels,
1725-1779) 121
Baillet Thérèse de (née Du Bois, 1753-
1836) 196
Barras Paul de (1755-1829) 58
Bazin 145
Beelen-Bertholff Constantin-Antoine 26
Beelen-Bertholff François-Eugène 26
Beelen-Bertholff Frédéric Eugène François
de, baron (1729-1805) 25, 26, 29
Beerenbroeck Arnold-Barthélémy (1751-
1824) 40
Beerenbroeck Jean 40
Behr, baron 93
Bingham Anne Willing (1764-1801) 40
Bingham William (1752-1804) 28, 40
Birch William Russell (1755-1834) 182,
203, 210, 211
Bogaert Martin Emmanuel van den (1748-
1826) 40
Bois Ferdinand du (1767-1848) 195
Bonaparte Napoléon (1769-1821) 57, 60,
79, 89, 111, 114-116, 129, 152-154, 159, 160,
162, 165, 195, 204
Bosschaert Charles Jean Joseph de (1759-
1828) 61
Bosschaert Isabelle de (née Lunden, 1756-
1817) 196
Bourne Sylvanus 78
Bousse Alfons 19, 20, 58
Breughel Jean (1568-1625) 17, 149

Brune Guillaume Marie-Anne (1765-1813)
88
Burbure Guillaume (François Emmanuel)
de, seigneur de Wesenbeeck et d'Ophem
(1755-1821) 192

C

Callender James Thomson (1758-1803)
95, 135
Calvert Benedict (1669-1715) 66, 217
Calvert Caroline Marie (1800-1842) 71,
93, 124
Calvert Charles (1637-1715) 66
Calvert Charles Benedict (1808-1864)
217
Calvert Eleanor (1754-1811) 68
Calvert Eugénie (1806-1845) 217
Calvert George (1768-1838) 28, 65-68,
73, 88, 93, 95, 112, 122, 198, 201, 210, 216,
217
Calvert George Henry (1803-1889) 200,
216, 217
Calvert Rosalie, voir Stier Rosalie Eugénie
Caprara, cardinal légat 159
Carel, jardinier 72, 131, 136, 149, 160, 180,
184
Carpentier Alexandre Jean, seigneur de
Hulligenrode (1733-1803) 124
Carpentier Norbert Alexandre de (1754-
1831) 124
Carroll de Carrollton Charles (1737-1832)
40, 53, 83, 122, 123
Carroll Nicholas Maccubin (1751-1812)
83
Carter John Ridgely 20, 112
Caton Richard (1763-1845) 53, 85
Cazenove Théophile (1740-1811) 28, 139,
146, 212
Ceusters 51, 52

Cherubini Luigi (1760-1842) 159
 Cimarosa Domenico (1749-1801) 50
 Clarke Caleb Christopher (1751-1796) 121
 Clarke Sarah Smith (1766-1829) 121
 Clotz de Kukum 204
 Cogels Albert (1776-1852) 52, 124, 165, 193, 209
 Cogels Henri (1774-1846) 52, 209
 Cogels Isabelle Cornélie Marie (née Stier, 1738-1795) 41, 125, 209
 Cogels Jean-Baptiste (1729-1799) 20, 41, 44, 51, 53, 124, 125, 193, 205, 209, 219
 Condillac Étienne Bonnot, abbé de (1715-1780) 34
 Contat Louise (1760-1813) 58
 Cooke William 67, 88, 91
 Cornelissen de Weynsbroeck Jean-Baptiste de (1788-1848) 174
 Cornelissen de Weynsbroeck Joséphine de (née Stier, 1785-1850) 174
 Cornelissen Jacques de (1757-1813) 195
 Craik James (1727-1814) 87
 Cramphin Richard Pottinger (1760-1806) 206
 Custis Eleanor Parke (née Calvert, 1779-1852) 68
 Custis George Washington Parke (1781-1857) 68
 Custis John Park (1754-1781) 68
 Cuylits Jacques 128, 143, 180

D

Daendels Herman Willem (1762-1818) 88
 D'Alvimare Martin-Pierre (1772-1832) 204
 De Pret de Terveken, Philippe, Antoine, Joseph, baron (1766-1838)
 De Wael Jean François (1730-1804) 174
 della Faille d'Assenede Joseph Sébastien (1755-1830) 192
 della Faille de Leverghem Catherine Isabelle Marie (née de Witte, 1755-1803) 142, 193, 194, 196, 208
 della Faille de Leverghem Joseph Charles (1754-1822) 142, 193
 della Faille de Leverghem Marie (1781-1838) 124, 165, 193
 della Faille de Waerloos François (1768-1834) 192
 della Faille Marie Christine Jeanne Jacqueline 164
 della Faille Marie Thérèse (née van Paeffenrode) 192

della Faille Reine Joséphe (1762-1838) 164
 Dick Elisha Cullen (1762-1825) 50, 84, 145, 206, 210, 211
 Du Pont Eleuthère Irénée (1771-1834) 140
 Dubuisson Pierre-Ulric (1746-1794)
 Dugazon Mme (née Louise Rosalie Lefèbvre, 1755-1821) 61
 Dumouriez Charles François du Périer, dit (1739-1823) 175
 Duvall Gabriel (1752-1844) 93
 Duvall Jane Gibbon (1757-1834) 93
 Duvernoy Frédéric Nicolas (1765-1828) 204

E

Ertborn Justine Caroline van (1785-1841) 45
 Esther, esclave 123

F

Faipoult Guillaume Charles de (1752-1817) 192
 Fanny, esclave 76
 Field Robert (ca 1769-1819) 71
 Fitzpatrick Kieran 64, 72, 118
 Fourment Hélène (1614-1673) 216

G

Gabi, domestique belge 35, 37, 49, 113
 Gallatin Albert (1761-1849) 130
 Garat Pierre-Jean (1764-1823) 204
 Geelhand Henri Joseph (1760-1810) 59, 61, 72, 114, 115, 126, 187
 Gilman de Zevenbergen Isabelle Marie Alexandrine Joseph de (née de Baillet, 1749-?) 201
 Girardin René-Louis de (1735-1808) 182
 Goetsbloets Pierre-Antoine-Joseph (1793-1797) 27, 129, 177, 196, 220
 Greenleaf James (1765-1843) 28, 83, 122
 Guyot Caroline Catherine (1789-1852) 209
 Guyot Édouard Joseph (1785-1846) 209
 Guyot Françoise Jacqueline (née Peeters, 1751-1805) 17-19, 25, 27, 44, 52, 53, 114, 115, 122, 124, 126, 128, 161, 163, 164, 177, 180, 181, 187, 192, 205, 209
 Guyot Jean Baptiste (1751-1789) 161
 Guyot Jeanne Dorothée (1788-1844) 209

H

Hallet Étienne Sulpice 206
 Hamilton Alexander (1757-1804) 15, 92, 129

Harris James, premier Earl de Malmesbury (1746-1820) 60
 Henry Patrick (1736-1799) 88
 Herbouville, Charles Fortuné d', marquis (1758-1829) 111, 114, 153, 162

J

Jackson William (1759-1828) 40
 Jacob, domestique belge 47, 49, 113, 123
 Jay John (1745-1829) 37
 Jefferson Thomas (1743-1826) 16, 95, 116, 129, 130, 132, 135, 140, 182, 214
 Jenner Edward (1749-1823) 145
 Jennings Thomas (1736-1796) 32, 64, 65, 73, 83, 90, 93
 Johnson John Sr. (1770-1824) 123, 182, 216
 Joseph II, empereur (1741-1790) 13, 25, 26, 124, 222

K

Keith Isaac Stockton (1755-1813) 87
 Kessel M. van 25
 Key Francis Scott (1779-1843) 122
 Kreutzer Rodolphe (1766-1831) 204

L

la Rochefoucauld-Liancourt François Alexandre Frédéric de (1747-1827) 28, 71
 Lamphier Robert G. (1765-1856) 121, 149, 150
 Latrobe Benjamin Henry (1764-1820) 70, 91, 182, 203, 206
 Law Elizabeth (née Custis, 1776-1832) 122
 Law Thomas (1756-1834) 28, 122, 198, 206
 Le Bon Guislain-François-Joseph (1765-1795) 46
 Le Candele de Gyseghem Pierre Henri Joseph (1719-1800) 75
 Lloyd Edward V (1779-1834) 73, 122, 145
 Lloyd Eleanor (1776-1819) 145
 Lloyd Mary Tayloe 122
 Locke John (1632-1704) 34
 Louis XVIII, roi (1755-1824) 74
 Louvrex Henri Lambert 44, 66, 72, 74, 123, 134, 140, 211
 Lovering William 70, 121, 135, 136, 149
 Lowndes Christopher (1713-1785) 69, 145, 206
 Lowndes Tasker (1763-1840) 206
 Lunden de Lachenen, M. de 193
 Lunden Suzanne (née Fourment) 216

M

Madison James (1723-1801) 16
 McEwen Thomas 91
 Méhul Étienne Nicolas (1763-1817) 159
 Mercer John Francis (1788-1848) 122, 123
 Meyers Ferdinand Antoine (1780-1849) 174
 Mitchell, médecin 146
 Mols Mlle 61, 72
 Monville François Racine de (1734-1797) 182
 Moretus Jean (1782-1850) 196
 Morris Gouverneur (1752-1816) 28, 45, 64, 83, 216, 221
 Muir James (1757-1820) 87
 Murray James (1739-1819) 73, 206
 Murray Sally 73
 Mymi, esclave 144

N

Nicholson Joseph Hopper, Jr. (1797-1801) 123
 Nicholson Joseph Hopper (1770-1817) 123, 129
 Nicholson Rebecca (née Lloyd, 1771-1847) 123
 Noailles Louis Marc Antoine de (1756-1804) 28

O

Ogle Ann (née Tasker, 1723-1817) 49, 73
 Ogle Benjamin (1749-1809) 49, 73
 Ogle Samuel (1694-1752) 49, 73
 Omer Talon Antoine (1760-1811) 28

P

Paca William (1749-1799) 64
 Paine Thomas (1737-1809) 88
 Paisiello Giovanni (1740-1816) 159
 Parish John (1742-1829) 45
 Paul I^{er}, tsar (1777-1825) 74
 Peale Rembrandt (1778-1860) 18, 69
 Peeters Catherine Marie (1761-1793) 61, 114
 Peeters Édouard (1612-1672) 17
 Peeters Jean Égide (1725-1786)
 Peeters Mathilde (née van den Cruyce, 1727-1796) 52, 93, 114, 115, 126, 128-130, 148, 161, 180, 184, 187, 194
 Pelgrims Norbert 53, 72, 195
 Peter Martha (née Custis, 1777-1854) 198
 Peter Thomas 198
 Peters Richard (1744-1828) 39

Peters Sarah 39
Pichon Louis André 168, 183
Pierrot Madame, domestique 145
Pitt William (1708-1778) 60
Pontécoulant Louis Gustave Le Doulcet de (1764-1853) 192
Pret de Terveken Philippe Antoine Joseph, baron de (1766-1838) 44-46, 60, 126, 194, 204, 205, 220

R

Raynal Guillaume-Thomas de, dit l'abbé (1713-1796) 189
Rembrandt (1606-69) 17, 18, 69
Résimont E. de 93
Reynolds Joshua (1723-1792) 18
Ridgely Charles Carnan (1760-1829) 89
Robespierre Maximilien de (1758-1794) 46, 191
Rousseau Jean-Jacques (1712-1778) 30, 32, 182
Rubens Hélène Françoise (1641-1710) 17
Rubens Pierre-Paul (1577-1640) 17-19, 28, 29, 148, 149, 214-217, 220, 221

S

Salmon George 37
Schmit, cocher 94
Shaaff John Thomas (1763-1819) 57, 73, 77, 92, 165
Shaaff Mary (1761-?) 73
Shaaff Mary (née Sydebotham, 1779-1810) 73
Simons Jean (1739-1822) 165
Sprigg Richard (1739-1796) 38, 122, 123
Sprigg Sophia 123
Stier Albert Jean (1701-1759) 17
Stier Charles Jean (1770-1848) 57-59, 62, 65-67, 69-76, 78, 79, 83-94, 111-118, 120, 121, 123-127, 131, 134, 136, 139, 141, 142, 146, 147, 153-161, 163, 165, 167, 171-174, 178, 182, 185, 187, 189, 191, 193-199, 204, 205, 214-217, 219, 221, 231
Stier Eugénie (née van Ertborn, 1785-1834) 195
Stier Henri Joseph (1743-1821) 19-21, 26, 27, 29-32, 35, 37, 38, 41, 44, 51-54, 57, 58, 62, 64, 66-72, 74-77, 79, 80, 86-90, 93, 94, 111, 114, 115, 122, 124, 126, 128, 151, 154, 156, 161, 173, 182, 185, 193, 197, 199, 202, 207, 208, 213, 215
Stier Isabelle (née de Labistrate, 1717-1787) 17, 18
Stier Isabelle Marie, voir van Havre Isabelle Marie

Stier Jean (1739-1792) 18, 127, 174, 216, 219
Stier Joseph (1748-1803) 53, 125, 128, 134, 153, 156, 158, 161, 169, 177, 193, 205, 208, 215
Stier Marie (née Le Candele, 1761-1803) 174
Stier Marie Louise (née Peeters, 1748-1804) 21, 27, 52, 61, 68, 70, 71, 73, 74, 76, 77, 83, 94, 95, 112-116, 121, 122, 124, 127, 128, 134, 140, 147, 148, 150, 152-154, 156, 158, 164, 167, 172, 178-180, 182, 187, 197, 205, 208, 213, 222
Stier Mimi (née Marie Joséphine van Havre, 1770-1803) 18, 19, 21, 22, 30, 44, 48, 57, 65, 71, 74-77, 84, 85, 91, 92, 94, 95, 111, 114, 116, 119, 120, 123, 124, 133, 134, 136, 139, 142-144, 153, 155, 156, 161, 164, 165, 170, 193, 194, 205, 208, 215
Stier Rosalie Eugénie (1778-1821) 17, 19, 20-22, 28, 30, 32, 34, 39, 40, 46, 48-50, 52, 53, 65-68, 71, 73, 83-85, 88, 93-95, 112, 114, 116, 122, 123, 125, 127, 131, 132, 134, 135, 138, 141, 147, 154-156, 166, 171, 176, 179, 182, 184, 185, 192, 193, 197-199, 202, 204-208, 213-217
Stoddert Benjamin (1751-1813) 69, 71, 92, 127, 135, 167
Stuart David 68
Sydebotham Mary (1779-1810) 73

T

Talleyrand-Périgord Charles-Maurice de (1754-1838) 28, 222
Tallien Térésa (née Cabarrus, 1773-1835) 58
Tayloe John III (1756-1836) 121
Teniers David (1610-1690) 17
Theux Théodore de (1789-1846) 93
Thompson Hugh (1760-1826) 38, 135
Thornton William 206
Tiziano Vecellio dit le Titien (1485-1576) 17
Tocqueville Alexis de (1805-1859) 14, 113, 189, 217
Tronchin Théodore (1709-1781) 182
Trumbull John (1756-1843) 18

U-V

Ullens Jean (1740-1826) 193
van Asten Charles (1755-1815) 196
van BreeIgnaceMathieu (1773-1839) 204
van de Werve de Schilde Charles Bernard (1740-1813) 164, 196

- van de Werve de Schilde Marie-Louise (née della Faille) 196
 van de Werve de Schilde Philippe Louis (1748-1834) 124, 164
 van de Werve de Schilde Thérèse (née Peeters, 1749-1789) 124, 164
 van de Werve Thérèse (née Peeters, 1749-1789) 181
 van Dyck Antoon (1599-1641) 17
 van Ertborn Édouard (Joseph Emmanuel François) (1781-1836) 195
 van Ertborn François (Emmanuel de Paule, Joseph) (1755-1807) 195
 van Gameren Jean François 196
 van Havre Adélaïde (1792-1864) 59, 124
 van Havre Albert (février 1802-octobre 1802) 137, 141, 179
 van Havre Catherine Anne Marie (née Lunden, 1733-1801) 111
 van Havre Catherine Joséphine (née Lunden, 1766-1803) 192, 193
 van Havre Charlotte (1790-1859) 59
 van Havre Constantin (1794-1855) 26, 59
 van Havre Hélène de (née de Vinck, 1769-1842) 59
 van Havre Isabelle Marie (née Stier, 1768-1822) 19-22, 30, 32, 40, 46, 54, 65, 66, 71, 72, 74, 76, 83, 93, 111, 112, 114, 116, 118, 121, 123, 124, 131-133, 136, 139, 141, 142, 144, 145, 154, 155, 163, 171, 174, 184, 191, 199, 214-217
 van Havre Jean Michel Antoine Louis (1764-1844) 19, 21, 29-31, 59, 65-68, 71, 75, 76, 91, 93, 94, 111, 112, 114, 116, 120, 124, 141-143, 154, 155, 158, 163, 178, 179, 181, 214, 217
 van Havre Jean Michel Joseph (1730-1804) 54, 193, 194
 van Havre Jeanne (1749-1823) 193
 vanHavreJosephAntoine(1767-1814) 59, 75, 142
 van Havre Joseph Jean Népomucène (1746-1832) 192, 193
 van Havre Louise (1791-1870) 19, 32, 33, 93, 133
 van Praet Joseph (1749-?) 195
 van Praet Philippe (1781-1842) 193, 195
 van Praet Rosalie (née Ullens, 1783-1862) 193
 Vanderlyn John (1775-1852)
 Vergnes Guillaume 67, 95
 Verhoeven Cornelius Bededictus (1740-1818) 126
 Vigée-Lebrun Élisabeth (1755-1842) 18
 Vinck Catherine de (1775-1851) 209
 Vinck de Westwesel Catherine de (née Stier, 1779-1860)
 Vinck de Westwesel Ignace de (1771-1845) 193, 209
 Vinck Hélène Françoise de (née Stier, 1746-1807) 164, 209
 Vinck Jean François de (1741-1811) 124, 209
 Vinck Louis de (1784-1858) 209
- ## W
- Washington George (1732-1799) 15, 28, 40, 50, 64, 68, 74, 87, 88, 130, 201, 222
 Washington Martha (née Custis, 1731-1802) 28, 68
 Washington Parke Custis George (1781-1857) 210
 Weerd Constant de 17
 Wellens Louis (1772-1846) 209
 Wellens Marie Thérèse (née de Vinck, 1773-1828) 209
 Werbrouck Jean Steven (1750-1813) 61
 Wichem Jean Charles Osy de 164
 Wood Joseph (ca 1778-1830) 18



TABLE DES MATIÈRES

Préface de Jacques De Decker	7
Remerciements	11
Introduction	13
I À la rencontre de l'Amérique (1795-1797)	25
II S'établir ou ne pas s'établir en Amérique, voilà la question (1797-1800)	65
III Le vent tourne : Charles et Mimi rentrent à Anvers (1801-1802)	111
IV Les adieux (1802-1803)	153
Épilogue	213
Bibliographie	219
Index des noms de personnes	225
Tableaux généalogiques et iconographie	96-110

